John Crawford,

M. D.

Library of the
UNIVERSITY OF MARYLAND
1813
SCHOOL OF MEDICINE

OBSERVATIONS
RARES,
DE MÉDECINE,
D'ANATOMIE
ET DE CHIRURGIE.

UNIVERSITY OF MARYLAND
LIBRARY
Founded 1813
SCHOOL OF MEDICINE

Stalpart van der Wiel
"

OBSERVATIONS
RARES
DE MÉDECINE,
D'ANATOMIE
ET DE CHIRURGIE,

Traduites du Latin de M. VANDER-WIEL,

Par M. PLANQUE, *Docteur en Médecine.*

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

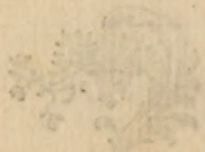
A PARIS,

Chez { NYON l'ainé, Libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.
LA PORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

19252



Crawford

TABLE
DES OBSERVATIONS

Contenues dans ce Volume.

OBSERVATION I. *Plaie de tête avec contusion du péricrane*, Pag. 1.
OBS. II. *Fâcheux symptômes survenus à l'occasion d'un coup de tête, où il ne paroissoit point de blessure*, p. 10.
OBS. III. *Plaie de tête considérable, sans que la peau soit endommagée*, p. 17.
OBS. IV. *Blessure du crane située au-dessus de l'œil*, p. 28.
OBS. V. *Perte de l'ouie pendant deux ans, & de la parole pendant quatorze, recouvrées subitement*, p. 33.
OBS. VI. *Eternuement accoutumé avant l'acte vénérien*, p. 42.
OBS. VII. *Poils arrachés des narines, qui ont causé la mort*, p. 56.
OBS. VIII. *Plaie extraordinaire de l'œil*, p. 58.
OBS. IX. *Sortie de l'œil*, p. 74.

Obs. X. *Paralysie des muscles de l'œil*, p. 81.
Obs. XI. *Araignée dans l'oreille*, p. 86.
Obs. XII. *Spasme de la bouche, qu'on appelle improprement cynique*, p. 96.
Obs. XIII. *Faux-Cancer à la lévre*, p. 100.
Obs. XIV. *Hydrocephale*, p. 103.
Obs. XV. *Abstinence fort longue du boire & du manger*, p. 150.
Obs. XVI. *Matière noire comme la poix, rendue par les selles & par le vomissement*, p. 177.
Obs. XVII. *Menstrues rendues par le vomissement*, p. 188.
Obs. XVIII. *Balle de blomb avalée & rendue par les urines*, p. 193.
Obs. XIX. *Délire & autres accidens survenus après avoir pris du sang menstruel*, p. 213.
Obs. XX. *Fil formé en peloton dans le ventricule*, p. 228.
Obs. XXI. *Mâchoire d'un quarrelet avalée* p. 234.
Obs. XXII. *Araignée avalée*, p. 238.
Obs. XXIII. *Effets funestes des raves mangées avec excès*, p. 243.
Obs. XXIV. *Petite glande rendue par bas*, p. 250.
Obs. XXV. *Playe à l'intestin colon*, p. 255.
Obs. XXVI. *Ventricule rongé*, p. 263.
Obs. XXVII. *Paralysie de l'œsophage*, p. 269.
Obs. XXVIII. *Hydropisie du péritoine*, p. 274

OBS. XXIX. *Vers sortis de la matrice*, p. 302.
OBS. XXX. *Fœtus trouvé dans le corps de la mere hors de la matrice*, p. 306.
OBS. XXXI. *Grossesse d'une femme qui n'avoit jamais eu ses menstrues*, p. 315.
OBS. 32. *Fœtus humain, né sans ombilic*, p. 320.
OBS. XXXIII. *Enfant né avec un exomphale, ou une fausse hernie ombilicale*, p. 358.
OBS. XXXIV. *Enfant né avec les lombes ouverts dans l'uterus*, p. 362.
OBS. XXXV. *Enfant né couvert d'écailles, comme un veau marin*, p. 367.
OBS. XXXVI. *Marques de naissance*, p. 372.
OBS. XXXVII. *Poils & os trouvés dans le testicule d'une fille*, p. 381.
OBS. XXXVIII. *Lait sorti avec l'urine*, p. 384.
OBS. XXXIX. *Urethre ouvert auprès du Scrotum*, p. 394.
OBS. XL. *Urethre rempli de carnosités*, p. 401.
OBS. XLI. *Impuissance subite*, p. 407.
OBS. XLII. *Enfant qui eut deux fois la petite vérole dans l'espace de trois semaines*, p. 415.
OBS. XLIII. *Peau entière d'un corps vivant, dépourvûe de sentiment & de chaleur*, p. 423.
OBS. XLIV. *Exostôses ou excroissance de*

l'os, p. 426.
OBS. XLV. *Tendon déchiré & guéri*, p. 429.
OBS. XLVI. *Vaisseau lymphatique ouvert*, p. 443.
OBS. XLVII. *Coquillages renfermant de fausses oyes*, p. 449.
OBS. XLVIII. *Tumeur extraordinaire au col d'un coq*, p. 459.
OBS. XLIX. *Œuf trouvé dans un autre œuf.* p. 465.
OBS. L. *On prouve qu'il n'existe point de Basilic si mal-faisant qu'on le dit*, p. 469.

Fin de la Table des Observations.

OBSERVATIONS

Library

OBSERVATIONS RARES, DE MEDECINE D'ANATOMIE, ET DE CHIRURGIE.

CENTURIE II.

OBSERVATION II.

Plaie de Tête avec contusion du Péricrane.

HIPPOCRATE, au commencement de son Traité des plaies de tête, a eu raison de dire *qu'aucune blessure de cette partie, quelque petite qu'elle paroisse être, ne devoit jamais être regardée comme de peu de conséquence. Car sou-*

vent, si l'on n'apporte pas les soins nécessaires dans une simple contusion de la peau faite par le fer, ou par quelque autre corps; si par exemple, l'on n'ôte pas le sang caillé, ou qu'on y laisse quelque autre corps étranger; l'ulcére empire, la douleur augmente, la fièvre se met dela partie, le mal allarme le Médecin, & met le Malade en danger.

Ces paroles d'Hippocrate m'ont rendu plus attentif & plus circonspect dans le prognostic des plaies de tête, sur-tout dans le cas présent, où celui qui avoit blessé, étoit en prison.

L'an 1684, le 20 Janvier, un homme fort & robuste qui étoit à la Haye, jetta de toute sa force le pied d'un chandelier de cuivre à la tête d'un Procureur, près de l'union de la Suture sagittale & coronale, un peu plus du côté gauche. Il faut remarquer qu'il étoit muni de son chapeau qui étoit garni d'un cuir. Il eut la peau contuse jusqu'au Péricrane avec une plaie grande comme le doigt du milieu : il en sortit beaucoup de sang.

Je fus appellé avec Fréderic Kempus, Chirurgien. Je trouvai une contusion considérable au Péricrane; c'est pourquoi nous avons jugé qu'il falloit y faire une petite incision : par ce moyen il fut guéri en deux mois par la méthode ordinaire. Cette cure ne se fit point sans qu'il sortit plusieurs esquilles.

REMARQUES.

Quoique cette Observation ne soit pas rare, cependant j'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de lui donner ici place; car quand celui qui a blessé, est détenu en prison, & qu'il s'agit de donner son rapport sur la blessure, il s'éleve souvent des contestations sur le prognostic qu'on a porté.

On demande donc si un homme blessé à la tête avec contusion au Péricrane, est en danger de mourir de cette blessure?

L'autorité d'Hippocrate, fondée sur l'expérience & sur la raison, entraîne du côté de l'affirmative. *Valleriola, lib. 3. Obs. 1. p. 183.* dit avoir été appellé pour visiter Arduin Ferier, âgé de treize ans, blessé légerement à la tête par un bâton de saule, qui tomba d'en-haut. La plaie n'avoit rien à la vûe de dangereux. Il n'y avoit ni fracture, ni blessure au Crane, la peau étoit seulement endommagée; mais Valleriola, le sixiéme jour de sa blessure, le trouva avec une grande fiévre, un vomissement bilieux & un grand mal de tête. Il survint une inflammation à la plaie, accompagnée de délire. La cuisse droite & le bras gauche devinrent paralytiques; on apperçut des mouvemens convulsifs aux mains, qui furent bientôt suivis de la mort.

On fit l'ouverture du cadavre. On commença par ouvrir la peau de la tête & lever le Péricrane, on apperçut l'endroit du coup ; l'os étoit livide, le Crane & le Péricrane étoient seulement contus. Comme les Magistrats, continue Valleriola, me demandoient mon rapport ; je répondis que, quoique la plaie de ce jeune homme ne fut pas mortelle de sa nature, puisqu'elle étoit simple, sans fracture & sans fissure, accidens, qui souvent sont plus salutaires que mortels, néanmoins on doit attribuer la cause de sa mort aux symptômes qui sont survenus. Car ces symptômes joints à la blessure, la rendent ordinairement mortelle.

C'est le sentiment d'*Hippocrate* & de *Galien*, *lib.* 5. *Aphor. comm.* 2. *& lib.* 6. *comm.* 50. *lib.* 7. *commun.* 14. & de *Celse*, *lib.* 5. *cap.* 26.

Voyez ce que *Passerus* écrit, *cap.* 3. *de vuln. capitis :* un Avocat, âge de vingt-huit ans, tomba sur le dos, la tête portant sur l'angle du pied d'un lit. Il se fit une simple division à la peau à la Suture lambdoïde. Il ne parut rien à craindre les premiers jours ; mais le septiéme il sentit une douleur à l'orifice de l'estomac. La fiévre le prit le huitiéme, & ne lui donna aucun relâche. Il eut des frissons le onziéme, & mourut le dix-septiéme, quoique la plaie n'eut pas pénétrée jusqu'au Péricrane.

Le même rapporte un pareil accident arrivé au fils d'un Menuisier. Il reçut un coup de bâton sur la Suture sagittale ; la peau fut un peu endommagée : le tout se passa bien jusqu'au dix-septiéme jour ; mais bientôt après la fiévre survint, accompagnée de frissons & d'une paralysie à la partie opposée, & il mourut le vingtiéme jour. Lui ayant ouvert la tête, on ne trouva point d'abscès dans le cerveau, ni dans les membranes, il n'y avoit que les vaisseaux de la dure-mere qui regorgeoient de sang.

Manardus, Epist. lib. 6. pag. 73. dit qu'un Serrurier eut deux plaies faites par deux anneaux d'une chaîne de fer, une sur le sourcil du côté gauche, l'autre, un peu au-dessous de l'angle, où vient se joindre la Suture sagittale à la coronale. Au huitiéme jour de sa blessure, il eut un érésipele à la face, qui gagna bientôt toute la tête, il lui survint une paralysie à la main droite, avec une difficulté de parler. Enfin il mourut le douziéme jour. *Manardus* ajoute qu'il n'a point reconnu de cause de mort dans ces deux plaies, puisqu'il n'y avoit que la peau qui fut intéressée.

Par tout ce que nous venons de rapporter, il est évident que la moindre plaie de tête est quelquefois suivie de la mort. Cela ne doit point paroître étonnant, puisqu'il peut arriver que les

plaies se fassent sur les Sutures, ou sur quelque autre partie de Crane, on passe quelque nerf ou vaisseau venant des méninges. Ces parties participent ordinairement au danger de la plaie, de sorte qu'à cause de la délicatesse de ces parties, la mort survient à l'occasion d'une blessure légere, sans que le Chirurgien par son traitement, ou le Malade par la diette, y ait aucune part. Il arrive quelquefois rupture de vaisseaux sous le Crane par une chûte ou par un coup. Alors le sang extravasé se corrompt & enflamme les méninges. *Hildanus* en donne un exemple dans la vingt-uniéme Observation de la premiére Centurie.

Plusieurs sont morts d'un coup de poing sur la tête, sans plaie extérieure: on en a vû des exemples dans *Hippocrate, de Morb. vulgarib. lib.* 5. *cap.* 21. *v.* 6. *Augenius, Epist. & Consult. med. t.* 1. *lib.* 9. *epist.* 2. *Sebizius, prodrom. exam. vulnerat. part.* 3. *thes.* 91. *Welsch. rational. vulner. lethal. indicat. cap.* 14. *Camerar. memorabil. Cent.* 10. *Obs.* 43. *Barthol. Act. med. an* 1. *p.* 68. *Helwigius, Obs.* 21. *p.* 68. *Miscell. medico phys. curios. an.* 2. *p.* 203. *& an.* 6. *p.* 305. *Benivenius Obs. med. cap.* 10 *p.* 285. *Hildan. Cent.* 5. *Obs.* 85. *Cent. Obs.* 11. *Henric. ab Heers. Obs.* 12. *pag.* 120. *Donat. hist. mirab. cap.* 6. *pag.* 167.

C'est pourquoi, il est bon d'avertir les

Chirurgiens, à qui il vient à traiter de ſemblables plaies de tête avec lézion ou contuſion du Crane, de ne rien prononcer comme certain ſur le prognoſtic, mais qu'ils ſe ſouviennent de cette belle maxime de Damaſcene : *ſi on vous interroge, ſoyez toujours prompt à répondre ceci : il faut voir.* Car ſi les bleſſures conſidérables de la tête [*Galien, lib.* 5. *Aphor. comm.* 2.] ne ſont pas toujours ſuivies de la mort, les bleſſures légeres ſont ſouvent mortelles.

Les plaies légeres négligées peuvent devenir telles. Voyez *Valleriola, lib.* 3. *Obſ.* 1. *Hildan. Cent.* 1. *Obſ.* 21. *Fabr. Aquapend. lib.* 2. *Chirurg. cap.* 15. *Zac. quæſt. med. legal. lib.* 5. *tit.* 2. *quæſt.* 9. §. 2. au contraire les plaies graves de cette partie avec déperdition de la ſubſtance du cerveau, ont été guéries par les mains habiles d'un Chirurgien prudent, quand il s'eſt trouvé un bon Sujet. On en trouve une infinité d'exemples dans les Auteurs. Tels ſont *Borel. Cent.* 1. *Obſ.* 88. *Hild. Cent.* 1. *Obſ.* 13. *Cent.* 4. *Obſ.* 1. 23, *Cent.* 5. *Obſ.* 44. *Lothichius, lib.* 6. *Obſ. cap.* 8. *Obſ.* 2. *Fallop. de cur. vuln. lethal. cap.* 45. *Andr. à cruce lib.* 1. *chirurg. tr.* 2. *cap.* 14. *Paraus, lib.* 4 *cap.* 22. *& lib.* 24. *cap.* 19. *Cabrol. Obſerv.* 16. 22. 34.

Ce qui fait qu'on doit ſuſpendre le prognoſtic ſur une contuſion, ou une

plaie du Péricrane, c'eſt que cette membrane a communication au cerveau par les nerfs, & ſi l'on ne fait pas inciſion à la partie contuſe, la putrefaction & la gangrene ſurviennent, le Crane ſe carie, ou bien l'humeur arrêtée dans la membrane contuſe, fera enfler toute la tête, comme je l'ai vû ſouvent arriver. Nous en liſons un exemple dans *Scultete Armam. Chirurg. Obſ.* 16. où il rapporte qu'un enfant de ſept ans, ayant une échymoſe à la tête par une chûte, près la Suture coronale & ſagittale, y reſſentit d'abord de la douleur, puis des mouvemens convulſifs, qui augmentoient vers la nouvelle Lune, la tumeur croiſſant de jour en jour ; trois mois après la chûte, on lui fit une inciſion cruciale juſqu'au Crane, qu'on trouva inégal & noire, à cauſe d'une matiere âcre & rongeante. *Roonhuſius p.* 39. prouve par un exemple, que de pareils ſymptômes peuvent arriver par des contuſions au périoſte.

Il n'eſt pas bien facile de connoître, ſi le Crane eſt attaqué ſous le Péricrane, ou ſi dans la fracture de ces os, il n'y auroit pas quelque eſquille, dont les angles pointus, cauſeroient de l'irritation, de la douleur & l'inflammation ; car il peut arriver que, quand la plaie eſt ſituée auprès de quelque Suture, une portion d'une matiere âcre, cachée dans la

partie contuſe, pénétre intérieurement par la Suture, & que la dure mere offenſée produiſe des convulſions, le délire l'apoplexie, & enfin la mort : la bleſſure donc du Péricrane faite par un inſtrument contondant, ſans ſolution de continuité, eſt plus à craindre que quand il y a une inciſion ; elle eſt encore plus dangereuſe, quand elle eſt voiſine des Sutures du Crane.

On peut encore demander ici au ſujet des prognoſtics des plaies de la tête, ſi le Bleſſé n'a plus rien à craindre au bout de quarante jours ?

Marchettis Obſ. 15. *p.* 38. n'eſt pas de ce ſentiment. Il aſſure avoir vû pluſieurs fois de pareils Bleſſés mourir trois mois après leur bleſſure. *Donatus*, *lib.* 5. *de med. hiſt. mirab. cap.* 4. *p.* 561. s'étonne que les Juriſconſultes ſoient perſuadés qu'il n'y a plus de danger à craindre dans les plaies de tête, apres quarante-ſix jours, & que s'il arrive aux Malades de mourir après ce tems-là, on ne doit pas en attribuer la cauſe à la bleſſure ; cependant des hommes célébres, tels que *Rogerius & Jacobus de Carpo* atteſtent que ceux qui ſont bleſſés à la tête, ne ſont point hors de danger juſqu'au centiéme jour. *Donatus* rapporte l'exemple d'une contuſion à la tête, dont le Malade mourut au bout de cent vingt-neuf jours. *Sculteti*, *Obſ.* 7. *p.* 204. parle

d'un autre Blessé, qui en mourut le centiéme jour.

Zachias lib. 5. quæst med. legal. tit. 2. p. 391. parlant sur cette matiere, dit que, quoiqu'on pense en général qu'un Blessé mort après quarante jours, ne meurt pas de sa blessure, cela ne doit pas s'entendre des plaies de tête, puisqu'on a vû de pareils morts après plus de cent jours, & cela n'est point sans raison connue.

C'est pourquoi Kempius ni moi n'avons pû assurer que le Blessé, dont nous avons parlé, étoit tout-à-fait hors de danger au bout de deux mois. Comme il étoit question de renvoyer le coupable qui étoit en prison, le Conseil du Brabant qui en avoit connu, voulût qu'on déférât au sentiment des Connoisseurs. Le nôtre fut confirmé par *MM. Van Wouw & Comenek*, Médecins, & par *M. Bekesteeyn*, Chirurgien, que les Juges avoient nommés arbitres.

OBSERVATION II.

Fâcheux symptômes survenus à l'occasion d'un coup de tête, où il ne paroissoit point de blessure.

DAns le premier volume, *Observ.* 7 nous avons donné un exemple d'une plaie de tête où la matiere s'étoit évacuée

par ſuintement au bout de quatorze jours, ſans avoir eu recours au trépan. En voici une autre bien plus grave, guérie d'une autre maniere.

Claude d'Ombal, Bourgeois de la Haye, au mois de Juin *1668*, reçut deux coups à la tête, un au côté, & l'autre à l'occiput. Il tomba par terre évanoui, & fut tranſporté chez lui, où il fut une demie heure ſans mouvement & ſans ſentiment. il revint peu à peu à lui On le ſaigna & on lui raſa la tête. Comme il n'y paroiſſoit qu'une ſimple contuſion ſans félure, ni ſolution de continuité, le Chirurgien ſe contenta d'y mettre de l'huile roſat, & d'y appliquer un défenſif : mais il ſurvint bientôt après une fiévre continue. Le quatriéme jour j'y fus appellé avec le Chirugien. Je remarquai des mouvemens convulſifs aux parties nerveuſes & une portion de ſang caillé qui ſortoit des narines; ce qui fut réïteré le ſeptiéme jour. La fiévre néanmoins diminua, & ceſſa même entiérement. A la troiſiéme fois que ce ſang caillé ſortit par le même endroit, je lui fis faire cependant la fomentation ſuivante.

℞. *Rad. fœnicul. petroſel. ana.* ʒ ji. *herb. beton. rut. ana* mj. *flor. chamœmel. meliloti. ſambuci ana* m. ß. *lavendul. p.* ij *jſmin. cum.* ʒiij. *bacc. lauri.* ʒij. *coq. in aq. com. m. ſub fin. coct. addendo vini rub.* ℔i ß. *f. fomentum.*

On y trempa des morceaux de flanelle, dont on lui fomenta la tête pendant quelques jours de suite. Enfin on y appliqua l'emplâtre de bétoine avec partie égale de celui de cumin, mêlés ensemble, & au bout de quatorze jours, le Malade se trouva entiérement rétabli.

REMARQUES.

Il résulte de cette Observation que dans toutes les contusions de la tête, accompagnées d'accidens, il ne faut pas recourir aux incisions, ni au trépan qui n'est pas toujours sûr ni convenable ; car on voit tous les jours des contusions avec lézion des parties internes, qui ont été guéries sans ces secours.

Roscius, *p.* 120. raconte l'histoire d'un enfant de cinq ans, dont le Crane étoit contus du côté droit depuis le commencement du muscle temporal jusqu'au bregma. Cet os, dit-il, étoit visiblement enfoncé ; la peau étoit tuméfiée, & on sentoit la fluctuation du sang qui s'y étoit épanché. La tumeur occupoit tout l'espace du muscle temporal jusqu'à l'œil, quoique la fluctuation ne s'étendit pas si loin. La contusion étoit accompagnée des symptômes suivans. L'enfant étoit comme mort, sans sentiment & sans mouvement ; ses yeux étoient ouverts & égarés, il resta trois heures dans

cet état, & pendant ce tems-là, il sortit du sang des narines droites & de l'oreille. On remarque que du côté opposé, la bouche étoit de travers, & le mouvement diminué : & ce pauvre petit enfant resta dans cet état pendant quatre jours, rejettant tout pendant les deux premiers.

On ne pouvoit douter que les parties intérieures ne fussent lézées ; néanmoins l'enfant fut guéri sans incision & sans trépan par l'application seule de quelque topique appropriés, & les remédes pris intérieurement,

Quand il arrive donc quelque contusion à la tête sans plaie, & que le coup ou la chûte est suivie de fâcheux symptômes, comme de vomissement bilieux, de perte de la parole, d'hémorrhagie par les narines ou par les oreilles, de privation de mouvement & de sentiment avec la fiévre, il ne faut pas d'abord recourir à l'incision ou au trépan. Mais il faut bien examiner la tête, & voir s'il n'y a pas enfoncement ou fracture au Crane. Où pourroit-on faire cette incision, si l'on n'en apperçoit pas ? Car si l'on avoit égard à la tumeur, & à la partie la plus molle, à laquelle, selon *Celse*, *lib.* 8. *cap.* 4. il faut faire incision dans un cas douteux de la fracture du Crane, il faudroit découvrir

tout le Crane, puique toutes ces parties sont molles & tuméfiées.

Il est donc nécessaire, avant de rien entreprendre, de bien prendre garde si les symptômes qu'on voit, ne peuvent point paroître sans fracture du crane ; si cela est, il faut voir si l'on ne peut pas guérir sans trépan. Que ces accidens puissent arriver sans fracture du crane, cela est démontré par ce que nous avons dit. Ils arrivent en effet, lorsque le cerveau est ébranlé & frappé à l'occasion de quelque chûte, ou de quelque coup considérable, comme le témoigne *Hippocrate, sect. 8. aphor. 18. & Galien sur le même aphorisme. Celse* assure aussi que, quoique très-rarement, il se rompt quelque artére à la dure mere, à l'occasion d'une chûte ou d'un coup sans fracture au crane, & qu'il se fait un épanchement.

Mais peut-on guérir dans cet état sans trépaner ? On n'y peut être déterminé que par les choses qui obligent de faire une ouverture à l'os ; je veux dire, s'il y a quelque matiere étrangere sous le crane, qu'il faut ôter ; car autrement le trépan ne procureroit point d'avantages.

S'il y avoit donc quelque corps étranger sous le crane de l'enfant dont nous parlons, ce ne pouvoit être qu'une grande quantité de sang caillé, ou quelque esquille, qui piquoit la dure-mere, ou l'os même enfoncé qui com-

primoit les membranes ou les cavités du cerveau. Il n'y a que le premier de ces symptômes, dont on s'est apperçu, & comme ce sang s'est évacué par les narines & par les oreilles, l'opération du trépan auroit été inutile. Mais quelqu'un auroit douté, s'il n'eût pas pû rester quelque portion de sang, qui par son séjour eût causé des symptômes fâcheux. Il est vrai-semblable que ce sang extravasé & coagulé a été brisé, & est devenu fluide par la fiévre & par l'usage des attenuans, & s'est trouvé en état de passer par les oreilles & par les narines. Mais quand même il en seroit resté quelque chose, qui est le cas où *Celse* conseille le trépan, le Chirurgien ne sçauroit deviner où il doit appliquer le trépan, comme on a vû dans les remarques de la septiéme Observation, *tom.* 1. & dans l'Observation huitiéme, où l'on n'a tiré le sang extravasé qu'après avoir appliqué vingt-sept fois le trépan. Il vaut donc mieux s'en tenir aux saignées & aux topiques convenables. C'est le sentiment de *Galien*, *lib.* 2. *de compos. med.* où il dit: *il sera bien dans pareil cas de commencer par les saignées & par des fomentations sur la tête, à moins que l'âge ou la foiblesse du Malade n'en empêchent.*

Vidus Vidius, *lib.* 6. *cap.* 3. dit que l'expérience lui a appris que ceux à qui

l'on n'avoit pas fait le trépan, mais pour qui l'on n'avoit employé que les topiques, avoient été guéris beaucoup plus facilement que les Blessés qui avoient souffert cette operation. On ne manque pas de raisons pour autoriser cette pratique Quand la peau est entiére, la plaie n'est point altérée par l'air, l'humeur sortie des vaisseaux acquiert une concoction plus prompte, & les os divisés se réunissent plus aisément.

Si vous voulez en sçavoir davantage sur les dépressions considérables du crane dans les enfans, dont la guérison s'est faite par des fomentations, lisez *Lyserus*, *p.* 379. *Marchettis*, *p.* 18. *Riviere*, *Obs. p.* 255. *Scultete*, *armament. chirurg. p.* 109. *Smetius*, *p.* 563 nous en avons aussi donné un exemple dans la sixiéme Observation de la premiére Centurie.

Voici ce que pense *Fallope*, *lib. de vuln. capitis*, *p.* 584. quand, dit-il, l'os est fracturé, il ne faut pas faire sitot l'incision à la peau, quand elle est entiére, cette opération ne servant de rien, car nous pouvons attenuer & digerer la matiere; ce qui n'est pas possible, quand l'os est découvert; car lorsque la sanie se forme, & que l'os devient froid, il ne se peut faire une bonne digestion. *Guillemeau*, *lib.* 1. *de vuln. capitis*, *p.* 605. dit que quelque os du crane qui soit félé, il n'est pas nécessaire pour cela de

recourir au trépan. Voyez *Schenckius*, *Obſerv. med. lib.* 1. *pag.* 19. *&* *Sculteti*, *armam. chirurg. p.* 103. *&* 240.

OBSERVATION III.

Plaie de la tête conſidérable, ſans que la peau ſoit endommagée.

DAns l'Obſervation précédente, il eſt queſtion d'une plaie de tête où la peau n'étoit point endommagée, mais elle étoit accompagnée de fâcheux ſymptômes. On rapporte dans les Remarques pluſieurs chutes conſidérables, dont la derniére eſt accompagnée d'une dépreſſion du crane, ſans intéreſſer la peau; néanmoins tous les ſymptômes d'une plaie de tête dangereuſe, furent guéris ſans l'opération du trépan. Dans l'Obſervation préſente, il s'agit d'une contuſion à la tête ſans lézion à la peau, mais avec fracture au crane, dans laquelle on eut recours à l'opération du trépan.

Un jeune homme de vingt ans, robuſte & d'une bonne ſanté, portoit un jour du ſable dans une maiſon nouvellement bâtie, une poutre tomba malheureuſement, & lui attrapant la tête par un bout, le renverſa par terre, où il

resta comme mort. On appella MM. Teuriers Chirurgiens ; M. Solingius y demeuroit alors pour s'instruire de la Chirurgie. Ils le saignerent sur le champ. Car il y avoit enfoncement au crane, du côté droit, accompagné de vertige, d'assoupissemens, de délire, de perte de la vûe & de la parole, d'hémorrhagie, de vomissement de sang & de bile, symptômes qui dénotoient assez clairement lézion des parties internes. Outre la dépression du crane, on y apperçevoit une félure, mais comme l'enfoncement de l'os ne pressoit point encore les méninges, on ne se servit point d'élévation : mais le troisiéme jour, on appliqua une couronne de trépan à l'extrémité de la félure, du côté de la pente, il en sortit une grande quantité de sang épanché, au grand soulagement du Malade. On le purgea légerement, parce qu'il n'avoit point été a la selle depuis quelques jours, cette purgation lui procura des évacuations avec beaucoup de sang coagulé. Depuis ce tems-là les symptômes diminuerent de jour en jour, & le Malade se rétablit, avec néanmoins quelque aliènation d'esprit.

REMARQUES.

On sera en peine de sçavoir, pourquoi ce Blessé, ayant vomi beaucoup

de ſang & de bile, a encore jetté par les ſelles du ſang coagulé ? Cela eſt arrivé ſans doute, parce que le ſang reſté quelque tems dans le nez, n'ayant point trouvé d'iſſue, étoit tombé dans la bouche par la communication qu'il y a du nez au goſier, puis dans l'eſtomac, & de-là dans les inteſtins. Un pareil évenement, dont parle *Roonhuſius*, *Obſ. part.* 2. *p.* 192. s'eſt paſſé tout autrement. Le Bleſſé étoit tombé à la renverſe, la tête ſur la glace, il y reſta ſans mouvement & ſans ſentiment. Cette chûte fut ſuivie d'un grand nombre de fâcheux ſymptômes, ſans qu'il arrivât d'hémorrhagie par le nez ni par les oreilles. *Roonhuſius* ajoute que le Bleſſé ayant pris le lendemain un ſyrop purgatif, il ſe ſentit ſaiſi d'une grande douleur aux oreilles, accompagnée d'un écoulement involontaire de larmes. Il perdit l'odorat, & le lendemain, l'ouie. Le onziéme jour de ſa bleſſure, il ſentit une douleur inſupportable au col, & le douziéme, il jetta par bas du ſang coagulé. Alors les douleurs commencerent à ſe calmer, le larmoyement ceſſa, & l'ouie ſe rétablit. Comme il n'étoit point paſſé de ſang, ni par les narines, ni par la bouche, ni par les oreilles, on ne ſera point dans un ſi grand étonnement qu'il ait pû paſſer par les ſelles.

Pour moi, je ne sçaurois croire que ce sang puisse passer, comme nous venons de dire, de la tête par l'ouverture qui répond aux narines & au palais dans l'estomac, & de l'estomac dans les intestins ; ce qui confirme ma pensée, c'est qu'il n'a paru aucun signe de la présence de ce sang dans ces parties ; & quand nous supposerions qu'il y est descendu insensiblement, il seroit toujours difficile de rendre raison, pourquoi le Blessé, dans le tems de la médecine, n'a point rendu ce sang coagulé, qui n'est sorti que le douziéme jour, à moins qu'on ne voulût dire qu'il étoit caché dans les cellules & les replis du colon, & qu'il y avoit acquis de la fluidité par la fermentation & la putréfaction. Mais cette raison n'est point satisfaisante, car la putréfaction ne se seroit point passée sans augmentation de la fiévre, ce qui n'est point arrivé, puisque l'Auteur rapporte que la fiévre étoit bien diminuée le dixiéme jour, & que le Blessé alloit bien mieux. Ainsi, je suis porté à croire que ce sang coagulé ne venoit point de la tête, & n'étoit point descendu par l'œsophage dans le ventricule, mais que les particules âcres, dont la plaie avoit infectée toute la masse, avoient brisé quelques petits rameaux des veines mésaraïques, & que le sang s'étoit épanché dans les intestins.

J'ai toujours lû avec étonnement un phœnoméne que je n'ai jamais pû comprendre ; ce ſont les abſcès qui ſurviennent au foie à l'occaſion des plaies de tête. Nous en avons néanmoins des exemples dans *Ambroiſe Paré*, *liv.* 10. *&* 12. *&* *liv.* 16. *chap.* 49. *Ballonius*, *lib. de convulſ. p.* 50. *Pigrai*, *liv.* 4 *ch.* 8. *&* 9. & pluſieurs autres Auteurs qui font mention de ſemblables abſcès cauſés par des plaies de tête légeres, qui cependant ſont devenues mortelles ſans accidens graves, ſur-tout quand il eſt ſurvenu de la fiévre le troiſiéme jour. Néanmoins *Virſongus* aſſure avoir appris par l'ouverture deplusieurs cadavres de perſonnes qui avoient eu de ſemblables abſcès à la ſuite des plaies funeſtes, ſur-tout du muſcle temporal.

Pierre de Marchettis, *Obſ. med. chir.* 15. *p.* 35. dit avoir ſouvent obſervé dans ces ſortes de plaies, que quand le col commence à être douloureux poſtérieurement ou latéralement, la matiere purulente tombe dans la cavité du thorax & de l'abdomen ; qu'elle ronge par ſon ſéjour de quelques parties contenues dans la poitrine, comme la plévre, le poumon, & que de là le pus s'introduit dans le bas-ventre, où il endommage le foie & la rate, en y excitant des puſtules qui rendent une matiere purulente, comme il étoit arrivé au poumon & à la plévre,

Paul Marquardus Stegelius, au rapport de Velschius, Obs. med. episagm. 56. pag. 34. remarque que tous ceux qui étoient morts d'une plaie de tête, avoient ressentis pendant leur maladie de la douleur au foie ou à la rate, & qu'à l'ouverture de leur cadavre, il avoit toujours trouvé le foie abscédé, & cela, à ce qu'il croit, par Metastase, parce que la plaie étoit alors aride & seche, signe certain d'une mort prochaine.

Anton. Stalender, Chirurgien, au rapport de *Phil. Jac. Sachs, misc. med. phys. curios. dec. 1. an. 2. Obs. 119. pag.* 197. assure avoir trouvé au moins trois fois le foie abscédé dans ceux qui avoient été dangereusement blessés à la tête. Il rapporte dans le même endroit l'histoire d'une plaie considérable au front, au-dessus de l'œil gauche avec fracture au crane, par où la substance du cerveau sortoit. A l'ouverture du Blessé qui étoit mort au quatorziéme jour, il trouva non-seulement le crane fracturé, mais encore la dure-mere endommagée. A l'examen de l'abdomen, il dit avoir trouvé un abscès fœtide au foie, il remarque que huit jours avant sa mort, les plaies étoient séches & sans pus.

Job. Mekeranus, cap. 2. Observ. med. chirurg. pag. 28. fait mention du fils de *Regnerus*, qui reçut plusieurs blessures à la tête, sur-tout à l'occiput, près de

la Suture lambdoïde, Il y avoit une fracture considérable qu'*Hippocrate* appelle ἔσφλασις, & dans laquelle la piéce d'os est cachée sous l'os entier. Le Malade resta jusqu'au vingtiéme jour sans fiévre, sans convulsion, sans paralysie, sans assoupissement, sans insomnie, sans vomissement & autres symptômes qui ont coutume d'accompagner les fractures du crane. Mais quelques jours avant sa mort, il se plaignit d'une grande douleur qu'il sentoit à la région du foie & de l'estomac. Le pus qui jusqu'alors étoit abondant, se tarit; les bords & le fond de la plaie se secherent; & le vingt-huitiéme jour de la blessure, il mourut dans le délire & dans un redoublement de fiévre. A l'ouverture de l'abdomen, on trouva le foie extrêmement gonflé, & un abscès notable dans sa substance, qui contenoit une chopine de pus.

Nous avons inseré quelques reflexions sur ces sortes d'abscès dans les Remarques sur la septiéme Observation de la premiére Centurie. Bien des personnes ont considéré différemment cet accident, parce qu'ils se sont imaginé que l'abscès survenu au foie à la suite d'une plaie de tête, n'en étoit point l'effet, mais qu'il s'y étoit formé par hazard, ou par quelqu'autre vice, & qu'il ne falloit pas chercher la cause de la mort dans ces sortes de blessures. Ce qui les jet-

toit dans cette idée, c'eſt qu'ils ne pouvoient croire que tant de matiere pût ſe tranſporter de la tête aux viſcéres du bas-ventre Mais l'expérience avoit éclairé le célébre *Marchettis*, qui a ſouvent trouvé le milieu de la poitrine & de l'abdomen rempli de pus.

Pigrai, que nous avons cité, attribue l'abſcès du foie à la ſympathie qu'il y a entre le cerveau & ce viſcére, par le moyen de la ſixiéme paire de nerfs ou paire vague. Mais cette raiſon n'a pas lieu au ſujet du foie, qui n'admet point de nerfs répandus dans ſa ſubſtance, & ſi l'on trouve quelgues filets nerveux, ce n'eſt que dans ſes tuniques, comme le remarque *Veſale*. C'eſt pour cette raiſon qu'on y reſſent des douleurs ſourdes, & non point aigues Cependant *Riolan* aſſure avoir trouvé deux petits nerfs qui ſuivoient le trajet de la veine-porte dans le foie; mais quand même on admettroit cette ſympathie par le moyen du nerf en queſtion, le tranſport du pus d'une partie à l'autre, n'en deviendroit pas plus claire.

Paul Barbette en nie la poſſibilité, & veut que le cerveau, dont la ſubſtance ou les méninges auront été endommagées, laiſſe échapper des artéres ouvertes plus ou moins de ſang, qui dénué de chaleur & d'eſprit, ſe putréfie & ſe convertit en pus. Que le ſang qui porte le ſuc

nourricier

nourricier aux environs de la plaie, s'infecte & communique au foie sa malignité ?

Mais *Barbette* semble parler ici d'une contagion simple, subtile & spiritueuse procurée par le pus de la plaie & communiquée au sang. Ce qu'avance à ce sujet, *Ambroise Paré*, paroît plus vraisemblable. Il prétend que la matiere purulente se mêle au sang & se transporte sous la forme de pus. Ce sentiment est appuyé sur ce qu'on voit tous les jours dans ceux qui sont blessés à la tête, & à qui il survient un abscès au foie : leurs plaies fournissent moins de pus, & se sèchent à proportion qu'ils approchent de la mort. D'où l'on peut conclure que la matiere purulente passe au foie par le moyen des artéres, par lesquelles elle s'est fait une route. Ce dessechement n'arriveroit pas à la plaie, s'il n'y avoit que la contagion spiritueuse & subtile du pus, qui passât dans le sang. Il s'ensuivroit encore que toute plaie & toute partie putréfiées, produiroient toujours des abscès dans le foie, puisque le sang, en passant aux environs des plaies, entraîneroit dans les voies de la circulation les parties subtiles du pus, & porteroit par-tout son infection.

C'est pourquoi j'aime mieux suivre le sentiment de *Paré*, qui sans connoître la circulation du sang, croit que ces espéces

d'abscès se forment par *métastase*, ou transport d'humeur purulente, qui passe de la tête au centre dans ces sortes de blessés. Il n'est pas non plus moins probable que le sang, en traversant les environs de la plaie, n'entraîne avec lui quelque petite portion du pus, dont ces endroits sont abreuvés. Les parties du sang prennent une nouvelle figure, vont d'abord au cœur pour se disperser ensuite dans toute la masse, puis étant parvenues au foie, où les pores des glandes leur refusent passage, elles s'y arrêtent. Peut-être aussi que la bile ne contribue pas peu à les faire précipiter dans ce viscére, une semblable matiere vient insensiblement en augmenter le volume, celle-même de la plaie va aussi s'y rendre. De-là provient la secheresse qu'on y apperçoit. Ajoutez que cette matiere dépolée dans le foie, prend la nature d'un ferment qui change insensiblement plusieurs autres particules du sang en un semblable pus. Ainsi quand le mal augmente, le pus infecte toute la masse du sang, & procure bientôt après la mort. Au reste, de semblables métastases ne doivent point paroître si extraordinaires, puisqu'elles arrivent encore dans bien d'autres occasions. On peut lire à ce sujet l'Observation XXVI, XXXIV & XXXV, de la premiére Centurie. Voyez *Ambroise Paré*, *lib.* 10. *chap.* 12,

lib. 16. *ch.* 49. *Ballonius*, *lib. de convulſ. p.* 4. *&* 5. *Tulpius*, *lib.* 2. *cap.* 6 *&* 27.

Galien, *lib.* 6. *de loc. aff. cap.* 4. dit que le pus ſans être mêlé au ſang, vient de toutes les parties du corps par les veines & par les artéres, ſe rendre aux reins & à la veſſie avec les urines, & même au foie, d'où il tombe dans les inteſtins, comme nous l'avons dit dans les Remarques aux Obſervations XXIV & XXXV, Centurie I.

Il eſt bon de faire attention que celui dont parle ci-deſſus *Roonhuſius*, s'étoit plaint d'une douleur inſupportable à la nuque le onziéme jour que la tumeur & le mal de tête diminuoient alors de plus en plus; qu'enſuite il avoit reſſenti cette même douleur à l'épine du dos, laquelle s'étoit appaiſée par les fomentations & les linimens, en deſcendant toujours d'abord au coccix, puis aux cuiſſes & aux jambes, qu'enfin elle s'étoit évanouie entiérement.

Marchettis, dans l'endroit deja cité *p.* 35. aſſure avoir appris par expérience que dans les plaies de tête, la matiere purulente tomboit dans la cavité de la poitrine ou de l'abdomen, lorſque le Bleſſé reſſentoit de la douleur au col, ſur tout par derriére, ou à côté de cette partie.

Meekren rapporte que près le trou occipital, qui donne paſſage à la moëlle

allongée, les membranes qui revêtent la moëlle & les muscles du col qui meuvent la tête en arriére, regorgeoient de sérosité, sujet indubitable des justes plaintes du Patient. Mais cela n'a rien de si surprenant, puisque les méninges fournissent aux enveloppes du thorax & de l'abdomen. On voit par-là la raison de la sympathie qu'il y a entre ces parties dont les effets se remarquent dans l'éternuement, le vomissement, la toux, &c.

OBSERVATION IV.

Blessure du crane, située au-dessus de l'œil.

COmme les parties internes & externes de la tête sont en grand nombre & de différente nature, les plaies de même en sont différentes, tant par rapport à la partie blessée, que par rapport à l'instrument qui a produit la blessure. Nous en avons un exemple dans une fille de huit ans, de la Haye. Je fus appellé pour la voir en 1668, avec M. Cock, Chirurgien. Elle avoit reçû un coup de pied de cheval, au-dessus de l'œil gauche, la plaie étoit accompagnée, non seulement de fracture, mais

encore de dépreſſion du crane dans cet endroit. Comme au premier panſement on n'eut pour but, que d'arrêter le ſang, on ne fit qu'un ſimple bandage; mais au ſecond appareil, j'apperçus à l'endroit de la fracture une pulſation & un mouvement, que j'attribuois d'abord à la dure-mere; mais me rappellant que l'os du front avoit une petite cavité au-deſſus des yeux : nous fumes tranquilles de ce côté-là; ſur-tout après avoir reconnu en ſondant cette partie, que la ſeconde table n'étoit point endommagée. C'eſt pourquoi nous procedames à la cure par la méthode ordinaire, ſans avoir égard à la dépreſſion du crane.

REMARQUES.

Il y a pluſieurs refléxions à faire ſur la cavité de l'os du front, car elle eſt conſidérable dans quelques-uns; dans d'autres, elle eſt très-petite; elle n'eſt quelquefois que d'un côté; d'autres fois elle manque totalement.

Fabrice Hildan. Cent. 5. Obſ. 1. p. 381. aſſure qu'elle eſt ordinairement grande dans ceux qui ont le front & les ſourcils avancés.

Bartholin, dans ſon liv. des os, ch. 6. dit que cette cavité ne ſe trouve pas dans les perſonnes qui ont la face & le front plats & larges, c'eſt le ſentiment de *Fal-*

lope, expoſit. de oſſib. cap. 13. p. 497. & Higmor. lib. 3. diſquiſ. anat part. 1. cap. 4. Ce dernier rapporte qu'ayant ouvert la tête du cadavre d'une Servante, qui avoit la face telle que nous venons de dire, il n'avoit point trouvé cette cavité.

Il y a quelque tems que je me trouvai chez M. Nuck ; j'y vis un crane ſans cette cavité. On ne la rencontre pas non plus dans les enfans d'un an, au rapport de *Bartholin*, mais elle paroît avec le tems : car à meſure que les os des enfans croiſſent, celui-ci en croiſſant, laiſſe un vuide. C'eſt ce que confirme *Fallope* dans l'endroit que nous venons de citer : quoique *Bartholin* avance que cette cavité manque dans ceux dont le front eſt diviſé par une Suture, cependant *M. Paw* l'a fait voir à ſes Diſciples dans différens cranes, quoique l'os du front ait été diviſé en deux parties par la Suture ſagittale. *Higmore* aſſure la même choſe, lorſqu'il dit l'avoir trouvé à un front de cette eſpéce.

M. Nuck me fit voir dernièrement le crane d'un homme de trente ans au moins ; le front qui étoit ſéparé par la Suture, avoit une cavité du côté gauche, & deux du côté droit.

Schneiderus de oſſe crebriformi, p. 126. dit avoir vû des cranes qui avoient cette cavité, au-deſſus du ſourcil droit ; l'autre côté étoit plat & d'une ſubſtance ſpon-

gieuſe. Ce qui étoit remarquable, c'eſt qu'intérieurement cette cavité formoit une éminence ſi conſidérable, qu'on l'auroit priſe pour le ſourcil même. Dans d'autres cranes, elle manquoit du côté droit, nous avons parlé de ces eſpéces d'éminences internes du crane dans l'*Obſervation XXXVIII de la premiére Centurie.*

Il eſt bon de remarquer ici que cette cavité eſt recouverte en dedans & autour d'une membrane très-mince, mais quoique quelques-uns ſoutiennent qu'elle renferme une humeur viſqueuſe, il eſt néanmoins plus ordinaire de la trouver vuide, ſelon le témoignage de *Schneiderus de oſſ. crebriform. p.* 116. *& de Riolan, not. ad anat. Laurentii. cap.* 9. *lib.* 2. dans les brutes, comme dans les veaux, les brebis & autres animaux humides, il ne s'y trouve, ou preſque point de liqueur, quoiqu'ils aient cette cavité aſſez grande.

Quant à l'uſage, les Auteurs ne ſont point d'accord là-deſſus. *Lindanus, Med. Phyſiolog. p.* 369. penſe que c'eſt par cette cavité que paſſe une humeur viſqueuſe dans les narines; *Higmore* qui eſt du même ſentiment, y place deux trous, dont l'un admet dans l'os cribleux cette humeur viſqueuſe qui deſcend du cerveau, & l'autre la tranſporte dans le nez.

La vérité de cette opinion paroît évidemment, dit *Lindanus*, par l'obstruction des parties supérieures du nez, aussi-bien que par le pus, par l'eau, & par le sang; qui se répand quelquefois par le nez dans la céphalalgie, qui, selon *Hippocrate*, *Aphor.* 10. *Sect.* 6. se dissipe souvent par ce seul moyen.

D'autres pensent que la nature a formé cette cavité, pour que l'air s'y échauffe, de peur qu'il ne passe trop froid au cerveau, quand il est attiré par le nez.

Quelques-uns, comme *Fallope*, croyoient qu'elle sert à rendre la voix sonore, que c'est pour cela que ceux qui ont le nez long & plat, n'ont pas la voix claire, & parlent du nez. D'autres lui attribuent la bonté de l'odorat; c'est le sentiment de *Fallope*, *de Vesale*, *de Spigelius*, *&c.*

M. Nuck me racontoit, il y a quelque tems, qu'il avoit disséqué un chien dans lequel cette cavité avoit communication avec les organes de l'odorat. Mais *Alexander Benedictus*, *Riolan*, & plusieurs autres assurent qu'elle manquoit très-souvent dans les cranes de plusieurs de ces animaux, dont la voix & l'odorat n'avoient rien de défectueux.

Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui assurent que cette cavité a été principalement formée, pour qu'il y ait une émi-

nence au-dessus de l'œil ; ce qui n'auroit pû se faire, si l'os avoit acquis une solidité parfaite. Néanmoins je ne prétend pas lui ôter certains usages qu'elle peut encore avoir, mais qui sont d'une moindre conséquence, puisqu'elle se trouve aussi dans les brutes, comme bœufs, brebis, chevaux, même bien plus grande & plus oblongue que dans les hommes. C'est-là où se trouvent des vers au tems de la canicule, qui rendent ces animaux furieux, selon le témoignage de *Diemerbroeck*, *anat. lib. 9. cap. 6. pag.* 897. *& de Fabrice Hildan. Cent. 5. Obs.* 1. *p.* 381.

Fallope, *lib. de vuln. in Gen. cap.* 4. prétend que les plaies & les fractures du synciput ne sçauroient guérir : que cependant il avoit vû une fois cette guérison, qu'il regarde comme miraculeuse, puisqu'elle n'étoit point encore arrivée à personne de sa connoissance.

OBSERVATION V.

Perte de l'ouie pendant deux ans & de la parole pendant quatorze, recouvrée subitement.

ON ne sçauroit trop admirer les ouvrages du Tout-Puissant au sujet du corps de l'homme ; car s'il est sujet à

des maladies nombreuſes & chroniques, Dieu ſçait les guérir ſubitement & à l'improvis, quand il lui plaît, quoique par des moyens naturels. Nous en avons un exemple frappant dans l'Obſervation ſuivante, qu'un Médecin de mes amis avoit appriſe de ſon frere.

Un Payſan, âgé de quarante ans, appellé Giſbert, étant ſourd & muet, étoit venu une clochette à la main demander l'aumône dans un Village nommé Aal. Comme ce pauvre homme n'étoit pas faineant, comme ſont la plûpart de ces mandians, une veuve qui avoit l'oreille un peu dure, en eut pitié, & le retira chez elle, pour y travailler. Il aimoit à s'occuper, & faiſoit exactement tout l'ouvrage de la maiſon.

Après deux ans de travaux & de peines, un jour qu'il faiſoit un foſſé, il entendit le ſon d'une cloche; ce qu'il faiſoit connoître à ſes camarades en frappant avec ſes doigts. Depuis ce tems-là, il continua de bien entendre.

Douze ans après, étant ſorti avec quelqu'un de ſes camarades, le 12 Avril 1680, le jour des Rameaux, la Servante de la maiſon ferma la porte à ſon ordinaire, croyant qu'il étoit rentré, & elle s'en alla coucher. Celui-ci étant arrivé tard, & trouvant la porte fermée, ſe retira dans la maiſon voiſine, & ſe coucha dans un grenier à foin. On le

pria d'éveiller de bonne heure les Domestiques le Lundi pour aller au marché. Gisbert donc étant couché dans ce grenier, entendit une voix, à ce qu'il raconta, ou rêva d'avoir entendu ces paroles : *Gisbert, leve-toi, & parle?* Il se leva, alla frapper trois fois à la porte de ce voisin, chez qui il étoit, sans qu'on lui répondit. Il alla frapper à celle de sa maîtresse ; la Servante qui s'éveilla, demanda qui c'étoit ? Il répondit, c'est *Gisbert* ; *Dieu m'a rendu la parole.* Cette fille croyant que c'étoit des libertins, ne voulut point ouvrir, cela l'obligea à retourner d'où il venoit. La femme qui se levoit alors pour aller au marché, entendit du bruit devant la porte, & y courut, & entendant prononcer un nom qu'elle connoissoit, dit, c'*est toi Gisbert, & tu parles :* il répondit, en l'embrassant, c'*est Dieu qui m'a rendu la parole* ; qu'il soit loué & glorifié. Cette femme étoit si étonnée, qu'elle ne pouvoit parler. Mais étant revenue de sa surprise, elle lui demanda comment il avoit recouvré l'usage de la parole. Il lui raconta ce qui s'étoit passé. Le tems de partir pour cette femme, étant venu, Gisbert alla au mari pour lui faire part de son bonheur. Pour la femme, dit *Solingius*, frere du Médecin, elle vint d'abord à la maisonpour faire quelque amplette, & comme nous

étions encore à table, entra ce Gisbert, que je priai de dîner avec nous, mais la timidité l'empêcha d'accepter mes offres. Elle nous raconta ce qui venoit de lui arriver, & qu'il confirma lui-même. Il épousa la Servante avec qui il avoit demeuré si long-tems. Il devint Valetudinaire & vécut peu de tems marié. Il mourut au mois de Mars de l'année 1681. On ne sçauroit douter, ajoute le frere du Médecin, de la vérité de cette histoire, puisque dans le besoin, cent personnes l'attesteroient véritable.

REMARQUES.

Blancard, part. 1. collectan. medico phys. Cent. 2. Obs. 21. part. p. 105. & Cent. 6. part. 2. p. 143. fait mention de ce Payſan, mais diversement. Cette diversité m'a engagé à rapporter cette histoire, comme venant d'une meilleure source.

Quoique le cas dont nous parlons, soit rare & surprenant, on n'a cependant pas besoin de recourir aux miracles pour l'expliquer, puisque nous avons différentes relations sur le recouvrement de l'ouie, de la vûe & de mouvemens du corps qui avoient été long-tems perdus; nous ne devons rien retrancher de ce qui est dû à la grandeur de Dieu & à sa Providence,

Je me souviens, qu'étant jeune, j'ai connu un Paralytique qu'aucun remède n'avoit pû guérir. Un jour qu'il étoit au désespoir sur son misérable état, il se jetta en bas de son lit, se mit à courir, & se trouva ainsi délivré de sa paralysie.

Valleriola, *lib.* 2. *Obs.* 4. *p.* 116. rapporte quelque chose de semblable d'un Bourgeois d'Arles, appellé *Berla*, qui avoit un côté attaqué de paralysie depuis plusieurs années. Le feu ayant pris à la maison, & la flamme approchant de sa chambre, il fut si fort épouvanté, qu'il se jetta par les fénêtres : ce mouvement subit le guérit, & il continua à marcher aisément.

On a vû un pareil exemple à Amsterdam en 1676, dans une femme de quarante ans. Elle s'appelloit *Geeske Claas*. Sa paralysie avoit duré quatorze ans. Elle en fut délivrée tout d'un coup. Voyez *Blancard*, *collect. med. phys. Cent.* 3. *cap.* 49. *p.* 249.

J'ai vû & j'ai connu long tems, dit *Diemerbroek*, *anat lib.* 8. *cap.* 1 *de nervis p.* 851. une femme paralytique depuis trente ans. Elle ne pouvoit remuer ni les bras, ni la jambe gauche. Il fit une nuit un si grand tonnerre, qu'elle crut que c'étoit la fin du monde. Le mouvement qu'excita sa peur, fut si grand, que les nerfs se désobstruerent : c'est ainsi qu'elle se trouva subitement délivrée de sa paralysie.

Th. Bartholin, Act. Haffn. 1671. & 1672. *Obſ.* 71. *p.* 157. dit qu'un Citoyen de Copenhague que *Borrichius* avoit connu, étant devenu muet, étoit reſté pendant quatre ans dans cet état : un jour qu'il paſſoit ſur un Pont de bois qui ſépare la Ville ; il rencontra une vieille femme qu'il déteſtoit depuis long tems. Tranſporté de colere & animé par le deſir de ſe venger, il lui dit : *que le diable t'emporte* ! Il fut dans un étonnement extrême de s'entendre parler, & fort mortifié contre lui-même d'avoir commencé à faire uſage de la langue par des juremens, & de s'être mis en colere dans une rencontre ſi favorable pour lui. Il eſt probable, dit *Bartholin*, qu'un grumeau de ſang, ou une pituite épaiſſe s'étoit arrêtée à l'entrée de l'artére de la langue, & avoit comprimé les nerfs voiſins, mais que le mouvement de colere où il s'étoit mis, avoit agité le ſang, l'avoit briſé, & avoit détruit l'obſtacle.

Doleus, dans le Journal d'Allemagne, Dec. 2. *an* 1. *Obſ.* 38. *p.* 198. parle d'une fille âgée de dix ans, qui avoit eu la petite vérole à trois ans ; la malignité de l'humeur ſe jetta ſur la langue, & la rendit muette juſqu'à dix ans. Car un jour d'un Eſté fort chaud, elle ſe mit à parler au grand étonnement de ſes parens. Sans doute la grande chaleur avoit diviſé la matiere qui cauſoit une obſtruc-

tion dans les nerfs ; & elle parle encore aujourd'hui avec la même faculté, que si elle n'avoit jamais été incommodée.

Petrus à Castro, Journal d'Allemagne, Dec. 1. an. 2. Obs. 35. p. 191. fait mention de plusieurs, qui, dans l'enfance, étoient devenus muets, & ont parlé fort distinctement dans un âge plus avancé.

Reusner, Obs. 49. p. 27. rapporte une histoire de deux personnes, dont une après dix ans, & l'autre après quarante, avoient recouvré l'ouie.

Herodote, lib. 1. p. 40. rapporte que Crésus avoit un fils avec de belles qualités, mais muet. On avoit tenté inutilement toutes sortes de remédes. Dans une victoire que Cyrus remporta sur lui, un Soldat de l'Armée ennemie, qui étoit entré dans la Ville, cherchoit à tuer Crésus, qu'il ne connoissoit pas. Ce Roi se voyant entre les mains du Soldat, ne prit pas le soin de l'éviter, s'embarrassant peu du genre de mort qu'il alloit subir. Mais son fils muet, frappé du danger où étoit son pere, s'écria : *Soldat que va tu faire ?* C'est *Crésus.* Ce Prince depuis ce tems-là continua de parler, & Crésus fut mené prisonnier à Cyrus.

Valere Maxime, lib. 1. cap. 8. & Gellius, lib. 5. cap. 9. fait mention d'un nommé Æglis de l'Isle de Samos, qui

étoit muet. Ce Lutteur ayant un jour été victorieux. & ne pouvant avoir le prix de sa victoire qu'on lui refusoit, il en fut si indigné, que les efforts qu'il fit pour se plaindre, lui rendirent la voix. La raison de ce prodige, est que la colere excite dans le sang un mouvement impétueux, qui brise & attenue les humeurs visqueuses, capables de causer des embarras dans les nerfs.

Mais pour revenir au Payſan, dont il est question dans notre Observation, ne peut-on pas attribuer le rétablissement de l'ouie aux efforts qu'il faisoit en creusant la terre. Le mouvement qu'il se donnoit en travaillant, agitoit le sang, le brisoit, le rendoit plus fluide, & les nerfs auditifs n'ayant plus que des esprits affinés, se trouverent désobstrués. & si ce Payſan entendit avant que de parler, c'est parce que l'obstruction des nerfs auditifs n'étoit point si grande, que celle des nerfs de la langue. C'est pourquoi la matiere visqueuse qui embarrassoit le passage des esprits d'un côté, a plûtôt été dissoute & attenuée que de l'autre.

Ce qui n'a pas peu contribué encore à lui rendre la parole ; c'est la joie qu'il avoit de se trouver avec ses camarades, & le vin qu'il avoit bû, qui lui avoit donné de la gayeté. Les esprits en étoient devenus plus agités & plus subtiles. Peut-

être auſſi d'un autre côté ſe croyoit-il dans ſon ſommeil avec ſes compagnons dans quelque action violente, qui mettoit ſes eſprits en mouvement (car c'eſt pendant le ſommeil qu'ils ſont en plus grande abondance intérieurement, puiſqu'ils ne ſont pas diſſipés par les ſens externes.) Ces mouvemens extraordinaires auront fait ſur lui ce qu'ils avoient fait ſur le fils de Creſus, dont nous venons de parler.

Bonet, Medicin. Septentr. lib. de Pect. affect. ſect. 18. *cap.* 5. *pag.* 437. rapporte que M. Omuth, Miniſtre du Seigneur, ſe trouva muet en ſortant d'un profond ſommeil, & que quatorze jours après rêvant qu'il ſe noyoit & qu'il crioit à haute voix pour avoir du ſecours, il s'éveilla dans ce trouble, & ſe ſervit de ſa propre voix pour rendre graces à Dieu & bénir ſon Saint Nom.

Nous venons de rapporter pluſieurs exemples de perſonnes muettes & ſourdes par l'obſtruction des nerfs, & qui ont été guéries ; en voici quelque autres ſur le recouvrement de la vûe perdue, que l'embarras des nerfs optiques avoit produite.

Velſchius, Obſ. med. epiſagm. 20. *p.* 14. parle d'une femme qui avoit une goutte ſereine, qui fut guérie après une fiévre violente.

Riviere, Obſ. communic. par Formius,

Obſ. 29. p. 361. fait mention d'une femme attaquée de la même maladie : elle en étoit ſi triſte, qu'elle auroit voulu ſe procurer la mort, en ſe refuſant la nourriture. Elle reſta dans cet état pendant un an. Elle devint ſi maigre par défaut d'aliment, que la chaleur naturelle ſembloit être éteinte. Quand toute l'humidité de ſon corps fut abſorbée, la matiere qui produiſoit la goutte ſereine ſe trouva en même tems épuiſée. C'eſt dans cet épuiſement que cette femme rencontra ſa guériſon & ſa ſanté, qu'elle confirma par une diette convenable.

OBSERVATION VI.

Eternuement accoutumé avant l'acte vénérien.

JE connois un homme, qui, toutes les fois qu'il veut careſſer ſa femme, éternue trois ou quatre fois. Il ſeroit curieux d'en ſçavoir la raiſon. C'eſt un homme robuſte, d'une bonne ſanté, & qui ſçait ſe poſſéder.

REMARQUES.

Pluſieurs parmi leſquels eſt *Avicenne*, *lib. 3. Fen. 5. Tr. 2. cap. 3.* & après eux, *Riolan*, *Particul. meth. cap. 17. Untzerus*, *lib. de epilepſ.* & pluſieurs autres ont

crû que l'éternuement etoit une légere épilepſie.

La convenance qu'on trouve de leurs ſymptômes, vient, ce me ſemble, d'une humeur âcre & piquante, qui produit une eſpéce de convulſion, & enfin d'une contraction qui ſe fait dans les nerfs, ou dans les méninges. Il y a néanmoins cette différence, que la convulſion qui ſe fait dans l'éternuement eſt ſubite, & que celle de l'épilepſie eſt de plus longue durée.

Au reſte, l'éternuement a différentes cauſes, les unes ſont internes, les autres externes. On compte parmi les derniéres, l'air ſec & âcre, qui, ſelon les ſaiſons eſt plus ou moins rempli de nître. Les vapeurs du ſoufre, du camphre, du vinaigre, de l'ail, de la moutarde, du raifort, l'ellebore, &c. l'extraction des perles & l'agacement des narines (voyez *l'Obſerv. ſuiv.*) Les forts ſternutatoires (*Obſerv.* 10. *Cent.* 1.) toute matiere âcre & mordicante, même la lumiere du ſoleil reçue directement, ou par refléxion ſur la neige, ſur l'eau claire, ou ſur un miroir, toutes ces choſes font éternuer. C'eſt pourquoi *Ariſtote dit: celui qui s'expoſe au ſoleil, éternue.* C'eſt peut-être, parce que la chaleur de cet aſtre produit ſur les fibriles du nez, le même effet que le mouvement d'une plume; car il eſt certain que la chaleur

du soleil, où les boissons chaudes brisent les humeurs contenues dans la tête, & les rendent plus fluides.

Schneiderus, Tr. de sternut. pag. 460. dit avoir connu un Prédicateur, qui, étant au soleil, éternuoit au moins deux & trois fois. Il y a des personnes, dont la membrane qui revêt les narines, est plus sensible, c'est pourquoi elle ressent plus aisément les impressions des parties acides, âcres, ou de l'air même. Peut-être aussi que le soleil par ses rayons, attenue les humeurs renfermées dans la tête, & fait monter quelque vapeur âcre, qui, cherchant une issue par ce chemin étroit, en irrite en passant les membranes.

C'est pourquoi *Hippocrate, Aphor.* 51. *sect.* 7. dit: *l'éternuement vient de la tête, lorsque le cerveau est echauffé, ou parce que l'espace vuide de la tête est humecté; car l'air qui est au dedans, en sort avec force, & fait du bruit, parce que son passage est étroit.*

Les causes internes de l'éternuement sont, ou des humeurs âcres & attenuées, qui de la tête tombent dans le nez, ou qui viennent du nez même, ou des vapeurs âcres qui s'élevent du ventricule, ou des intestins grêles, & qui irritent les membranes internes du nez, sur-tout la partie qui est vers l'os cribleux; enfin toutes les choses qui font

capables de cauſer quelque irritation aux membranes des narines, peuvent cauſer l'éternuement : ces membranes font leurs efforts pour ſe délivrer de ce qui les irritent, & comme les fibres nerveuſes qui les compoſent, auſſi-bien que celles qui tapiſſent les trous de l'os cribleux, communiquent avec les méninges, la poitrine, les muſcles de l'abdomen & du diaphragme leur prêtent leurs forces. Ces puiſſances réunies chaſſent avec violence l'air, qui, en ſortant, fait beaucoup de bruit : l'action qui ſe produit dans la toux ſur le larynx & ſur le poulmon, reſſemble aſſez à celle qui ſe fait dans l'éternuement, ſur les membranes du nez & des méninges. Néanmoins l'irritation & le mouvement qui ſe font dans la poitrine, en éternuant, ſont bien différens de ceux qui ſe font en touſſant.

Ariſtote, Sect. 33. lib. 7. probl. 9. regarde l'éternuement comme une expiration très-ſalutaire, & comme une marque d'une ſanté parfaite. Bien plus, ce Philoſophe avance que c'eſt un ſécret que les Médecins obſervent, de chercher à faire éternuer les malades : s'ils n'en peuvent venir à bout, ils déſeſpérent de leur vie. C'eſt pourquoi *Theophraſte* dit qu'il n'eſt guères poſſible de procurer l'éternuement aux malades, qui manquent d'eſprits & de force. C'eſt dans

cette pensée que *Ballonius, lib. de vertigine, p. 9.* rapporte *qu'on a coutume de renvoyer les malades des Hôpitaux, lorsqu'ils éternuent, ce qui est une marque qu'ils touchent à leur santé, la matiere morbifique étant vaincue par la chaleur naturelle, s'etant adoucie & étant parvenue à une coction salutaire.*

Mais si l'éternuement est quelquefois avantageux, il est aussi souvent nuisible & dangereux, sur-tout, lorsqu'il est produit par irritation, qu'il est continuel & immodéré & sans expulsion de matiere. C'est alors qu'on peut dire, que *le serpent est caché sous l'herbe*; car il survient souvent l'aveuglement par l'obstruction des nerfs optiques, *(Fab. Hildan. Cent. 1. Obs. 24.)* ou une hernie par une compression considérable, ou autres accidens graves, dont nous avons rapportés quelques-uns, *Obs. 10. Cent. 1.* ou la mort même, sur-tout dans des personnes dérangées, il peut encore arriver que dans un éternuement violent un artére se rompe en dedans de la tête, accident que la mort suit de près. Voyez *Bonnet, Anat. pract. lib. 1. sect. 20. Obs. 17. p. 353.*

Cardan. lib 5. Aphor. 47. Hippocr. p. 559. assure avoir vû plusieurs fois des efforts inutiles de l'éternuement, être suivis de l'épilepsie. Le même Auteur *Comment. ad lib. 7. aphor. 45. p. 817.*

dit qu'un jeune homme malade avoit un jour fait des efforts inutiles plus de trois cens fois pour éternuer, & que le lendemain, il étoit mort dans des convulsions. Il raconte quelque chose de semblable d'un vieillard de soixante-quatre ans; il fit de même quelques petits efforts en vain, & mourut trois jours après.

Salmuth, *Cent.* 1. *Obs.* 93. *pag.* 56. *Hildan. Cent.* 4. *Obs.* 12. *Plater tom.* 1. *prax. pag.* 34. *Rondelet*, *lib. de curand. morb. cap.* 70. & plusieurs autres, rapportent plusieurs exemples à ce sujet.

Thucidide, *livre de la Guerre de Peloponese*, *paragr.* 131. *p.* 108. fait mention d'un éternuement malin & pestilentiel dans la contagion fameuse qui désola la Ville d'Athènes. *Polydore Virgile*, *lib. 6. de Inventione rerum cap.* 2. *pag.* 413. parle d'un semblable événement; tous ceux qui éternuoient, mouroient peu de tems après. *Cardan. in* 5. *aphor.* 47. *Hippocr. p.* 559. aussi-bien que *Charles Sigonius*, *lib.* 1. *Hist. de Regib. Italiæ.* rapportent la même chose.

Diemerbroek, *lib. de peste cap.* 15. *pag.* 80. *& lib.* 4. *hist.* 18. *p.* 236. assure que du tems de la peste de Nimégue en 1635, personne ne revint de tous les malades qui avoient éternué pendant la maladie.

On rapporte que sous le Pontificat de George, il y eut une peste, pendant la-

quelle on mouroit en éternuant, & que c'étoit de-là qu'étoit venu la Coutume de dire : *que Dieu vous béniſſe!* Mais *le R. P. Strada, Jeſuite, Proluſ. acad. lib.* 4. réfute avec eſprit ce ſentiment, qu'avoit avancé *Sigonius* avec pluſieurs autres. Cette Coutume étoit établie chez les Payens avant Jeſus-Chriſt, même avant Ariſtote, au rapport de *Strabon*, *p.* 438. car un Poëte Grec, Ariſtote lui-même, Theocrite, Ariſteneus, Petrone, Apulée, Pline & pluſieurs autres, en ont parlé. On aſſigne pluſieurs raiſons, dont le *R. P. Strada* en rapporte cinq. Au reſte, on ne ſçauroit diſconvenir que l'origine ne ſoit ſuperſtitieuſe, puiſque les Payens tiroient des augures des éternuemens. C'eſt dans cette vûe que Saint Auguſtin, Animianus & Ciceron ont rejetté cette coutume.

Les Grecs donnoient le nom de maladie ſacrée à l'épilepſie, ou parce qu'ils croyoient qu'elle venoit immédiatement de Dieu, qui vouloit punir les hommes, comme l'a prétendu *Hippocrate*; ou parce qu'elle attaque la partie du corps la plus noble & la plus ſacrée, puiſque les autres en dépendent, comme dit *Platon*, *de natur. p.* 759. ou parce que c'eſt le ſiége de la raiſon, comme le veut *Ariſtote*, *ſect.* 33. *probl. quæſt.* 7. *Platon*, ſi nous en croyons *Apulée*, prétend que tout l'homme ou ſon eſſence,

ne

ne consiste que dans la tête ; & c'est sans doute ce qui a donné occasion aux Anciens de donner le nom de *sacré* à l'éternuement, & de dire que Dieu bénisse celui qui éternue comme font les Européens, qui accompagnent ces paroles d'un salut.

Aristophane dit que les Anciens appelloient la tête sacrée, parce qu'ils avoient coutume de jurer par cette partie ; & comme l'éternuement vient de la tête, ils lui donnoient le même nom.

Aristote confirme la même chose, quand il dit que l'éternuement étoit une chose si sacrée parmi les Anciens, qu'ils en faisoient une Divinité, comme on peut le voir dans *Xenophont lib. 3. expedit. Cyri.* où il rapporte que quand quelqu'un éternuoit en présence du Roi de Perse, chacun se prosternoit comme pour adorer un Dieu.

Mais on pourroit me demander, si ce n'est pas un crime de saluer & de bénir ceux qui éternuent, puisque l'origine de cette coutume est erronée & payenne.

Quelques Peres de l'Eglise ont condamné la superstion, sans en désaprouver la coutume. Mais ils ont condamné ceux qui, à ce sujet, avoient égard aux phases de la lune, au nombre des éternuemens, au côté qu'on les faisoit, si c'étoit à gauche, ou à droite, en avançant, ou en reculant, de nuit, ou

de jour, dans les banquets, ou dans les funérailles ; car de là ils en tirent de bons ou de mauvais augures.

Saint Augustin, Serm. 241. de templ. Ne considérez pas les éternuemens dans un sens ridicule & sacrilége.

Il faut donc mettre de la différence entre ceux qui regardent les éternuemens pour en tirer des augures bons ou mauvais, & ceux qui, sans condamner la coutume, béniſſent ceux qui éternuent.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne fait-on pas la même choſe, lorſqu'on touſſe, qu'on bâille, qu'on rotte, & qu'on pete ?

Montaigne, dans ſes Eſſais, lib. 3, ch. 6. apporte cette raiſon, que la partie où ſe fait l'éternuement, étant la plus honnête de tout le corps, je veux dire, la tête, ſur laquelle on ne peut rien dire, que d'honorable, le même honneur doit rejaillir ſur cette action : au lieu que les rots & les pets n'ayant devers eux que l'avantage qu'on en retire, ce ſeroit outrer l'urbanité, dit *Eraſme*, que de ſaluer un *Peteur*.

Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence le nombre infini de Divinités des Egyptiens & des Payens ; chaque vertu & chaque paſſion avoit ſa Divinité. La fiévre étoit une Déeſſe, qui avoit ſon temple où on alloit l'appaiſer, alors la maladie ſe diſ-

ſipoit. Ils mettoient au nombre des Dieux des choſes bien plus ridicules : ils n'ont pas même oublié les *pets*. On les honoroit, dit *Soldenus*, *de Diſ Syris*, *prolegom. p.* 58. parce qu'étant lâchés, ils contribuoient à la ſanté, mais qu'ils faiſoient bien du mal, quand ils étoient retenus. C'eſt pourquoi *Nicarchus* dit, en plaiſantant, qu'un pet n'eſt pas moins qu'un Roi, puiſqu'il a droit de vie & de mort. Voici ſon épigramme.

Οὐκοῦν εἰ σώζει τὴ ἀποκτείνει πάλι πορδὴ
Τοῖς βασιλεύσιν ἴσην πορδὴ ἔχει δύναμιν.

En voici la Traduction Latine.

Si ſervare queunt crepitus & perdere ventris,
Regibus anne putes, viribus ergo pares?

Nous avons dit ci-deſſus que les éternuemens renfermoient quelque choſe de funeſte, & étoient quelquefois des ſignes de maladie. En effet nous ſçavons par expérience que les actes fréquens des éternuemens violens entraînent avec eux pluſieurs incommodités. Pourquoi dans ces occaſions, ne point ſouhaiter du bonheur à ceux qui y ſont expoſés, comme on ſouhaite un bon voyage à ceux qui ſe mettent en chemin, un bon appétit à ceux qui vont dans quelque feſtin, & un bon ſuccès à ceux qui font quelque entrepriſe. C'eſt pourquoi

S. Augustin, Serm. 42. de Sanctis, tom. 10. si on rencontre en chemin quelqu'un, & qu'on ne le salue point, le Passant vous regarde, non comme un homme, mais comme un tronc ou une statue de Mercure.

Quand la Coutume a introduit & confirmé quelque usage, comme de saluer en parlant, ou en s'inclinant, ou en ôtant le chapeau, on seroit impoli, si on y manquoit.

Saint Ambroise, lib. 7. in Lucam, cap. 10. dit: *le salut est un usage pour attirer les faveurs, c'est dans ce motif que les Inferieurs saluent leurs Supérieurs. Les Gentils agissent de la sorte avec les Chrétiens. Ainsi il est de la prudence de s'accommoder aux personnes, au lieu & au tems.*

Aux causes ordinaires internes & externes que nous avons rapportées, on peut ajouter le desir du coït, qui est à la vérité une cause plus rare. *Mesué, lib. 2. de agritudinib.* met aussi de ce nombre l'approche des femmes, & le desir de les posséder.

Amatus Lusitanus, Schol. curat. 3. Cent. 4. p. 370. Il est bon de sçavoir, dit-il, que ceux qui sont adonnés aux femmes, & qui se sont contenus pendant quelques jours, éternuent à la vûe d'une beauté, ce que le coït fait passer. C'étoit aussi par ce moyen que se délivroit de cette incommodité importune, une personne qui approchoit d'un Prince qui étoit avec sa femme.

Bonet, Anat. pract. lib. 1. sect. 20. Schol. ad Obs. 17. p. 353. dit qu'il lui étoit arrivé un cas presque semblable au nôtre. Une personne lui avoit demandé pourquoi entre les bras d'une femme prêt à la caresser, il éternuoit deux ou trois fois. Il lui répondit que c'étoit la matiere subtile de la semence qui montoit des testicules & des vaisseaux spermatiques, alloit agacer la membrane pituitaire, & y produisoit ce mouvement : il me paroît plus vrai-semblable que la force de l'imagination (effet que nous voyons tous les jours dans différens cas) détermine les esprits à couler avec précipitation dans les nerfs des parties de la génération : pendant ces instans, les nerfs du cerveau qui fournissent les autres de tout le corps, étant vuides, s'affaissent & se bouchent en quelque sorte, ce qui produit dans eux quelque légere convulsion, cela dure jusqu'à ce que de nouveaux esprits s'y transportent. Mais ce transport ne s'exécute pas avec la même promptitude que quand ils sont poussés par une forte imagination.

Peut-être aussi que les ménin ges, & sur-tout la dure-mere renfermoient un amas de particules âcres, salées & visqueuses, des idées amoureuses ont agité le sang, & par la pression qu'elles ont excitées, les ont repoussées plus loin. Il n'est donc pas surprenant que l'impres-

sion de ces particules âcres se fasse sentir sur la membrane pituitaire qui reçoit les fibres nerveuses de la dure-mere. Au reste, chacun a la liberté d'embrasser le sentiment qui lui paroît le plus convenable. J'avoue cependant que les testicules ont une grande sympathie avec plusieurs parties du corps, comme l'assure *Hippocrate*, *sect.* 1. *& sect.* 5. *lib.* 2. *epid.* & ailleurs, aussi bien qu'*Aristote*, 2. *de animal. gener. cap.* 7. *&* 4. *particul. problem. & Galien lib.* 14. *de semine cap.* 16. cela se confirme par ce qui arrive aux Eunuques. S'ils ont souffert cette opération dans leur jeunesse, non-seulement leur voix est claire, mais la barbe ne leur vient point ou presque point, comme dedit *Juvenal*, *Satyre* 6.

Mais cette sympathie des testicules & des autres parties, se remarque principalement à l'égard du cerveau & des nerfs; car on sçait par expérience que, non-seulement le cerveau, mais encore les nerfs s'affoiblissent par l'acte vénérien, c'est ce qu'a observé *Galien* dans l'endroit que nous venons de citer. Ainsi quand l'aveuglement s'ensuit, c'est que les yeux perdent une grande quantité d'esprits. Cette perte rend les membranes très-dures & rudes, presse les pores les uns contre les autres, empêche la transpiration, & épaissit les fibres nerveuses & les membranes des yeux.

L'excès de l'amour produit quelquefois la goutte, le tremblement, la paralysie, l'apopléxie & même la mort. Voyez là-dessus *Abheers*, *Obs. med. 9. p.* 103. où il rapporte qu'un Seigneur, qui étoit entre les bras de sa femme, fut attaqué d'apopléxie. Il parle encore d'un autre, qui, dans pareil cas, devint paralytique.

On en a vû autrefois qui ont trouvé la mort dans un plaisir de si courte durée. On peut voir là-dessus *Galien*, *lib.* 1. *de semin. cap.* 16. *Jovianus Pontanus in opuscul. de obedientiâ cap.* 10. fait mention d'un certain Ferrarius, qui abrégea sa vie dans les courts plaisirs de l'amour.

Pline, *lib.* 7. *cap.* 53. *hist. nat.* rapporte que Gallus & Haterius, Chevaliers Romains, sont morts dans l'action, au rapport de *Valere Maxime*, *lib. 9. cap.* 12. On trouve plusieurs autres exemples dans *Alexandre Benedictus*, *lib.* 24. *de curand. morb. cap.* 22. & dans *Fulgosus*, *lib.* 9. *cap.* 12.

Tertulien dit que la même chose est arrivée à *Spensippe*.

Je ne sçaurois passer sous silence ce qu'écrit *Gondius* d'un jeune homme de Bruxelles, qui, en 1555, mourut entre les bras d'une Payssanne, qui, à force de le serrer, lui luxa les vertébres du col.

Tous les fâcheux symptômes dont nous venons de parler, ont coutume

de venir d'une trop grande dissipation d'esprit dans les embrassemens. Alors la chaleur se perd, la circulation se retarde, la transpiration se supprime, & il se produit des crudités & des obstructions dans le corps.

OBSERVATION VII.

Poils arrachés des narines qui ont causé la mort.

IL faut souvent peu de chose pour nous faire mourir. Une piqueure d'abeille ou de quelque autre insecte, une blessure légere faite par une paille ou par une arete; un poil, un pepin de raisin, une mouche, un moucheron avalés, ont souvent causé la mort.

M. Hannemann me marque dans une de ses lettres qu'un Colonel Suedois s'étant arraché des poils du nez, l'inflammation étoit survenue aux narines, & avoit gagné bientôt après le cerveau, ce qui lui avoit causé la mort.

REMARQUES.

Lorsque nos humeurs sont altérées par quelque défaut de la diette, ou qu'elles sont devenues âcres, la moindre douleur produit l'inflammation, & la moin-

dre cauſe externe peut cauſer bien du déſordre.

Tout le monde ſçait que la membrane qui tapiſſe le dedans du nez, eſt très-ſenſible, & qu'elle a beaucoup de ſympathie avec les méninges, car elle tient d'elles grand nombre de différentes fibres, ſur-tout, une qui eſt ſi viſible, que Veſale croit que toute la membrane pituitaire en eſt formée. D'où il peut arriver d'étranges accidens, en arrachant des poils des narines, en uſant des violens ſternutatoires, en agaçant ou en irritant ces parties. Bien plus, un corps mal-ſain périroit, quoiqu'il ſoit vrai de dire que les membranes ne ſoient pas également ſenſibles dans tous les hommes. *Schubartus, dans le Journal d'Allemagne, an.* 3. *Obſ.* 138. *pag.* 227. rapporte un exemple d'une fille, dans qui ces membranes étoient d'un ſentiment exquis. *Amatus Luſitanus, Cent.* 4. *curat.* 3. *p.* 369. dit qu'un jeune homme éternuoit ſi fort & ſi ſouvent, qu'il n'oſoit ſe trouver en compagnie.

Lindanus, Phyſiolog. cap. 12. *art.* 1. §. 15. *p.* 532. a connu un Médecin célébre, qui, à un air ſec, éternuoit ſouvent & avec violence, de ſorte qu'il étoit obligé d'attirer du lait tiéde dans ſes narines. *Foreſtus, lib.* 10. *Obſ.* 12. dit avoir guéri de cette maniere une Servante qui éternuoit violemment & fréquemment.

L'inflammation, des narines, dit *Schneiderus lib. 5. cap. 1. de Catharrh. p. 62.* est accompagnée de pésanteur de tête, de céphalalgie, de battement d'artéres, de bourdonnement d'oreilles, de larmes, de prurit des narines, d'envie de se moucher & d'éternuer, de perte de sentiment de l'odorat, de vice dans la voix, d'écoulement d'humeur par le nez. S'il arrive que le cerveau soit échauffé, ou par une trop grande quantité de vin, ou par un vin trop fort, ou par quelqu'autre chose, alors le sang, ou une autre humeur âcre qui viendra des membranes du cerveau, ne cessera pas d'agacer la membrane pituitaire.

Il n'est donc pas étonnant que quelque humeur âcre dans le colonel dont nous venons de parler, s'est jettée sur la membrane pituitaire par la voie de la circulation, & qu'elle y ait produit une inflammation qui s'est communiquée aux méninges, puisqu'il y a communication entre ces membranes.

OBSERVATION VIII.

Plaie extraordinaire de l'œil.

DE tous les dons que nous avons reçûs de Dieu, il n'y en a point, selon

moi, de plus agréable & de plus noble que la vûe. Cet organe découvre à l'homme mille dons précieux créés pour le bonheur de sa vie; il l'aide à se conduire, se nourrir, se vêtir; c'est par son moyen qu'il vient à la connoissance des autres créatures, & qu'élevant les yeux vers le Ciel, il y reconnoît son Créateur. C'est donc avec raison que nous plaignons ceux qui ont le malheur d'être privés de la vûe. N'est-ce pas par le besoin de cet organe que Dieu nous a accordé deux yeux, afin que si nous en perdons un, il nous en reste un second pour la nécessité de la vie?

Nous avons un exemple de la perte d'un œil dans Guillaume Arthon. Il fut blessé le 31 Octobre 1674, au grand canthus de l'œil droit, le bout de l'épée qui l'avoit blessé, étoit resté dans cette partie, & étoit plus long que le doigt du milieu d'un adulte; voyez la fig. 1. 13. 13. page 1. Solingius, Médecin & Chirurgien à la Haye y fut appellé. Il fut obligé de se servir de tenailles pour arracher ce bout d'épée qui étoit mince. La force qu'il a employé, fait juger que la pointe avoit pénétré jusqu'à l'os sphénoïde, où elle étoit restée. Ce morceau de lame est encore aujourd'hui teinte de sang jusqu'à l'endroit C. Ce malade resta aveugle: mais il fut guéri.

REMARQUES.

Les plaies des yeux, sur-tout celles qui pénétrent l'orbite, sont très-dangereuses, puisqu'elles causent non seulement la perte de la vûe, mais encore la paralysie, l'apoplexie, le défaut de mémoire & même la mort, au témoignage de *Rhodius*, *Obs. Med. Cent.* 1. *cap.* 28. *pag.* 51. *de Schmid. Journal d'Allemagne*, *an.* 8. *Obs.* 83. *p.* 140. *de Th. Bartholin*, *Act. Haffn. t.* 1. *Obs.* 78. *p.* 68. *de Donat. Hist. Med. mirab. lib.* 5. *cap.* 4. *P.* 565.

Mais le Mendiant de padoue, dont parle *Th. Bartholin*, *Cent.* 2. *Hist.* 71. *p.* 270 fut plus heureux que Guillaume Arthon : car ayant reçû un coup de manche d'un van à l'angle de l'œil, il resta des morceaux de bois dans cette partie. *Marchettis* en ôta quelques-uns, & renvoya ce jeune homme de l'Hôpital, le croyant entiérement guéri. Mais il revint quelques mois après, se plaignant d'une grosseur au gosier & au palais. On en fit l'ouverture ; & on trouva dans la tumeur du palais un morceau de bois resté dans la plaie, qui étoit passé dans cette partie par une voie inconnue. Quand il fut rétabli, il pendit à son col le morceau de bois qu'on lui avoit ôté, & parcouroit toute la Ville, disant qu'il avoit été guéri par un miracle. *Marchettis*

Fig 1.

Fig. 3.

Fig. 2.

raconte cette Hiſtoire dans la XXIIIe Obſervation *p.* 59.

Langius, *Epiſt. Med. lib.* 1. *p.* 31. fait mention d'un Palatin nommé Neudegker, qui alloit dans un Bourg recueillir quelque dette. Chemin faiſant, il arracha une rave, & lorſqu'il la ratiſſoit, il gliſſa & tomba ſur le couteau dont il ſe ſervoit, & qui coupa en deux ſon œil depuis la paupiére inférieure juſqu'au ſourcil. Les Chirurgiens qu'il avoit appellés, vouloient extirper l'œil, mais le Malade ne voulut point y conſentir, dit *Langius*, ſans m'avoir parlé. Le ſoir étant arrivé chez lui, je vis que ſon œil étoit devenu gros comme un œuf de poule: dans la crainte où j'étois qu'il n'y ſurvînt un phlegmon, j'y appliquai l'emplâtre d'allebâtre, diſſout avec le blanc d'œuf, un peu de camphre, de l'huile, de l'eau roſe, le tout poſé ſur des plumaceaux. Par ce moyen la plaie ſe conſolida, ſans qu'il ſurvînt ni phlegmon, ni ſuppuration.

On peut demander ici ſi l'humeur ſortie de l'œil, peut ſe régénérer, & la vûe ſe rétablir.

Cette déciſion peut ſe faire par la raiſon & par l'expérience; quant à la premiere partie de cette queſtion, il eſt vrai-ſemblable qu'une portion de cette humeur aqueuſe ſe diſſipe par les pores des membranes de l'œil, ſurtout dans

ceux qui sont obligés de travailler au feu. Ces pores sont visibles à ceux qui ont les yeux armés de microscope.

Langius rapporte que ce Neudegker, dont il raconte l'histoire, avoit recouvré la vûe, ne lui restant pour toute incommodité que de voir tout double, comme un yvrogne. La cause de ce phénomene venoit de la prunelle, qui étoit un peu collée à la paupiére d'en-bas, & qui étoit plus basse que l'autre, car si le crystallin d'un des deux yeux est un peu dérangé de sa place, soit vers le haut ou vers le bas, les objets paroîtront doubles, si nous en croyons *Galien, lib. de Causis Symptom. cap.* 2. *p.* 14. Cependant quelque tems après, dit *Langius*, ce défaut s'évanouit par le mouvement continuel de l'œil, & la prunelle relâchée de la paupiére inférieure fit disparoître la duplicité des objets.

Pour empêcher dans ces cas l'agglutination de la prunelle de l'œil avec la paupiére, il est nécessaire de passer le doigt entre les deux, de tems en tems. C'est dans cette vûe que quelques-uns mettent sur l'œil deux ou trois feuilles d'or.

Vous trouverez quelque chose de semblable dans *Benivenius de Abdit. Morb. Caus. cap.* 73. *p.* 242. au sujet d'une fille de quatre ans, qui voulant couper avec un couteau pointu un nœud à ses langes,

le couteau s'échappa, & alla percer le globe de l'œil droit. La tunique percée laissa couler sur le champ beaucoup de l'humeur ; mais quoiqu'elle perdît la vûe alors, elle ne laissa pas de la recouvrer quelque tems après, tant la Nature accorde d'avantage à la jeunesse jusqu'à rétablir en entier ce qui étoit entiérement perdu.

Fallope, Tr. de Vuln. particul. cap. 3. *p.* 199. assure avoir souvent guéri des plaies d'yeux sans perte de la vûe. Il rapporte l'exemple d'un homme de quatre-vingt ans, à qui on abbattit par force la cataracte. Quand l'aiguille fut retirée de l'œil, il en sortit une grande quantité de l'humeur aqueuse. Trois jours après l'œil parut plein, & la vûe n'en parut point altérée.

Tulpius, Obs. Med. Lb. 1. cap. 30. *p.* 64, dit avoir fait une semblable guérison. Non-seulement il sortit par la plaie l'humeur aqueuse, mais encore la membrane de l'uvée, étoit affaissée, & la vûe étoit tellement perdue, que la lumiére d'une chandelle approchée près de l'œil n'étoit point apperçue, Néanmoins le Malade guérit par les anodins & les desficatifs ; mais la vûe étoit plus foible, à cause de la cicatrice restée sur l'uvée.

Un Oculiste assuroit qu'il n'étoit pas possible de rétablir cette humeur, quand

elle étoit une fois perdue, fondé sur ce que dans une opération de la cataracte, croyant pouvoir ôter le corps opaque par la succion, il avoit attiré l'humeur aqueuse qui ne revint plus, & l'œil resta flétri; mais l'humeur aqueuse est bien différente dans la cataracte que dans une plaie récente? & dans ce cas, elle ne peut se rétablir, parce que les tuniques de l'uvée étant obstruées par une matiere pituiteuse & épaisse, n'achevent pas entiérement l'opération ou la séparation des humeurs.

Mais pourquoi, quand il y a un œil blessé, faut-il fermer les deux yeux? C'est parce que l'un étant en mouvement, l'autre se meut aussi; la douleur du Malade augmente, & la guérison, qui demande du repos, ne se fait point.

Il y en a qui se vantent d'avoir un reméde capable de régénérer les humeurs sorties dans les plaies des yeux; de ce nombre est *Burrhus*, qui employoit une eau faite avec les feuilles de chelidoine & le camphre, qu'il distilloit au bain-marie, comme il le rapporte à *Th. Bartholin*, dans une lettre datée du mois de Février 1669. Il dit après, en avoir trouvé une meilleure qui coûte beaucoup plus à préparer. D'autres se sont imaginé en venir à bout en substituant les humeurs tirées des yeux des animaux vivans.

Il eſt vrai que la chelidoine eſt recommandée par les anciens Medécins, pour guérir les maladies des yeux, ſurtout dans la cataracte, car le ſuc de cette plante eſt fort déterſif & réſolutif; mais j'ai peine à croire qu'il ait la vertu de régénérer les humeurs des yeux, qui ſe ſeroient écoulées par une plaie; étant bien perſuadé que cela ne ſçauroit ſe faire par des remédes externes; mais par un renouvellement d'humeurs qui peuvent venir s'y rendre. Si l'on avoit trouvé ce ſécret, la circulation des humeurs de l'œil ſeroit inutile; la Nature auroit établi en vain trois humeurs pour la viſion, ſi l'on pouvoit recouvrer la vûe par l'injection, ce qui ſeroit contraire à la gloire du Créateur, & oppoſé à la raiſon & à l'expérience. Il ne ſe peut faire, dit *Bartholin*, *Act. Haffn. tom.* 1. *p.* 153. que des membranes ou des ligamens briſés, ſe rétabliſſent par l'eau diſtillée de la grande chelidoine, ou par quelqu'autre ſemblable liqueur. Qu'eſt-ce qui connoiſſant la nature, ſe flattera de former de nouvelles membranes & de nouveaux ligamens, au moyen d'une eau paſſée à l'alambic? Pour dire franchement ce que je penſe, ajoute *Bartholin*, lorſque j'ai entendu dire qu'on faiſoit l'eau ophtalmique de *Burrhus*, car je ne le connoiſſois point à Amſterdam par une réputation bien fondée, ni par

des expériences, je me disois à moi-même, il faut que cette eau aiguise la vûe, & dispose les plaies des yeux à la cicatrice, mais il n'est pas possible qu'elle rétablisse les humeurs épaisses des yeux, qui sont l'unique ouvrage de la Nature. Aussi *Tulpius* dit il que, pour la restitution des humeurs des yeux, on ne doit rien desirer que la production de la cicatrice.

Mais les Anciens ont ils connu la possibilité de ce rétablissement ? Nous avons vû une chose incroyable, dit *Galien*, *lib. 1. de Caus. Sympt. cap. 2. p. 15.* ou du moins bien extraordinaire dans un enfant, qui s'étoit percé l'œil avec un stylet à l'endroit de la prunelle; l'humeur aqueuse s'en étant écoulée, la prunelle devint plus petite, & toute la cornée parut plus ridée. Au reste, l'enfant fut guéri, & il vit très-bien dans la suite, & à mesure que le globe se remplit. Mais ces choses sont bien rares.

Pline, *lib. 29. Hist. nat. cap. 6.* rapporte que les belettes & les lézards, dont les yeux ont été crevés, recouvrent la vûe, & que cela se fait par la seule force de la Nature.

Celsus, lib. 6. cap. 6. sub fin. p. 578. assûre que les oiseaux, & surtout les hirondelles recouvrent la vûe, après qu'on leur a crevé les yeux. *Quand les hirondelles*, dit-il, *ont perdu les yeux par des plaies, ils se rétablissent insensiblement, & à mesure que l'humeur se régénére.*

Ariſtote confirme la même choſe, *lib. 6. de Hiſt. Animal.* Car quoique les yeux des hirondelles ſoient bleſſés & même crevés, ils renaiſſent, & la vûe ſe rétablit.

Il faut donc conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'on ne doit la régénération des humeurs des yeux qu'à la circulation des fluides qui abondent, & non pas à des eaux artificielles, ou à des remédes externes. Cela eſt d'autant plus certain, que pluſieurs Philoſophes, Médecins, Chirurgiens & Anatomiſtes s'en ſont aſſurés par nombre d'expériences. Ils ont percé les cornées des oyes, des poules, des colombes, des canards, avec des lancettes & des aiguilles. Ils les ont preſſé pour en faire ſortir les humeurs, ils ont abandonné ces plaies à la Nature, les yeux ſe ſont rétablis, & les humeurs régénérées en très-peu de tems. La cicatrice qui reſtoit, diminua peu à peu, ou même diſparut entiérement, ſi nous en croyons *Burrhus.*

Redi avance que la vûe de ces animaux a été rétablie en vingt-quatre heures ſans aucun topique.

Si quelqu'un néanmoins veut d'abord employer quelque remède pour empêcher l'inflammation & procurer la cicatrice, il ſe ſervira avantageuſement d'eau de plantin avec le bol, le blanc d'œuf & quelques grains de camphre.

Le meilleur reméde qu'on puiſſe faire, ſelon moi, c'eſt de bien couvrir les yeux bleſſés, & les garantir de l'action de l'air. Par ce ſeul moyen la cicatrice ſe formera plus promptement, & les humeurs ſe régénéreront avec plus de facilité. J'ai vû M. Nuck diſſéquer la prunelle d'un chien, de ſorte que toute l'humeur aqueuſe ſortoit de l'œil. Il couvroit la plaie avec un bandage ſimple ſans aucun médicament : le lendemain l'humeur étoit régénérée. La cicatrice qui étoit molle, devint plus ſolide de jour en jour.

Th. Bartholin, Act. Haſſn. tom. 1. cap. 69. p. 151. rapporte que *Borrichius* avoit guéri une petite fille de ſept ans, qui avoit été bleſſée à l'œil d'un crochet de fer. Il avoit pénétré ſi avant, que non-ſeulement l'humeur aqueuſe, mais encore l'humeur vitrée s'écoula entiérement les trois premiers jours. Cela pouvoit ſe reconnoître à une matiere viſqueuſe aſſez ſemblable à du blanc d'œuf légerement cuit, qui en découloit continuellement. *Borrichius* donc cherchoit à faire cicatriſer inſenſiblement l'ouverture de l'œil bleſſé, dans la penſée où il étoit, que les vaiſſeaux du cerveau, où les petites artéres de ſes tuniques fourniroient dans l'endroit preſque vuide autant d'humeur que pourroit en contenir le globe de l'œil, & que cette humeur

étoit plus convenable que toute autre humeur étrangére. Il lui paroiſſoit d'autant plus qu'il diſtilloit quelque choſe, que les yeux étoient dans un mouvement continuel, & avoient beaucoup de chaleur. Or il ne pouvoit s'exhaler tous les jours tant de fluide, ſans qu'il arrivât quelque perte pour les yeux, qu'il falloit réparer d'un autre côté; autrement le globe de l'œil ſe flétriroit. Les Malades, ſurtout ceux qui ſont attaqués de fiévre ardente, ont les yeux flaſques, parce qu'ils ſont privés de l'humeur que les vaiſſeaux du cerveau fourniſſent dans un autre tems, & à meſure qu'il s'en perd; au lieu que ceux qui ſe portent bien, ont les yeux vifs & pleins.

Le même Auteur ajoute pour confirmer ce qu'il avance, qu'en preſſant moderément l'œil d'un veau, il ſort par les pores quelque choſe de fluide, ſelon la remarque de *Stenon*.

Au reſte, continua-t-il, le ſuccès fut très-heureux; car quoique le coup violent ait tout briſé, ou qu'il ait tordu ou rompu les appendices des ligamens ciliaires, & qu'enfin il ait ôté au Malade toute apparence de voir, néanmoins le globe ſe remplit, la vûe ne fut pas entiérement perdue, & elle revenoit dans certain tems de la Lune.

Les plaies des yeux faites par quelque chûte, ou par des inſtrumens conton-

dans, sont souvent suivies de la perte de la vûe, parce que dans ces sortes d'accidens, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule pour l'ordinaire, mais les membranes, les ligamens, ou même quelques rameaux des nerfs sont blessés en même tems. Mais dans les plaies qu'on fait par expérience dans les animaux avec un instrument pointu, ou que quelque accident produit dans les hommes, les humeurs de l'œil s'écoulent lentement & sans contusion ni déchirement.

Il y en a qui ont appellé l'humeur aqueuse la partie vive & séminale de l'œil : d'autres lui ont donné le nom d'excrément, provenant de la nourriture du cryſtallin. L'humeur aqueuse; dit *Columbus, de Re Anat. lib.* 10. *p.* 403. n'est qu'un excrément, ayant été témoin oculaire dans deux occasions où elle avoit été perdue, que cette humeur s'est rétablie, & la vûe recouvrée.

S'il est vrai, dit *Riolan*, *Sect.* 4. *anat. cap.* 50. *p.* 551. que cette humeur se régénére, après avoir été vuidée par quelque plaie des yeux, & que la vûe se rétablisse, je me tiendrai volontiers à l'opinion de ceux qui la prennent pour l'excrément qui reste après la nourriture du cryſtallin. C'est aussi le sentiment de *Fabr. Hildanus*, *Schol. Obſ* 26. *Cent.* 1. *pag.* 27. qui dit que c'est un excrément

ſéparé des vaiſſeaux ſanguins de l'uvée qui ſont aux environs de l'humeur aqueuſe.

Th. Bartholin, *lib. 3. cap. 8. de Anat. oculi*, *p.* 350. parle ainſi de cette humeur qui n'eſt pas une partie animée, mais elle paroît être ſeulement un excrément de la nutrition de l'humeur cryſtalline; car elle ſe détruit dans les maladies, & quand elle ſe perd dans les bleſſures des yeux, elle ſe répare. Or, il eſt certain que tout ce qui étoit auparavant dans le globe de l'œil & qui faiſoit les humeurs, eſt reproduit par la circulation du ſang.

Auſſi, *Galien*, *lib. de Ocul. cap.* 1. & ailleurs, aſſure que l'humeur du cryſtallin reçoit ſa nourriture de la vitrée, qui vient du cerveau; & que cette nourriture eſt toujours ſoutenue par un aliment nouveau. D'où l'on peut voir que cette doctrine eſt confirmée par l'opinion de *Galien*, & lui eſt entiérement conforme.

On demande encore ſi l'humeur cryſtalline elle-même peut être régénérée.

Burrhus le penſe, pourvû que le nerf optique & ſes rameaux ne ſoient pas intéreſſés; car les eſprits qui affluent dans cette partie, la régénérent.

Kerkring, *Obſ. Anat.* 100. *pag.* 198. aſſure que, non-ſeulement l'humeur cryſtalline, mais encore toutes les au-

tres peuvent se régénérer : & à la page 291. Il avance que toutes les humeurs de l'œil d'une bête en ayant été exprimées, elles s'étoient bientôt rétablies au moyen d'un médicament spiritueux approprié ; il ajoute qu'il a repété la même chose plusieurs fois dans un même chien, & qu'il a toujours réussi.

Th. Bartholin, Act. Haffn. Cent. 1. cap. 133. p. 265. dit qu'il avoit exprimé toute l'humeur cristalline de l'œil d'une poule, qu'il lui avoit fermé l'œil sain, & que la poule ramassoit le grain avec moins d'adresse qu'auparavant, peut-être parce qu'elle n'y étoit pas accoutumée, mais enfin qu'elle en vivoit; que huit jours après lui ayant coupé le cou, pour mieux s'assurer si l'humeur cristalline étoit regénérée, il avoit disséqué l'œil blessé, & qu'il l'avoit trouvé en effet rétablie, avec cette différence que cet œil étoit un peu moins gros que l'œil sain ; mais que sans doute il seroit parvenu à sa perfection, si la poule avoit été plus long-tems conservée.

Mais ce recouvrement peut-il se faire aussi dans l'homme ? C'est de quoi je doute beaucoup. *Le même Bartholin*, dans le même endroit que nous venons de citer, page 266. rapporte l'histoire d'un enfant de la Cour de Dannemarc ; son œil étoit tellement blessé que les humeurs en étoient sorties entiérement. Le Roi

fit

fit appeller Barrhus, qui, se défiant du succès, chercha à éviter cette entreprise, en retardant quelques jours sous quelques prétextes. C'est pourquoi on eut recours à Manichen, Médecin du Roi, qui étoit bien plus habile. Il prit pour second Bartholin. Il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit le faire réussir, mais ni l'eau de chelidoine, ni les autres secours qu'il employa, ne contribuerent en rien au rétablissement de cet enfant, qui porte aujourd'hui un œil d'or. Voyez *Patræus*, *Ench. Chir. Tr.* 8. *cap.* 4. *Paré*, *lib.* 22. *cap.* 1. *Sennert*, *lib.* 1. *Part.* 3. *Sect.* 2. *cap.* 40. *de Oculor. defect. p.* 319. *Schenck. p.* 176.

Hildanus, *Cent* 1. *Obs.* 26. *p.* 27. est aussi d'avis que l'humeur du cristallin ne peut se rétablir; parce que, dit-il, c'est le principal organe de la vision, & que l'arachnoïde qui l'entoure, étant brisée, empêche le cristallin de faire ses fonctions.

Il faut remarquer, ajoute-t-il, que quand la prunelle est blessée, sans que l'humeur cristalline soit endommagée, & que l'humeur aqueuse est regénérée, la vûe ne peut être rétablie, parce que la cicatrice qu'il n'est pas possible d'éviter, empêche les rayons de lumiére de pénétrer jusqu'à l'humeur cristalline, quoique *Burrhus* soutienne que cette cicatrice s'évanouit avec le tems.

OBSERVATION IX.

Sortie de l'œil.

L'Homme eſt ſujet à une infinité de maux. Guillemeau, célébre Chirurgien, avoit compté près de cent maladies de l'œil, qui eſt le plus petit membre de notre corps. Il en fait la deſcription avec les remédes. Les Modernes, & ſurtout Verbriggs en a augmenté le nombre juſqu'à 113, parmi lequel eſt la chûte de l'œil.

Il y a quelques années que je fus demandé pour avoir ſoin d'une fille de quinze ans, à qui la petite vérole avoit fait ſortir l'œil de l'orbite. *Hildanus* appelle cette maladie *exophtalmia.*

Le 30 du mois de Mai de l'année 1683, on confia à mes ſoins une petite fille de deux mois, qui la troiſiéme ſemaine après l'éruption de la petite vérole, eut le même accident avec un ulcere à la prunelle. Ces ſymptômes furent guéris en l'eſpace de trois ſemaines par les remédes ſuivans, quoique la prunelle ait été perdue.

1°. Pour calmer la douleur, & pour détourner l'inflammation, autant qu'il étoit poſſible, on appliquoit ſur les yeux le cataplaſme ſuivant.

℞. *Mie de pain blanc.* ʒi. *lait.* q. ſ. *faites cuire en conſiſtance de bouillie. Enſuite, ajoutez jaunes d'œufs* n°. ij. *huile roſat* ʒij. *ſaffran pulvériſé* ʒß. *camphr.* ƀß. *pour cataplaſme.*

Ce reméde diminua beaucoup la douleur & l'inflammation en deux jours de tems, & la tumeur de l'œil étoit tellement affaiſſée, qu'ony pouvoit introduire quelques gouttes de lait de femme tiéde. Enſuite nous appliquames ſur les yeux, des plumaceaux garnis de l'onguent ſuivant. Par-deſſus, on continua d'appliquer le cataplaſme précedent qu'on renouvelloit deux fois le jour. Par cette méthode, on empêcha le progrès de l'ulcere de la prunelle, & la Malade ſe rétablit. Voici l'onguent qu'on mit en uſage.

℞. *Mucilage de ſemence de coing. Eau de Pſill. extr. de plantain* q. ſ. *onguent roſat.* ʒi. *Faites onguent mol.*

REMARQUES.

Quoique les yeux dans certaines perſonnes ſemblent ſortir naturellement de l'orbite, comme dans ceux qui ont de grands yeux qui avancent hors de la tête, comme des bœufs, défaut qui eſt ſans reméde, néanmoins ce vice provient ſouvent de cauſes internes & plus ordinairement de cauſes externes.

Les causes internes de l'exophtalmie viennent d'une tumeur, qui d'abord produit l'inflammation, & ensuite l'exulceration, origine de la pression des veines & des vaisseaux lymphatiques. Ce qui empêche la circulation des humeurs par ces canaux, ainsi comme il se fait une abondante secrétion d'humeurs vers les conduits oculaires que M. Nyck vient de découvrir avec le conduit salivaire; on voit pourquoi par l'affluence continuelle des humeurs dans les yeux & par l'empêchement de leur reflux, l'œil de la petite fille, dont nous venons de parler, est devenu d'une grosseur plus considérable de jour en jour, est sorti de l'orbite, & n'a pû être recouvert après par la paupiére.

Hildanus dit avoir vû les mêmes accidens survenus après la petite vérole dans un enfant qui demeuroit à Lauzanne.

Cela peut encore arriver par un skyrrhe voisin de l'œil. Voyez là-dessus *Donat. lib.* 5. *cap.* 4. *p.* 568. *Hildanus*, *Cent.* 1. *Obs.* 1. *Muralto*, *Observ.* 128. *Miscell. Curios. Germ. Dec.* 2. *an.* 3. *Plater*, *lib.* 3. *Obs.* 719. *& Paw*, *Obs.* 23. *pag.* 38.

Il est vrai-semblable que la saillie des yeux après la petite verole, est arrivée, ou parce qu'on a appliqué sur cette partie enflammée un collyre trop froid pendant la pétite verole, ou parce qu'on

les a exposé trop-tôt à un air froid. De sorte que l'humeur maligne n'a pû transpirer, à cause de l'épaississement qu'elle avoit acquis à l'air extérieur.

Le virus venerien produit quelquefois aussi ce désordre; dans cette circonstance, on a recours à l'eau ou à l'onguent mercuriel qu'on joint aux autres remédes.

Hildanus dit avoir vû cet accident arriver à des enfans par des cloux qui leur venoient en quantité, & qu'on faisoit rentrer mal à propos.

On trouve dans *Tulpius*, *Obs. lib.* 1. *cap.* 28. *p.* 61. l'histoire d'une fille, qui eut une hémorrhagie considérable par le nez par la suppression de ses mois; mais la colere ayant fait arrêter cette hémorrhagie, l'impétuosité du sang se jetta sur l'œil droit. Il devint si gros qu'il sortit de l'orbite, & rendit cette fille extrêmement difforme, de sorte que cette maladie ne put se guérir, malgré tous les conseils & les secours qu'on lui donna. Au contraire, l'œil devint carcinomateux, & le pus en étoit si âcre, que les os des narines en furent cariés. En pareil cas, c'est-à-dire, quand le mal est venu au point de corrompre les parties voisines, & de carier les os, il vaut mieux l'extirper entiérement, si les forces du malade le permettent. On en peut voir la méthode dans *Hildanus*, *Observ.*

Cent. 1. *cap.* 1. mais il faut bien prendre garde d'enlever l'œil entier, sans reste, autrement, il se rengendreroit subitement une excrescence horrible, au sentiment d'*Hildanus*, *Cent.* 6. *Obs.* 1. *p.* 498. & de *Tulpius*, *Obs. lib.* 1. *cap.* 28. *pag.* 61.

Les causes externes de l'exophtalmie sont les chûtes, les froissemens, les plaies, les fortes compressions, les vents forts & réïtérés, les vomissemens violens & laborieux, les couches fâcheuses, les soufflets, les coups de bales, de pierres & autres corps durs qui viennent frapper l'œil. Cette chûte arrive encore quelquefois à la suite des grandes contusions à la tête & des coups considérables. Car quoiqu'il n'y paroisse point de plaie, le sang extravasé au-dedans de la tête, ne trouvant point d'issue, tombe sur l'œil, selon le témoignage d'*Hildanus*, *Cent.* 5. *Obs.* 12. *p.* 398.

Abbeers, *Obs. med. lib.* 1. *Obs.* 4. *p.* 48. rapporte l'histoire d'un homme, dont l'œil avoit été enlevé avec un couteau par les ennemis; l'autre œil, qu'ils avoient arraché avec les doigts, pendoit hors de l'orbite jusqu'au bout du nez, qu'ils avoient coupé en partie, & qu'ils avoient laissé pendant sur la joue. Malgré cela, cet homme avoit vû assez bien pour se conduire chez le Chirurgien, qui remit l'œil dans son orbite

avec le bandage convenable. Quelque tems après le Chirurgien le renvoya sain & sauf. Ce qui est bien étonnant, c'est que cet homme a assuré qu'en marchant pour aller chez le Chirurgien, il distinguoit très-bien le chemin par où il devoit passer, mais que sa vûe étoit comme flotante, à peu près comme l'eau d'une riviére que le vent agite. Ce qui ne se pouvoit faire que, parce que l'œil & le nerf optique étant en mouvement, reçoivent l'image des objets sans fermeté.

Spigelius démontre que tous les nerfs du corps, & par conséquent les nerfs optiques sont capables d'une extension considérable. Il rapporte l'exemple d'un enfant, dont l'œil étoit sorti de l'orbite par un coup de pierre, de sorte qu'il pendoit jusqu'au milieu du nez. Le Chirurgien adroit & ingenieux, le rapprocha peu à peu, & le remit si bien, qu'il ne resta aucun défaut.

Lamzwerde, *Obs. 69. pag. 269.* parle d'un semblable accident arrivé par un coup de bâton ; le Malade guérit sans aucun défaut dans la vûe avec le cataplasme suivant.

℞. *Feuil. de mauv. de guimauv. de Rue, de Semperviv. ana.* m. i. *farine d'orge, de lin. ana.* ʒß. *camphr. safran. ana.* ʒß *huile rosat.* ʒij. *lait de femme* ʒij. *eau roses.* q. s. *pour cataplasme.* Il ajoute qu'il ne faut pas faire cuire ce cataplasme,

mais qu'il faut seulement le mêler chaque fois, & l'appliquer chaudement. On peut consulter l'Auteur au sujet d'un onguent qu'il dit avoir mêlé dans ce cataplasme.

Burrhus, dans une lettre qu'il adresse à *Th. Bartholin*, marque qu'il a guéri un œil qui avançoit trop en dehors par un collyre astringent, & l'emplâtre défensive de Vigo appliqué au col.

Il n'y a pas de remède plus propre pour détruire ce défaut, que les ventouses, sans scarification, appliquées derriere la tête, selon le témoignage de *Rhodius*, *Obs. med. Cent.* 1. *Obs.* 4. *p.* 8. 54. C'est aussi la doctrine qu'a enseigné *Albriget*, Professeur de Médecine. *Ætius* avance quelque chose de semblable, *Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 24. *pag.* 340. Il veut que, quand l'inflammation diminue, on applique les ventouses à la partie postérieure de la tête; c'est aussi le sentiment d'*Actuarius*, *Meth. med. lib.* 4. *cap.* 11. *p.* 328.

Duret, *Not. ad Jacob. Holler. lib.* 1. *de Morb. intern. cap.* 20. *pag.* 152. rapporte qu'une Demoiselle, ayant perdu la vûe par une chûte, fut bientôt guérie par l'application des ventouses derriere la tête.

OBSERVATION X.

Paralysie des muscles de l'œil.

LEs enfans, dans le sein même de leur mere, sont sujets à bien des maladies. Nous en avons un exemple dans l'enfant de Henri-Vander Hœve, Cabaretier à la Haye. Il vint au monde le 19 Février 1683, avec une inflammation considérable à l'œil gauche & avec un tremblement au droit. Plusieurs de ceux qui le virent, furent surpris, & douterent si la Sage-femme n'y avoit point de part. Les parens qui regarderent cette inflammation comme de peu de conséquence, se contenterent d'introduire dans l'œil de l'enfant du lait de femme, tiéde; ce remède fut inutile, & les muscles de l'œil devinrent paralytiques, quoiqu'il ne pût tourner l'œil, ni vers le haût, ni vers le bas, ni vers les côtés, nous remarquions néanmoins que, quand l'enfant étoit éveillé, il levoit la paupiére en-haut, & qu'il la baissoit en dormant.

L'œil droit étoit toujours en mouvement, ce vice s'appelle *hippos*, *cheval*, ou *œil instable*. On a employé ce terme, à cause que les yeux qui se meuvent de

tout côté dans les chevaux, surtout dans ceux dont les yeux s'avancent hors de l'orbite. C'est pour cela qu'ils voyent derriere eux comme par devant; & s'ils n'ont rien qui couvre le côté des yeux, ils sont dans l'épouvente, & ont leur prunelle dans un mouvement perpétuel. Ces chevaux ont aussi pour l'ordinaire les yeux extrêmement grands.

REMARQUES.

Il est bon de remarquer que, pendant que l'œil gauche de cet enfant étoit sans mouvement, l'œil droit étoit dans un mouvement continuel. Comme la cause du premier défaut étoit l'affluence d'une humeur tenace, qui obstruoit les moteurs des yeux, la cause du second défaut étoit peut-être aussi des convulsions dans lesquelles les esprits coulant irrégulierement, produisoient des mouvemens irréguliers dans cette partie; ce qui pouvoit venir de l'obstruction des nerfs qui s'y répandent.

En lisant les Auteurs, je ne me souviens point d'y avoir rencontré aucun exemple de paralysie sur tous les muscles des yeux. *Celse*, *lib. 6. cap. 6.* parle seulement en général de la paralysie des muscles de l'œil. Voici ce qu'en dit *Ætius*, *Tetrab. 2. Cent. 3. cap. 49. p. 356.* *Si tout l'œil*, dit il, *est paralytique*, *il ne*

ſçauroit ſe mouvoir, ni à droite, ni à gauche, ni par en haut, ni par en-bas. Si on y applique quelque topique âcre, il ne reſſent point l'effet de ſon âcreté. Ce mal eſt bien difficile à guérir, ſurtout dans un âge avancé Si ce mal eſt de naiſſance, il eſt incurable.

Guillemeau en parle de la ſorte dans les maladies des yeux, *Sect. 3. ch. 3. pag.* 755.

Quelques Auteurs rapportent des exemples de la paralyſie de cette partie, mais tous les muſcles n'étoient point attaqués. *Foreſtus*, *lib.* 10. *Obſ.* 89. *pag.* 429. dit avoir vû une paralyſie de quelque muſcle de l'œil cauſée par un coup violent ſur la tête. *Groſſius*, *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 1. *Obſ.* 71. *pag.* 173. rapporte qu'étant tombé lui-même d'un cheval ſur la tête, fut attaqué d'une paralyſie ſur l'autre œil & ſur la paupiére. Quand il la vouloit lever avec la main, elle lui paroiſſoit trois fois plus grande que la paupiére droite. Les objets lui paroiſſoient confus, & comme dans un nuage épais : la prunelle étoit plus tournée du côté du canthus externe de l'œil, parce que le muſcle antagoniſte ſain tiroit l'œil de ce côté-là. *Salmuth*, *Cent.* 3. *Obſ.* 42. rapporte quelque choſe de ſemblable cauſé par la chûte d'un cheval. Le Bleſſé ne pouvoit tourner l'œil de côté, mais en haut, parce que le muſcle inférieur étoit paralytique.

Pour ce qui regarde la guérison de la paralysie des muscles des yeux, on peut consulter *Guillemeau*, ou employer les remédes capables de débarrasser la tête des humeurs superflues, par exemple.

℞. *Extrait. Cathol.* ℈ß. *mercur. dulc. gr.* vj. *huile de cinnamom. gutt.* ij. *pour pillul. N°.* 5. Ensuite il faut prendre intérieurement des remédes qui atténuent les matieres visqueuses & épaisses, & qui les absorbent, comme les décoctions de salsepareille, de gayac, de sassafras, &c. sur la fin de la cuisson quelques herbes pour les nerfs, par exemple.

℞. *Racine de salsepareille* ℥ij. *rapure de bois de gayac* ʒvi. *faites macerer vingt-quatre heures dans eau claire* ℔. iij. *pour une décoction, ajoutez à la fin chamepit. sauge, romarin* ana. m. ß. *faites la colature.*

On pourra employer le topique suivant.

℞. *Eau distil. de fenouil. d'euphraise, de la Reine de Hongrie. ana.* ℥ij. *esprit de sel ammoniac, goutt.* xxx. *camphr, gr.* vj. pour un collyre, dont on se servira par intervalle, faisant entrer quelques gouttes dans les yeux.

Les Auteurs anciens qui ont parlé de ce mouvement continuel des yeux qu'on appelle *hippos*, n'en ont fait mention qu'en passant, & quelques Modernes ont soutenu, non-seulement contre l'au-

torité des Anciens, mais encore contre la vérité, que le siége de cette maladie étoit dans les paupiéres, & que ce mouvement n'est irrégulier, que parce qu'elles se ferment & s'ouvrent irrégulierement & comme en tremblant. Mais ils se trompent lourdement; car ils confondent cette maladie avec le clignement des yeux.

L'hippos ne reconnoît pas non plus pour cause une mauvaise constitution du corps, ou une fluxion d'humeur sur les yeux; c'est un vice de naissance qui vient de la nature, qui attaque l'œil & non pas la paupiére. *Riolan* dit avoir vû ce défaut, non dans le globe de l'œil, mais seulement dans la prunelle. Ce tremblement étoit sans doute dans l'uvée; car quelle autre partie pourroit ainsi trembler dans l'œil? Ce mouvement ne peut venir que du ligament ciliaire, qui, se repliant, jette plusieurs filamens déliés, ou fibrilles noires semblables aux poils des cils; c'est par leur moyen que se fait la dilatation & la contraction de la prunelle.

Il est vrai que ce mouvement continuel des yeux vient quelquefois des vents. Mais dans ce cas, cette incommodité ne dure pas long-tems, & prend plutôt le nom de *palpitation*. Quelquefois il provient de mouvement convulsif, ou de colere, ou de peur; mais alors ce tremblement des yeux ne peut point prendre

le nom d'*hippos*, que *Galien*, *Comment.* 2. *Sect.* 21. *in Prognost. Hippocr.* compare au grincement naturel des dents. Ainsi on ne doit pas regarder cette incommodité comme une maladie, mais comme un mal de naissance ; aussi personne n'a parlé du moyen de le guérir.

Si ce défaut survient après la naissance, *Æginette*, *lib.* 3. est d'avis de faire quelque instrument qui ne laisse voir que par un petit trou, de sorte que les yeux seroient forcés de regarder en ligne directe & de rester fixes. D'autres veulent qu'on bouche les yeux pour les priver quelque tems de la lumiére.

OBSERVATION XI.

Araignée dans l'oreille.

CE que j'ai à raconter, est une preuve bien sensible de l'infinité de causes qui accablent continuellement nos corps, soit intérieurement, soit extérieurement.

Michel Digbaucher, le 30 Décembre 1682, travaillant tête nue dans un grenier, sentit une araignée qui étoit entrée dans son oreille. Elle étoit jaunâtre, & de la grandeur qu'on la voit représentée dans la seconde figure, planch. 1. A.

Elle le tourmentoit cruellement & il ne ſçavoit comment s'y prendre pour l'en ôter. Il avoit employé trois Chirurgiens inutilement Il vint implorer le ſecours de Solingius, qui ſe ſervit d'un dilatatoire pour aggrandir le conduit de l'oreille, mais il ne pût appercevoir l'araignée; néanmoins il en vint à bout par le moyen d'une eſpéce d'inſtrument mince & plat, fait en forme de limaçon. Ainſi au bout de cinq heures, cet inſecte qui faiſoit tant de mal à cet homme, en fut retiré. On remarquoit autour de l'araignée qui mourut dans l'inſtant de l'extraction, de la ſanie. Solingius eut ſoin d'ôter le reſte qui étoit dans l'oreille, dans laquelle il injecta du baume d'Arceus avec celui du Perou, de l'huile d'Hipericum avec la gomme Elemi. Cela fut fait ſi à propos, que cet homme, le lendemain, ſe trouva à l'ordinaire dans une ſanté parfaite.

REMARQUES.

Il arrive quelquefois que des inſectes ſe gliſſent dans les oreilles des perſonnes dormantes, comme vers, mouches, moucherons, chenilles, calandres & autres ſemblables. Si ces inſectes reſtent long-tems dans ces parties, ils cauſent de très-grands accidens.

Trincavellius, lib. 4. cap. 6. de rat. cu-

randi, part. corp. hum. affect. fait mention d'une calendre retenue dans l'oreille d'une personne.

Cnoeffelius, Miscell. med. phys. Dec. 1. an. 4. Obs. 50. p. 44. rapporte l'histoire d'un Payſan, qui s'endormit ſur un banc, auprès d'un four; il ne s'apperçut pas qu'un grillon lui étoit entré dans l'oreille. Il s'éveilla en ſe roulant & faiſant de hauts-cris par la douleur qu'il y reſſentoit. L'agitation où il étoit, le rendoit comme fou, ſans pouvoir tuer l'inſecte ou le faire ſortir. Il conſulta Cnofelius, qui lui conſeilla de mettre dans ſon oreille de l'huile de ſcorpion : il le fit, mais ſans ſuccès. Cnofelius ſe fit apporter un grillon, qu'il mit dans l'huile d'olive, & qui y mourut ſur le champ. Après cette expérience, il fit entrer dans l'oreille du patient une douzaine de gouttes de cette huile. Peu après le grillon manqua de force, & le Payſan ſentit un mouvement de l'inſecte qui retrogradoit & qui enſuite ſortit par morceaux avec beaucoup de pus : après quoi le malade ſe trouva dans ſon premier état.

La femme d'un Miniſtre, dont parle *Ledelius, Ephem. germ. Dec. 2. an. Obſ. 39. p. 69.* n'eut pas le même bonheur; car un grillon lui étant entré dans l'oreille, elle employa inutilement une infinité de remédes; les douleurs vinrent à un ſi grand excès qu'elle en mourut.

Volkamerus, *Ephen. germ. an.* 3. *Obſ.* 166. *p.* 480. fait mention d'une fille âgée de 18 ans, qui, fatiguée du travail, dormoit dans une prairie : il lui entra dans l'oreille droite un petit ver rond & de la longueur du petit doigt & aſſez épais. A force de ronger, il pénétra dans la tête, où reſtant quatre ſemaines, il cauſa de grandes incommodités à cette fille. Preſſée par la douleur, elle demanda du ſecours, qui lui fut cependant inutile. Enfin un Apoticaire lui conſeilla d'y introduire de l'huile de genièvre : après en avoir mis pluſieurs fois, il en ſortit deux petits vers blancs, qui étoient ſans doute engendrés par un autre ver. En effet, après quelques pareilles injections, il en ſortit un plus gros, qui étoit rouge & mort. Elle reſſentit alors vers le front une douleur inſupportable, qui s'appaiſa néanmoins en reſpirant par le nez la fumée de la gomme ammoniac, & après la ſortie d'une ſanie fœtide.

Les mouches & les moucherons, & autres eſpéces d'inſectes, ſe gliſſent ſouvent dans les oreilles, comme nous venons de dire, y excitent beaucoup de mouvement, & produiſent des incommodités très fâcheuſes.

Volkamerus raconte dans l'endroit que nous venons de citer, qu'une vieille femme venoit quelquefois le trouver, à qui il étoit arrivé un pareil accident, il y

avoit bien vingt ans, que portant sur sa tête une botte d'herbe, elle s'étoit trouvée fatiguée, & s'étoit endormie la tête sur ces herbes qui étoient remplies de perce-oreilles; il s'en étoit glissé dans l'oreille droite. Le Chirurgien n'en avoit pû ôter qu'un. Les autres insectes qui étoient restés, s'étoient tellement accrus qu'elle en ressentoit des douleurs jusqu'aux extrémités. Si cette femme remuoit la tête, ajoute *Volkamerus*, on y entendoit du bruit : nous tachions de la soulager, mais tous nos efforts étoient inutiles. J'injectai dans son oreille du baume de soufre térébentiné, & je n'ai pû faire sortir qu'un de ces insectes, encore étoit-il mort. Il est vrai-semblable qu'il avoit bouché le conduit de l'oreille. Cette vieille femme se trouvoit beaucoup plus soulagée par l'usage de la fumée de la gomme ammoniac, ayant observé que les perce-oreilles s'étoient toujours présentés à la sortie. Enfin cette pauvre femme ne voyant point de fin à ses maux, prit le parti de la patience, n'attendant sa délivrance que de la mort, mais priant qu'on lui ouvrît la tête après son décès, pour qu'on connût le sujet de tous les tourmens qu'elle enduroit.

Il peut encore arriver qu'il se produise des vers dans quelques ulcéres internes des oreilles ; *Valescus de Tarente, lib. 4. cap. 30.* dit avoir vû trois ou

quatre vers de la figure de l'amande de pin, mais un peu plus gros, qui étoient ſortis des oreilles d'un jeune homme à la ſuite d'une fiévre conſidérable, après quoi ce jeune homme fut en parfaite ſanté.

On trouve de pareilles hiſtoires dans *Arnoldus de Villa nova, cap.* 32. *lib.* 3. *Montanus, Conſil.* 39. *Solenander, Conſil.* 15. *Fernel, lib.* 6. *Pathol, cap.* 10. *Zac. Luſitanus, Prax. admir. lib.* 1. *Obſ.* 63. *p.* 51. *Raygerus, Ephem. germ. Dec.* 1. *an.* 5. *Obſ.* 5. *p.* 7.

Moinichen, Obſ. 16. a vû à Rome ſortir des oreilles des vers gros comme ceux qu'on trouve dans les noix; on en fit paroître pluſieurs en y injectant quelques gouttes d'eſprit-de-vin, leſquels on prit avec des pincettes. On les ſaupoudra de mercure ſublimé & ils créverent.

Antoine Stadlender, Chirurgien, tira de l'oreille d'un jeune homme un ver un peu plus gros que les vers des noix; & qui étoit fort blanc. Il aſſure en avoir tiré cinq autres un peu plus petits de l'oreille d'un autre jeune homme. Rien n'avoit pû les faire mourir que l'eſprit-de-vin. *Schultzius Ephem. germ. Dec.* 1. *an.* 2. *Obſ.* 24. *p.* 43. aſſure les avoir vû encore vivans.

Mentzelius, Ephem. germ. Dec. 2. *an.* 2. *Obſ.* 57. *p.* 95. dit avoir tiré de l'oreille droite d'un pauvre Payſan, qui faiſoit

de hauts cris, huit vers blancs. On connut ensuite par ce Payſan que ces vers venoient d'une exulcération de l'oreille droite, dans laquelle des mouches avoient fait tomber leurs œufs pendant que cet homme dormoit la tête nue au grand air.

Ce n'eſt pas ſeulement les inſectes qui entrent dans l'oreille, il y a encore d'autres petits corps qui peuvent s'y gliſſer, ſoit par hazard ou par malice. *Hildanus*, *Cent.* 1. *Obſ.* 4. *p.* 15. parle d'un morceau de verre de la groſſeur d'un pois, qui étoit entré dans l'oreille gauche d'une petite fille de dix ans. Ce qui lui cauſa de fâcheux ſymptômes. Elle reſſentoit de grandes douleurs à la tête du côté gauche, un engourdiſſement s'étendoit dans tout le bras, aux lombes, même dans tout le côté. Elle avoit des mouvemens convulſifs, une toux ſéche &c. Ce morceau de verre y reſta quelques années, ſans que quatre Médecins qu'on avoit appellés dans cet intervalle, l'aient pû ſoulager. *Hildanus* fut aſſez heureux pour en venir à bout ; car quoique ce corps étranger fut comme collé au tympan par les ordures de l'oreille, il ne laiſſa pas de l'ôter ſans douleur, au moyen d'un inſtrument qui étoit fait exprès.

On ne ſçauroit s'empêcher d'admirer l'hiſtoire que rapporte *Donatus*, *de Hiſt. med. mirab. lib.* 2. *cap.* 12. *p.* 219. d'un

enfant d'une noble extraction. Comme il étoit à badiner avec ſes compagnons, il voulut leur faire voir ſon adreſſe, en faiſant paſſer d'une oreille à l'autre deux noyaux de cériſes qu'il tenoit dans les mains. En ſe préparant à exécuter ſa promeſſe, il en enfonça un des deux ſi fort dans l'oreille, qu'il fut impoſſible de l'en retirer, quoique pluſieurs Médecins & autres ayent cherché à le ſoulager. Ayant donc abandonné le tout à la nature, l'oreille ſe remplit d'humidité, & le noyau germa. Le germe qui paroiſſoit en dehors, donna priſe & fournit le moyen d'en ôter une partie qui ſuivit le germe; l'autre partie reſtée, car le noyau étoit diviſé en deux, fut retirée aiſément avec de petites pinces.

Le même Auteur rapporte une ſemblable hiſtoire *de Maria Bonardus*, qui voulant retirer une ſemence d'anagyris, le pouſſa dans le fond de ſon oreille. Cela lui cauſa de grandes douleurs; il s'y fit un dépôt, qui s'abſcèda dans la ſuite; & après pluſieurs mois de ſouffrance, la ſemence germa, & fut retirée par le moyen du germe qui ſortoit au dehors de l'oreille. Enfin la cure s'accomplit par la guériſon de l'ulcére qu'on traita avec des médicamens convenables.

Si quelque inſecte donc eſt entré dans l'oreille, ou s'y eſt engendré, il n'y a point de tems à perdre, il le faut ôter

au plûtôt, ou l'y faire mourir. Car *Rhases* dit, si l'insecte reste trop longtems dans l'orelle, sur-tout quand il y a quelque qualité maligne, il survient non seulement des douleurs atroces, des inflammations & des ulcéres, mais encore des convulsions & autres accidens, tels que nous avons vûs dans l'Observation d'*Hildanus*. C'est aussi le sentiment d'*Hippocrate 3. prognost* 13 & de *Galien Comm.*

Ces symptômes arrivent, parce que la cavité de l'oreille, qui, recouverte d'une membrane, est très-sensible, parce qu'elle est nerveuse & tissue de fibres, qui viennent de la septiéme paire, qui est celle des nerfs auditifs, & de la seconde paire cervicale; de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a point de membrane dans le corps qui soit plus nerveuse, eu égard à sa grandeur; d'ailleurs cette cavité ne s'étend pas seulement jusqu'à la dure-mere, mais elle va encore jusqu'au nerf auditif, qui, selon *Galien, à la fin du Livre 6. Meth. med.* descend du cerveau jusqu'à cette cavité; de sorte qu'on ne sçauroit douter que le cerveau & les nerfs n'en reçoivent des impressions. Aussi *Celse* avoit-il raison de croire qu'il y avoit plus de dangers à craindre dans les affections de l'oreille, que dans celles des yeux; car les humeurs que les douleurs y appellent, corrompent le tympan, produisent la surdité, causent l'exulce-

ration, puis la carie aux osselets, d'autrefois des fongus & des chairs baveuses, comme l'assure *Hildanus*, *Cent.* 3. *Obs.* 1. *pag.* 183.

Le même Auteur a fait graver & nous a décrit les instrumens propres à faire l'extraction des corps étrangers introduits dans l'oreille, *Cent.* 1 *Obs.* 4.

Quant aux moyens de tuer les insectes, l'on n'a qu'à avoir recours aux exemples rapportés ci-dessus. *Galien* préfére le soufre broyé avec la chaux & le miel, qu'on délaye avec le vinaigre pour en faire des injections dans l'oreille. On fait encore mourir les vers avec le suc d'absinthe, de centaurée, de fiel d'animaux, de fumée de soufre ou de gomme ammoniac introduits dans l'oreille avec un entonnoir. L'esprit de vin a la même vertu; quoique M. Duverney, dans son Traité de l'oreille, *Part.* 3. *p.* 37. préfere les liqueurs gluantes & huileuses, qui bouchent les pores des insectes & les suffoquent.

Plusieurs tâchent d'attirer les insectes vivans par les choses douces qu'ils appliquent extérieurement, ou même qu'ils introduisent dans ce conduit, par exemple, une pomme cuite coupée & appliquée dehors, ou sa moëlle mêlée avec le miel & le suc, & introduite intérieurement. D'autres garnissent une tente de térébentine, & l'ayant liée avec un fil, l'introduisent dans l'oreille, pour que les insectes s'y attachent,

OBSERVATION XII.

Spasme de la bouche, qu'on appelle improprement cynique.

L'Expérience nous fait connoître tous les jours combien les femmes en couche ont tort de s'exposer à l'air froid, combien de dangers elles encourent, & combien de fois elles tombent dans des maladies considérables. Nous en avons un exemple dans la femme de *Verboon*, Cordonnier à la Haye. Cette femme, au commencement de Décembre 1683, quatorziéme jour de ses couches, alla à l'Eglise rendre graces à Dieu de son heureuse délivrance; il lui survint tout d'un coup une contorsion à la bouche, qui, de gauche, alloit à droite. Ce défaut qui étoit fort incommode, lui fit prendre le parti de me consulter. Après avoir fait de sérieuses reflexions sur son état, je lui prescrivis un léger purgatif, au bout de trois semaines après ses couches. Je fis faire des onctions sur la partie affectée avec un onguent nervin. Je lui fis appliquer à la nuque les ventouses, & près de l'oreille gauche un emplâtre phagedenique; j'y joignis les sternutatoires & la décoction du bois de gayac, de salsepareille

pareille & de saſſafras, je fis ajouter ſur la fin de la décoction le *chamepitis*, le *primula veris* & la *betoine*; enfin elle mit en uſage le remède ſuivant.

℥ *Feuilles de laurier, de rue, de romarin, de marjolaine. ana* mj. ß. *fleurs de ſtœchas, de ſauge, de lavande. ana.* m. j. *Faites cuire dans* ſ. q. *d'eau commune, juſqu'à la diminution de trois livres. La Malade s'en eſt gargariſé, & en a fait des fomentations ſur la partie malade. On lui donna l'électuaire ſuivant pour corroborer le cerveau & les nerfs.*

℥. *Conſerve de fleurs de romarin, de ſauge, ana.* ℥j. ß. *noix muſcates confites.* ℥ß. *ſyrop de ſtœchas.* ſ. q. *melez pour électuaire.*

Cette femme, par la grace de Dieu, fut guérie en trois ſemaines par cette méthode.

REMARQUES.

Cette affection, ſelon *Celſe, cap. 2. lib.* 4. & pluſieurs autres, s'appelle *ſpaſme cynique*, parce qu'elle approche de la tortuoſité de la bouche. Comme ce terme eſt un mot général, il doit en renfermer pluſieurs eſpéces; car il convient à toutes les contorſions de cette partie, quoique cette difformité vienne ordinairement d'une paralyſie ou d'un mouvement convulſif d'un des deux côtés,

selon le témoignage de *Galien*, 4 *de loc. affect. cap.* 2. *d'Avicen*, *Fen.* 2. *Tr.* 3. *cap.* 15. & de plusieurs autres de leurs sectateurs, Mais le *spasme cynique* proprement dit, est une contorsion des deux côtés de la bouche, & il a pris ce nom de la ressemblance qu'il a avec la gueule du chien. Car tout spasme n'est pas de la même espéce que celui-ci; c'est pourquoi *Plater* ne l'attribue qu'à cette distorsion, qui retire les lévres & la bouche des deux côtés, telle que celle qu'il rapporte dans le premier Livre de ses Observations, p. 130. où la bouche retirée en haut & en arriére, étoit pendante.

Cette distorsion qui est produite par la paralysie des muscles de l'autre côté de la face, comme est celle de notre Observation, ne peut pas avoir le nom de spasme cynique, puisque la paralysie n'est pas un spasme, quoiqu'on les prenne souvent l'un pour l'autre.

On connoît assez que l'incommodité de la femme de Verboon étoit une paralysie du côté gauche de la face, par la molleſſe, l'inaction & l'insensibilité de la partie. Or, cette incommodité ne pouvoit être produite que par l'obstruction des nerfs qui s'y répandent & qui sont des branches du gustatif. Une humeur visqueuse & épaisſie par le froid s'étoit arrêtée dans leurs canaux, & avoit intercepté le cours des esprits,

qui auroient animé les muſcles. C'eſt pourquoi comme les muſcles du côté gauche n'avoient pû ſe mouvoir, ceux de l'autre côté, qui n'avoient point ceſſé de faire leurs fonctions, & qui n'avoient point été contrebalancés par leurs antagoniſtes, avoient contourné la mâchoire de cette femme.

D'ailleurs, elle ne pouvoit manger aiſément, à cauſe des lévres qui ne ſe rencontroient pas bien. Elle avoit auſſi un œil qui ſe fermoit mal. Elle ne pouvoit reſpirer & cracher que d'un côté. La ſalive couloit involontairement de ſa bouche. Ces déſordres ne venoient, je penſe, que de l'obſtruction des rameaux de la troiſiéme paire ſelon les Anciens, qui ne recevant pas d'eſprits, empêchoient ces parties de faire leurs fonctions. Voyez *Hippocrate*, 2. *Epidem. Sect.* 2. au ſujet de la paralyſie de ces muſcles, qui ſuit la contorſion de la bouche de l'autre côté.

Quand ce mal vient d'un catarrhe ou du coryza, on en peut voir la cure dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *an.* 3. *Obſ* 332. *p.* 544. & dans *Timæus*, *lib.* 1. *cap* 39 *p.* 72.

UNIVERSITY OF EDINBURGH LIBRARY Founded 1580 SCHOOL OF MEDICINE

OBSERVATION XIII.

Faux cancer à la lévre.

GALien, *lib.* 2. *ad Glaucon*, *cap.* 10. *& lib. Introd.* 16. dit que toutes les parties du corps sont sujettes au cancer; mais on peut s'y tromper, plusieurs se vantent d'avoir extirpé des cancers qui n'ont jamais approché de la nature de ce mal. Ils cherchent à se faire par-là une réputation, & l'emporter sur les autres; mais les Malades en sont les dupes.

Une femme enceinte, d'une âge médiocre & de petite stature, vint me consulter le 22 Avril 1682, au sujet d'une petite tumeur qu'elle avoit à la lévre inférieure, de la grosseur d'une féve & de couleur bleuâtre: plusieurs l'avoient pris pour un chancre. *Solingius* en fit l'extirpation: nous l'examinames après l'opération, & l'ayant coupée avec des ciseaux; il en sortit une humeur visqueuse, qui s'étoit épaissie par son séjour dans une glande auprès d'une artére. La cause de cette humeur arrêtée, selon *Meckren*, *Obs. med. chir. cap.* 12. étoit les dents avec lesquelles elle se mordoit la lévre inférieure qui est toute remplie de glandes, aussi-bien que les au-

tres parties de la bouche. Cette glande augmentant tous les jours, avoit produit tout le vice. Après donc avoir emporté toute la tumeur, on arrêta le sang avec le vitriol & la pierre hématite. Le lendemain, on fit des linimens avec le syrop de roses séches, & la plaie ne tarda point à guérir. *Meekren* assure avoir coupé avec des ciseaux ces espéces de vessies pituiteuses & qu'il les avoit desséchées avec le miel rosat & l'esprit de vin; que cependant, malgré cela, il étoit resté quelque dureté qu'il avoit fallu emporter, comme il l'enseigne dans le chap. 12 de ses Observations, pag. 108. car les dents qui s'y arrêtoient, causoient beaucoup de douleur & une difficulté de parler considérable.

REMARQUES.

Je ne disconviens pas que de vrais chancres ne puissent attaquer les lévres, qui sont d'une substance glanduleuse & fongueuse; outre plusieurs autres espéces de maladies ausquelles elles sont sujettes; c'est pourquoi on doit penser que le cancer peut en être du nombre, sur tout dans les personnes d'une mauvaise constitution.

Mais pour ne point s'y tromper, & pour connoître si le chancre est malin, j'en vais rapporter les signes diagnostics.

Une petite tumeur à cette partie molle & de couleur bleuâtre, n'eſt pas ce qu'on appelle chancre, mais ſi cette couleur bleuâtre eſt comme plombée, tirant ſur le noir, que la tumeur ſoit dure, ſolide & rénitente, elle eſt maligne & chancreuſe; on la doit extirper de bonne heure.

Conſultés ſur cette opération *Ambroiſe Paré, lib. 6. ch. 29. & Solingius, Operat. manuel. cap. 36. p. 65.*

Il y a des eſpéces d'exulcérations malignes qui attaquent auſſi les lévres des enfans: ces ulceres creuſent, durciſſent & deviennent noirs, avec beaucoup de douleur & de puanteur. Elles ſont cauſées pour l'ordinaire par un vice ſcorbutique, par une ſalive corrompue. J'ai guéri la plûpart de ces ulcères par les remédes ſuivans, après l'uſage des généraux & les préparations ordinaires.

℞ *Miel roſat.* ʒj. *Ægiptiac.* ʒij. *huile de vitriol, quelques gouttes, mélez. Et du mélange, on touchoit les ulcères avec un petit pinceau, & ils étoient guéris peu de jours après.*

Bootius fait auſſi la deſcription de ce mal dans ſon Traité *de Affectibus omiſſis.* il l'appelle *cheilocace*, il aſſure qu'en Angleterre & dans l'Irlande les enfans en ſont attaqués, comme d'une maladie épidémique, ſans toucher aux adultes. Si on la néglige; ou qu'on ne la guériſſe pas bien, elle devient maligne, difficile

à guérir, & même incurable. Car cette malignité jettant de plus profondes racines, rend ces misérables enfans languissans, & enfin les fait mourir.

Muys, *Prax. chir. ration. Dec.* 2. *Obs.* 10. *p.* 39. dit avoir gueri assez heureusement le chancre ou l'ulcére de la bouche, qui vient aux enfans par une humeur rongeante, au moyen de l'onguent suivant.

℞ *Thériaque* ℥ij ß. *onguent ægyptiac.* ℥i ß. *gomme lac. esprit-de-sel ammoniac*, *ana.* ℈ij. *cochlearia* ℥ij. *faites un onguent.* Il en délayoit dans l'esprit-de-vin, & en lavoit l'ulcére six fois le jour, & appliquoit chaque fois un plumaceau trempé dans ce médicament, & guérissoit ainsi en peu de tems ce mal.

OBSERVATION XIV.

Hydrocéphale.

L'Hydropisie ne se forme pas seulement dans le bas ventre, elle attaque presque toutes les autres parties du corps. Car outre celle de l'abdomen, qu'on appelle *ascite*, il y a encore celle de la poitrine, de la tête, des testicules dans l'un & l'autre sexe. Elle attaque, non-seulement les parties internes, mais encore les externes, comme on verra dans la XXVIIIe. Observation. Nous par-

lerons ici d'un Hydrocéphale que j'ai vû le 4 Décembre 1685, dans le fils d'un Chirurgien de la Haye, qui n'avoit que deux ans. Sa tête étoit plus grosse que celle d'un adulte, car le contour qu'on prenoit avec un linge, portoit une aulne.

Cet enfant étoit venu au monde sain & bien constitué. Six mois après, il devint malade; & depuis ce tems, sa tête augmenta toujours, sa vûe diminua insensiblement, & enfin s'éteint entierement.

J'ai fait graver la figure de cet hydrocéphale dans la seconde planche.

A, B, C, crane renfermant le cerveau.

D, ouverture du crane qui n'étoit point encore fermée.

REMARQUES.

Autant il y a de sortes d'hydropisies de l'abdomen, autant il y a d'espéces d'hydrocéphales par rapport aux parties attaquées & par rapport aux causes qui produisent cette maladie. Car la collection des eaux se fait dans toute la tête, ou dans une de ses parties; on l'observe seulement dans les parties externes, c'est-à-dire, entre la peau & le périrane, ou entre le crane & le péricrane; d'autres fois cet amas n'est que dans les parties internes, entre le crane & les

B
D
A
C

méninges, entre la duplicature de la dure-mere ou de la faulx, ou entre les membranes mêmes du cerveau, ou entre la pie-mere & le cerveau, quelquefois dans le milieu même de la tête; quelquefois aussi elle se trouve en même tems dans les parties internes & externes.

Vesale, lib. de Hum. corp. fabr. cap. 5. *& Hildan. Cent.* 1. *Obs.* 10. assurent qu'on trouve quelquefois dans la cavité du cerveau une quantité d'eau, qui produit souvent l'hydrocéphale.

Vander Sterre, Tract. de partu. p. 168. dit avoir vû deux hydropisies dans les parties externes des têtes d'embryons; l'eau en sortit en ouvrant seulement la peau.

Une fille, rapporte *Charles Pison, de Morb. à serosa colluv. Sect.* 2. *part.* 1. *cap.* 1. avoit le front tuméfié & les paupiéres si gonflées & si collées, qu'elle ne pouvoit ouvrir les yeux. Je lui fis retirer sa coëffe en arriére, & je vis que toute la tête étoit d'une grosseur étonnante, mais elle étoit extrêmement molle, & on appercevoit en la touchant, qu'une humeur cachée sous la peau fuioit sous le doigt & revenoit ensuite prendre sa place. Ce mal, je pense, doit son origine à la suppression des menstrues & à l'ardeur du soleil, auquel les Habitans du Pays, sont exposés, étant toute leur vie occupés au jardinage & à la vigne.

On trouve à peu près la même chose dans *Ferdinand*, *Hist.* 21. *p.* 66. & dans *Lamzweerde*, *Append. Obs. ad Armament. chirurg. Observ.* 33. *p.* 253.

Henr. Regius, *Prax. med. cap.* 13 *p.* 57. parle d'un enfant de trois ans, dont la tête étoit extrêmement molle, l'impression du doigt y restoit, & exposée au soleil ou à la chandelle, elle étoit transparente ; l'Auteur a crû que le siége du mal étoit dans le cerveau, parce que cet enfant étoit stupide & endormi, il étoit fort maigre & pâle, quoiqu'il prît une nourriture suffisante.

Riolan est dans la pensée que dans les hydrocéphales externes, l'humeur passe dans les ventricules du cerveau ; mais *Wepfer*, *Exercit. de Apopl. p.* 62. soutient que l'humeur ne s'amasse point d'abord dans les parties externes, pour repasser dans les internes, mais qu'elle suit un ordre tout opposé, c'est-à-dire, qu'elle commence par les parties intérieures, & qu'elle passe quelquefois de-là aux exterieures.

Vesale, *lib.* 1. *cap.* 5. en parlant d'un hydrocephale considérable, assure qu'on ne trouve l'humeur que dans les ventricules du cerveau.

Le sentiment d'*Hildanus* est aussi que l'humeur commence par les ventricules du cerveau, autrement, dit-il, *Cent.* 3. *Obs.* 17. on trouveroit quelque route par

où elle seroit passée des parties externes dans ces ventricules, c'est cependant ce qu'il n'a jamais pû trouver malgré les recherches qu'il en a faites.

Zacutus Lusitanus, *Prax. admirab. lib.* 1. *Obs.* 5. l'a trouvée dans la duplicature de la dure-mere. *Bonet*, *Anat. prax. lib.* 1. *Sect.* 2. *Obs.* 45. *p.* 132. rapporte que M. Bally, Chirurgien, a trouvé cette liqueur lymphatique, non-seulement entre la dure-mere & le crane, mais encore dans la faulx & dans la duplicature de la dure-mere à la quantité de cinq livres.

Blankard, *Collect. phys. med. Cent.* 1. *Obs.* 73. *p.* 65. fait mention d'un fœtus de sept mois, dans lequel il a trouvé une grande quantité d'eau sanguinolente entre la dure & la pie-mere; cela pourroit venir, ajoute-t-il, de quelque chûte qu'auroit pû faire la mere. Il a aussi remarqué que son cerveau étoit mol & aqueux.

Wepfer, *Exercit. de Apopl. Hist.* 13. *p.* 376. *& Hist.* 15. *p.* 398. dit avoir trouvé remplies de sérosité, non-seulement les cavités du cerveau, mais encore l'endroit qui est ordinairement vuide entre les deux méninges.

Dans les Observations de Fallope que Mechinus a mis au jour, l'Auteur assure avoir observé de l'eau entre la pie-mere & le cerveau dans un enfant de six ans.

Vesale lib. 1. de Hum. corp. fabr. raconte l'histoire d'une fille de deux ans ; dont les ventricules du cerveau s'étoient remplis de neuf livres d'eau dans l'espace de six mois. Le haut de son cerveau étoit tellement pressé & serré, qu'il ne formoit que comme une espéce de membrane un peu épaisse. Les vraies membranes du cerveau étoient tellement contigues, qu'elles ne paroissoient faire qu'un même corps. Le cerveau néanmoins & sa base & l'origine des nerfs, étoient dans l'état naturel. C'est pourquoi cette fille conserva l'esprit jusqu'à la mort.

Hildanus, Cent. 1. Obs. 10. p. 19. fait mention d'un enfant, dont la tête étoit devenue si grosse, qu'elle portoit une aulne & un quart de circonference ; & l'espace d'une oreille à l'autre, étoit aussi grand, qu'elle avoit de longueur. Cette difformité n'étoit point de naissance ; à peine eût-il sept ans, que la tête lui vint d'une grosseur énorme, & est parvenue au triste état où nous la voyons, dans l'espace de deux ans & demi. L'enfant étoit tombé en léthargie, & étoit mort peu de tems après. A l'ouverture du crane, on lui trouva dans les deux ventricules antérieurs du cerveau dix-huit livres d'eau très-claire. Cette eau distendoit non-seulement les ventricules, mais encore comprimoit la substance du

cerveau, qui étoit réduite dans une espéce de petit sac. Tout étoit tellement gonflé, que les circonvolutions du cerveau ne paroissoient point. Les méninges étoient entiéres, mais si fort dilatées, qu'elles couvroient tout le cerveau. Le crane étoit aussi fort dilaté, mais il étoit presque par-tout plus membraneux qu'osseux. On ne trouva point de route par où cette eau ait pû aller à la tête, quelques recherches qu'on ait faites pour cela.

Mais pourquoi, dira quelqu'un, toute la liqueur qui est dans les venticules du cerveau, ne cause-t-elle point l'apoplexie.

C'est parce qu'elle est en quelque sorte spiritueuse, eu égard aux autres eaux, & qu'elle ne se coagule point. Ajoutez qu'elle s'amasse peu à peu dans le cerveau, & qu'elle dilate, à mesure qu'elle s'y trouve, les pores & les petits conduits de ce viscére, sans les comprimer, ni les obstruer, comme cela arriveroit, si l'eau venoit y fondre tout d'un coup.

Le même Hildanus, Cent. 4. Obs. 10. *p.* 294. rapporte encore l'histoire d'un enfant qui n'avoit pas plus de cinq ans, dont la tête avoit plus de deux pieds & demi géométriques de circonférence, elle avoit autant de longueur. Le crane étoit assez dur, excepté quelques endroits, où il étoit membraneux. Les autres parties étoient d'une grandeur proportion-

née à son âge, sans être extenuées, comme il arrive dans la plûpart des hydrocéphales. Cet enfant étoit stupide : il n'entendoit point, il ne voyoit point, & ne parloit point. L'origine de ce mal ne pouvoit s'attribuer qu'à une maladie aiguë & dangereuse qu'il avoit eue à l'âge d'un an.

Tulpius, *Obs. med lib.* 1. *cap.* 24. *pag.* 49. parle d'un enfant de cinq ans, de la tête duquel on tira cinq livres d'eau après sa mort. Cette tête resta tellement vuide, que la plûpart des Médecins qui étoient présens, crurent avec trop de précipitation qu'elle étoit sans cerveau. On trouve dans *Kerckring*, *Obs. anat.* 46. *p.* 102. & dans *Zacut. Lusitanus*, *Prax. admirab. lib.* 1. un pareil exemple. Mais à examiner les choses attentivement, on voyoit bien que le cerveau ne manquoit point, qu'il avoit seulement perdu sa figure ronde, & avoit pris la forme d'une voute, afin que comme une membrane épaisse, il pût s'attacher à toute la circonférence des os séparés. Tel étoit le cerveau de la fille, dont parle *Vesale*, que nous avons cité ci-dessus.

Joh. Hornius, Professeur d'Anatomie à la Haye, a fait voir en 1666, l'hydrocéphale d'un enfant d'un an, de la tête duquel on tira 36 onces d'eau.

On lit dans *Th. Bartholin*, *Cent.* 1. *hist.* 10. *p.* 40. l'histoire d'un enfant de cinq

ans, qui avoit un hydrocéphale. Il avoit la tête si grosse, qu'elle excédoit la grosseur de trois têtes de personnes adultes. Elle portoit une aulne & un quart de circonférence & deux empans de hauteur. Le front étoit si élevé que les orbites sembloient occuper la moitié du visage. Toutes les futures étoient relâchées depuis le haut de la tête jusqu'à l'occiput & aux deux côtés. Cet enfant ne pouvoit articuler aucun mot, ni manger aucune chose, parce que la rangée supérieure des dents se trouvoit au-délà de l'inférieure, en s'approchant. Il découloit de sa bouche une sérosité continuelle qui venoit de la tête. Il ne pouvoit se soutenir sur les jambes. *Bartholin* en attribue la cause à la mere qui étoit une pauvre femme. Elle avoit eu onze enfans sans accident; mais pendant la grossesse de celui-ci, elle eut toute sorte de malheurs, & entre autres, la matrice devint si fort enflée, qu'elle étoit obligée de marcher le corps panché.

On peut encore consulter *Severinus, de noviss. Observ. absces. cap.* 9. §. 2. *pag.* 183. *Schenck. pag.* 11. *&* 12 *Paul Æginet. lib.* 6. *cap.* 3. *Ætius tetr.* 2. *serm.* 2. *cap.* 1. *Philip. ingrass. lib. de tumor. præter natur. tr.* 1. *cap.* 1. *pag.* 380.

L'hydropisie n'occupe souvent que la moitié de la tête. *Tulpius* en rapporte deux exemples, *lib.* 3. *cap.* 25 *p.* 50. dans

lesquels les liqueurs n'étoient que dans le ventricule droit ou gauche. Il assure avoir vû dans l'un des deux une pinte d'eau si exactement renfermée, que l'autre ventricule n'en étoit aucunement altéré.

Au reste, ces hydrocéphales sont différens, selon le tems, selon leur ancienneté & leur grandeur. Il y en a qui se forment dans le sein même de la mere, soit par la force de l'imagination, soit par une chûte, soit par la mauvaise situation du fœtus, soit par les mauvais alimens de la mere, tels que les fruits crudes & autres nourritures grossiéres qui produisent un sang épais & lent, ou lorsque pendant la grossesse, elle est sujette à d'autres maladies.

Bald. Roussans, de Extract. fœtu, cap. 23. dit avoir vû en 1562 un hydrocéphale dans un enfant, dont la tête après sa mort, fut reconnue peser plus que tout son corps. On peut voir plusieurs semblables exemples dans *Helwigius, Obs. physic. med.* 3. *pag.* 9. dans les *Eph. d'Allemagne, Dec.* 1. *an.* 1. *p.* 138 & dans *Blankard, Collect. med. phys. & de morb. pueror. p.* 208.

Cette maladie arrive quelquefois après la naissance, tantôt plutôt, tantôt plus tard. Mais cela ne se voit pas souvent, ou elle n'est point considérable dans ceux dont les cranes sont tout-à-fait ossifiés,

& qui ne cédent pas aiſément à la liqueur qu'ils renferment. Les enfans périroient plûtot que les ſutures ſe ſéparaſſent. Néanmoins, *Hildanus, Cent.* 3. *Obſ.* 19. rapporte l'hiſtoire d'un jeune homme de dix-huit ans, dont la groſſeur de la tête étoit monſtrueuſe ; elle avoit deux pieds géométriques, & dix pouces de circonférence ; elle avoit autant de hauteur. Le reſte du corps, ſur-tout les pieds qui étoient contournés & retirés, étoient extenués auſſi-bien que les jambes. Le crane n'étoit point membraneux, comme cela arrive ſouvent ; au contraire, il étoit ſolide & dur Ce jeune homme étoit ſtupide, cependant il parloit aſſez diſtinctement, il mangeoit avec avidité & beaucoup. Ses parens le croyoient épileptique. On s'étoit apperçu que ſa tête augmentoit à l'âge de trois ans, après une maladie aiguë.

Borellus, Obſ. 38. *Cent* 1. *pag.* 43. fait mention d'une fille de douze ans, qui avoit reſſenti long-tems de grandes douleurs au haut de la tête & à la ſuture coronale, ſans fiévre, ſans gonflement & ſans rougeur. Aucun remède n'avoit pû la ſoulager ; elle ne finit ſes peines & ſa miſere que par la mort. On ouvrit ſa tête, & on trouva un abſcès dans les *nates* & dans le conduit qu'on appelle *infundibitum*. Il en réjaillit une eau très-claire à la quantité de deux livres. On attribuoit la

de cause ce mal à une galle à la tête qu'on avoit guérie par des repercussifs & des onguens froids cinq ou six mois auparavant; ce qui avoit causé cet amas de sérosité dans cette partie.

Zacutus Lusitanus a vû une pareille maladie dans un enfant de dix ans.

Quelqu'un demandera peut-être pourquoi cette maladie arrive plûtôt aux enfans qu'aux adultes? C'est que dans les enfans, les tuniques des artéres ont plus de mollesse, les pores & les conduits sont plus étroits, & le mouvement du sang moins efficace. Les pores des artéres se dilatent plus aisément, & les particules épaisses se dépofent dans le cerveau.

On demande encore si on rencontre des hydrocéphales dans les bêtes. *Wepfer Exercit. de Apopl. p. 69. & Bartholin, Act. Haffn. tom. 1. p. 249.* en ont trouvé dans les veaux, les bœufs & les vaches. *Wepfer* ajoute que les Payfans sont à portée d'en voir dans les brutes, quand elles sont attaquées de vertige dans les pâturages; il assure avoir entendu dire dans la Suisse, que c'étoit une maladie assez ordinaire aux bœufs, qui se manifestoit par le vertige. Il ajoute que c'étoit les Bouviers qui les guérissoient. Ils frappent avec un petit marteau derriére les cornes des bœufs; quand ils s'apperçoivent par le son qu'il y a une espace vuide qu'ils n'ont pas coutume de rencontrer dans les cranes de

ces animaux ; ils les percent, & mettent dans le trou une plume par laquelle ils sucent d'espéces de vessies. Ils en viennent aisément à bout, si elles sont à la superficie. Il arrive tout le contraire, quand elles sont au milieu du cerveau. Dans ce cas, il ne faut point tarder à les tuer. Cet Auteur dit que bien des animaux ont été guéris par cette méthode : il raconte qu'une Géniſſe étant un jour attaquée de vertige dans des pâturages, fut tuée, & qu'il en eut la tête où étoit la cause du mal. Il l'ouvrit, & trouva le côté gauche du cerveau plus enflé & plus mol ; mais l'ayant pressé, il en réjaillit une eau très-claire sur tout son visage. Dessous étoit une tumeur. Ayant divisé le cerveau jusqu'au corps calleux, il ouvrit le ventricule gauche, il y trouva une vessie, qui rempliſſoit la partie antérieure ; il l'en ôta sans la déchirer : elle étoit plus grosse qu'un œuf de poule. On remarquoit de l'inégalité au ventricule, vers le haut ; & dans les endroits où la vessie étoit attachée, il sembloit qu'on avoit mis dessus de la semence de pavot blanc. La partie antérieure du ventricule gauche étoit deux fois plus grande que celle du droit. Sa partie supérieure & latérale du côté des tempes, étoit tellement distendue, qu'elle étoit à peine grosse comme le dos de la lame d'un petit couteau : le reste du cerveau étoit sain.

Wepfer dit avoir trouvé une pareille

veſſie, mais plus petite dans le cerveau d'un bœuf ; elle étoit collée de tous côtés à la partie antérieure du ventricule droit, au fond duquel étoit une matiere muqueuſe, comme un ſédiment épais & de petites pierres blanches & friables comme de la craie.

Si l'on demande par quel moyen cette liqueur parvient dans les cavités du cerveau : on répondra qu'il y a pluſieurs reflexions à faire ſur ce phénomene, & qu'il n'y a rien de décidé là-deſſus.

Riolan & Regis croyent qu'il y a des pores dans les cavités du cerveau, & que cette humeur paſſe de la circonférence au point, c'eſt-à-dire, à ces cavités. Cette opinion néanmoins eſt refutée par *Wepfer*, *p.* 60.

Th. Bartholin, *lib.* 3. *cap.* 6. *anat. refor.* ſoutient qu'il n'y a point de pores viſibles, & que quand même il y en auroit, ils ne manqueroient pas de s'obſtruer à cauſe de leur petiteſſe, on appercevroit dans les ſens des défauts, & il ſurviendroit même l'apopléxie.

D'autres diſent que ce mal vient d'une chaleur trop foible du cerveau, qui eſt trop froid & humide, & qui par conſéquent ne peut préparer ſuffiſamment ſa nourriture & faire tranſpirer les humeurs.

Quelques-uns penſent que cette maladie a pour cauſe quelqu'action violente, comme coup, frottement, contuſion, manœuvre trop dure des Sages-femmes

ignorantes & autres choſes qui bleſſent le cerveau des enfans, & qui briſent les vaiſſeaux lymphatiques : que c'eſt de là que s'amaſſe une grande quantité de lymphe, qui diſtend inſenſiblement le crane qui eſt encore tendre; & dont les ſutures ne ſont point encore affermies; auſſi ce mal ſe trouve-t-il plus fréquemment dans les enfans que dans les adultes.

Selon le ſentiment de quelques autres, l'hydrocéphale ſe forme par l'obſtruction des vaiſſeaux lymphatiques; car la circulation ceſſant, la lymphe arrêtée produit une tumeur aqueuſe.

On en trouve qui croyent que cet amas d'eau vient de l'extrémité des artéres ou par ſuintement.

Pour l'hydrocéphale externe, je penſe, ſauf meilleure opinion, qu'il vient la plupart du temps d'une humeur ſuperflue provenant des extrêmités artérielles & des vaiſſeaux lymphatiques. Cela peut arriver encore par l'obſtruction ou par l'abondance de la lymphe, & par la lenteur du ſang artériel épaiſſi par le mélange d'une humeur viſqueuſe. C'eſt pourquoi elle eſt pouſſée avec moins de force dans les vaiſſeaux lymphatiques; peut-être auſſi que la tête de l'enfant, qui eſt tendre & poreuſe, eſt expoſée à un air trop froid, qui épaiſſit les humeurs dans les vaiſſeaux lymphatiques, ce qui les rend de plus en plus moins propres au mouvement.

Ce qui prouve que l'hydrocéphale externe peut venir des extrémités des artéres, c'eſt que ces eſpéces de maladies ont non-ſeulement une cauſe externe & violente, mais on trouve encore après la mort de ces enfans une lymphe épaiſſe, ſanguinolente & bourbeuſe ; ce qui ne ſe voit pas dans les hydrocéphales internes où l'humeur eſt claire & limpide : cela eſt appuyé ſur l'hiſtoire 21e. que rapporte *Ferdinand*, *p. 66.*

Si quelqu'un doute de cette explication & qu'il demande pourquoi le chien dont parle *Lower*, *Tr. du cœur*, *ch. 2. p. 123.* à qui il avoit lié la veine jugulaire, avoit les muſcles ſupérieurs & les glandes remplis d'un ſang clair & liquide ?

Cela eſt arrivé peut-être, parce que le ſang ne pouvant rétrograder vers les parties inférieures par la veine jugulaire qu'il avoit liée, & étant forcé de reſter dans l'artére, il ne paſſoit qu'une ſéroſité pure par les pores des tuniques des petites artéres, dont les extrémités ſont ſimples. Car leur tiſſure eſt extrêmement propre à ſervir de filtre à cette humeur ténue.

Quant à l'hydrocéphale interne, la lymphe qui le produit, eſt portée dans les cavités du cerveau, ou dans quelque autre endroit de la tête, de la même maniere que l'humeur qui produit l'hydropiſie dans toute autre partie, comme dans

les tuniques qui enveloppent les viscéres, dans les testicules de l'un & l'autre sexe, dans le péritoine, &c. dans lesquels on a trouvé quelquefois plus de cinquante pintes d'eau.

Il est probable que toute la lymphe qui s'y trouve, a été transportée par les petites artéres dans les glandes corticales du cerveau, & qu'elle y est filtrée par de petits canaux de la même maniere que les humeurs se séparent dans les reins & dans les autres parties; cette lymphe est de la même nature que celle qu'on a coutume de trouver dans les ventricules du cerveau des hommes en bonne santé; ce qu'on connoît par la saveur & par la couleur; & elle a coutume d'en être toujours repoussée par une nouvelle humeur qui la suit.

Mais à quoi sert cette eau dans le cerveau des personnes saines; est-elle de quelque usage pour le nez, pour les yeux, pour les oreilles, ou pour la bouche? C'est ce qu'on n'a pas encore bien connu.

Lechelius, *Ephem. german. Dec.* 2. *an.* 2. *Obs.* 178. *p.* 363. rapporte l'exemple d'un enfant, qui avoit un hydrocéphale peu après sa naissance. Après qu'il fut mort, on trouva que la substance corticale du cerveau n'excédoit pas l'épaisseur d'une plume à écrire. Ayant écarté les deux hémisphéres du cerveau, il dit

avoir trouvé une grosse vessie remplie de plus de deux livres d'une eau insipide & très-claire, sans compter celle dont les linges & les éponges avoient été imbibés. Après que cette eau fut écoulée, l'affaissement des ventricules fit voir clairement qu'elle s'étoit insinuée dans les ventricules par des conduits de la substance corticale que décrivent les Anatomistes Modernes, & qu'en s'augmentant, elle avoit étendu la substance du cerveau, le crane & le péricrane, & avoit rendu la tête si difforme.

Il peut aussi se faire qu'on ait trouvé des abcès ou des petites vessies aqueuses dans les cavités du cerveau des hommes & des bêtes, produites d'abord par d'autres petites vessies attachées au plexus choroïde; car ces glandes sont aussi tuméfiées & dures, & croissent avec le tems, pendant que l'humeur superflue ne peut retourner à cause de l'obstruction. *Willisius* assure les avoir trouvées souvent dans cet état.

Franciscus Sylvius, *Disp.* 3. §. 12. dit ne les avoir trouvées que dans les personnes mortes de maladies, peut-être, parce que la tuméfaction les avoit rendues plus visibles.

Wharton, *Adenolog. cap.* 24. *p.* 142. *& Kerckrin*, *Obs.* 10. *p.* 29. parlent aussi de ces glandes. *Ruysch* rapporte avoir rencontré ces glandes en grand nombre attachées

tachée à ce plexus, en disséquant le cadavre d'une femme. *Wepfer, pag.* 375. dit avoir vû non-seulement les cavités du cerveau pleines d'humeur, mais encore ce plexus presque vuide de sang, où l'on voyoit plusieurs glandes blanchâtres, bourbeuses & dures. Mais à la pag. 415. il rapporte avoir observé différentes hydatides, tant dans le plexus choroïde droit, que dans le gauche. De plus; à la pag. 410. il dit avoir fait la même observation dans le plexus droit, & que quelques-unes de ces hydatides étoient plus grosses qu'un pois; dans le plexus gauche, il y en avoit une qui surpassoit la grosseur d'une aveline.

Quand donc cette liqueur des vaisseaux lymphatiques a contracté de l'épaississement par une matiere visqueuse du sang, & qu'elle y a produit une obstruction, ces vaisseaux lymphatiques se brisent par la pression continuelle de la lymphe qui la suit, & laissent échapper entre les membranes celles qu'ils renferment: là ils lui préparent une place, où ils produisent même des hydatides entre les valvules des vaisseaux lymphatiques..

Il arive aussi que les extrêmités des artéres sont obstruées par une humeur visqueuse, ou qu'un petit vaisseau soit pressé en quelqu'endroit par une tumeur, alors la partie la plus fluide du sang qui ne

peut plus circuler par les artéres, suinte par les pores, & produit un hydrocéphale interne.

Il y en a qui doutent qu'il y ait des vaisseaux lymphatiques dans le cerveau ; mais *Steno* assure dans une lettre, qu'il avoit souvent trouvé certains vaisseaux lymphatiques aux environs de la glande pinéale, qui, peut-être, étoient autant de routes lymphatiques destinées à humecter les ventricules du cerveau ; & s'il y en a dans la poitrine, dans l'abdomen & dans les membres extérieurs, celui qui soutient qu'il s'en trouve aussi dans la tête, se sera-t-il trompé ? C'est un trésor pour ces parties auxquelles les artéres fournissent continuellement cette liqueur lymphatique. On ne doit donc point douter que la tête, la poitrine, le ventre, ou les autres membres extérieurs n'aient leurs vaisseaux lymphatiques, & quoiqu'on n'en ait pas encore découvert dans le cerveau, on ne doit pas conclure qu'il n'y en ait point.

Mais pourquoi les parties inférieures de ceux dont nous venons de parler, sont-elles exténuées ?

Nous croyons que cela arrive, parce que, pendant l'accroissement de l'hydrocépale, l'enfant, dont nous parlons, ne prenoit que très--peu d'alimens, & quelquefois point du tout, se contentant du lait de sa mere. Ainsi,

pendant que sa tête grossissoit, les autres parties du corps diminuoient manque de nourriture, comme il arrive, quand les alimens se portent ailleurs. On peut consulter l'Obs. XLIX du premier Volume, où il est question d'une grosse rate. *Th. Bartholin*, *Act. Haffn. Vol.* 1. *Obs.* 92. rapporte que *Borrichius* voyant deux poules maigrir tous les jours sans sujet manifeste, malgré l'abondance de leur nourriture, les tua, & trouva leurs viscéres flasques & secs, sur-tout ceux de l'abdomen. Il n'y avoit que le foie qui étoit augmenté, dix fois plus gros qu'à l'ordinaire, & extrêmement gras. Il est parlé d'un pareil foie dans *Loesel*, *Renum scrutin.* & dans *Rudbecq*, *Obs. anat.* 18.

Le défaut que nous trouvons dans ces poules, étoit des choses recherchées dans les oyes, & les Anciens en faisoient les délices de leurs tables. C'est ce que nous voyons dans *Martial*, *lib.* 13. *p.* 58.

Aspice quam tumeat magno jecur anſere majus,
Miratus dices, hoc, rogo, crevit ubi?

Et Juvenal dans dans la 5e. Satyre,

Anſeris ante ipſum magni jecur, anſeribus par.

Mais pour revenir à l'hydrocéphale, il est certain que la liqueur qui le produit, est un suc nourricier, on peut s'en convaincre par ce qui en reste après l'évaporation.

La maigreur qui survient aux parties inférieures, peut venir aussi de ce que le sang de ces parties, est plus épais & moins spiritueux que celui des supérieures, ou parce que ce sang après une sécretion abondante de la liqueur la plus ténue dans la tête, est devenu plus épais, s'est obstrué dans les petits vaisseaux, & ne s'est plus trouvé en état de bien nourrir les parties inférieures; ou enfin, parce que les petits tuyaux nerveux étant embarrassés par la lymphe qui s'y obstrue, les esprits ne sçauroient couler assez abondamment vers les parties, pour y entretenir la circulation des humeurs qui servent à la nutrition.

Mais l'enfant dont il est question, a perdu la vie insensiblement, ou parce que les tuyaux des nerfs optiques étoient comprimés par une trop grande quantité d'une matiere visqueuse, ou parce qu'ils en étoient obstrués.

On peut consulter *Paul Æginete*, *lib. 6. cap. 3. Sennert*, *lib. 1. prax. Part. 2. cap. 28. Paré*, *lib. 7. Operat. chir. ch. 1.* sur les signes diagnostics & prognostics des hydrocéphales.

Il reste à sçavoir si l'hydrocéphale peut se guérir. L'hydrocéphale externe se guérit assez facilement, mais l'interne, sur-tout celui qui a son siége dans les ventricules du cerveau, n'est point gueriſſable, si nous en croyons *Galien*, *lib. med. Introduct.*

Comme la cure consiste dans un long usage des remédes internes, il est difficile d'engager les enfans à les prendre.

Timœus, lib. 5. de Morb. infant. cas. 5. p. 144. dit avoir guéri une petite fille de deux mois, dont la tête étoit extrêmement grosse & transparente de toutes parts. Cette tumeur qui s'élevoit par enhaut, cédoit au tact, & formoit une seconde élevation : on sentoit la fluctuation sans faire de douleur. La cause de cet hydrocéphale étoit une humeur séreuse amassée hors du crane entre la peau & le péricrane. Cela s'étoit fait insensiblement dans le sein de la mere, qui étoit valétudinaire & disposée à l'hydropisie. Ce qui avoit encore pû donner occasion à cet accident, c'est que la mere pendant tout le tems de sa grossesse, avoit beaucoup bu de petite biere, qui avoit produit une trop grande abondance de sérosité : c'est pourquoi *Timœus* conseilla de lui donner une nourrice saine, & d'une bonne constitution, & comme on ne pouvoit donner rien intérieurement à un enfant si tendre, il eut recours aux topiques, & lui fit appliquer le cataplasme suivant, dont l'usage continué, fit disparoître peu à peu la tumeur.

℞. *Poudre de la racine de concombre sauvage, iris. ana.* ʒß. *semence de cumin.* ʒi. *farine de feves* ʒij. *miel anthos.* q. s. *pour*

cataplasme, pour appliquer chaudement sur la tête après l'avoir rasée.

Riviere, Observ. med. communiq. par Formius, p. 350. fait mention d'un enfant nouveau né, qui avoit un hydrocéphale qui occupoit toute la tête avec écartement des sutures. Il dit qu'il fut guéri sans d'autres remédes que le bandage de *Guidon*, qu'on appelle *capeline*. On le renouvelloit tous les jours, & la tumeur disparut au bout de quinze ou vingt jours.

Quant à la cure de l'hydrocéphale, dit *Blancard*, *lib. de Morb. pueror. pag.* 208. je crois qu'il est bon de tenir la tête bien chaudement. Si les enfans sont dans leurs berceaux, il faut mettre sur la tête quelque pierre chaude ou du sable chaud. Par ce moyen on ôte les obstructions, & la lymphe trouve un issue libre. Les sudorifiques sont aussi avantageux dans ce cas. *Le même Blancard, Collect. med. Cent.* 3. *Obs.* 47. *p.* 238. rapporte l'histoire d'un hydrocéphale situé à la future lambdoïde, de la grosseur d'un pain blanc de deux sols, & qu'il guérit avec une fomentation qu'il décrit, après les remédes généraux.

Montuus, Pueror. pragmat. cap. 8. raconte qu'un Ouvrier avoit la tête grosse comme celle d'un bœuf, de sorte que toute la face & tout le nez en étoient couverts : on fut obligé de lui mettre un morceau de bois dans la bouche pour

l'aider à reſpirer. Il fut guéri par des remédes capables de détourner l'humeur de la tête, & par une diete exacte. On trouvera dans les *Journaux d'Allemagne, an.* 1. *p.* 137. la guériſon d'un enfant de ſix ans.

On demande s'il faut employer les inciſions dans la guériſon de l'hydrocéphale.

Tulpius, Obſ. med. lib. 1. *cap.* 25. *p.* 51. parle de deux hydrocéphales de la moitié de la tête. Le Chirurgien en avoit diſſéqué la peau, & avoit fait différens ulcéres. Cette méthode lui avoit mal réuſſi, parce que l'humeur qui en étoit ſortie goutte à goutte, en dégageant le cerveau, & en épuiſant la ſource, avoit éteint la chaleur naturelle.

Si l'eau étoit ſortie tout à la fois de la cavité du cerveau, ce qui n'étoit point poſſible par le moyen qu'on avoit employé, il en ſeroit venu d'autre prendre la place. Mais ſi le mal eût duré plus long-tems, les deux cranes ſe ſeroient étendus, & ſe ſeroient augmentés conſidérablement, & par conſéquent n'auroient plus été en état de ſe rapprocher. Le ſuccès ne fut pas plus heureux dans l'enfant, dont parle *Schenckius, Obſerv. med. lib. de Monſtroſ. cap. confirmat. p.* 11.

Hildanus, Cent. 3. *Obſ. pag.* 198. fait mention d'un enfant à qui, à l'âge de trois mois, la tête commença à groſ-

sir peu à peu, de sorte qu'avant huit mois, elle étoit plus grosse que celle d'un adulte : la quantité d'eau claire dont elle étoit remplie, étendoit si fort le crane, que la peau & les autres parties étoient transparentes, de sorte qu'on appercevoit l'eau à la lumiere de la chandelle, ou aux rayons du soleil. On appella un jeune Chirurgien, mais qui avoit de l'esprit : il ouvrit le pariétal droit, & tira la premiére fois environ une livre d'eau claire. Il y mit une tente & couvrit la plaie d'un emplâtre : mais comme la tête étoit toujours pleine d'eau, & qu'il en découloit continuellement une bonne quantité, les forces de cet enfant s'affoiblirent, de sorte qu'il mourut en trente-six heures. L'ouverture du crane est donc extrêmement dangereuse, & l'évacuation qui s'ensuit ; en effet, ajoute *Hildanus*, il y a de l'eau dans les ventricules du cerveau ; & si on s'avisoit de vouloir l'ôter, il faudroit percer les méninges & la substance du cerveau. D'un autre côté, si l'eau qui produit l'hydrocéphale y reste trop long-tems, les parties internes s'affoiblissent si fort, que le suc nourricier qui y est parvenu, ne sçauroit produire une nourriture louable.

Ces raisons ont engagé *Arantius*, *lib. de Tumorib.* à rejetter l'ouverture des hydrocéphales. C'est aussi le sentiment

de *Paul Æginete*, *lib. 6. cap.* 3. & d'*Aurel. Severinus*, *Chirurg. efficac. Part.* 2. *pag* 135.

Il n'y a donc que les hydrocéphales externes qu'il faut ouvrir, tout autre remède, ni interne, ni externe ne pouvant les guérir, selon la pensée de *Galien*, *lib. med. Introd. cap.* 18. qui dit qu'il faut ouvrir le péricrane d'un hydrocéphale par deux ou trois incisions, suivant son étendue. Ces incisions doivent avoir trois lignes, dit *Paul Æginete*, *lib. 6. cap.* 3. c'est aussi le sentiment de *Paré*, *lib.* 7. *cap.* 1. & de *Ferdinandus*, *Hist. med.* 21. *p.* 67. d'*Aurelius Severinus*, de *Placentinus*, de *Foreſtus*, *&c.*

Charles Piſon, *Sect.* 2. *Part.* 1. *de Morb. cap. extern. ab illuvie ſerosá cap.* 1. *p.* 52. dit qu'après avoir employé inutilement des remedes internes & externes dans l'hydrocéphale d'un vieillard, il l'avoit guéri par les ventouſes appliquées à l'occiput.

Lamzwerde, *Obſ. ad Armament chir. Obſ.* 33. *p.* 253. assure qu'une femme de quarante ans, qui avoit un hydrocéphale, avoit été guérie. Elle avoit été long-tems accablée d'une grande douleur de tête; mais dans le milieu de l'hyver, il lui ſurvint une tumeur œdemateuſe ſi conſidérable, que la tête paroiſſoit deux fois plus groſſe; ſes yeux ne pouvoient plus s'ouvrir, & ſes oreilles

étoient de l'épaisseur du pouce. Cette douleur interne & aiguë devint externe par métastase, mais beaucoup plus légere. Il dit qu'il avoit fait donner de petits coups de lancette en différens endroits ; une humeur séreuse sortit en abondance par ces petites plaies, & la tête se desenfla en peu de jours. On employa aussi des fomentations : on lui mit des bonnets garnis de poudres céphaliques & discussives. Par tous ces moyens cette femme guérit. Cette maladie n'est pas bien ordinaire dans les enfans, ajouta cet Auteur, mais elle se trouve encore bien plus rarement dans les adultes.

OBSERVATION XV.

Abstinence fort longue du boire & du manger.

COmme nous autres foibles humains regardons comme fable tout ce qui est rare & extraordinaire, j'ai crû qu'il étoit à propos de joindre ici une lettre datée du 13 Juillet 1683, que M. Herman d'Eibergen, Ministre du Seigneur, écrit à M. Bruinstein, Médecin célébre.

M. vous avez desiré que je vous écrivisse la relation de tout ce qui s'est passé dernierement ici au sujet d'une maladie miracu-

leuſe arrivée à une fille de ce Pays, & comment elle avoit été guérie; je ne ſçaurois refuſer de vous ſatisfaire. Je ne m'arrêterai pas à nombre de circonſtances qu'on n'a pas même remarquées, parce qu'on s'attendoit toujours que cette fille ne reſteroit pas long-tems en vie, ne prenant point d'alimens. Ainſi je vas vous raconter les choſes en peu de mots.

Cette fille s'appelloit Adelheïde, fille de Jean Kuiper, demeurant dans un Bourg nommé Helſelaer. Je la connoiſſois particuliérement, auſſi-bien que ſes parens. Sa mere s'appelloit Eſſele Bannink, fille d'un Laboureur du même Bourg. Elle y naquit en automne en 1667. Elle perdit ſa mere le 11 Janvier de l'année 1676. Elle avoit une tante appellée Geesken Kuiper, demeurante dans le Bourg de Diepenheim, qui n'avoit point d'enfans, & qui ſe chargea de cette orpheline. Elle la fit aller à l'école, & la garda juſqu'au mois de Mai de l'année 1682. Enſuite, du conſentement de ſa tante, elle alla ſervir la femme de M. Bernard Swerinck, Receveur de cette Province. Ce fut là qu'elle tomba malade d'une fiévre quarte, qui, ayant duré plus de ſix ſemaines, l'obligea à retourner chez ſa tante la ſeptiéme.

Etant donc de retour dans le Bourg de Diepenheim, elle continua d'être malade, mais elle ne gardoit pas le lit; elle alloit tous les jours à l'Egliſe, & paſſoit le tems

dans quelque maison voisine. Mais elle perdoit peu à peu l'appétit, ne mangeant que des raves & des pommes crues.

Au bout d'un mois elle fut obligée de garder le lit, & étoit tout-à fait degoûtée. Enfin la maladie faisoit tant de progrès, qu'on attendoit à tout moment sa mort.

Dans cet état elle resta un mois entier sans sortir de son lit, ne prenant aucune boisson & aucun aliment. Pendant ce tems-là elle n'eut aucune évacuation par bas, je m'imagine que c'étoit une marque certaine qu'elle n'avoit bû ni mangé, ce qui se seroit manifesté sans doute par les selles ou par les urines.

Toutes ces choses la changeoient horriblement, & la faisoient bien souffrir. Elle ne parloit point, & elle étoit comme une personne qui alloit rendre l'ame. Elle n'avoit plus la force de tirer ou de remuer ses pieds. Elle ne pouvoit souffrir une brique chaude & enveloppée dans du linge que sa tante lui mettoit aux pieds, car on étoit alors dans l'hyver.

Après donc un mois de souffrances, on la mit sur un lit de camp malgre elle, pour une plus grande commodité ; elle y resta trois semaines, ne changeant de lit que tous les huit, dix ou douze jours. Pendant tout ce tems-là, elle souffroit de terribles angoisses & de fréquentes défaillances, que nous regardions comme des mouvemens con-

vulsifs, elle se serroit les ponces dans les mains, & elle qui avoit coutume d'être tranquille dans son lit, elle avoit des convulsions extérieures & violentes, à se jetter en bas de son lit, si elle n'avoit pas été bien gardée.

Dans ces terribles afflictions, j'allois la voir pour la consoler dans le Seigneur, & remplir les devoirs de mon état. Elle se fortifioit par l'Ecriture Sainte & par la Priere. Je l'ai vûe dans ces accès quatre fois dans une heure : je la retenois par les mains ; mais ne pouvant supporter qu'on la retînt, sur-tout la tête, on fut obligé dans la suite de l'abandonner à elle-même.

Elle mordoit tous ceux qui vouloient la retenir : & sa tante dont elle prenoit souvent la main, ne pouvoit la retirer, qu'en lui bouchant les narines ; elle se seroit jetté en bas de son lit, ou se seroit blessé la tête, si on n'y avoit bien pris garde.

Elle prenoit quelquefois entre ses dents un coussin qu'on mettoit exprès contre la muraille pour la garantir des coups, elle le secouoit comme font les chiens. La Dame du lieu l'a vû souvent déchirer en sa présence.

Elle ne pouvoit se coucher que sur le côté droit ; elle se contournoit le corps si extraordinairement, que les genoux lui venoient au menton, puis elle se remettoit dans sa situation naturelle ; après l'accès qui étoit fort court, elle étoit extrêmement fatiguée

& suante, & les dedans des mains étoient remplis d'une sueur épaisse comme du beurre.

Pendant l'accès, ses paupiéres étoient fermées, & la prunelle enfoncée, de sorte qu'elle sembloit n'en plus avoir, & qu'on ne pouvoit les ouvrir avec les doigts.

Il lui est arrivé souvent de vouloir rétablir ses forces, en prenant un peu d'aliment, mais elle ne pouvoit avaler même les choses liquides, comme le vin, la bierre. Quand après de grands efforts il passoit quelque chose, elle ne pouvoit reposer par les grands efforts qu'elle faisoit pour les rendre. C'est pourquoi, on n'osoit rien lui offrir à prendre.

Elle dormoit un peu le soir, son sommeil cessoit vers le milieu de la nuit, mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne dormît une heure ou deux après midi. Les convulsions étoient frequentes, son esprit paroissoit égaré, & quoiqu'elle ne pût point manger, elle demandoit des pommes, du raisin, des figues, des prunes, qu'elle gardoit, & dont elle sçavoit souvent le compte.

Le pere de cette fille desirant de l'avoir auprès de lui, on la transporta le 13 Avril 1683, à Helselaer, qui est éloigné d'une heure de chemin du Bourg où elle étoit. Là, on lui donna des gâteaux, des pommes & autres alimens, qu'elle conservoit sur des planches qu'elle avoit attachées à la muraille, toute aveugle qu'elle étoit; elle mettoit

tout son plaisir à les compter, & étoit fort exacte à les remettre dans la même place. Elle eut d'abord du chagrin d'avoir quitté sa tante, mais les idées, en s'éloignant, se perdirent.

Mais voici le point où éclata la Miséricorde de Dieu, la nuit entre le 16 & le 17 Avril, elle s'imaginoit boire & appercevoir des objets. Elle appella son pere, mais elle ne put l'éveiller. Elle lui raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. On lui donna du vin, elle le but sans le rejetter. Voyant qu'elle pouvoit avaler, on ne desiroit plus que le rétablissement de sa vûe, elle dit qu'elle se l'étoit aussi imaginé la nuit. En effet, son pere lui donnant à boire, elle lui dit qu'elle croyoit voir, & le pria d'allumer une lampe pour sçavoir si elle ne se trompoit pas. Il le fit, & sa fille apperçut non-seulement son pere, mais encore les fenêtres & autres choses de la chambre, néanmoins les paupiéres ne pouvoient s'ouvrir qu'avec les doigts : mais peu de tems après, elle ouvrit les yeux facilement, au grand étonnement de tout le monde, vû qu'ils étoient fermés depuis quarante-sept jours. Après cet événement, ils resterent fermés trois ou quatre jours, & elle ne pouvoit les ouvrir qu'avec le secours de ses doigts, ce qui continua quelques jours, jusqu'a ce qu'ils eussent acquis leur mouvement naturel ; & c'est le point où elle est parvenue aujourd'hui.

Le 27 Avril, elle mangea du pain de froment avec du miel, c'étoit dix jours apres qu'elle avoit commencé à boire. Le 28, elle mangea du lard cuit à demi; & il fallut en faire refroidir pour la satisfaire : elle en avoit tant d'envie, qu'elle ne pouvoit attendre qu'on l'ait coupé, de sorte qu'elle le mangeoit tout crud, bien le poids d'un quarteron, sans en avoir resſenti de mauvais effet.

Malgré les boissons qu'elle avoit prises, le ventre ne faisoit aucune évacuation. Ce ne fut que le 4 Mai, qu'elle urina pour la premiére fois; ce qui lui arriva ensuite tous les jours. Le 6, elle alla à la selle, c'étoit dix ou quatorze jours après qu'elle eût mangé le lard. Elle continua d'en manger dans la suite, aussi-bien que de la chair fumée : elle aimoit les harangs salés, qu'elle mettoit dans du lait froid qu'elle mangeoit sans pain.

Elle mangea tant de fruits qui étoient alors fort communs, qu'elle ne pouvoit plus manger autre chose. Elle n'alla à la selle que trois semaines après; & ce ne fut que par votre médicament, qui est le seul remède qu'elle prit, si vous en exceptez un vin preparé qu'elle prenoit trois semaines auparavant pour fortifier son estomac, qu'elle ne continua pas.

Il reste à sçavoir comment elle a commencé à marcher, & comment ont cessé les convulsions.

Après que, par la grace de Dieu, la vûe & l'appétit furent rétablis, les forces revinrent peu à peu, & les convulsions diminuerent.

Le pere avoit observé que les convulsions dans le Bourg d'Helselaer diminuoient aux phases de la lune, & que, quand elle se portoit bien, le troisiéme jour lui étoit toujours fâcheux. Les convulsions lui ont continué d'abord dans la même force, & pendant ces mouvemens, elle arracha un jour avec les dents une planche du chevet de son lit: mais à mesure qu'elles diminuerent, les forces lui revinrent: elle ne pouvoit d'abord être assise le corps droit: elle se levoit ensuite de son lit, en se traînant enfin dans le jardin, puis elle marcha avec des béquilles dedans & dehors la maison: enfin elle les quitta l'une après l'autre, à mesure que ses forces croissoient, s'appuyant seulement sur deux bâtons. Lorsqu'elle fut en état de marcher seule, elle alla à l'Eglise remercier Dieu des graces qu'il lui avoit accordées; c'étoit le premier d'Août. Le 8 du même mois, elle vint dans ma Paroisse pour faire la même chose: il ne lui reste plus qu'à rétablir son estomac, qu'elle a affoibli par les mauvais alimens qu'elle a mangé, comme fruits, lait froid, &c. c'est la grace que j'espere que Dieu lui accordera.

REMARQUES.

Cette hiſtoire ne paroîtra pas véritable à tout le monde : mais comme des Auteurs dignes de foi nous en ont rapporté de ſemblables, nous ne ſçaurions nous diſpenſer d'y ajouter foi.

Il eſt arrivé, & il arrive encore tous les jours des choſes ſurprenantes qu'on ne ſçauroit croire d'abord : mais quand on les a examiné de près, on eſt forcé de ſe rendre à la vérité.

Il eſt d'un homme ſage de ne pas nier ce qui ne lui paroît pas d'abord évident, comme ce ſeroit une imprudence extrême de croire tout ce qu'un eſprit vain & dérangé met au jour.

L'homme eſt la créature la plus parfaite & la plus admirable que Dieu ait formé : auſſi eſt-ce dans lui qu'il fait éclater ſes miracles. Cependant je ne regarde pas le cas préſent comme une choſe miraculeuſe & ſurnaturelle, quoique je ne l'attribue qu'à la Puiſſance de Dieu, & à ſa Providence. On verra par l'explication de cette hiſtoire, qu'il y a bien des circonſtances qu'on peut attribuer à des cauſes naturelles.

On ne ſçauroit douter que pluſieurs n'aient vecu long-tems ſans alimens. La ſeule tempérance produiſoit dans eux ce miracle, & leur faiſoit pouſſer leur

abſtinence au-delà des forces ordinaires. Cela néanmoins ne détruit point le miracle : car une choſe peut être ſurnaturelle dans une perſonne, qui eſt naturelle dans une autre.

Avant que de démontrer ce que j'avance, je tâcherai de détruire les objections contre les abſtinences.

Hippocrate, lib. de Carnib. vel de Principiis, dit qu'on ne ſçauroit vivre ſans aliment au delà de ſept jours ; c'eſt le ſentiment de *Macrobe, lib.* 1. *in ſomnium Scipionis, cap.* 6. *de Braſſavolus, &c.* mais *Valleſius & Mercurial* doutent que ce Livre ſoit d'*Hippocrate.*

L'Auteur du Livre *de Carnibus*, dit que ceux qui avoient jeûné long-tems, & qui auroient voulu prendre des alimens, n'auroient pû ſe garantir de la mort, à cauſe de l'inteſtin *jejunum*, qui ſe ſeroit collé pendant une longue abſtinence.

Cette doctrine n'eſt pas ſans fondement, & l'expérience la confirme. *Samſon, Eph. Germ. Dec.* 1. *an.* 3. *pag.* 328. parle d'une femme, dont le ventre étoit ſi flaſque par un jeûne continuel, qu'on pouvoit aiſément ſentir l'épine du dos, malgré les muſcles du bas-ventre & les inteſtins, en preſſant ſeulement un peu avec la main.

Plater, dans ſa derniére Centurie, *Quæſt. med.* 32. *p.* 58. fait mention d'un Priſonnier, qui, pour éviter un ſupplice

cruel, voulut choisir une mort plus douce, en se privant d'aliment. En vain lui remettoit-on devant les yeux le crime qu'il commettoit, il exécuta son dessein, & supporta sans plainte la faim pendant quinze jours. Au bout de ce tems, il reconnut trop tard sa faute, car en voulant prendre quelque nourriture, qu'il rejettoit, il expira sans facheux symptômes.

Pline assure qu'un homme ne meurt point de faim avant sept jours. Mais, *liv.* 11. *ch.* 24. il le prolonge jusqu'à l'onziéme jour. Quoique cela arrive assez souvent, néanmoins c'est une erreur de croire que ce tems est fixé au septiéme ou à l'onziéme jour, car cela dépend du tempérament, du pays, de la santé ou de la maladie de celui qui se trouve dans ces circonstances : & les uns sont morts avant, d'autres après le septiéme jour.

On en a vû, qui, n'ayant aucune maladie, avoient vécu plus de sept jours sans nourriture. *Rhodius*, *Cent.* 2. *Obs.* 54. & 55. rapporte plusieurs exemples de ceux qui ont été plus de onze privés d'alimens, sans dommage. *Tulpius*, *Obs. med. lib.* 1. *Obs.* 43. *pag.* 83. parle de sept Anglois qu'une tempête avoit écartés si loin, qu'ils étoient sans espérance de trouver sitôt un Port. Il apporte qu'ils furent onze jours sans

manger : cependant il ne leur en reſta aucune incommodité.

Panarole, *Pentecoſt.* 5. *Obſ. med.* 20. rapporte l'hiſtoire d'une fille que la triſteſſe & le deſeſpoir avoient empêché de prendre des nourritures pendant vingt-deux jours. Après ce tems-la, elle ne prit que peu d'alimens faciles à digérer, & ſe rétablit dans ſon premier état.

On rapporte qu'une fille dévote s'étoit mis en tête que la lecture de l'Écriture Sainte étoit capable de la nourrir. Comme elle perſéveroit dans cette penſée pendant trois ou quatre jours, ſes parens voulurent la tirer de cette erreur ; mais elle rejettoit tous les alimens qu'on lui donnoit : enfin ayant été ſans rien prendre, elle mourut le treiziéme jour de ſon abſtinence.

Le Journal intitulé, la République des Lettres, parle d'un nommé *Stiphont*, qui étoit enfermé parmi les fous, & qui s'imaginoit être le Meſſie. Il voulut jeûner quarante jours & quarante nuits, comme avoit fait Jeſus-Chriſt. Ainſi le jeûne qui avoit commencé le 6 Décembre de l'année 1684, finit au 15 Février 1685. Il ne ſe priva pas de tabac, & l'eau qu'il prit, étoit plus pour ſe laver la bouche, que pour ſe rafraîchir. Il ne but, ni ne mangea dans cet intervalle de tems. Il ne vouloit pas qu'on mêlât dans ſon eau, ni liqueur, ni eſprit

de-vin, & il la rejettoit avec horreur, quand il s'en apperçevoit. Ni les promesses, ni les menaces des Anges qu'on imaginoit, n'ont jamais pû l'engager à prendre des nourritures, disant qu'il vouloit exécuter les commandemens de son Pere céleste. On n'a jamais rien trouvé dans sa cellule, ni dans ses poches aucun aliment, ni personne ne lui en portoit : on en tiroit encore une preuve des excremens qui diminuerent, & qui cesserent entiérement. Il perdit très-peu de sa vigueur, & au bout des quarante jours, il reprit son train de vie ordinaire. On trouvera cette histoire plus circonstanciée dans le *Journal* que nous avons cité au mois de Février 1685.

Il est bon d'observer que l'eau, dont cet homme se lavoit la bouche, pouvoit passer en partie dans l'estomac, puis dans les intestins, & empêcher ceux-ci de se coller : on peut dire aussi que ses intestins étoient en quelque sorte collés, mais foiblement. Cette opinion n'est pas sans fondement ; car après l'abstinence de quarante jours, ayant pris de la bouillie, il eut le lendemain des tranchées considérables, & voulant aller à la selle, il fit de hauts cris sans aucune déjection : ces douleurs continuerent jusqu'au troisiéme jour que le ventre se déchargea à son grand soulagement.

On trouve de pareilles histoires dans

Loſſius, *lib.* 1. *Obſ. med.* 21. & dans *Bierlingius*, *Adverſar. curioſ.* 43. *Henricus ab Heers*, *Obſ. med.* 27. rapporte l'hiſtoire d'un homme, qui ne mangeoit, ni ne bûvoit les dix premiers jours de chaque mois. L'Auteur ajoute que la coutume fait beaucoup dans pareils cas. Conſultez là-deſſus *Pechlinus*, *Medit. de aëris & alimenti defectu.*

Pluſieurs diront peut-être que la plûpart de ces jeûnes ſont des miracles de la part de Dieu, ou des effets de l'artifice du démon, ou des impoſtures.

Mon deſſein n'eſt pas ici de parler du jeûne d'*Élie*, 1. *Reg.* 19. *v.* 8. ou de *Moïſe*, *Exod.* 34. *v.* 28. & d'autres Prophêtes ſoutenus par la puiſſance de Dieu. Je ne nierai pas non plus que les démons ne puiſſent coopérer à une longue abſtinence; nous avons nombre d'exemples où ces malins eſprits ont trompé les hommes, en fourniſſant des alimens dans ces abſtinences. Voyez *Delrius*, *lib. 6. Diſquiſ. magic. cap.* 2. *Sect.* 3.

On trouve dans *Proſp. Aquin*, *lib. de Promiſſ. & Prædic. cap.* 6. l'hiſtoire d'une fille obſédée, à qui le demon apporta la nuit une liqueur pendant ſept jours: il prenoit la figure d'un oiſeau, imitant en cela le corbeau d'Élie, qui lui apportoit à manger. *Toſtatus*, *Torreblanca* & *Vilalpandus* croyent que cette puiſſance lui appartient.

Je ne sçaurois passer sous silence ce qui se passa sous le regne de Henri VIII, l'an de J. C. 1546, qui est rapporté dans l'histoire d'Angleterre, p. 280. Guillaume Foxlejus, Potier à Londres, n'ayant aucune incommodité, tomba dans un sommeil si profond, qu'il ne put s'éveiller pendant quinze jours. Le quinziéme jour, il s'éveilla de lui-même & en bonne santé, comme s'il n'avoit dormi qu'une nuit: on n'auroit jamais pû lui persuader le contraire, s'il ne l'avoit connu par une muraille qu'on avoit élevée. L'Auteur qui rapporte cette histoire, ajoute qu'il a vecu encore plus de quarante ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1587.

Damascene & Girauld, Hist. Poët. & Medic. lib. 2. de rectâ in Deum Fide. fait mention d'un Payſan, & *Foreſt. lib. 7. Schol. Obſerv.* 28. parle d'un autre qui avoit dormi tout l'Automne & l'Hyver ſur du foin. Quand on l'eût employé, il s'éveilla, & il fut frappé d'étonnement comme s'il venoit de l'autre monde

Ce ne ſont point ces événemens qui ſont comme ſurnaturels, & qui peuvent tenir de l'impoſture, que nous défendons. Il eſt difficile de ſe garantir de la fourberie des méchans, qui trompent ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes, cherchant le gain ou l'eſtime ſous les apparences de ſainteté.

Ou

On doit mettre de ce nombre l'exemple d'une fille nommée Marguerite, qui demeuroit dans un Bourg, à deux mille de Spire, au rapport de *Langius*, *lib.* 2. *Epist. cap.* 27. *p.* 604. & de *Donatus*, *de Med. hist. mirab. lib.* 7. *cap.* 1. *pag.* 645. Cette fille âgée de dix ans, après des douleurs de tête & des tranchées, ne se soucioit pas de manger, elle prenoit seulement un peu de boisson pendant quelques semaines : enfin elle s'abstint de l'un & de l'autre pendant trois ans. Ferdinand, Empereur des Romains, en entendit parler, & voulut qu'on l'observât de près. La fraude fut long-tems sans se découvrir; mais à la fin, on trouva du gâteau dans les plis de sa robe.

On peut dire la même chose de l'abstinence dissimulée d'*Ève Flegen*, qui, à l'âge de vingt-un ans, fut attaquée après Pâque de l'année 1597, d'une maladie chronique. Elle s'en retira moins par les remédes, que par la force de son tempérament, quoiqu'elle ne pût souffrir aucune nourriture : & si nous en croyons *Hildanus*, *p.* 413. *Obs.* 33. *Cent.* 5 1. qui l'alla voir à l'âge de trente-sept ans ; elle avoit été seize ans sans boire & sans manger.

Quoique Conrad Velthusius, Curé de la Paroisse, l'eût gardée chez lui pendant douze jours par permission des Magistrats, & qu'il ne l'eût pas quittée de

vûe, ni lui, ni ſes domeſtiques, il aſſura avec ſerment n'avoir reconnu aucune fourberie dans elle. Néanmoins cette fille trompa non-ſeulement cet homme pieux, mais encore le Gouverneur de la Ville, auſſi-bien qu'*Hildanus*, qui s'eſt repenti d'avoir écrit cette hiſtoire : car il avoit appris par une lettre d'un Apoticaire du Pays, datée du 24 Juin 1628, que cette abſtinence étoit feinte, & que cette fille qui avoit trompé tant d'hommes pendant trente ans, étoit en priſon. Elle avoit toujours paru pieuſe & remplie de Religion, dit *Hildanus* : elle aſſuroit que tous les trois jours au lever du ſoleil, elle ſe voyoit environnée de lumiére qui la jettoit dans des raviſſemens, qu'elle ſe ſentoit la bouche arroſée d'une ſubſtance merveilleuſe, qui lui réveilloit ſes forces. Elle prédiſoit des choſes que l'événement confirmoit. Cependant *Fabrice* dit qu'il ne ſçauroit croire que les ruſes du démon ou la fourberie y eût part.

Cette hiſtoire a du rapport avec celle d'*Apollonie Schreyer*, du Bourg des Gats en Suiſſe, dont parle *Fabrice Hildan. Obſ.* 28. *Cent.* 5. *Obſ.* 40. *Cent.* 2. Cette fille, dit-il, étant âgée de quatorze ans, avoit eu il y avoit ſept ans une maladie aigüe, après laquelle elle ſe trouva dégoûtée ; de ſorte qu'elle étoit quelquefois trois ou quatre jours ſans prendre d'aliment. Ses parens aſſuroient qu'elle étoit

reſtée dans cet état pendant quatre ans : mais qu'au bout de ce tems-là, elle n'avoit plus pris de nourriture : on la fit tranſporter pour l'expoſer en public, & faire connoître cette merveille ; car les parens aſſuroient alors qu'elle n'avoit ni bû ni mangé depuis trois ans.

Hildanus dit l'avoir vû avec Lentulus, Médecin de la Republique de Berne en Suiſſe, & qu'il y avoit dix ans qu'elle exiſtoit ſans nourriture. Néanmoins cet Auteur ajoute qu'il avoit ſouvent révoqué en doute cette abſtinence, & que cette fille avoit trompé non-ſeulement Lentulus, mais qu'il en avoit été trompé lui-même avec pluſieurs autres, comme on l'a vû par la ſuite en l'année 1611, & les années ſuivantes, étant vigoureuſe & ſuſtentée comme ſont les autres hommes.

Mais je penſe ſur ce point comme *Hildanus*, *Marſilius*, *Welichius*, *Schrokius*, *Schol. Obſ.* 73. & *Helwigius p.* 234. & je regarde comme très-ſuſpectes les hiſtoriettes qu'on raconte ſur toutes les abſtinences de pluſieurs années, étant bien perſuadé qu'elles ne ſont point naturelles, qu'elles ne deviennent pas ſoutenables par la coutume, mais qu'elles ſont tout-à-fait feintes, comme l'expérience le fait voir tous les jours. Car tôt ou tard on découvre la fourberie, j'en rapporterai quelques exemples,

pour mettre le Lecteur sur ses gardes.

Parnomita fait mention d'un imposteur nommé *Picœus* qui persuadoit au peuple qu'il pouvoit jeûner quatorze jours, & qu'il s'entretenoit avec les Anges. Par ce moyen il acquit une réputation de Saint par toute l'Italie, la Sicile & l'Espagne; mais on ne fut pas long-tems à découvrir l'imposture de ce fourbe, voici comme en parle *Pontanus*. Sous le regne d'Alphonse, pere de Ferdinand, un imposteur, dit-il, dont je ne me souviens point du nom, faisoit parade de ses jeûnes qui étoient fort longs, & comme on lui ôtoit toute occasion d'avoir des alimens, on s'apperçut qu'il trouvoit le secret de vivre avec des chandelles : car elles étoient faites de sucre, de canelle & de chair de poule hachée bien menu, qu'on avoit entourée de suif.

Ænée Sylvius rapporte une semblable Histoire, qui étoit arrivée à Rome en 1611 sous le Pape Nicolas.

Une fille à Venise restoit long-tems enfermée dans sa chambre sans alimens. Ses jeûnes la mettoient en odeur de sainteté. Elle avoit à la main toujours deux livres, l'un étoit l'Ecriture sainte, & l'autre n'avoit que la figure d'un livre, le dedans étant creux, & renfermant des masse-pains. Cet aliment se faisoit du tems d'Hippocrate & de Galien, de fa-

rine, d'orge grillé, d'huile & de miel; aujourd'hui on les fait plus délicatement avec des amandes & du sucre. C'étoit avec ces masse-pains qu'elle se nourrissoit.

A Ausbourg, Anne Lamanitia âgée de 18 ans, disoit avoir vécu pendant 16 ans sans boire ni manger, & qu'elle n'avoit été nourrie que par un aliment céleste, & par l'esprit de Dieu, elle assuroit qu'elle parloit à Dieu, & qu'il lui réveloit ses secrets. Elle étoit crue non-seulement par la populace, mais encore par les Theologiens qui la regardoient comme une Sainte. Elle ne manquoit pas d'aller à l'Eglise & de communier tous les jours. Elle en auroit imposé longtems aux Chrétiens, si Chuningonde, veuve du Duc de Baviere, & sœur de l'Empereur Maximilien, qui l'avoit d'abord recue avec bonté, n'eût découvert sa fourberie. Elle avoit mis auprès d'elle une fille dévote pour la servir & pour l'observer. Un jour elle lui ôta cette fille, dans la vûe de la laisser en liberté, mais on l'examinoit par une fente, car on soupçonnoit qu'elle mangeoit secrettement; elle avoit apporté deux sacs dont elle en avoit caché un sous son lit, on les visita. On trouva dans l'un des gâteaux aux œufs, & dans l'autre des pommes. C'est pourquoi elle fut réprimandée avec aigreur, chassée par l'ordre de l'Empe-

reur, & enfermée dans un Monastére : mais la mauvaise conduite qu'elle y menoit l'en fit chasser ; elle se maria ensuite avec un certain Schnizerus, quelle accusa après d'impuissance. Elle vécut scandaleusement avec son mari qui désavouoit ses accusations, & qui l'accusoit de mille infamies, elle commit plusieurs adulteres, & se diffama par d'autres crimes, c'est pourquoi elle fut condamnée à être noyée, l'an 1518.

Wierus, *Tract. de Jejun. Commentit.* rapporte l'histoire de Barbe de *Unn*, dans laquelle il découvrit une pareille imposture, & qu'on peut voir décrite fort au long dans cet Auteur.

Je n'ai pas meilleure opinion des autres choses que différentes personnes rapportent. Quelques-uns soutiennent qu'il est impossible de vivre long-tems sans nourriture, parce que notre sang ne cesse pas de circuler, & que pendant son mouvement il y a une transpiration continuelle d'humeurs & d'esprits, c'est pourquoi notre sang pour réparer cette dissipation, a besoin de nouveaux alimens ; s'ils manquent, il faut que l'homme languisse.

Pour répondre à cette objection, je ferai remarquer qu'il y a plusieurs causes qui diminuent ou qui font perdre l'appétit.

Galien, lib. 6. de Caus. simptom. dit

que le ventricule qui reçoit des nerfs du cerveau, ne ressent pas quelquefois la faim; car le sentiment de ce viscere est détruit par le relâchement ou l'obstruction des nerfs de son orifice, c'est pour cela que l'appétit manque entierement. *Galien, lib. 3. Epid. comm. 1. & Ætius, lib. 6. de Gulæ paralisi.* ont décrit exactement la cause de la perte de l'appétit produite par la paralysie de l'orifice de l'estomac. Ce dernier rapporte un exemple dans lequel les fibres de la tunique nerveuse étoient obstruées. Quand elles viennent à se désobstruer, la faim reprend, selon le témoignage de *Willisius, part. 1. Pharmacop. ration. sect. 1. cap. 2.*

Schimius, Eph. Germ. dec. 1. an. 9. obs. 154. p. 139. raconte l'histoire d'une veuve qui, sans cause externe à elle connue, avoit perdu l'appetit, elle n'avoit néanmoins aucun dégoût, elle ne se plaignoit d'aucun ennui, sinon qu'elle ne pouvoit rien manger ni boire; elle étoit, ajoute l'Auteur, d'un tempérament chaud & humide, ayant les joues rouges & étoit grosse & grasse. Elle ne vouloit point de médicament, comme n'en ayant pas besoin; ses forces cependant diminuoient sans sentir d'appétit. Cette affection dura dix-sept jours, pendant lesquels cette femme avoit mangé très-peu, ou presque point du tout, & encore

moins bu : à la fin il survint une hémorrhagie considérable, qui recommençoit souvent, l'appétit revenoit quelquefois, mais survint la cachexie, ensuite l'anasaque, qui furent suivies de la mort.

On peut voir un exemple de la paralysie du pharynx ou du gosier dans l'observation vingt-septiéme.

Il y a encore une autre cause qui peut diminuer l'appétit ; c'est si l'acide du ventricule qui excite naturellement la faim, est embarassé & enveloppé dans des matieres visqueuses & grasses. C'est l'effet qu'on ressent tous les jours, quand on prend de ces sortes d'alimens.

Avicenne, *lib.* 1. *fen.* 3. *doct.* 5. *cap.* 2. rapporte que de son tems l'on faisoit des pillules avec certaines drogues rafraîchissantes & simples auxquelles on ajoutoit de l'axonge & de la graisse & autres matieres grasses que les voyageurs portoient avec eux pour se garantir de la faim. Le même *Avicenne*, *fen.* 3. *lib.* 1. *doct.* 4. *cap.* 2. assure qu'une personne avoit souffert la faim pendant dix jours après avoir bû une livre d'huile de violettes.

Il y a long-tems qu'on a éprouvé que les remédes corrosifs incorporés dans la graisse ne font aucun effet quand on les applique sur la peau.

On sçait encore que l'arsenic ne fait

pas grand tort, ſi le ventricule eſt enduit auparavant de graiſſe ou d'huile qu'on aura priſe. C'eſt l'artifice que les Bateleurs employent pour tromper le peuple. Ils font croire que c'eſt leur antidote qui les garantit du poiſon, pendant qu'on ne doit l'attribuer qu'au vomiſſement qu'ils ſe procurent peu de tems après, à cauſe des choſes graſſes dont ils ſe ſont ſervi.

Les matieres graſſes & viſqueuſes parvenues dans le ventricule, peuvent appaiſer la faim pour quelque tems, les particules de ces corps qui ſe fondent, tiennent lieu d'aliment, telles ſont la graiſſe; le ſuif, la moëlle, &c. quand ces matieres ſont liquéfiées & mêlées avec les autres humeurs, elles nourriſſent dans la néceſſité. Car quoiqu'elles ne ſe changent point en chyle dans l'eſtomac, elles ne laiſſent pas de circuler dans le ſang, & tiennent lieu de nourriture pour quelque tems.

La graiſſe, quand on manque d'aliment, dit *Galien 6. de uſu part.*; la moëlle, 2. *de uſu part.* les matieres viſqueuſes, *comm.* 2. *de rat. vict. acut.* peuvent ſervir de nourriture.

Je rapporterai ici ce que m'a raconté M. *Craanen* dernierement. Un Eccléſiaſtique nommé *Tekmannus* alla un jour à ſa maiſon de campagne, & oublia dans une chambre un chien gros & gras, qui y fut enfermé 31 jours. Quand le

maître y retourna, il y trouva son chien qui vint à lui tout foible & maigre, car il n'avoit rien mangé ni bu, à moins qu'il n'eût attrapé quelque souris, ce qui n'est point probable, ces animaux ne cherchant point à habiter des endroits où ils n'ont point à ronger.

Mendoza, *lib. 6. probl.* 24. raconte un fait rare d'une poule qui vécut sans boire ni manger pendant quatre-vingt jours, car elle avoit été enfermée comme le chien; cela paroît d'autant plus étonnant, ajoute l'auteur, que les poules ont un estomac chaud & avide.

On peut inferer de-là que les matieres grasses ne retardent pas seulement l'appétit, mais encore que les personnes en embonpoint peuvent supporter plus long-tems la faim que ceux qui sont maigres. Car l'acide racle & entraîne les parties grasses & molles, sur lesquelles il agit, de sorte qu'étant mêlées ensuite avec le sang, elles suppléent pour quelque tems au défaut de nourriture.

On sçait par expérience que des matelots & autres gens de mer ayant été écartés par une tempête, ou ayant fait naufrage, se sont soutenus quelque tems sans autre aliment que le tabac.

On rapporte que les peuples du Canada pendant la famine qui arrive assez souvent dans ce pais-là, ne vivent que de tabac & d'eau pendant plusieurs semaines

Monardis, *Medecin Espagnol*, rapporte dans l'histoire des Indes, que les Indiens, quand ils sont dans quelque long voyage, ou dans les endroits déserts, suppléent au défaut d'alimens en prenant une pillule de tabac, de la grosseur d'un pois. Cela peut les soutenir pendant quatre jours de marche, parce que le sentiment de l'estomac en est comme engourdi & émoussé, à ce qu'on prétend, car ce viscére reçoit plusieurs rameaux de nerfs de la septiéme, & selon d'autres Auteurs de la huitiéme paire. C'est ce qui rend cette partie si sensible, & que plusieurs regardent comme le siége de la faim. On peut consulter sur cet effet la *Tabacologie de Neandre p.* 34. *& Tonerus*, *Obs. med. liv.* 2. *pag.* 104. Peut-être aussi que cette plante laisse dans le corps certains esprits qui le raniment; car plusieurs prétendent que non-seulement le tabac empêche les esprits de se séparer & de se dissiper, mais qu'il en produit d'autres par la subtilité de sa fumée. Nous en avons un exemple dans un vieillard qui demeuroit à la Haye, & que j'ai connu. Il avoit plus de cent ans, & ne vivoit que d'aumônes: il étoit immobile dans son lit, ne prenant aucun aliment. Il ne donnoit aucun signe de vie, que quand on lui soufloit dans le nez de la fumée de tabac, dont il avoit toujours fait

uſage. Alors il ouvroit aſſez la bouche pour recevoir une pipe qu'il ſuçoit, & dont il attiroit peu à peu la fumée, & ne ceſſoit de fumer que, quand le tabac de la pipe étoit entiérement conſumé.

Joh. Chryſoſtomus, Exercit de Tabaco, raconte que les vapeurs de la coque d'Inde enyvre les hommes, les endort, appaiſe la faim, & rétablit les forces abattues. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les poiſſons s'enyvrent, quand ils mangent de ces fruits pilés avec de la farine, de ſorte qu'ils vont au-deſſus de l'eau. On trouve ce ſecret dans *Matthiole, liv. 3. Epiſt. à Nemicus, & Gaſpar Reyer à Franco* aſſure l'avoir vû ſouvent réuſſir. L'uſage du tabac appaiſe la faim, peut-être parce que cette plante attire de la tête & des vaiſſeaux ſalivaires une grande quantité de pituite, qui tombe dans l'eſtomac, & qui peut tenir lieu de nourriture pour quelque tems, ſelon la penſée de Monarde. *Cœlius Rhodiginus, lib. 13. cap. 24.* a remarqué que la faim s'appaiſe quand on met dans la bouche quelque choſe capable d'attirer une humeur crue & viſqueuſe, qui tombe enſuite dans l'eſtomac. Les Soldats qui ont à faire de longues routes ſans proviſion de bouche, y portent une balle de plomb, ce qui leur fait ſupporter la faim & la ſoif. Car il ne faut

pas s'y tromper, toutes ces choſes ne raſſaſient point, elles ne font que rendre ces beſoins ſupportables pour quelques jours ; encore ne regardent-elles que ceux dont le ſang n'eſt pas trop attenué, ni trop ſubtil. Mais il ne faut pas qu'ils ſe fatiguent tant, à cauſe de la trop grande diſſipation qu'ils feroient ; c'eſt auſſi le ſentiment d'*Hippocrate*, qui, *Sect.* 2. *Aph.* 16. dit : *celui qui a faim, n'eſt pas en état de travailler.*

Notre Malade ne ſe trouvoit point dans ce cas, puiſqu'elle n'employoit aucun moyen pour appaiſer ſa faim. Ces longues abſtinences ne ſont pas arrivées ſeulement à des malades, mais encore à des gens robuſtes & en bonne ſanté, & Adeleïde a travaillé trois mois avant qu'elle ait ceſſé de manger & de boire.

Mais pour répondre à l'objection qu'on fait ſur l'atténuation, la tranſpiration & la diſſipation continuelle des humeurs & des eſprits, je dis que la premiere cauſe de ſon abſtinence a été la viſcoſité de ſes humeurs contractées par les pommes crues & les raves dont elle avoit vécu dans le Bourg de *Diepenheim*, où elle étoit retournée, car elle avoit eu du dégoût pour toute autre choſe. Mais auparavant, la fiévre-quarte qu'elle avoit eue pendant deux mois, avoit fait diſſiper les plus ſubtiles parties de ſon ſang ; celles qui reſtoient,

n'étoient point capables de faire digérer ces fruits crus, de sorte que le sang étoit rempli de crudité & de viscosité; ce qui l'avoit rendu difficile à diviser, avoit absorbé ses parties les plus subtiles & les plus volatiles, avoit comme enchaîné les esprits, & les avoit empêché de se dissiper. Cette chaleur médiocre, & ce suc épais n'avoient point eu besoin d'autre secours pour soutenir cette jeune fille dans son misérable état. C'est pourquoi son sang avoit dû circuler avec lenteur. Ajoutez que ce sang devenu froid & visqueux, aura produit dans l'estomac un ferment tout-à-fait de la même nature, qui aura détruit l'appétit, en ne faisant aucune impression sur les nerfs.

Albertus Magnus, *lib. 7. de Animal. Joubert*, *Grevin*, *Langius*, *Citesius & plusieurs autres* sont du même sentiment. *Avicenne*, *lib. 1. Doctr. 6. cap. 1. & lib. 3. Fen. 13. Tr. 5. cap. 8.* enseigne que la pituite peut sustenter & nourrir un homme qui manque d'aliment.

Fortunius Licetus, *Tract. de iis qui diù vivunt sine alimentis*, assure que cela arrive par une chaleur également tempérée & humide, c'est-à-dire, quand un mouvement ne l'emporte pas sur l'autre. Ainsi les mixtes concourant ensemble par une température paisible, la chaleur ne consume point l'humide, rien

ne se dissipe, & l'humide résiste à l'action médiocre d'une petite chaleur; c'est pourquoi il n'a pas besoin de réparation, car il ne périt rien, quand l'*Agent* n'a pas de puissance sur la résistance du *Patient*.

C'est pour cette raison que les loirs, (*Jonston, Hist. naturál. quadrup. cap. 6. p.* 146.) les marmottes, les crocodiles, les ours, les rats de montagne (*Aristote, lib.* 8. *Animal. cap.* 17.) les tortues, les serpens, les hirondelles, les tourterelles, les grenouilles, les cigales, les mouches, les moucherons & plusieurs autres animaux passent l'hyver dans des trous sans alimens. C'est pourquoi, *Pline, lib.* 8. *cap.* 57. *& Aristote* dans l'endroit cité, disent que ces animaux se nourrissent & s'engraissent en dormant. Aussi *Martial*, en faisant parler le loir, dit, *liv.* 13. *Epigr.* 59.

Tota mihi dormitur hiems & pinguior illo
Tempore sum, quo me nil nisi somnus alit.

Je dors tout l'hyver & je m'engraisse; il n'y a que le sommeil qui me nourrit.

Et ailleurs :

Dormitis nimium glires, vitulique marini?
Nil mirum, si vos crassa Minerva premit.

Vous dormez trop, loirs & veaux marins,
Il n'est pas étonnant que vous soyez si gras.

On dit que les rats de montagne dorment si fort pendant six mois, que quand on les tire de leurs trous, on ne peut les réveiller, qu'après les avoir rechauffées au soleil & au feu. La tortue se cache sous terre en hyver. Elle se fait un trou à trois ou quatre doigts de profondeur, où elle reste pendant le froid sans boire & sans manger. *Rondelet, lib. de Amphib.* avance plus. Il assure que cet animal peut vivre sans aliment en toute saison.

Ces animaux ont un sang épais & des sucs froids & visqueux, comme je l'ai éprouvé moi-même. C'est de-là que vient la lenteur de leurs mouvemens; & comme leur sang renferme beaucoup de particules nîtreuses, il est froid sans se coaguler, & n'est point sujet à la transpiration qui dépend de l'attenuation des particules.

Aristote, lib. 8. *Hist. animal. cap.* 15. rapporte que les serpens se cachent dans la terre pendant l'hyver. *Nierembergius, lib.* 12. *Hist. nat. cap.* 1. raconte que ces animaux dans les Indes peuvent vivre un an sans aliment. C'est aussi le sentiment de *Bellonius, de Pline, lib.* 8. *cap.* 39. & de *Citesius* qui assurent, *Tract. de Abstin. consol. pag.* 177. avoir gardé dans des bouteilles de verre, des serpens qui y ont vécu pendant une année entiere sans aliment.

Le même Citesius fait mention de plu-

ſieurs eſpéces d'animaux qui tirent leur nourriture d'eux-mêmes, & entretiennent en eux une ſorte de roſée qui ſe répand ſur toute leur ſubſtance. Il met de ce nombre les limaçons, qui, lorſqu'ils ont beſoin, vivent de leur propre ſuc. C'eſt pourquoi, *Plaute, captiv. Act.* 1. *Seen.* 1. *dit que pendant la chaleur, les limaçons ſe cachent & vivent de leur ſubſtance.*

Quaſi, cum caletur, cochleæ in occulto latent, Suo ſibi ſucco vivunt, ros ſi non cadit.

Cela arrive l'hyver aux limaçons terreſtres qui ſe cachent ſous terre, près des racines. Ces inſectes s'y nourriſſent pendant ſix mois avec une humeur ſurabondante qu'ils tirent d'eux-mêmes. On dit la même choſe de tous les autres animaux qui ſe cachent dans des trous pour éviter les rigueurs de l'hyver; tels ſont les ſerpens, les grenouilles, les mouches, les chenilles, &c.

Les lezards & les ſangſues, dit *Brown. Pſeudo-doxiæ Epidem. cap.* 21. *pag.* 292. vivent ſans aliment pendant pluſieurs mois. Nous avons gardé pendant l'hyver dans des vaiſſeaux de verre des limaçons, ſans qu'ils priſſent aucune nourriture : & au printems ils recommencerent à manger.

Pline rapporte, *lib. 9. cap.* 51. que les grenouilles ſe changent comme en hu-

midité & en bourbe l'espace de six mois; mais à l'approche du printems, il semble qu'elle se régénérent. Ainsi elles sont sans mouvement pendant l'hyver, sans néanmoins périr : on les trouve dans des trous sur le rivage, manquant de nourriture & à demi-mortes. *Jonston*, *de Quadrup. p.* 189. dit qu'il y a des grenouilles qui ne résistent pas aux rigueurs de l'hyver, d'autres qui y résistent, & que c'est aux premiéres qu'il faut appliquer le passage de *Pline*. *Le même Jonston* rapporte, *p.* 186. que les derniéres même restent l'hyver sous les eaux, ayant la bouche fermée & comme collée. C'est l'opinion d'*Albert*, & l'expérience journaliére empêche d'en douter.

Les mouches se cachent dans les fentes des soliveaux & des poutres, & ressuscitent au printems, ou quand on les expose au feu. *Aristote*, *lib.* 8. *de Part. animal. cap.* 14. *& Pline*. *lib.* 11. *cap.* 16. disent la même chose des abeilles. Nous voyons, dit *Swammerdammius*, *Tract. de Insect. p.* 162. que presque tous les insectes restoient tout l'hyver sans remuer; si on les dérange de l'endroit qu'elles s'étoient choisi, elles ne peuvent se relever : mais si on les réchauffe avec la main, ou à la chaleur du feu, elles s'envolent d'un lieu à un autre, jusqu'à ce que se trouvant saisies par le froid, elles ayent choisi un nouvel endroit pour leur domicile.

Les hirondelles, dont il y a plusieurs espéces, selon *Aristote*, se cachent sur les bords des lacs, des fleuves & des marais, quand elles veulent se garantir du froid; ou elles se retirent dans les creux des puits & sur les rivages voisins de la mer où on les trouve serrées ensemble & en peloton; *Agricola* raconte que les Pêcheurs en retirent souvent de l'eau dans cet état; c'est ce qu'*Aldrovandus* rapporte comme véritable après *Aristote*, *Pline & Olaus*, *&c. Gaspar Rayes Franco* regarde comme une vérité que les hirondelles peuvent vivre six mois sans nourriture.

Cromerius, *lib.* 1. *Hist. Polon.* dit qu'il y a en Pologne des petits oiseaux assez semblables aux hirondelles ou *cypselles*. *Cypselles* vient du mot Κυψελος ou Απους, (sans pieds,) c'est un oiseau semblable à l'hirondelle, dont parle *Aristote*, *lib. animal*, *lib.* 9. *c.* 30. *& Pline*, *lib.* 10. *cap.* 39. On dit qu'ils font leur nid dans les rochers qui entrelassent leurs pattes au commencement de l'hyver & se précipitent dans les lacs & dans les eaux, d'où ils se retirent vers le printems. Les Pêcheurs les trouvent quelquefois dans leurs filets sans mouvement & sans sentiment. Quand on les approche du feu, ou qu'on les expose dans un endroit chaud, ils revivent & s'envolent: mais aussitôt que le froid les attrape, ces oiseaux s'éteignent.

On a été long-tems en peine de sçavoir où étoient cachées les cigognes en hyver, & d'où elles venoient. *Baptiste-Campo Fulgosius, lib. 1. memorab. p. 169.* assure qu'elles se cachent dans l'eau, comme font les hirondelles. Son opinion est appuyée sur ce que dit *Aristote, lib. 8 Hist. animal. cap. 16.* que la cigogne se cache aussi de la même maniere.

Il est vrai qu'on voit les cigognes en certains tems dans différentes contrées. C'est pourquoi *Pline lib. 10. Hist. nat cap. 23.* dit que ce sont des oiseaux passagers d'Été. *Phedre liv. 1. Fabl. 36. Publius Syrus, dans les Satyres de petrone, & Varron de Re rust.* assurent la même chose. Quelques-uns disent qu'elles viennent de l'Afrique, & qu'elles y retournent; mais il ne nous parlent point de ce qu'elles font. Il y en a qui veulent qu'elles y fassent leurs nids comme dans l'Europe, & qu'elles y aient des petits; mais d'autres pensent qu'elles se cachent l'hyver dans les montagnes ou dans les marais. C'est le sentiment de *Schookius, Tract. de ciconiis*, qui s'accorde avec le passage du Prophéte *Jérémie cap. 8. v. 7.* que voici : *la cicogne connoit son tems à l'air. La tourterelle, la grue & l'hirondelle observent le tems de son arrivée.*

Il est bon de remarquer ce qu'on dit de la cicogne qu'elle *observe un certain tems.* Ces mots ne conviendroient pas

ici, si ces oiseaux changeoient d'un lieu à un autre en certaines saisons, car il faudroit dire qu'ils connoîtroient davantage certaines contrées. Il faut aussi remarquer que Jérémie parlant de la grue, de la tourterelle & de l'hirondelle, en même tems qu'il parle de la cigogne, entend que celle-ci se cache comme les trois autres pendant l'hyver.

D'ailleurs, si les cicognes pendant l'hyver alloient en Afrique ou au Pont-Euxin, on les y appercevroit là ou dans leur voisinage. Mais les Habitans ignorent ce qu'elles sont devenues, lorsqu'elles y ont demeuré quelque tems.

Tout le monde sçait aussi que les vers à soye dans l'Eté passent non-seulement au moins quatorze jours sans manger, mais qu'ils employent une bonne partie de leur substance à filer leur soye.

Il est vrai-semblable que les animaux qui se cachent long-tems sans boire ni manger, & qui dorment toujours, ne sont point sans quelque mouvement, il leur reste une agitation sensible de parties qui marque qu'ils sont encore en vie, j'entends par cette agitation une circulation du sang & des humeurs, principe du mouvement & de la chaleur, qui augmente à mesure que les forces croissent, pourvû qu'il ne s'y trouve point d'obstacle.

Si un animal, dit *Galien*, *lib.* 5. *de*

loc. affect. cap. 1. ne peut ni sentir ni se mouvoir, s'il ne prend point de nourriture, comme font ceux qui se cachent ; on ne peut pas dire pour cela qu'il soit mort sur-tout si son cœur n'est pas blessé. Au contraire, on en voit très souvent qui n'ont ni connoissance, ni sentiment, ni mouvement, & qui ne laissent pas d'être en vie.

On voit tous les jours des plantes hors de la terre pousser des rejettons, comme l'oignon, l'ail, la joubarbe, l'aloé & plusieurs autres plantes dont le suc est épais, visqueux & lent : c'est pourquoi elles resistent à l'air sec, & ne renferment pas beaucoup de chaleur.

Ce que nous venons de rapporter, prouve que le corps, tel que celui de notre Malade, ne peut se soutenir longtems sans nourriture, que quand le sang est rempli d'une matiere crue, froide & visqueuse ; cela est confirmé par *Hippocrate*, quand il dit ; *Sect.* 1. *Aphor.* 13. que les vieillards souffrent aisément le jeûne ; & dans la *Sect* 7. *Aph.* 59. *quand quelqu'un*, dit il, *a les chairs trop humides, il faut lui faire souffrir la faim, c'est par ce moyen qu'on dessèche les corps*, & dans son Traité *de Vict. ration. in morb. acut. Sect.* 4. *pag.* 389. il dit que *ceux qui ont les parties supérieures humides souffrent plus aisément l'abstinence.* Ainsi les personnes d'un tempérament

humide peuvent être plus long-tems ſans manger.

La fille, dont il eſt ici queſtion, avoit peut-être auſſi les pores ſerrés : en ce cas, la tranſpiration devoit être peu conſidérable, car c'eſt ſur la tranſpiration plus ou moins grande que ſe meſure la néceſſité des alimens. Auſſi les hommes dont les pores ſont plus ouverts que ceux des femmes, mangent davantage. Les pores de notre Malade pouvoient auſſi être reſſerrés par le froid extérieur & par la maigreur qu'elle avoit contractée par la diſette. Il eſt ſûr que ceux, dont les pores ſont plus larges & plus ouverts, peuvent moins ſouffrir la faim, & s'évanouiſſent plus aiſément que les autres.

Nous avons inſiſté juſqu'à préſent ſur la cauſe d'une ſi longue abſtinence : venons à préſent à l'explication des ſymptômes.

Le premier fut la perte de l'appétit ſurvenue de longue main après l'uſage des fruits crus & froids. Cela ne paroîtra pas étonnant après ce que nous avons dit ci-deſſus.

Le ſecond ſymptôme, étoit les convulſions. Elles venoient des humeurs, qui, n'ayant pas trouvé d'iſſue, & étant devenues plus âcres avec le tems, piquottoient les membranes du cerveau, & irritoient les nerfs.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire que

les convulsions suivissent les phases de la lune, car du tems même de *Notre-Seigneur*, on appelloit lunatiques ceux qui étoient attaqués d'épilepsie, parce qu'on remarquoit qu'ils étoient plus tourmentés dans ce tems-là. En effet, la lune a une puissance particuliére, non-seulement sur les eaux & sur la mer dans son flux & reflux, mais encore sur les humeurs des animaux.

Tel étoit l'enfant dans la troupe qui suivoit Jesus-Christ. (*S. Matth. ch.* 17. *v.* 14.) son pere approchant de Jesus, se jetta à ses pieds, disant, *Seigneur, ayez pitié de mon fils, qui est lunatique; il est bien tourmenté, car il tombe souvent dans le feu & dans l'eau.* On lit encore dans *S. Marc, ch. 9. v.* 17. que quelqu'un dans la foule s'écria: *Maître, je vous ai amené mon fils, qui est possédé d'un esprit malin: il l'attaque par-tout, il le déchire. Mon fils écume, grince des dents & dessèche. J'ai prié vos Disciples de le chasser, mais ils n'ont pû. S. Luc, ch. 9. v.* 39. répete presque la même chose.

On voit par le témoignage des Évangélistes, & par les paroles du pere, que cet enfant étoit épileptique, car il avoit des convulsions & des grincemens de dents: il retomboit souvent & écumoit de la bouche, & le pere s'étoit plaint qu'il en étoit attaqué depuis son enfance.

Hippocrate, lib. de Aëre, aq. & loc.

& 6. *Epidem.* appelle ce mal *la maladie des enfans.* En effet je crois qu'ils en sont souvent attaqués, à cause de l'humidité de leur cerveau. Cela est confirmé par *Hippocrate*, qui, *Aph.* 7. *Sect.* 5. dit, *ceux qui sont épileptiques avant l'âge de puberté, guérissent dans la suite, par l'âge qui diminue l'humide : mais ceux qui en sont attaqués à vingt-cinq ans, en meurent.*

Avicenne, *lib.* 1. *Fen.* 1. *Tr.* 5. *c.* 10. remarque que cette maladie est plus commune dans les Pays chauds que dans les Pays froids.

Hippocrate, *lib. de Morb. sacr.* assure que les Africains sont plus sujets au mal d'Hercule, à cause de la chaleur du Pays. Et l'enfant dont parle la Sainte Écriture, étoit de Galilée, pays extrêmement chaud.

Or, il est certain que les symptômes que nous avons rapportés ci-dessus, accompagnent ordinairement la maladie sacrée (l'épilepsie.) C'est le sentiment, non-seulement des Anciens, comme *Hippocrate*, *lib. de Morb. sacr.* & de *Galien*, 3. *de loc. affect. cap.* 7. mais encore des Modernes, que l'expérience authorise.

Il arrive quelquefois que cette maladie a des retours fixes, & que les accès sont fort violens : en voici quelques exemples.

J'ai vû dans ce pays-ci, dit *Thomas*

Bartholin, observ. med. cent. 2. hist. 72. une sympathie remarquable de la Lune avec le corps d'un Epileptique. On a confié à mes soins une fille épileptique ; elle avoit au visage des taches apparentes, dont la grandeur & la couleur changeoient aux phases de la Lune. Ce qui prouve la puissance des astres sur les corps sublunaires.

Rumlerus, observ. med. 66. rapporte l'exemple d'un Epileptique dont l'accès le prenoit dans la pleine Lune. On peut en voir plusieurs autres dans les *Ephemerid. d'Allemagne, dec. 2. an. 2 obser. 148, pag. 324.* il est fait mention d'une fille de 20 ans qui étoit toujours tourmentée de ces accès dans la nouvelle Lune. Le tems des menstrues, dit *Galien, lib. de dieb. decret. cap. 2. pag. 157.* est déterminé par la Lune, & le retour des accès épileptiques en dépend aussi, participant plus ou moins du soleil ; car tout languit quand elle est dans le croissant ou dans le déclin ; au contraire tout reprend de la vigueur, quand elle est pleine.

Les Anciens, comme Hippocrate, ont appellé l'épilepsie *maladie sacrée*, parce qu'ils croyoient qu'elle venoit immédiatement de Dieu. Si nous en croyons *Cælius Aurelianus, lib. 1. morb. chronic. cap. 6. Ætius, lib. 1. de caus. chron. c. 6.* en attribue la cause au Demon qu'on

croyoit posséder l'épileptique. C'est pourquoi on s'imaginoit parmi les Juifs que certains enchantemens étoient capables de beaucoup adoucir les accès de cette maladie, selon le témoignage de *Buxtorfius Syntax Jud. cap.* 33.

Serapion soutient aussi que l'épilepsie vient immédiatement du Démon, qui survient dans le tems des maladies, pour avoir occasion de tourmenter les hommes. Origene reprenoit autrefois les Medecins, les accusant d'incrédulité & d'hérésie, parce qu'ils ne vouloient pas en attribuer la cause au Démon, mais qu'ils la rapportoient à des choses naturelles.

Il est vrai qu'autrefois, sur-tout parmi les Juifs, le Démon qui connoissoit les effets de la Lune, & sa puissance sur les corps sublunaires, avoit employé sa malice dans ces sortes de maladies, & s'étoit servi de ce moyen pour tromper les hommes; car quand ceux-ci s'imaginoient que leurs maux venoient de la Lune, il leur faisoit regarder cet ouvrage de Dieu comme un astre odieux, & cachoit sous cette idée sa détestable méchanceté. Dans ces tems qui étoient couverts des épaisses ténébres de l'ignorance, Dieu permit que l'incrédulité & l'impiété regnassent, de sorte que l'esprit malin exerça toute sa puissance, non-seulement sur l'ame des hommes,

mais encore sur leur corps ; aussi les voyoit-on tourmenter d'une façon si cruelle que ceux qui étoient présens, en frémissoient d'horreur & de crainte ; punition visible que les crimes des hommes leur avoient attirée par les justes Jugemens de Dieu.

Une chose doit attirer particuliérement notre attention, c'est qu'il ne fut jamais tant de lépreux, d'épileptiques & de possédés parmi les Juifs que du tems que Jesus-Christ vint au monde pour nous racheter.

Dieu auroit-il envoyé des maladies incurables pour faire désirer avec plus d'ardeur le Messie, ce véritable Médecin des ames, pour manifester sa puissance, pour faire connoître le sujet de sa mission, qui étoit de détruire la force de Satan, d'écraser la tête du serpent, & de délivrer les corps & les ames de sa tyrannie ? Dieu auroit-il accordé au Démon le pouvoir de tourmenter les hommes pour expier leurs crimes ? Satan lui-même connoissant les choses naturelles & la constitution de nos corps, auroit-il saisi le moment qu'ils sont remplis de mauvaises humeurs, pour se mêler aux causes naturelles, pour exciter des maladies, pour en augmenter les symptomes, pour pousser de côté & d'autre ces humeurs agitées & trop abondantes, & pour produire par ce moyen

l'aveuglement, la surdité, la perte de la parole, la paralysie, &c. C'est sur quoi je n'oserois prononcer. Le Démon du tems de Jesus-Christ fit tous ses efforts pour paroître plus puissant, mais cela ne tendit qu'à le perdre, car Jesus-Christ chassa les Demons du corps des possédés, détruisit leur puissance, & ramena par ses miracles les hommes à la pénitence.

Passons maintenant au troisiéme simptôme. Les paupieres de cette fille étoient si fort fermées qu'on ne pouvoit venir à bout de les relever avec les doigts. La prunelle étoit enfoncée, de façon à faire croire qu'elle étoit consumée. Ce symptome est produit par des convulsions longues & souvent réitérées de ces parties.

La déglutition même des choses humides, empêchée si long-tems venoit de la paralysie des muscles du pharinx; voyez là-dessus l'Observation xxvii. Langius a observé autrefois la même chose dans Marguerite de Spire. Celle dont parle Citesius, recouvra le mouvement de ses membres après six mois de paralysie, mais elle ne pouvoit point avaler; peut-être que la fiévre & une trop longue abstinence, ayant brisé & atténué la pituite épaisse, l'avoient fait passer dans les nerfs, c'est du moins le sentiment de *Citesius*, *pag.* 173.

Je crois que la fille, dont il eſt queſtion, n'a été tourmentée ſi cruellement que par quelques gouttes de liqueurs tombées dans la trachée artere. Car elle n'eut pas de repos qu'elle ne les eût rejettées en touſſant ou en vomiſſant. En effet, lorſque nous mangeons & que ce que nous prenons, au lieu de paſſer dans l'œſophage tombe dans la trachée, il deſcend dans le poumon. Je crois qu'elle recouvra la déglutition & la vûe, parce que les humeurs ſuperflues avoient été conſumées, attenués & évacuées par les pores de la peau, en partie par les grandes douleurs qu'elle avoit ſouffertes dans les convulſions, en partie par la longueur du tems qu'avoient duré ſes peines. On avoit obſervé qu'après ſes convulſions il paroiſſoit des ſueurs épaiſſes & viſqueuſes qui jauniſſoient par l'agitation forte & continuelle de ſes membres. Cette couleur ſe voit ordinairement dans le lait batu.

Enfin ſon appetit s'étoit rétabli, parce que la cauſe de la maladie ayant été détruite, le ſang avoit repris un mouvement régulier ; & s'il eſt vraiſemblable qu'il n'y a aucun ferment, quand il n'y a rien dans le ventricule, il faut bien qu'il s'en ſoit formé, puiſqu'elle avoit déſiré quelque aliment capable de détruire l'acidité ; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'elle ait demandé du lard, nourri-

ture qu'elle avoit accoutumé de prendre.

J'ajouterai ici l'hiſtoire d'une abſtinence de ſix ſemaines dans un habitant de la Haye qui étoit de ma connoiſſance ; il étoit âgé de 48 ans, il avoit une pierre dans le rein & des ulceres dans le bas-ventre. Les Médecins penſoient que le méſentere étoit intéreſſé. En 1651, vers la fin de may il lui prit un évanouiſſement ſi conſidérable, qu'on appella les voiſins à ſon ſecours, croyant qu'il alloit mourir, néanmoins il revenoit à lui de tems en tems, mais le lendemain il retomboit dans le même accident, & étoit obligé de reſter couché. *Stratenus* qui en avoit ſoin, n'ayant pas pu le ſoulager, on appella *Liebergius* qui n'eut pas plus de ſuccès l'eſpace de plus de 14 jours : Enfin le malade devint ſi foible qu'il reſta dans un évanouiſſement continuel pendant ſix ſemaines, ne donnant aucun ſigne de vie, car il ne prenoit aucun aliment ſolide ni liquide, il n'alloit point à la ſelle, il n'urinoit point, ne touſſoit point, ne reſpiroit point, en un mot il n'avoit ni mouvement ni ſentiment, & ſi on en excepte un leger mouvement convulſif des yeux & d'une épaule, il étoit dans ſon lit comme s'il étoit mort, les arteres manquerent de pulſation, on ne s'appercevoit nullement qu'il reſpiroit en approchant un miroir

ou une plume de sa bouche, & son état n'étoit différent de la mort que parce qu'il n'étoit pas tout-à-fait froid.

A la fin étant revenu un peu à lui, on lui fit prendre quelque chose pour le ranimer un peu, & insensiblement il reprit ses forces, sa femme qui étoit devenu enceinte quinze jours avant sa maladie, le nourrit de son lait pendant onze mois. Son corps pendant sa maladie n'étoit qu'une croute qui tomba au moyen d'une décoction de raves. Toute la peau du dos sur laquelle il s'étoit couché, s'étoit enlevée, elle revint par l'application des emplâtres.

Il est bon de remarquer que ses cheveux qui étoient blancs, tomberent, & qu'il lui en revint de noirs, que sa vue étoit devenue meilleure & qu'il voyoit sans lunettes.

Après cette fâcheuse maladie, il ne fut pas exempt pendant six ans d'ulceres intérieurs, car il lui arrivoit trois ou quatre fois l'année d'avoir une évacuation considérable de pus, que certains signes lui annonçoient, néanmoins sa femme devint deux fois grosse dans cet espace de tems.

Je me souviens qu'au commencement de l'Autonne de l'année 1673 je fus appellé pour voir la femme de *Schinkel* qui étoit attaquée d'une fâcheuse maladie, & sans connoissance; elle resta plus d'un mois dans cet état sans prendre aucun

aliment, & trois semaines sans prendre de boisson. C'est de quoi fut témoin M Coek, qui lui rendit plusieurs visites enfin elle mourut de cette maladie.

Borellus, observ. 35. cent. 3. pag. 224. fait mention d'un Chartreux qui demeura deux mois malade sans manger; car il rejettoit tout ce qu'il prenoit, & s'il s'efforçoit d'avaler quelque chose, il le vomissoit sur le champ. Il resta quatre mois dans cet état. Son ventre étoit si fort retiré qu'on voyoit à l'abdomen les impressions des vertebres. Il faut que ce malade, ajoute l'Auteur, se soit soutenu avec quelque humeur visqueuse semblable à celle des limaçons.

OBSERVATION XVI.

Matiere noire comme la poix rendue par les selles & par le vomissement.

COMME il s'amasse dans nos corps différentes humeurs nuisibles selon nos diverses dispositions, il y a aussi différens moyens de les évacuer. J'ai eu entre les mains deux malades, un homme & une femme qui rejettoient par haut & par bas une matiere noire comme de la poix. Quelquefois cette matiere étoit

seule, quelquefois elle étoit mêlée d'excrémens. Ils devinrent tous deux fort maigres, prenant très peu d'aliment; ils eurent un peu de fiévre à l'approche de la mort. La cause de leur maladie avoit été dans l'un la mélancholie, & dans l'autre l'yvresse. Ils se plaignoient tous deux d'une douleur de côté, & avoient fort mauvaise couleur.

REMARQUES.

Plusieurs ont été long-tems à disputer sur l'endroit d'où pouvoit venir cette matiere noire. Pour moi, je n'ai jamais douté qu'elle ne fût venue des vaisseaux sanguins. *Galien*, *lib.* 5. *cap.* 5. *de loc. affect. & 6. ejusd. cap.* 1. dit, après *Hippocrate*, *lib.* 5. *de morb. popular.* qu'on vomit souvent du sang qui vient du foie ou de la rate.

Cette sorte de déjection est très-dangereuse. Aussi *Didonée*, *Obs.* 26. *p.* 64. assure-t-il n'avoir jamais vû Malade en revenir. Car quoique le vomissement de sang ait souvent cessé pendant plus d'un an; il ne laisse pas de revenir, & d'emporter le Malade en peu de tems, ou bien il dégénére en ascite.

On peut consulter là dessus *Marcel Donatus*, *Hist. med. mirab. lib.* 4. *cap.* 9. *Dodonée*, *cap.* 26. *Rhodius*, *Obs. med.* 64. *Cent.* 2. *Sculet. Armam. Obs.* 73.

Les déjections noires, dit *Hippocrate, lib.* 4. *Aphor.* 21. comme le sang noir, lorsqu'elles se font d'elles-mêmes, soit qu'elles soient accompagnées de fièvre ou non, sont de mauvais augure. *Le même dans l'Aphor.* 22. si au commencement des maladies, il se fait des évacuations de bile noire par haut ou par bas, le Malade est en danger de mort. Dans l'*Aphor.* 23. si un malade est atténué par des maladies chroniques ou aigües, par des plaies, &c. & qu'il lui survienne des déjections d'une bile noire ou de sang noir, il mourra le lendemain. Et dans l'*Aphor.* 25. le sang qui sort par en-haut, quel qu'il soit, est un mauvais signe; mais s'il sort par en-bas, & qu'il soit noir, c'est un bon signe. C'est là le sentiment d'*Hippocrate*, si le corps est mal disposé, ou s'il y a de la fièvre, comme il s'en explique plus clairement, *liv.* 7. *Aphor.* 37. car il peut arriver que quelqu'un en bonne santé, ayant quelque suppression, comme des menstrues dans les femmes, & des hémorrhoïdes dans les hommes, se trouvent bien d'un vomissement de sang, si les intestins ne sont point blessés. J'en rapporterai un exemple dans l'Observation 17.

Th. Bartholin, *Cent.* 3. *Hist.* 36. *p.* 76. fait mention d'un Danois, âgé de 60 ans, qui avoit eu dans certains tems de l'an-

née un vomissement considérable de sang, & cela avoit duré trente ans, sans avoir altéré sa santé, & sans qu'il eût encouru aucun danger.

Mais dans un état contre-nature, un pareil vomissement de sang dénote que le foie, ou la rate, ou le mésentere est intéressé : c'est ce que confirme encore la tristesse & la couleur pâle du visage de ceux qui en sont attaqués.

A l'ouverture de nombre de ces cadavres, on a remarqué que la rate étoit comme une masse de sang coagulé, dont la consistance étoit si molle qu'elle s'en alloit en la touchant, comme disent, *Dodonée & Plater, lib. 2. Obs. p. 469.* *Bonet, Médecin. Septentr. lib. 3. sect. 5. cap. 4. p. 528.* dit qu'on l'avoit appellé chez un Conseiller de Neufchâtel, âgé de 60 ans, & attaqué de vertige & d'une cardialgie. Il étoit évanoui, & avoit jetté par bas une humeur noire, en rendant un lavement. Les cardiaques le firent revenir à lui. On vint à minuit chez M. Bonet lui demander du secours, dans une syncope qui étoit survenue : quand ce Malade étoit éveillé, il balbutioit, & ses forces étoient entiérement abattues. On lui donna un second clystere, & il rendit beaucoup de sang noir : au bout de quelques mois, il vomit une humeur noire comme de l'encre : enfin, après être retombé dans les mêmes ac-

cidens bien des fois, il mourut. On fit l'ouverture du cadavre, & on trouva la rate carcinomateuse & à moitié rongée, elle étoit noire en dehors & en dedans, & étoit appuyée sur le ventricule.

Mais il y a bien des reflexions à faire sur la route qu'a tenu le sang pour parvenir à l'estomac. L'opinion des Anciens & de plusieurs Modernes est que ce sang y est parvenu par les *vaisseaux courts*.

Bauhin, *Varole*, *Riolan & Rolfinkius* disent qu'il y a une communication de la rate au ventricule, au moyen des vaisseaux courts. *Riolan dans son Antropologie*, *liv.* 2. *ch.* 17. assure avoir remarqué que ceux qui avoient mal à la rate, rejettoient souvent par haut & par bas une grande quantité de sang. Il parle, à ce sujet, d'un Conseiller qui en mourut. Il en fit l'ouverture, & trouva le vaisseau court, large du petit doigt, & ouvert dans le ventricule.

Th. Bartholin que nous avons cité cidessus, confirme son opinion, & assure avoir vû dans ces cadavres les vaisseaux courts tuméfiés & remplis de sang. C'est aussi le sentiment de *Columbus*, *Rerum anatom. lib.* 15. *pag.* 462. où il parle du Cardinal *Cibus*, qui étoit mort d'un vomissement de sang & de déjections noires. A l'ouverture de son corps qu'il fit en présence de *Brassavolus*, il trouva la veine qui sortoit de la rate, extrême-

ment gonflée, & beaucoup de sang épanché dans les intestins. *Valverda, lib. 6. cap.* 5. est dans la même idée. *Spigelius de hum. corp. Fabric. lib.* 8. *cap.* 14. a remarqué qu'en pressant la rate, le ventricule se rempliſſoit d'un sang qui venoit par le *vaisseau court*, & qu'au contraire en pressant l'estomac la rate se gonfloit.

Bonet, Med. septentr. collat. lib. 3. *de infimo ventre, sect.* 7 *p.* 547. fait mention d'une femme grosse qui vomiſſoit le sang. Elle avoit la rate très-grande & enflée, & le vaisseau court, plus gros qu'une plume à écrire : il partoit de la rate, & alloit se répandre dans l'estomac : il s'y partageoit en plusieurs rameaux, dont un s'ouvroit dans le ventricule ; ce qu'on démontroit en y introduisant un stylet, les autres rameaux s'inseroient dans sa tunique extérieure. Près de là paroiſſoit encore un autre vaisseau qui partoit encore de la rate, pour aller se décharger dans l'autre viscére : mais il étoit moins considérable, & donnoit communication de l'un à l'autre.

D'ailleurs, le ventricule rempli du tiers de sang grumelé, étoit assez sain, mais à peine paroiſſoit-il quelque vestige de sang dans les vaisseaux sanguins, excepté dans l'aorte & dans la veine-cave, qui en renfermoit un peu de coagulé. De cette communication de vais-

ſeaux, quelqu'un pourroit conclure qu'il peut paſſer du ſang de la rate dans l'eſtomac : mais cela n'eſt pas bien certain. Car quoique les veines de tout le corps rapportent le ſang que les artéres ont conduit par toutes les parties, & que les valvules empêchent cette liqueur de retourner ſur ſes pas, les veines du ventricule ne ſont point toutes conſtruites de la même maniere : car il y en a où l'on ne trouve aucune valvule ; de ſorte qu'en les preſſant dans les cadavres, le ſang monte ou deſcend ſelon la détermination qu'on lui donne. Les vaiſſeaux les plus ſenſibles ſont au nombre de quatre ; ſçavoir, 1°. les vaiſſeaux courts qui tranſmettent le ſang du ventricule dans le rameau ſplenique, & non point dans la rate ; de ce rameau, il paſſe dans la veine-porte. 2°. La veine du côté droit ſituée un peu au-deſſous de l'orifice inférieur de l'eſtomac, & qu'on appelle *Gaſtro-épiploïque droite*. 3°. La Gaſtro-épiploïque gauche qui eſt de l'autre côté, qui fournit des rameaux au ventricule & à l'épiploon. 4°. La Gaſtrique droite, que d'autres appellent *petite pilorique*, qui part du tronc de la veine-porte. Toutes ces veines communiquent enſemble ſans qu'il y paroiſſe de valvules.

Je rapporte ceci ſur le témoignage de M. Nuck, qui s'en étoit éclairci, ſoit

en pressant le sang de ces vaisseaux, soit en y injectant des liqueurs, soit en les soufflant, car l'air & les liqueurs poussés dans le *vaisseau court*, passent dans les *Gastriques*.

Pozzis, dans le Journal d'Allemagne, an. 4. Obs. 30. p. 32. rapporte qu'il a vû dans le cadavre d'une Baronne le vaisseau court sans valvules : il n'est donc pas surprenant qu'à l'ouverture du Cardinal Cibus, on ait pû faire passer le sang du ventricule à la rate, & de la rate au ventricule par la seule pression.

Lower, Tract. de Corde, cap. 5. pag. 205. ne veut pas qu'il passe rien de la rate au ventricule, ni du ventricule à la rate, provenant des rameaux de l'artére cœliaque. La troisiéme branche de l'artére cœliaque, dit-il; qui est la plus considérable, se divise en deux rameaux, dont le premier s'avance vers le côté de la rate, & lorsqu'il approche de ce viscére il se bifurque, & envoye une ramification au fond de l'estomac, & une autre à la rate. Le second rameau s'avance un peu plus loin, près de l'autre partie de la rate; c'est-là qu'il se divise en quatre petites branches, dont deux vont à la rate, & les autres vont se répandre dans les tuniques du ventricule. Il assure avoir fait des injections d'encre ou de lait dans ce rameau, & avoir remarqué que, quand la liqueur étoit par-

venue à l'endroit où il se divise en deux ou en quatre ramifications, elle passoit en même tems à la rate & au ventricule.

Il n'est pas vrai-semblable que la communication de ces deux viscéres, & le transport du sang au ventricule se fassent par les veines de la rate : car de même que les artéres qui transportent le sang au foie, au pancreas, au duodenum, à l'estomac, à la rate & à l'épiploon, proviennent d'un seul tronc, de même les veines de toutes ces parties qui rapportent le sang que les artéres y avoient porté, se réunissent, & viennent se décharger dans la veine-porte ; de sorte que les veines qui se trouvent entre l'estomac & la rate, sont formées par des rameaux provenans de ces deux viscéres, & ne font qu'un seul tronc qu'on appelle vaisseau court ; mais le sang qu'il renferme, & dont une partie appartient à chaque viscére, prend sa route de son côté, & va se rendre dans la veine-porte sans se confondre,

Platerus, *Obs. lib.* 3. *p.* 748. 751. *& lib. de Vomit. caus. cap.* 8. *pag.* 638. veut que le sang noir qu'on rejette par haut ou par bas provienne des vaisseaux mésentériques, qui gagnent le ventricule, & qui se sont ouverts par l'âcreté du sang corrompu.

Sylvius Deleboë est du même senti-

ment, mais il fait venir ce sang du pancreas, & assure que si cette évacuation ne se faisoit pas, il s'y formeroit un ulcére.

Mais ce qui prouve que l'opinion de ceux qui croyent que le sang passe de la rate dans la cavité du ventricule par les vaisseaux courts & mésentériques, n'est point soutenable, c'est que ces vaisseaux se perdent entre les tuniques de l'estomac sans pénétrer jusques dans sa cavité, autrement le sang s'y épancheroit continuellement. Quand cela arrive, c'est parce que ce fluide ayant acquis de l'âcreté dans des corps mal disposés, fermente, brise les vaisseaux qui le renferme, & s'épanche dans le ventricule. *Willesius* confirme ce que j'avance, lorsqu'il dit, *de scorb. cap.* 2. qu'en cette occasion, le sang est plus salin, & par conséquent plus propre à briser les vaisseaux dans le tems de l'orgasme. Pourquoi cet accident n'arriveroit-il pas à ces parties comme à toutes les autres, en les dilatant ou en les déchirant ? Pourquoi le sang agité par une fermentation extraordinaire ne sortiroit-il pas de ces vaisseaux brisés, & ne s'épancheroit-il pas dans l'estomac ?

On a remarqué dans les cadavres des personnes mortes de vomissement de sang, que les vaisseaux plus gros par l'orgasme, étoient cependant vuides &

dilatés à l'excès du côté du ventricule, dans lequel l'épanchement s'étoit fait. Ces remarques ſont confirmées par *Thonerus*, qui, *lib.* 3. *Obſ. pag.* 140. fait mention d'un Profeſſeur de Métaphyſique, qui mourut d'un vomiſſement de ſang cauſé par une trop grande quantité de vin & un trop grand mouvement de corps. On en fit l'ouverture, & on trouva l'aorte & la veine-cave, vers les lombes preſque vuides. On ne trouva dans les autres vaiſſeaux qu'une humeur mucilagineuſe un peu teinte de ſang, & l'on remarquoit que ceux qui conduiſoient le ſang à l'eſtomac, étoient extrêmement dilatés.

Wedelius a obſervé les mêmes choſes dans une femme groſſe, & *Plater*, *lib.* 2. *Obſ. p.* 472. dans une Dame diſtinguée par ſa naiſſance.

Le ſujet pourquoi les vaiſſeaux courts dans ceux qui ſont morts de vomiſſement de ſang, ont acquis une dilatation ſi conſidérable, ne peut être, ſelon moi, que l'orgaſme extraordinaire des liqueurs, & les obſtructions dans les vaiſſeaux gaſtriques que fournit la veine cœliaque, & qui vont auſſi à la rate. Car il eſt aiſé de voir que leur plénitude & leur diſtenſion, ne viennent que du ſang qui, ne pouvant être tranſmis dans la veine cœliaque à meſure que les artéres l'apportent, regorgent en partie dans les

autres vaisseaux, & remplit en partie le vaisseau court.

OBSERVATION XVII.

Menstrues rendues par le vomissement.

NOus avons rapporté dans la premiere Centurie *Obs.* 19, un exemple de mois rendus par les paupiéres, & *Obs.* 79, nous avons fait mention d'une femme qui les rendoit par les mammelles. Celle, dont il s'agit ici, est une fille qui a servi autrefois mes parens. Quand ses mois devoient venir, elle en étoit quitte pour vomir beaucoup de sang ; c'est de quoi j'ai été souvent témoin moi-même. Cette évacuation ne lui faisoit point de mal, & ne diminuoit rien de sa vivacité ni de sa gayeté.

REMARQUES.

Quand les regles des femmes ne peuvent venir à cause de l'obstruction des vaisseaux sanguins de l'uterus, elles cherchent une autre route, telle que celle dont nous avons parlé dans l'*Obs.* 19, de la premiere Partie. Mais il est rare que cette évacuation se fasse par le vomissement.

Th. Bartholin, *Cent.* 5. *Hiſt.* 32 rapporte l'hiſtoire d'une femme qui avoit eu une ſuppreſſion de ſes regles pendant un an, & qui chaque mois, dans des tems reglés vomiſſoit du ſang grumelé, ſans ſentir de douleur à la region de la rate. On trouve de pareils exemples dans *Braſſavolus*, *Comment. ad Aphor.* 32. *Hippocr. Sect.* 5. dans *Dodonée*, *med. Obſ. cap.* 26. *Benivenius cap.* 41 *Amat Luſit. Cent.* 2. *curat* 17. *Langius Epiſt.* 40. *lib.* 1. *Verſaſch. Obſ. med. cap.* 13. *Ruland. Cent.* 3. *Obſ.* 4. *Cent.* 4. *Obſ.* 67. *Horſt. Part.* 2. *Obſ. med. lib.* 1. *Obſ.* 32. *Miſcell. Germ. Dec.* 1. *an.* 1. *Obſ.* 95. *pag.* 224. *Dec.* 2. *an.* 2. *Obſ.* 101. *p.* 251. *Blancard, collect. medico-phyſ. Cent* 1. *Obſ.* 69.

Timæus. *Caſ. med. lib.* 4. *cap.* 12. *p.* 211. rapporte l'hiſtoire d'une Dame de quarante ans, qui n'avoit point ſes regles depuis plus de deux années. Elle vomiſſoit tous les mois beaucoup de ſang, au quatriéme quartier de la lune. Un Chirurgien s'aviſa de lui donner des remédes pour arrêter le ſang & le vomiſſement : mais la Dame ſe trouvant fort mal de ce procédé, eut recours à *Timæus*. Celui-ci guidé par l'*Aphor.* 32. *d Hippoc. Sect.* 5. ſe propoſa de rappeller le ſang du côté de la matrice, comme l'endroit de ſa deſtination, ſans rien omettre de ce qui pouvoit remplir ſon deſſein. Mais voyant que les meilleurs remédes de-

venoient inutiles, & qu'elle ne manquoit pas d'avoir ses vomissemens tous les mois, sans que sa santé en fût altérée, il fut d'avis de quitter son dessein, & d'abandonner le tout à la Nature. Or ces sortes d'évacuations périodiques durerent jusqu'à quarante-huit ans, qu'elles cesserent d'elles-mêmes. Le reste de son âge se passa dans plusieurs incommodités, comme c'est assez l'ordinaire au sexe, après la perte de leurs évacuations menstruelles.

Ceci doit servir d'instruction pour ceux qui s'aviseroient de vouloir arrêter ces vomissemens de sang par l'usage des astringens, quand les mois sont supprimés. Ce n'est qu'après avoir rétabli cette évacuation par les voies ordinaires qu'on peut employer ces moyens; autrement on exposeroit la vie de la Malade. On en peut voir un exemple dans *Wedelius, Opiolog. lib.* 2 *Sect.* 3. *cap.* 3 *p.* 146.

Rhodius, Obs. med. Cent. 2. *Obs.* 64. rapporte qu'à Padoue, deux femmes, dont une étoit Religieuse, l'autre gardoit le célibat, avoient un vomissement de sang, quand elles étoient dans le tems de leurs regles : elles en avoient même des pressentimens : quand le Médecin vouloit l'arrêter, il survenoit différens accidens, qui n'étoient détruits que quand le vomissement étoit revenu *Roder. à Castro, lib.* 1. *de morb. Mulier.*

c. 2. *p.* 101. dit avoir guéri la *Comtesse Jeanne* à Ville-Franche. Quand elle n'avoit pas vomi une quantité suffisante de sang tous les mois, elle avoit la fièvre & plusieurs autres accidens fâcheux.

On lit dans *Panarole jatrologism. Obs. med.* 1. *Pentecost.* 1. *p.* 4. l'histoire d'une femme de soixante-dix ans, qui n'avoit jamais eu d'autres évacuations menstruelles. On trouve un grand nombre de pareils exemples dans *Schenckius*, *lib.* 4. *Obs. med.*

Mais on demande par quelle voie ce sang peut parvenir dans le ventricule.

Il est vrai qu'on n'apperçoit point aucune route particulière, qui de l'utérus aille à l'estomac. Mais comme le sang des regles ne trouve point de passage par l'endroit ordinaire, il fermente, il monte avec impétuosité, & se porte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, jusqu'à ce qu'il trouve une sortie par où il puisse se décharger. Les vaisseaux méseraïques peuvent fournir ce sang aux intestins, ceux-ci au ventricule : les artères mêmes qui sont répandues entre les tuniques de l'estomac, peuvent fournir ce sang à ce viscére.

Hippocrate, *lib.* 1. *de Morb. mulier. Sect.* 5. *p.* 592. dit que les femmes qui n'ont point d'hommes, sont plus sujettes que les autres à cet accident. La raison est que celles qui ont eu un ou

plusieurs enfans, ont les vaisseaux destinés à l'évacuation des regles très-dilatées. Les vuidanges ne contribuent pas peu à cette dilatation.

Quand une femme, qui vomit du sang, a ses regles, dit le *même Hippocrate*, *Aphor.* 32. *Sect.* 5, elle est délivrée de son vomissement. *Celse*, *lib.* 2. *cap.* 8. confirme ce sentiment. Ainsi, quand il arrive un vomissement de sang par la suppression des mois, il ne faut point différer d'en rétablir l'évacuation par des remédes convenables. On peut voir le succès de cette pratique *dans Dodonée*, *Obs. med. cap.* 26. *p.* 67. *Amatus Lusitanus*, *Curat. medic. cent.* 2. *Curat* 17. *p.* 148, parle d'une femme en couche qui n'eût point de vuidanges. Ce qui lui causa de la fievre avec des inquiétudes, accompagnées de cephalalgie & d'une grande soif. Mais le lendemain elle jetta beaucoup de sang par la bouche & par les narines, après quoi la douleur de tête & les autres symptomes diminuerent. Le jour suivant on lui appliqua les ventouses aux cuisses, on lui donna du *syrop Bisantin* sans vinaigre; enfin on détourna le sang par d'autres différens topiques. Ces moyens réussirent & la rétablirent parfaitement.

OBSERVATION.

OBSERVATION XVIII.

Balle de plomb avalée & rendue par les urines.

IL n'y a point de remedes qu'on ne mette en uſage, quand on ſouffre cruellement & ſans relâche. On brûle, on coupe, on ampute, ſans que le malade s'y oppoſe; & dans l'eſpoir d'être ſoulagé, il n'y a point de choſes dégoutantes & même dangereuſes qu'il ne prenne. M. Hannemannus, célébre Profeſſeur de Philoſophie, m'en a fourni dernierement un exemple.

Une femme tourmentée d'une colique, ſuivit le conſeil que lui donna quelque perſonne, d'avaler une balle de plomb. Elle en ſouffrit des douleurs les plus cruelles, mais enfin elle la rendit par les urines. Je tiens cette hiſtoire, dit Hanneman, d'Agrippa, fameux Médecin en Alſace, qui me l'a aſſurée véritable.

REMARQUES.

Quoique je ſois perſuadé que peu de perſonnes ajouteront foi à cette hiſtoire, je ne ſçaurois néanmoins me déterми-

ner à la rejetter, à cause de nombre de pareils événemens que plusieurs grands hommes dignes de foi, rapportent.

Voici ce qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, an. 1668. C'est le Docteur Fairfax qui écrit cette histoire à M. Oldenburgius. Madame Eliot, dit-il, femme pâle, puissante, & d'un âge médiocre, sentit pendant plusieurs années des douleurs dans le bas-ventre. Elle se laissa persuader par un voisin qui, dans pareil cas, s'étoit soulagé en avalant deux balles de plomb, de suivre son exemple. Le succès répondit aux espérances qu'elle avoit conçues; mais dans la suite les douleurs revinrent avec usure. Après quinze ans de souffrances, elle se mit entre les mains d'un Apothicaire qui lui prescrivit une poudre. Après en avoir fait usage pendant quelque tems, un matin qu'elle lâchoit de l'eau, il sortit avec les urines un corps qui lui fit faire les hauts cris. Ne sçachant ce qui lui avoit causé tant de mal, elle versa ses urines par inclination, & trouva dans le fond un corps qui paroissoit un calcul d'un jaune rouge, presque de la grosseur du pouce; mais l'ayant brisé avec un marteau, il se sépara une croûte qui entouroit une petite balle qui parut de plomb, après l'avoir ratissée avec un couteau.

Par quelle route cette balle eſt-elle paſſée pour aller à la veſſie ?

Pluſieurs veulent que ce ſoit par les vaiſſeaux lactés qui vont aux reins ; ils n'entendent pas les vaiſſeaux qui gagnent les mammelles en y tranſportant le chyle, mais ceux qui prennent un chemin pluscourt, c'eſt-à-dire, par quelques petits rameaux lactés, qui du réſervoir du chyle, vont s'inſérer aux veines émulgentes. Conſultez là-deſſus *Th. Bartholin, lib. 6. de lact. Thorac. & cap. 6. de venis lact.* Mais *Warthon adenogr. cap. 15. p. 91.* n'eſt point de ce ſentiment. D'autres veulent que ce ſoit des vaiſſeaux lymphatiques ; mais ils tranſportent plutôt des reins au reſervoir du chyle quelque liqueur, qu'ils ne la portent aux reins mêmes.

D'autres parlent de quelques conduits trouvés dans l'inteſtin cœcum, qui communiquoient avec les reins. Mais cette découverte regardoit une choſe extraordinaire, & qui n'étoit qu'un jeu de la nature ; ainſi elle ne doit pas avoir ici lieu.

Cependant pour ne point éluder l'explication de ce phénomène, & ne point rapporter des conjectures ſur une choſe ſi obſcure, il eſt vrai-ſemblable que la choſe s'eſt faite d'une maniere contre nature, & que ces corps durs ne ſont point parvenus dans la veſſie par les

voies ordinaires, mais qu'ils ont pénétré ou déchiré les parties, & se sont fait insensiblement un chemin pour y parvenir.

Il ne paroît pas ridicule de dire que cette balle de plomb étant parvenue dans l'intestin ileum, a écarté ses fibres & celles de la vessie à force de les frotter, & qu'elle est sortie avec les urines. J'embrasse cette opinion d'autant plus volontiers, que je trouve un pareil exemple dans *Claudinus*, *Resp. med.* 40. *p.* 147. au sujet d'un enfant de 7 à 8 ans.

Cet enfant, dit-il, avala en badinant une épingle longue de deux travers de doigt. Il souffrit de grandes douleurs de reins & de vessie les deux premieres années, car il garda cette épingle cinq ans; il jetta par les urines des graviers, de petites pierres, des vers vivans, une matiere puante & noire, après avoir fait usage d'eaux minerales chaudes. Un jour qu'il avoit beaucoup de peine à uriner, & qu'il s'efforçoit pour en venir abour, il retira de l'urethre une épingle dont la pointe paroissoit à l'entrée du canal. Elle étoit enveloppée, surtout vers le milieu, d'une matiere platreuse, de couleur cendrée, ayant assez la figure du noyau d'une olive. Quant à la matiere fœtide & aux vers, il est certain qu'ils n'ont pas été engendrés ni dans les reins ni dans la vessie, puisque la sortie ne fut

point précédée de douleur aigue, & que l'enfant ne souffrit point en les rendant avec les eaux thermales. Ainsi *Cabisius*, dont Claudinus rapporte le sentiment, pense que l'épingle avoit pratiqué une issue des intestins dans la vessie, par où cette matiere & les vers s'étoient introduits. Si quelqu'un me demande, ajoute l'Auteur, dans quel intestin & dans quelle partie de cet intestin ou de la vessie cette ouverture a été faite, je répondrai que probablement c'est à l'ileum & à la partie qui touche à la vessie ou au colon & à la partie voisine du fond ou postérieure de la vessie.

Si quelqu'un m'objecte que l'enfant auroit dû sentir de la douleur dans le tems que l'épingle se faisoit un passage. Je répondrai qu'une solution de continuité faite peu-à-peu n'est point douloureuse, & que la tête de l'épingle n'a point dû avoir de peine à passer avec le tems par le trou fait par la pointe, puisque nous voyons tous les jours des balles de fusil restées dans une partie, sortir au bout d'un tems par un autre côté.

Qu'on ne me dise pas non plus, continue l'Auteur, que les plaies pénétrantes des intestins & de la vessie sont mortelles; car le passage dont il s'agit, ayant été fait insensiblement & sans violence, n'a point produit de douleur, & par-

conséquent ne doit pas être mis au nombre de ces déchiremens dont parle *Hippocrate & Galien*, *Aphor.* 18. & 24, *Sect.* 6.

L'Auteur de la République des Lettres, *Janv.* 1668. *p.* 44, fait mention d'une aiguille entourée d'une matiere tartareuse, trouvée dans l'uretere droit, à l'ouverture d'un cadavre. Elle avoit produit un abscès dont le pus s'étoit épanché dans le bas-ventre, & avoit causé la mort quelques mois après. Cette aiguille n'avoit pu pénétrer dans cette partie, qu'en perçant quelqu'un des intestins grêles & la duplicature du peritoine qui recouvre l'uretere.

Nous avons parlé, *tom.* 1. *Obs.* 58, de l'union d'un intestin avec les autres parties du bas-ventre, comme le peritoine, qui fut suivie de l'excrétion des matieres par l'ombilic. Nous avons encore fait mention de cet intestin uni au rein, qui a donné lieu aux déjections stercorales par les lombes.

Thiermairius, *lib.* 1. *cap.* 13. *p.* 190, raconte d'après Wepfer, l'histoire d'un homme sçavant, dont le bout de l'intestin rectum s'étoit bouché à la suite d'un ulcere, de sorte qu'il n'étoit pas possible d'en séparer les parois. Cet intestin rempli d'excrément, se colla à la vessie; qui se rompit, & donna passage aux matieres fécales; de sorte que ce pauvre homme jet-

toit les excrémens avec les urines, souvent avec des douleurs extrêmes. Si les excrémens étoient durs, les maux qu'il souffroit étoient aussi violens que ceux qu'on souffre dans la pierre ; ç'a été souvent une nécessité de les ramollir en faisant des injections dans la vessie.

J'ajouterai une proprieté de la vessie, qui rendra plus probable ce que j'avance, c'est que ses pores sont ouverts extérieurement, c'est-à-dire, que quelque corps peut passer plus aisément de dehors en dedans, que de dedans en dehors ; parce que ces pores se bouchent par des valvules. Cela se démontre en soufflant dans la vessie retournée d'une bête nouvellement tuée ; car l'air qu'on y souffle ne sçauroit y rester. Si l'on ôte l'urine encore chaude d'une vessie, *dit Borellus, Obs. microscop. 75. p. 36*, & qu'on la mette dans cette vessie après l'avoir retournée, l'urine ne pourra pas y être retenue ; parce que les valvules des pores de cette partie, qu'on apperçoit dans la vessie & dans les veines par le microscope, peuvent contenir des liqueurs dans la situation naturelle ; ce qui n'arrive pas, si on la renverse. Une expérience prouve encore cette vérité. Si on met de l'alun dans une vessie pour faire le magister (*Pharmacop. August. Mantiss. Hermet. p. 779*) quoique la vessie soit vuide & bien liée, l'alun ne laisse

pas de se dissoudre en la mettant dans l'eau tiéde.

On lit *dans les Transactions Philosophiques 1670. Oct. n. 65. p. 436. Jan. 1671. p.* 537, qu'un Médecin voulant connoître la route que prend l'urine, prit un chien à qui il fit boire beaucoup d'eau, & lia bien les ureteres. Il trouva la vessie vuide, & les ureteres au dessus de la ligature sans tumefaction. Le Médecin qui en fut surpris, ne s'en tint point là, il recommença la même expérience sur un autre chien. Il fit à chaque côté une petite ouverture par où il pouvoit lier les ureteres, & faire sortir l'urine de la vessie en la pressant avec la main. Ensuite il referma les plaies avec quelques points de suture, laissa boire le chien qu'il mit en liberté presque pendant trois heures; après quoi il rouvrit les plaies, comprima la vessie, & en fit sortir très-peu d'urine; les ureteres étoient tant soit peu gonflés au-dessus de la ligature.

Segerus, dans une lettre qu'il écrit à *Th. Bartholin*, *an 1661*, parle d'une balle qui s'étoit introduite dans la vessie. L'homme dont il s'agit, étoit grand & fort; il étoit âgé de quarante ans. Un Lithotomiste fameux avoit entrepris de le tailler, mais il n'avoit pu tirer la pierre, parce qu'elle étoit adhérante à la vessie. Enfin après avoir vécu quelque tems, sans aucune ressource, il mourut dans les

vouleurs les plus cruelles. On en fit l'ouverture, & la pierre qu'on trouva renfermoit une balle de plomb. On ne trouva aucune cicatrice à la veſſie, mais on en apperçut une petite dans l'aîne. Cet homme avoit ſervi étant jeune, & avoit dit ſouvent à ſes amis qu'il avoit reçû un coup de feu, ſans avoir jamais ſenti la balle. Il faut croire qu'elle étoit paſſée dans la veſſie, lorſqu'elle étoit pleine d'urine; que cette balle pendant vingt ans qu'elle y étoit reſtée, s'étoit couverte d'une matiere platreuſe ou tartareuſe, & l'aîne & la veſſie s'étoient cicatriſées.

Cette pierre péſoit deux onces, deux ſcrupules.

Le Journal d'Allemagne, an. 9. Obſ. 15. *p.* 222, fait mention d'un Capitaine qui avoit reçû un coup de fuſil du côté droit; laballe avoit pénétré dans la veſſie, & la plaie s'étoit cicatriſée; mais il ſentoit une peſanteur vers le pubis. Enfin il lui ſurvint une difficulté d'uriner avec tous les ſymptômes de la pierre. Mais comme il faiſoit de grands efforts pour uriner, la balle ſortit avec l'urine, étant de la groſſeur d'un gros pois de jardin. Ce Capitaine ſe porta bien, & n'en eut aucun reſſentiment dans la ſuite.

Dans les Remarques de l'Obſervation XXVI. du premier Volume, où nous citons *Bortholin, Cent. 6. Hiſt. 99*, il eſt queſtion d'un éclat de boulet qui perça

l'abdomen d'un soldat, au siége de Copenhague, & qui sortit long-tems après par les urines, sans qu'il en eût ensuite aucune incommodité. *Bartholin* ajoute que la nature cherche des détours cachés, quand elle manque de routes manifestes, & qu'elle sçait les ménager à propos, de peur de nuire à quelque partie.

La nature, *dit Fromman de Fascinat. lib. 3. part. 6. cap. 16 §. 9. p. 846*, fournit quelquefois des routes extraordinaires aux choses que la pesanteur entraîne, ou elle expulse par des voies étrangeres ce qui l'incommode, si elle ne le peut faire par les ordinaires. Mais en qualité de conservatrice d'elle-même, elle a soin d'envelopper le corps à qui elle livre passage, pour ne point laisser répandre de liqueur essentielle; elle les remue lentement & insensiblement, de peur qu'en déchirant les parties, il n'arrive une inflammation considérable, & elle travaille ensuite à rétablir peu à peu la partie qui a été blessée.

Nous avons parlé des corps durs & solides avalés par hazard, qui sont sortis dans la suite avec les urines. *Platerus, de miction. cap. 6. p. 835*, parle de petits os de volaille qui ont passés avec les alimens, & qui du rectum ulceré, sont sortis avec les urines, après s'être fait un passage par le col de la vessie.

Le Journal d'Allemagne, *an.* 2. *Obſ.* 77. *p.* 4, fait mention d'un petit os qu'un homme rendit en urinant.

Th. Bartholin, *Act. Haffn. vol.* 5. *cap.* 105. *pag.* 276, rapporte qu'un noyau de prune étoit couvert d'une grande quantité de matiere tartareuſe, & qu'il étoit ſorti par l'urethre avec les urines.

On lit dans *les Ephemerides d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an* 2. *Obſ.* 168. *p.* 266, l'hiſtoire de *Claudius Sohn*, âgé de 40 ans. Dans les douleurs nephretiques dont il fut tourmenté, il rendit une petite balle de plomb avec une petite pierre. Il rapporte que trois jours auparavant cet événement il avoit mangé des oiſeaux qu'on avoit tué à la chaſſe, & qu'il avoit avalé le plomb qu'on y avoit laiſſé.

J. Matth. Heſſus, *Hiſtor. rarior. cap.* 1. *& Diemerbroek*, *Anat. lib.* 1. *p.* 170, font mention d'une petite clef avalée par hazard, à laquelle s'attacha une matiere pierreuſe, & qu'on tira en cet état de la veſſie.

Nous avons rapporté dans l'*Obſ.* 26. *p.* 112. *tom.* 1, ce que dit *Alex. Benedictus*, d'une aiguille à tête, avalée en dormant, & ſortie par les urines dix mois après l'avoir avalée. *Diemerbroek*, *Anat. lib.* 3. *cap.* 6, parle d'une aiguille longue de trois travers de doigt, qu'on avoit avalé, & qu'on a trouvé dans la veſſie après la mort.

Il s'est trouvé une aiguille au milieu d'une pierre, au rapport d'*Ambr. Paré*, *liv.* 24. *ch.* 9, une femme avoit avalé une aiguille en travaillant; elle lui resta dans le corps un an entier; à la fin elle sortit par les urines. On trouve cette histoire dans *le Journal d'Allemagne*, *Déc.* 1. *Obs.* 3. *p.* 4.

Th. Bartholin, *Act. Haffn. vol.* 5. *cap.* 105. *pag.* 276. *& Scholtz. Consult. Med.* parlent d'une fille qui avoit avalé dix aiguilles, & qu'elle avoit rendu par les urines. *Langius*, *lib.* 2. *Epist.* 40. *p.* 676, raconte la même chose d'une autre fille qui en avoit avalé cinq par inadvertance. On rencontre une infinité de pareils exemples dans les Auteurs.

Diemerbroek, *anat. cap.* 173, assure que sa femme avoit avalé une aiguille d'une médiocre grandeur, & que trois jours après elle l'avoit rendu en urinant; que cependant elle n'en avoit ressenti aucune incommodité, tant qu'elle lui étoit restée dans le corps. J'ai fait usage de cette Observation dans la 35e de mon premier Volume.

On trouve dans *le Journal de Copenhague*, *vol.* 2. *p.* 158, le même accident arrivé avec une aiguille de léton & une balle de plomb. *Le Journal d'Allemagne*, *Déc.* 2. *an.* 1. *Obs.* 168. *p.* 267, fait mention d'une aiguille sortie par l'urethre. *Hurnius* parle d'une aiguille qui a pas-

sée à travers le scrotum. *Voyez l'Observ. 26 du premier Volume.*

Outre ces corps durs & solides, il y a des corps mols qui sont parvenus dans la vessie, & sont passés par l'urethre. *Scaramuccius* a communiqué aux Journaux d'Allemagne une chose étonnante & incroyable. Le frere Joseph, Capucin, dit-il, *Eph. Germ. dec.* 2. *an.* 1. *Obs.* 142e *p.* 345, vint il y a deux mois me consulter sur une Dysurie & une Strangurie dont il se sentoit attaqué. Malgré les remedes capables d'adoucir les parties lexivielles de l'urine, & d'empêcher l'exaltation des portions salines sulfurées, le malade souffroit de plus en plus. Cette augmentation de souffrance jointe à la pesanteur des reins & aux douleurs qu'il avoit ressenties à l'uretere du côté droit quelque tems auparavant, fit raisonnablement soupçonner qu'il avoit la pierre. La sonde confirma la vérité de ce soupçon ; c'est pourquoi le Chirurgien entreprit de lui faire l'opération. Après avoir fait l'incision & introduit les tenettes, il en tira une espece de corde couverte de sable. L'Opérateur la lava dans du vin, & s'apperçut qu'il ne se trompoit pas, & que c'étoit une corde de la grosseur du petit doigt. Tous les assistans en admiration interrogerent le malade, qui se ressouvint qu'ayant eu une grande soif il y avoit cinq mois, il

avoit bû de l'eau à même du seau d'un puits, & que l'avidité avec laquelle il avoit bû, l'avoit empêché d'appercevoir quelque chose qu'il avoit avalé avec peine, & qui l'avoit pensé suffoquer.

Alexandrinus, annot. ad cap. 14. libr. ad subst. facult. natural. vit avec étonnement des morceaux de racine de persil qu'il avoit mangé la veille, sortir avec les urines.

Nicolas Florentin, serm. 9. tract. 4. cap. 29, fait mention d'une personne qui, en urinant, avoit évacué des morceaux de champignons qui n'avoient pas été mâchés. Un homme, dit *Plutarque, lib. 8. sympos. Problem. 9. p. 295*, ayant souffert long tems d'une difficulté d'uriner, jetta par la verge un morceau de paille d'orge plein de nœuds.

Dans l'Observation 30e de la 2e Centurie de *Hildanus*, il est parlé d'un morceau de poumon sorti par les mêmes voies. Pour ce qui regarde les routes par où ces corps, & surtout la corde dont nous avons parlé, ont pu passer; je laisse cette question à décider à de plus habiles Anatomistes. Car il n'est point probable que ces corps aient passés dans les vaisseaux lactés, dans le reservoir du chyle, dans le canal thorachique, dans la veine souclaviere, dans la veine cave, dans le ventricule droit du cœur, dans

l'artere pulmonaire, dans la veine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur, dans l'aorte descendante, enfin dant les émulgentes, dans les reins & dans la vessie.

Je ne me souviens point d'avoir jamais lû dans aucun Anatomiste, que des aiguilles ou autres corps durs & solides qu'on aura avalé, aient été trouvés dans la veine cave, dans les ventricules du cœur, dans les poumons ou dans l'aorte de quelque cadavre.

On pourroit demander s'il est permis de faire prendre une balle de plomb ou mercure crud dans les coliques & dans les douleurs aigues des intestins. *Zacutus Lusitanus Prax. admirabl. lib. 2. Obs. 27. p. 154*, réussit dans une colique de *miserere*, en faisant avaler des balles de plomb. Un homme, dit-il, ayant mangé beaucoup de chataignes crues, ne put aller à la selle. Il avoit le ventre très-tendu & très-douloureux ; il sentoit comme une boule que les intestins entortillés formoient. Comme il étoit à l'agonie & dans une sueur froide, & qu'il rejettoit les excrémens par la bouche, je mis en usage tous les secours internes & externes, mais sans succès. Voyant donc que tous les remedes étoient sans effet, aussi bien que les bains d'huile que je lui avois fait prendre pour adoucir ses douleurs ; je lui fis avaler une

douzaine de petites balles de plomb, qu'on tire aux moineaux, & il s'en trouva soulagé. Je lui en fis reprendre 18 autres, qui le firent aller à la selle.

Ambroise Paré, *liv.* 16. *ch.* 58, recommande l'usage des balles de plomb frottées de mercure.

Velschius Hecatost. 2. *Obs. Phys. med.* 33. *p.* 19, fait mention d'une femme, qui dans une colique produite par un exomphale, avala trois balles de plomb tournées exprès; la plus grosse pesoit une dragme, elle en fut guerie. La balle qui fut prise la derniere, vint la premiere, & les deux autres qui étoient plus petites, ne vinrent qu'après. Chacun s'apperçoit que cela n'est arrivé que par la différence du poids. C'est donc un scrupule mal fondé de faire diminuer la pesanteur de ces balles; car, ajoute-t'il, elles doivent peser une once, ou du moins une demi-once; il ne seroit pas même inutile de les frotter de mercure.

Mais ce remède n'est pas aussi certain qu'on le veut faire croire; car elles restent souvent en chemin, non-seulement pendant quelques jours, comme il est rapporté dans le Journal d'Allemagne, *an.* 3. *Obs.* 315. *p.* 533, mais même souvent pendant toute la vie, & font beaucoup de mal, comme on le voit dans notre Observation.

Pour moi je pense qu'une balle de

plomb peut être utile dans ces maladies, quand les intestins greles sont tortillés ou repliés, ou quand une partie de l'intestin est entrée dans l'autre partie, encore faut-il que la partie qui entre dans l'autre soit inférieure. On peut consulter là-dessus *Columbus, lib. 15 de rar. in anat. p. 478. Sylvius Deleboï idea prax. med. lib. 1. cap. 15. Peyerus de gland. intestin, p. 81, 82. Blasius, Obs. med. 3. part. 2. p. 37*, dit avoir rencontré deux fois dans la pratique ces replis d'intestins, un dans lequel la partie supérieure renfermoit l'inférieure, & un autre tout contraire dans un enfant de 14 ans. *Ab Heers, Obs. 24. p. 214*, assure avoir trouvé à l'extremité de l'ileum, cinq replis considérables, de sorte que chaque replis étoit de la longueur d'un doigt; mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'un côté d'un volvulus étoit replié dans un sens, & l'autre dans un autre. *Riviere, cent. 3. Obs. 26*, dit que cet accident étoit arrivé à trois endroits de l'intestin à une même personne. J'ai vû dernierement la même chose à l'ileum d'un enfant. *Borrichius, epist. ad Barthol.* rapporte qu'un Médecin, au retour de la Jamaïque, lui avoit raconté que cette maladie étoit fort commune dans ce Païs-là, & comme endemique : ce qu'il avoit connu par l'inspection des cadavres.

Au lieu de balles de plomb, quelques-uns se sont servis de balles d'or, d'autres de regule d'antimoine, qui purge & décharge le ventre, & sort après l'opération. On peut la conserver ensuite pour l'employer au même usage.

On dit que le mercure crud est très-propre à cette maladie. *Nicol. Fontanus, respons. & curat. med lib.* 1. *p.* 85. raconte l'histoire d'un soldat attaqué de cette maladie, qui s'étant servi de trois balles de plomb sans soulagement, avoit été guéri en prenant du mercure crud.

Zacaias Lusitanus, lib. 2. *Obs.* 38. *p.* 155, rapporte qu'un Capitaine s'étant échauffé à jouer à la paume, & ayant bû de l'eau à la glace, tout en sueur qu'il étoit, sentit que le haut de ses intestins se tordoit, bien-tôt après il s'apperçut d'une tumeur ronde à l'ombilic, formée comme par une corde entortillée. Il eut recours à toute sorte de remédes pour se soulager dans les douleurs extrêmes qu'il souffroit; mais n'ayant trouvé aucun secours, il prit une livre de mercure qui eut le succès qu'il desiroit.

Un Sénateur Vénitien trouva dans le même remède le rétablissement de sa santé, au rapport de *Moinichen, Obs.* 6. On trouve dans *Rhodius, Obs.* 80. *Cent.* 2. *p.* 111, l'exemple d'un homme qui fut délivré d'un pareil mal en prenant quatre onces de mercure crud amalgamé dans

le miel rosat. On trouve quelque chose de semblable dans *Velschius Episagon.* 43. *p.* 27.

Ambroise Paré, liv. 20 *des Venins, ch.* 38, rapporte que *Marianus Sanctus* avoit connu plusieurs personnes, qui dans les vomissemens désespérés d'excrément, s'étoient sauvés la vie en prenant avec de l'eau trois livres de mercure.

Quoique je ne désaprouve pas l'usage des balles de plomb dans cette maladie, néanmoins j'aimerois mieux le mercure crud bien purifié, parce que l'intestin étant comme bouché par les replis, le mercure par sa pesanteur non-seulement affaisse les glandes, précipite les excréments, & distend les intestins, mais il pénétre encore par les routes les plus petites au moyen de ses particules subtiles, & prépare le passage à la matiere fécale. Je le ferois prendre après avoir donné des choses grasses, ou bien je les joindrois ensemble, de peur qu'il s'attache quelque partie de ce mineral à la substance muqueuse des intestins, comme cela peut arriver d'ailleurs, à cause de quelque humeur âcre & cachée dans ces parties.

Il faut aussi donner le mercure en grande quantité; car l'acide ou le salé qui se rencontre souvent dans les intestins, se joint à une petite quantité de mercure qui devient corrosif. Ce qui n'ar-

rive pas quand il y a beaucoup de mercure.

Il est certain que le mercure crud & préparé, c'est-à-dire, mortifié dans la graisse ou divisé, n'est point venimeux & ne fait point de mal, parce qu'il descend facilement à cause de sa fluidité & de sa pesanteur, & se rend sans perte de son poids, comme on le voit par expérience. *Abbeers, Obs. med.* 38. parle d'un Capitaine à qui un Prince étant à table, fit boire une livre de mercure dans un verre de vin. Ce Capitaine ne pouvant s'empêcher de rire, à peine eut-il fini de boire, qu'il rendit largement par bas le mercure, accompagné des débris du souper de la veille, & cela en présence de tout le monde. Il vécut plus de trente ans après, & avoit coutume de dire en riant, quand il étoit à table, qu'il avoit le secret de s'épargner des clystères.

Les ouvriers qui cherchent le cinabre naturel dans les mines, prouvent que le mercure crud ne fait point de mal, car ils en avalent en cachette; c'est pourquoi les inspecteurs les font aller à la selle en sortant des mines.

M. Prevost a connu un payſan qui, quand il vouloit aller à la selle tous les jours, prenoit deux onces de vif argent. Après les avoir rendu, il avoit soin de les bien laver pour les reprendre.

On a coutume à Padoue de donner du

mercure crud aux enfans qui ont des vers, selon le témoignage de *Rhodius*, *Obſ.* 85. *Cent.* 3. *p.* 195. Il assure que les habitans d'une Isle auprès des Moluques prenoient du mercure crud pour se conserver la santé, & pour guerir leurs maladies.

OBSERVATION XIX.

Délire & autres accidens survenus après avoir pris du sang menstruel.

LE Démon se sert de mille ruses pour exercer sa méchanceté dans ce monde, pour tromper & pour gagner les misérables mortels. J'en ai vû un exemple le 14 Avril 1684, tel que je n'ai jamais rencontré dans la Pratique.

Un Capitaine déja avancé en âge, qui demeuroit hors de la Hollande, ayant perdu sa femme, confia le soin de sa maison à une gouvernante. Celle-ci, après y avoir demeuré quelque tems, chercha non-seulement à lui marquer ses soins & son attachement à ses intérêts, mais encore à lui inspirer de l'amour. Le maître ne répondit pas à ses vûes, & l'obligea de les retourner d'un autre côte. Elle eut recours à des artifices déteſtables pour lui inspirer de l'amour.

Un jour que ce vieillard devoit partir de bon matin au mois de Mars, il dit à la gouvernante de lui préparer du vin avec des jaunes d'œufs, du sucre & des aromats. Elle le fit, mais elle y ajouta du sang de ses mois. Ce qui rendit cette préparation si colorée, que le maître s'en apperçut. Mais cette femme rusée lui répondit que c'étoit les jaunes d'œufs de Canards, qui dans cette saison, étoient trop rouges. Il se contenta de cette raison, & prit la potion. Mais quand il fut revenu le soir, il sentit de grandes douleurs, sans sçavoir à quoi les attribuer. Le sang lui sortit par le nez, par la bouche & par les oreilles; cette hémorrhagie continua, non avec la même force, pendant trois semaines. Il se plaignoit encore non-seulement d'une douleur de tête, mais encore de vertige & de perte d'appétit. Cependant après avoir pris une décoction de Salsepareille & de Sassafras, à laquelle on ajoutoit sur la fin des herbes céphaliques & des conserves faites avec ces herbes, & après avoir appliqué des cucuphes, il fut rétabli.

REMARQUES.

On demande, au sujet du cas présent, si les menstrues ou autres philtres, sont capables d'inspirer de l'amour.

Quelques Anciens ont assuré, il y a

plusieurs siècles, qu'il y avoit des remédes capables d'exciter de l'amour à quelqu'un. De ce nombre est *Aurelius*, *Epist. à Antigone*, où il parle d'une herbe appellée Flavia, qui vient, à ce qu'on dit, dans l'Arcadie, & qu'il dit avoir cette vertu. *Acosta* vante une plante des Indes, qu'il appelle *Herba viva*. *Albertus magnus* met de ce nombre la *pierre Ætite*. *Mathiole* parle d'une espece de champignon qu'il appelle *Fungus Cervinus*. On rapporte bien des fables de *l'Hippomane*; c'est une excrescence qu'on trouve à la langue du poulain, aussitôt qu'il vient au monde. On la regardoit comme un philtre très-puissant. On croioit aussi qu'il détruisoit l'amour qu'il avoit fait naître, quand on le jettoit dans le feu. D'autres disent que l'hippomane vient au front. C'est pourquoi *Virgile Æneid. lib.* 4. dit :

Quæritur & nascentis Equi de fronte revulsus,
Et matri præreptus amor.

Ovide en parle aussi dans son *art d'aimer*.

Néanmoins l'hippomane signifie encore une liqueur jaunâtre qui vient des parties des cavales amoureuses. L'étymologie le fait assez voir. τῆ ἵππῳ μανία, *Equæ insania. Manie de la cavale* : car

quand cette humeur tombe de la cavale, elle desire l'étalon avec furie, c'est le sentiment d'*Aristote*, *lib.* 5. *cap.* 17. *Plin. lib.* 28. *cap.* 11. *Virgil. lib* 3 *Georg.*

Hinc demum hippomanes vero quod nomine dicant
Pastores, lentum destillat ab inguine virus.

Mais pour répondre à la question proposée, nous disons qu'il n'y a point de potion ni de préparation, qui puisse inspirer de l'amour à personne, ni l'exciter à un commerce particulier & criminel. Elle peut bien produire quelque désordre, comme il est arrivé au Capitaine, dont nous avons parlé; car le sang menstruel qu'il avoit pris, lui avoit non-seulement troublé le cerveau, mais il avoit aussi excité un orgasme dans toute la masse.

Abheers, *Obs.* 13. *lib.* 1. *p.* 106. rapporte l'histoire d'un jeune homme, à qui une fille avoit donné dans de la bierre une poudre pour s'en faire aimer. Il lui survint une hémorrhagie considérable par le nez, & il cracha des grumeaux de sang caillé, plus gros qu'un œuf, de sorte qu'il sembloit aller suffoquer à chaque instant. Peu de tems après, il jetta par les urines & par les selles une si grande quantité de sang, qu'il en remplit de grands vaisseaux.

Sueton

Sueton Tranquil. lib. 4. dit que les philtres ont causé le délire & la folie. Il rapporte que Cœsonia en donna un à son mari Caligula, qui devint furieux. *Juvenal* en fait mention dans sa sixiéme Satyre.

On dit que Lucila, femme de Lucrece, soupçonnant son mari d'infidélité, lui fit prendre du sang menstruel. Il en devint si fol; qu'il se tua de sa propre main. Il donna occasion à ces deux vers de *Politian*.

Hic qui philtra bibit, nimisque insanus amore,
Mox ferro occubuit, sic mentem amiserat (mnem.

Borellus, Obs. rar. 64. Cent. 1. p. 63. raconte qu'un Théologien, près de Chartres, ayant pris du sang des mois d'une femme dans un ragoût de liévre, devint si furieux, qu'il tua son propre pere. Le même Auteur rapporte que les philtres avoient toujours été suivis des mêmes malheurs. *Freitagius, Noct. med. cap. 16. p. 7.* raconte comment *Lotichius, célébre Médecin*, ayant pris un philtre, devint fol, & tomba dans une maladie chronique, dont il mourut.

Les potions amoureuses ne peuvent forcer personne à aimer contre sa volonté, elles ne font que troubler l'imagination. C'est pourquoi, *Ovide, Ars*

amand. liv. 2. dit que les philtres ne servent de rien pour se faire aimer, ils ne font que troubler l'esprit, & inspirer de la fureur.

Nec data profuerint pallentia philtra puellis ;
Philtra nocent animis, vimque furoris habent.

Et plus bas,

Fallitur, Æmonias si quis decurrit ad artes ;
Datque, quod à teneri fronte revellit equi,
Non facient, ut vincat amor, medeïdes herbæ
Mixtaque cum magicis marsa venena sonis.

Il y en a, dit *Becker Spargyr. microsm. lib.* 1. *p.* 14. qui préparent des philtres avec du sang menstruel, mais bien loin de venir à bout de leur entreprise, ils ne font que procurer de la folie, & exposer la personne chérie à diférens tourmens. *Becker* prescrit ensuite plusieurs remédes très-utiles dans ces sortes de cas.

Les véritables philtres qui sont capables de charmer, sont la beauté, la pudeur, le langage gracieux & les bonnes mœurs.

Plutarque rapporte que la femme de Philippe de Macédoine ayant entendu dire que son mari étoit épris pour une fille qui lui avoit donné un philtre, la fit venir, & qu'ayant considéré sa beauté, lui dit : *je reconnois qu'on vous a calomnié ; il n'y a d'autres charmes que ceux que vous portez vous-même.*

La femme du Roi Demetrius a employé la même penſée, quand elle envoya chercher la belle Lamia, maîtreſſe de ſon mari, qu'on accuſoit d'avoir employé des philtres pour s'en faire aimer. *Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on vous calomnie, lui dit-elle, vous n'avez pû employer d'autres philtres que votre beauté.*

Quoiqu'il ſe ſoit rencontré des hommes qui ont été occupés de celles, dont ils avoient bû le ſang menſtruel, je crois que cela n'eſt arrivé, que parce que dans leurs délires, l'image de la perſonne connue, ſe préſentoit plus fréquemment à leur eſprit. Car on eſt porté naturellement à parler des choſes qui nous ont flatté d'abord.

On peut demander ſi ce ſang eſt un poiſon, puiſqu'il produit des ſymptômes ſi fâcheux ?

Pluſieurs ſont pour l'affirmative. Tels ſont *Pline*, *lib.* 7. *Hiſt. nat. cap.* 15. *Plutarque*, *Columelle & pluſieurs autres Anciens*, qui ſont venus après *Pline*, & de qui ils ont puiſé leurs idées. Car il avoit dit avant eux que rien *n'étoit plus monſtrueux que le ſang des mois. Le vin nouveau, dit-il, ſe tourne, ſi une femme en approche dans ce tems-là, les fruits qu'elle touche, ſe flétriſſent, les greffes périſſent, les boutons ſe deſſechent, les fruits des arbres ſous leſquels elle reſte, tombent,*

l'eclat des miroirs se ternit à son approche ; la beauté de l'yvoir s'efface ; le tranchant du fer s'émouſſe ; les abeilles meurent ; le cuivre devient verd de gris, le fer se rouille, l'air en eſt infecté ; les chiens qui en mangent, deviennent enragés, & leurs morſures ſont des plaies incurables.

Cette opinion n'a point de fondement, & eſt pleine de ſuperſtition ; car les femmes ne ſeroient guère différentes des Bitilics, dont on fait une peinture ſi affreuſe, & elles ſeroient fort nuiſibles à ceux avec qui elles couchent.

Il eſt conſtant que les mois ne produiſent pas un ſang malfaiſant, quoiqu'il puiſſe néanmoins ſe corrompre par une fermentation étrangere : c'eſt auſſi ce qui produit la paſſion hyſtérique, les douleurs de ventre & des lombes, l'évanouiſſement, le vertige, les baaillemens, les pandiculations, le gonflement de la face, &c. parce que ce ſang arrêté acquiert de la malignité, & que les mauvaiſes humeurs de tout le corps deſcendent à l'uterus pour ſe mêler au ſang menſtruel.

Je ne diſconviens pourtant point qu'il ne renferme quelque choſe qui ne ſoit point naturelle ; car il ſe fait alors dans le ſang une fermentation & un mouvement extraordinaire que l'éther excite dans certains quartiers de la Lune. Les hommes, pour la plûpart, car il y en

à quelques-uns d'exceptés, comme nous avons vû dans la 80e. Observation du premier volume, ne sont point sujets à ce flux périodique, aussi-bien que quelques femmes, dont les pores sont ouverts, & dont la disposition naturelle du sang n'est point susceptible des impressions de l'air.

Il est encore certain qu'un peu de sang menstruel pris dans la suppression des mois, contribue beaucoup à la guérison, quoique ce remède d'ailleurs soit vilain & rébutant. Au reste, ce sang vient immédiatement des artéres de la matrice, & contient plus ou moins de sel volatile, qui lui confére de la chaleur, & qui l'atténue; c'est ce qui lui donne la propriété d'exciter cette évacuation périodique.

Wedelius, Physiolog. Sect. 3. cap. 29. parag. 2. p. 210. rapporte qu'une fille, ayant pris dans une suppression une infusion qu'on avoit faite avec des morceaux de toile teinte du premier sang menstruel, & desséchées se sentit accablée de grandes douleurs, d'une chaleur considérable, accompagnée de plusieurs symptômes fâcheux. Mais tous ces accidens disparurent par la teinture bézoardique.

Un de mes parens me raconta dernièrement qu'une Servante avoit bû dans du vin du sang menstruel de sa Maîtresse,

& qu'il eut le succès qu'elle desiroit, malgré le trouble & l'agitation qu'elle en ressentit. Pour moi, je ne voudrois pas hazarder un pareil remède, tant parce qu'il est détestable, que parce qu'il est dangereux.

Il n'est donc pas douteux que ce sang considéré, par rapport aux effets qu'il doit faire, doit être différent. Car les femmes n'ont pas la même nature : l'une est d'un tempérament froid, l'autre est d'un tempérament chaud. Celles qui aiment avec plus d'ardeur, sont plus vives, & ont le sang plus bouillant; ainsi quand on le prend intérieurement, il doit produire des symptômes plus fâcheux que ne feroit le sang d'une autre femme plus tempérée.

Il n'est pas surprenant que si peu de sang menstruel fasse tant d'effet, puisqu'on voit tous les jours, que très-peu de levain fait fermenter une grande quantité de pâte, & lui fait prendre sa nature de ferment. Or, nous avons remarqué ci-dessus qu'une semblable fermentation se fait dans le sang des jeunes filles dans certains quartiers de la Lune; car d'où vient cette évacuation arriveroit-elle toujours dans le même tems? Pourquoi la Lune ne feroit-elle pas sur leur corps, ce qu'elle fait sur la mer & sur les fleuves qu'elle fait grossir, surtout si le sang dans les femmes fermente

& se porte dans la matrice. Je ne disconviens point que la quantité de sang qui s'employe à cette évacuation, n'est pas aux dépens de celui qui est destiné à la nourriture du corps : néanmoins on voit plusieurs femmes qui ne manquent point d'avoir leurs regles dans certains tems de la Lune, quoiqu'elles n'ayent pas beaucoup de sang, ou qu'elles en fassent peu, faute d'aliment, que la tristesse, ou quelque autre cause les empêchent de prendre.

Aristote, 7. *Hist. animal. c.* 2. *& 2. generat. animal. cap.* 10. attribue cette évacuation périodique à la Lune. *Galien, lib.* 3. *de dieb. decret. cap.* 2. *p.* 157. dit que la Lune & les autres Étoiles ont une grande puissance sur les corps sublunaires. Les Astrologues, les Jardiniers & les Pilotes en donnent de bons témoignages, aussi-bien que *Galien*, qui, *lib.* 3. *de dieb. decret. c.* 2. *&* 4. assure que le Soleil étoit le Roi des astres, mais que la Lune avoit un empire sur nous. C'est à cause de la grande puissance qu'*Aristote* attribue à la Lune, qu'il l'appelle le Soleil petit.

Si j'ai recours aux animaux pour confirmer mon sentiment, ce n'est pas à dire pour cela que je ne mets point de différence entre les hommes & les bêtes. peut-on disconvenir que quand elles sont en amour, il n'y ait une fermentation dans

leur sang, ou si vous aimez mieux, un mouvement extraordinaire ; aussi remarque-t-on un grand feu à leurs parties qui sont extrêmement gonflées ; elles pissent souvent en remuant leurs queues, elles courent ça & là, comme en marquant de l'inquiétude, & se frottant contre les arbres, ou autres choses qu'elles rencontrent. Il coule des parties des cavales une liqueur à laquelle on a donné le nom d'hippomanes, à cause de la chaleur furieuse de ces animaux ; les impies & les Payens l'employoient autrefois dans les philtres. C'est pourquoi *Virgile* disoit :

Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ:

Qu'est-ce qui n'avouera pas que ces choses se passent dans ces animaux par la vertu d'une influence céleste. *Aristote, lib.* 1. *Meteor. c.* 4. dit que l'air est rempli de feu. *Hippocrate, lib. de principiis,* enseigne qu'il y a beaucoup de feu dans la terre, & autour de la terre, c'est-à-dire, autant qu'il est nécessaire pour les fermentations & les générations qui se font dans la terre, & autour de la terre. C'est le sentiment de *Platon* & de *Descartes*, qui s'est encore expliqués plus ouvertement & plus clairement.

On sçait par expérience que la plethore empêche quelquefois l'évacuation pé-

riodique des femmes, qu'on ne rétablit souvent que par la saignée. C'est une chose qui m'est arrivée bien des fois dans la Pratique.

Si c'étoit la plethore qui produisit les menstrues, d'où vient le sang s'évacueroit-il plutôt par la matrice que par une autre partie. Car si la trop grande abondance du sang distend les vaisseaux, & se fait un chemin par les petites embouchures, les vaisseaux les plus foibles devroient être les premiers rompus. Ainsi les vaisseaux sanguins des narines, des poumons & d'autres parties, se briseroient plutôtque ceux de l'utérus; il faut chercher une autre cause de cette évacuation périodique, que dans la plethore; & ce ne peut être que la fermentation, ou le mouvement plus considérable du sang produit par les influences de la Lune; car ce mouvement plus violent du sang & des esprits échauffe la matrice & ouvre les pores de cette partie qui se gonfle davantage. Aussi les femmes sentent-elles de l'ardeur vers l'épine du dos & à la région de la matrice, & une tension dans les parties voisines, qui s'étend jusqu'au coxis; il s'y joint quelquefois une lassitude, parce que le sang trop pressé, a peine à continuer sa route par les arteres.

Mais si cela est vrai, pourquoi toutes les femmes n'ont-elles point leurs regles dans le même tems?

C'eſt que tout ne reçoit pas les impreſſions du mouvement de toutes choſes, & la même influence ne produit pas le même effet ſur le ſang de toutes les femmes, mais le mouvement qu'elle excite eſt différent ſelon les différentes phaſes de la lune.

Il y a encore une cauſe cachée dans le ſang, qui empêche que cette liqueur ne ſuive les impreſſions de la lune; ce qu'elle fait peu de jours après. La diverſité des alimens, le tempérament de l'air, la différence de l'age ne contribuent pas peu à l'ordre de ce flux périodique, qui vient plutôt à celle-ci, & plus tard à celle-là.

Mais pourquoi les femmes enceintes n'ont-elles point ordinairement leurs mois?

Les femmes qui ne ſont point enceintes, ſont plus de ſang qu'il ne leur en faut pour ſoutenir leur force: cette ſurabondance n'eſt point dans les hommes, dont le tempérament eſt plus chaud, & dont les pores ſont plus large; ce qui produit une tranſpiration plus abondante.

La ſurabondance de ſang dans les femmes ſert à la nourriture du fœtus; je n'entends point cependant que la mere & le fœtus ſe nourriſſent de ſang, mais du chyle qui forme le ſang, & qui nourrit l'enfant & la mere.

Mais que doit-on penſer des vaches, des cavales, des brebis & autres femelles d'animaux, qui conçoivent & nourriſſent comme les femmes dans leur ſein, ſans avoir eu de regles.

Ces animaux ſont affectés diverſement par les influences de la lune, & ſelon leurs qualités diverſes, ils ſont excités à l'amour dans certains tems de l'année, & leur ardeur eſt plus ou moins prompte, ſelon le mouvement plus ou moins prompt qui s'excite dans leur ſang. Les vaches, les cavales, les chiennes jettent peu de ſang par les parties, pendant que les femmes & les guenons en répandent beaucoup.

Quant aux femmes groſſes, elles n'ont point leurs mois pendant leur groſſeſſe, parce qu'il y a une autre eſpéce de fermentation introduite dans le ſang par l'eſprit ſeminal de l'homme, & qui l'emporte ſur les influences de la lune; c'eſt ce qui fait que le mouvement du ſang n'a plus la même force; car une femme n'eſt point groſſe, tant que l'eſprit ſeminal de l'homme n'eſt pas aſſez puiſſant pour ſurpaſſer les impreſſions de l'air qui excitoit auparavant la fermentation dans le ſang.

Le changement qui arrive à la femme après le coït, & la chair des animaux châtrés, eſt une preuve de la puiſſance de l'eſprit ſeminal du mâle. *Graaf*, *lib.*

de Viror. organ. gener. dicat. p. 136. parle d'une chatte qui avoit tetté une chienne fort grasse pendant plusieurs années, elle en avoit tiré presque toute sa nourriture, mais la chienne n'engendra jamais. Cependant quelque chien l'avoit couvert, quoiqu'on la garda, quand elle êtoit chaude ; mais la chatte n'alloit point la tetter après qu'elle avoit été couverte, sans doute à cause du changement qu'avoit produit l'esprit de la semence du chien.

OBSERVATION XX.

Fil formé en peloton dans le ventricule.

IL s'est trouvé souvent dans la panse de certains animaux, d'espéces de pelotons de poil, qui les avoit beaucoup incommodés durant leur vie. Les Payfans pensent que ce sont les effets de la méchanceté des Sorciers, pendant que ce phénomene n'a d'autre cause que la Nature même. Cela peut arriver dans les hommes, surtout dans ceux, que le goût dépravé, engage à manger des choses qui ne peuvent digerer, & qui restent dans l'estomac ; de sorte qu'il est bon de les en délivrer, si on ne veut pas les exposer à des douleurs mortelles.

Il y a quatre ans que j'ai rencontré quelque chose de semblable dans la fille d'un Théologien de la Haye, âgée de huit ans. Comme elle jouoit avec des poupées qu'elle avoit entre les mains, elle en tiroit des bouts de fil qu'elle avaloit, ou par mégarde, ou par un goût dépravé. Comme ces fils ne pouvoient digérer ou se consumer, ils s'entrelacerent ensemble, & s'envelopperent si bien avec la pituite, qu'ils ne formerent plus qu'un corps. Elle eut beaucoup à souffrir, mais elle fut délivrée par un vomissement qui lui survint, & lui fit jetter une boule plus grosse qu'une noix.

REMARQUES.

Tout le monde sçait qu'il se trouve dans la panse des bœufs, des vaches, des veaux, des chevaux, des beliers, des chévres, des cerfs, des cochons, &c. des peletons de poils différens en grandeur, en forme & en nature. Ces animaux ont peine à respirer, maigrissent & périssent à la fin. *Blancard*, *Tom.* 1. *Collect. med. phys. an.* 1680. *cap.* 97. parle d'un bœuf, dans la panse duquel, on trouva plusieurs pelottes de la grosseur & de la dureté d'une balle de paulme. On n'y appercevoit aucune couture, mais le dedans étoit rempli de poils; ce qui

les recouvroit, étoit comme une peau de veau marin.

Le Journal d'Allemagne, *Dec.* 1. *an.* 2. *Obſ.* 110. *p.*398. parle d'une maſſe ſemblable trouvée dans un veau, laquelle peſoit quatre onces deux dragmes.

Pline, *lib.* 11. *cap* 37. *p.* 232. avoit déja parlé de pluſieurs corps ronds formés de poils, trouvés dans de jeunes taureaux; il dit qu'ils étoient ronds comme des balles, que le deſſus étoit noir, & que c'étoit un reméde excellent dans les accouchemens difficiles.

Th. Bartholin, *Cent.* 2. *Hiſt. anat.* 21. *p.* 188. aſſure avoir entre les mains de petites boules; groſſes comme des noix, ayant le deſſus dur, inégal & noir, & qui venoient d'un Marchand d'Irlande, qui en avoit trouvé cinquante dans la panſe d'un mouton.

Wormius Muſæi, *cap.* 8. *p.* 60. rapporte que dans la Norverge, on retire de la panſe des brebis de ſemblables corps; de même que des ventricules des cerfs. *Eph. germ. Dec.* 1. *an.* 9. *Obſ.* 169. *pag.* 374. *&* *Dec.* 2. *an.* 1. *Obſ.* 159. *p.* 384, Liebergius m'a dit en avoir trouvé dans un cochon.

Kerkringius, *Obſ.* 84. *p.* 164. a vû dans un chien un eſtomac rempli dans pluſieurs endroits de poils; ils étoient tellement attachés à ſes parois, qu'on ne pouvoit les en ſéparer, ſans déchirer ce viſcére.

Il eſt bon de remarquer ici que ces corps qu'on trouve dans les quadrupedes ſont de deux ſortes ; les uns ſont tout-à-fait de poil, on en trouve ſouvent dans les vaches & dans les veaux, ils commencent à ſe former par un peu de poil, & s'augmentent inſenſiblement par d'autres qui s'entortillent juſqu'à ce que le haut ſoit ſi artiſtement formé, qu'il eſt au-deſſus de l'induſtrie humaine ; au reſte ils ſont ronds & ſolides comme les balles de paume ; ils ſont quelquefois ſi durs en dedans qu'on ne ſçauroit les diviſer avec un coin : ce qui fait voir que l'intérieur eſt comme l'extérieur.

M. Sevenhuſius, ancien Sénateur de la Haye, m'a montré une boule qui venoit d'un veau, qui étoit de la grandeur & de la figure qu'on voit ici. La figure A. repréſente la boule entiere, & la figure B. repréſente la moitié de la boule qu'on avoit diviſée. Elle péſoit deux onces ſix gros.

Voici comment ſe forment ces ſortes de boules. Les vaches ſe lechent la peau quand elles ſentent de la démangaiſon, elles la gratent avec les dents, & avalent le poil qu'elles arrachent, & qui s'accumule avec le tems. Le poil ne pouvant ſe conſumer dans le ventricule, ſe réunit au moien d'une humeur viſqueuſe, forme une maſſe ronde, & groſſit à meſure que la quantité des poils augmente.

Les veaux, dit *Wierus de malef. affect. lib.* 4. & 12. *pag.* 318. lorsqu'on les sevre, ou qu'ils frappent de leurs cornes leur mere ou une autre vache, sucent leurs cuisses ou quelqu'autre endroit où il y a du poil. A force de sucer, le poil s'arrache & descend dans leur panse, il s'y accumule peu à peu, s'y colle avec le lait, le chyle ou quelque humeur pituiteuse; il prend la figure ronde & plus de corps: avec le tems la surface devient membraneuse, si on coupe ces boules, la substance en paroît blanchâtre, mais elle noircit en se séchant; si on en ôte un peu avec le couteau, ces poils sont mols, mais compactes, & comme ils résistent aux fonctions du ventricule, ces animaux languissent, & si l'on ne les tue de bonne heure, ils périssent.

Le même Auteur dit en avoir trouvé quelquefois dans les intestins des veaux. Consultez là-dessus *Linceus, Hist. animal. & Recchus, pag.* 624.

La seconde espéce de boule est formée par les filamens des herbes & des plantes qui s'entrelassent les uns dans les autres. On en trouve souvent dans les chevres sauvages qui paissent sur les Alpes. On en trouve cependant quelquefois dans d'autres animaux, même dans les cerfs. *Welschius* a écrit un traité sur cette derniere espéce, qu'il a intitulé, *Ægagropili.*

Fig. 1.

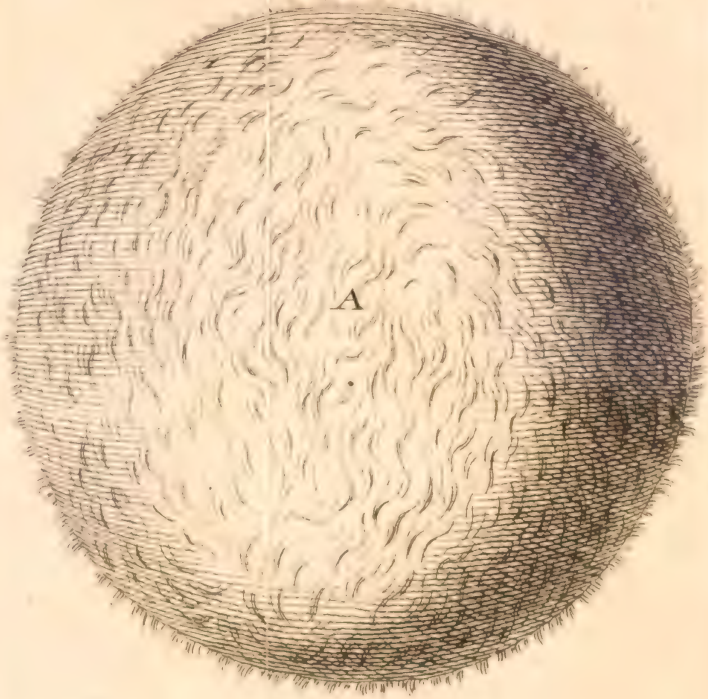
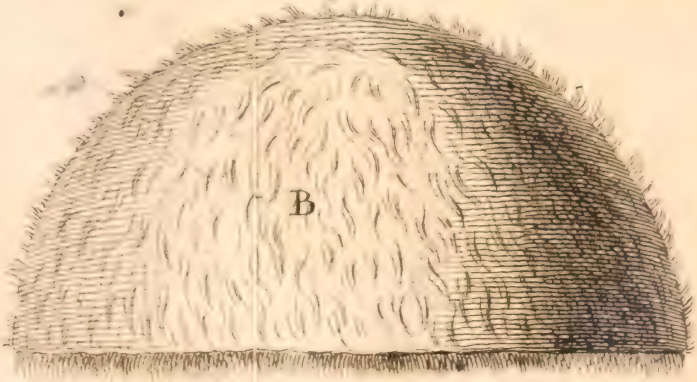


Fig. 2.



On peut consulter là-dessus le *Journal d'Allemagne*, *dec. 2. an. 1. obs. 159. p.* 383. où il s'agit de deux de ces boules rondes ; une pesoit plus de deux dragmes, & l'autre un peu moins, mais elles étoient toutes deux noires.

Ces corps se forment sans doute de la même maniere dans les veaux que dans les vaches.

Wedelius enseigne comment les fibres des plantes se mêlent avec les poils, & forment ensemble des corps ronds dans les chevres & dans les cerfs. Comme les chevres restent dans les montagnes & dans les lieux arides, la matiere dont se forme le poil, se délaye avec bien peu d'humeur, pendant que d'un autre côté une sérosité coagulante sort des papiles glanduleuses du ventricule, & produit insensiblement une croute qui devient d'autant plus dure, qu'elle reste plus long-tems dans l'estomac ; c'est pour cela que ces corps velus qu'on tire des veaux & d'autres jeunes animaux, ne sont point enveloppés d'une croute noire comme ceux des animaux plus vieux.

Je ne me souviens point d'avoir jamais lû dans aucun Auteur qu'on ait trouvé pareilles choses dans l'estomac des hommes, excepté *Blancard* qui fait mention *collect. med. physi. pag.* 30. d'un matelot à Copenhague, dans l'estomac

duquel on trouva de ces corps velus, dont les poils étoient semblables à ceux de vaches. Ils étoient si bien entrelassés les uns dans les autres qu'ils formoient comme l'étoffe d'un chapeau : l'Auteur ne rapporte point de cause de ce phénomene, sinon qu'il dit qu'il peut avoir avalé de ses cheveux, comme il dit d'un autre, *ibid. cent. 6. obs. 92. p. 19.*.

OBSERVATION XXI.

Machoire d'un quarelet avalé.

ON trouve des gens si gourmans, qu'ils ne mâchent point les alimens qu'ils prennent, ils n'ont le tems que d'avaler. Tel étoit *Coreil Henri*, qui vers la fin de Mai aux fêtes de la Pentecôte, de l'année 1684. sentit dans la gorge une machoire d'un quarelet: il souffrit beaucoup de douleur, mais à la fin l'arrête descendit dans l'estomac ; cet homme resta sept mois sans s'appercevoir de rien ; mais à la fin de Décembre de la même année il sentit de la douleur dans le rectum, où il se forma un abscès. Après bien des souffrances, cette tumeur s'abscéda, & il sorti de cette intestin une grande quantité de pus: peu de tems après il survint une autre tumeur à côté de l'anus.

Le Chirurgien qui l'ouvrit, y trouva la machoire du poiſſon parmi le pus. Elle eſt repréſentée dans ſa grandeur dans la *premiere planche*, *fig.* 3. marquée *D*. placée à la huitiéme obſervation de ce volume. Cet ulcere n'en reſta point là, on vit un nouvel abſcès au périnée, d'où il ſorti auſſi beaucoup de pus en faiſant l'ouverture ; mais il fut guéri au bout de quelques mois.

REMARQUES.

Il arrive quelquefois que des corps durs, ſurtout ceux qui ſont aigus ou qui ont des angles, reſtent long-tems dans les inteſtins. Nous en avons un exemple dans l'*obſervation 64. du premier volume.* On trouve dans le *Zodiac med. Gal. an.* 2. *pag.* 88. l'hiſtoire d'une fille de 10 ans qui en douze ou quatorze jours rendit par l'anus plus de cinquante aiguilles, qu'elle avoit avalées par mégarde, quatre ou cinq ans auparavant.

Voici quelques Hiſtoires qui confirment celle que nous avons rapportée dans notre Obſervation. *Job. Meekren. obſ. cap.* 32. *pag.* 199. parle d'une machoire de poiſſon plus conſidérable que la nôtre, qu'on avoit avalée en mangeant ; après huit jours de ſouffrances continuelles, ont la tira du bas du rectum où elle étoit arrêtée, & qu'elle perçoit des deux côtés tranſverſalement.

Arnould Tholinx a fait autrefois mention d'une semblable machoire avalée, qui s'étoit arrêtée de même dans le rectum. Il s'étoit formé au-dessus des rugosités de cet intestin un ulcere ; il apperçut l'arrête qui passoit. Le Chirurgien la coupa par moitié avec ses ciseaux, & la tira par morceau avec ses pinces, & fit cicatriser l'ulcére, qui ne renfermoit plus d'obstacles à sa guérison. Un Chirurgien, appellé *Bernard*, vit la même chose, au rapport de *Meekren*, *pag.* 203. Cette arrête, après de cruelles douleurs, sortit par les lombes, au moyen d'un abscès qui s'y forma.

Le Lecteur ne sera point fâché d'apprendre une histoire que je tiens de M. Nuck.

Le 9 Janvier 1686, Jean de la Coste, Soldat, âgé de 32 ans, arrivant à son logis avec une grande faim, avala avec avidité un bouillon, où il y avoit un os. Ce corps étranger fut entraîné avec le bouillon dans l'œsophage, où il s'arrêta à cause de sa grosseur. Ce Soldat troublé par cet accident, mit son doigt dans sa bouche, dans l'espérance d'entraîner l'os en vomissant. Mais ce moyen fut inutile. Il but beaucoup d'huile dans la vûe de rendre le passage glissant, & faciliter la sortie de l'os ; mais tout cela n'eût point de succès : au contraire, l'huile l'avoit fait descendre de trois

travers de doigts plus bas. L'os qui étoit assez gros, & qui étoit rempli d'angles aigus, lui faisoit gonfler le visage, & lui causoit des douleurs inconcevables; de sorte qu'il fut obligé d'appeller un Chirurgien à son secours. Mais il n'en pût point tirer de soulagement, n'ayant pas d'instrument propre à en faire l'extraction.

Après que ce miserable eut resté pendant une heure dans une inquiétude mortelle, & n'attendant plus que la mort, il s'avisa de prendre un fil de fer qu'il trouva sous sa main, il le courba, faisant venir les deux extrêmités ensemble, l'autre côté étoit un peu arrondi, & conservoit un vuide oblong, où pouvoit se loger l'os. Il travailloit ainsi à former un instrument, pendant que de son côté le Chirurgien cherchoit à en trouver d'autres; il mit celui-ci en usage, & il l'avoit déja introduit quatre ou cinq fois dans la gorge inutilement, lorsque l'os se nicha dans ce vuide: alors il tortilla les deux bouts du fil de fer, & certes le Chirurgien l'auroit retiré, s'il avoit été moins timide. Le Malade s'arma de courage, & ayant pris le fil de fer, il tira l'os avec tant de violence, qu'il tomba par terre. Au reste cela ne se fit point sans beaucoup de déchirement, & sans répandre beaucoup de sang. On fut surpris de la grosseur & de l'inégalité de

l'os qui étoit resté cinq quarts d'heures dans la gorge.

Ce Soldat peu de tems aprés vint me trouver & me montra ce morceau d'os avec le fil de fer, *il* paroissoit appartenir à l'omoplate, on peut en voir la figure à la planche 14. fig. 3. à l'Observation 44. de ce volume.

OBSERVATION XXII.

Araignées avalées.

IL n'est pas extraordinaire, ni surprenant que des femmes aient des appetits desordonnés, mais il est étonnant que des hommes, des femmes qui ne sont pas grosses, & des enfans desirent des choses inutiles, horribles, & méme des poisons, & qu'ils se satisfassent sans faire tort à leur santé. C'est une propriété singuliére, dont il n'est pas aisé de pénétrer la cause.

M. Hanneman me marque dans une lettre écrite en 1683, qu'un Baron, dans la Frise Orientale, avoit avalé avec avidité nombre d'araignées, & que sa femme n'avoit jamais engendré : il rapporte encore qu'un enfant en Livonie mangeoit des araignées, des mouches & autres semblablables insectes, sans que sa

ſanté en fût altérée, ſinon que ſon viſage étoit pâle. Il tenoit cette hiſtoire d'un de ſes diſciples, qui étoit de ce Pays-là.

REMARQUES.

Pluſieurs Sçavans ont entendu dire, ou ont été témoins que des hommes depuis leur jeuneſſe ont mangé avec tant d'appetit & de délices des choſes fort ſales, que dans la ſuite ils n'ont pû s'en paſſer.

Dans le Journal d'Allemagne, an. 2. *Obſ.* 10. *p.* 29. on trouve l'hiſtoire d'un jeune homme, qui demeuroit à Leyde, & qui cherchoit dans tous les recoins des maiſons des araignées. Il aſſuroit que que c'étoit pour lui un mets exquis. Il ſe portoit bien d'ailleurs, excepté qu'il avoit le viſage pâle & le tour des yeux gonflés.

Rhodius rapporte dans l'Obſervation 91. *Cent.* 3. *p.* 20. un fait ſemblable, dont Offredus avoit été témoin oculaire. Un Médecin à Orleans mangeoit toutes les araignées & tous les inſectes dégoûtans qu'il trouvoit. *Rhodius* aſſure dans le même endroit qu'il avoit connu un jeune homme à Padoue, dont l'eſprit étoit un peu foible, & qui avaloit les ſcorpions & les araignées ſans en être incommodé, & qu'il mourut dans la peſte qui déſola l'Italie en 1631.

On trouve la même chose dans *Reyes, Quæst. 63. pag.* 484. & *Cardan* parle de même d'une petite fille de trois ans. *Sennert, lib. 6. Part. 5. cap. 1.* dit avoir vû un homme qui mangeoit de pareils insectes avec plaisir & sans en être incommodé.

Blancard, Collect. med. phys. Cent. 5. Obs. 43. p. 53. dit qu'un homme de distinction, mangeoit toutes les araignées qu'il pouvoit trouver, & que cela ne l'empêchoit pas de se bien porter. *Le même Blancard, Obs. 50. Cent. 1. p 46.* assure avoir vû un Chirurgien, qui, en sa présence, avoit mangé dans un jardin des chenilles assaisonnées de sel & de poivre, sans qu'il lui fut arrivé aucun accident.

L'on a vû des filles ayant les pâles couleurs & des appetits desordonnés, manger non-seulement des araignées, mais encore d'autres insectes, elles ne s'en sont cependant pas moins bien portées.

Albertus Magnus, lib. 7. de Animal. Tr. 2. cap. 5. dit avoir vû à Cologne une fille qui prenoit tant de plaisir à manger des araignées, qu'elle montoit aux murailles pour les prendre. Voyez *Rhodiginus, lib 11. cap. 13. p. 409.*

Borellus, Obs. 19. Cent. 3. pag. 212. parle d'une Dame Angloise, qui se sentoit toujours des envies de manger des

araignées

araignées. Voyez *Mouffet*, *lib.* 2. *cap.* 15. *p.* 237.

Ariſtote fait mention d'une fille, qui s'étoit tellement accoutumée à manger des araignées & autres choſes venimeuſes, que les poiſons les plus forts ne lui faiſoient aucun mal, & qu'elle les prenoit avec autant de ſureté, que nous mangeons les alimens. Elle devint elle-même ſi venimeuſe, qu'elle empoiſonnoit par ſa ſalive ou par quelque autre de ſes liqueurs, ceux qui l'approchoient. C'eſt peut-être la même que *Plutarque* dit avoir été envoyée à Alexandre par un Roi des Indes, à deſſein de le faire périr, quand, épris d'amour pour elle, il en viendroit à la jouiſſance. Mais *Ariſtote* qui ſoupçonnoit quelque ſupercherie, commença par la mettre entre les mains de quelque Seigneur de la Cour, qui, au premier attouchement, mourut infecté de poiſon.

On peut rapporter, à cet exemple, celui dont parle *Vireſius*, 2. *Part. theal. hiſt. pag.* 98. *ex Sligtenhorſtii addiment. Pontani Hiſtor. Gelriæ*, *lib.* 7. *n.* 23. *p.* 136. Voici l'hiſtoire qu'il rapporte.

Il y avoit autrefois un Italien connu par toute la terre par ſes rares talens & ſes artifices. Pluſieurs le regardoient comme un Prophête, d'autres comme l'Antechriſt. Il avoit toujours aimé la connoiſſance des plantes, & les avoit toujours

éprouvé. Il s'étoit tellement accoutumé, dès son enfance, à manger les venimeuses, qu'il s'en faisoit un aliment. Son haleine étoit aussi dangereuse, qu'étoit dangereux l'attouchement de la femme dont nous venons de parler. Car tous ceux qui l'approchoient, s'en trouvoient mal, ou tomboient par terre morts; de sorte que ceux qui vouloient le prendre, avoient ce malheureux sort. Cela dura jusqu'à ce que quelques-uns munis d'Antidote, se chargerent de l'arrêter. On le mit en prison, & y fut étranglé.

Ces exemples font voir que les choses contre nature & de mauvaise qualité, ne prévalent point contre la force d'un usage continué. *S. Augustin, lib. 2. de Morib. Monachaorum*, raconte qu'une femme d'Athenes s'étoit tellement accoutumée au venin, qu'ayant été condamnée à mourir par le poison, elle ne put périr par cette voie.

Une vieille femme Athenienne, au rapport de *Galien, lib. 3. simp. med. cap. 18.* s'étoit accoutumée à manger du napel. Elle en avoit pris d'abord peu, & avoit augmenté jusqu'au point que cette plante ne lui faisoit point de mal.

Tout le monde connoît l'histoire du Roi Mitridat, qui a donné son nom à cette fameuse composition qui est si fort en usage parmi nous. Il vivoit cent ans avant Jesus-Christ. Ce Roi muni

d'antidote, prit d'abord une petite quantité de poiſon, il s'accoutuma enſuite à une plus grande, enfin il en mêloit dans ſes alimens, ſans qu'il lui puiſſe nuire. Quand il fut vaincu par Pompée, craignant d'être conduit à ſon triomphe, il prit le double du poiſon qu'il avoit coutume de prendre, ſans ſe procurer la mort. Il eut recours à Bilitius, qui, à ſes inſtantes prieres, le perça de ſon épée, à ce que rapporte *Alexandrinus*, *cap.* 15. *lib.* 4. *de bell. Reg. Mitrid.* mais *Gellius*, *lib.* 17. *cap.* 16. *p.* 544. dit qu'il ſe tua lui même. *Martial*, *lib.* 5. *Epigr.* 7. dit de ce Roi qui s'étoit préſervé du poiſon par le poiſon même.

Profecit poto Mitridates ſæpe veneno
Toxica ne poſſent ſæva nocere ſibi.

OBSERVATION XXIII.

Effets funeſtes des raves mangées avec excès.

L'Appetit dont nous allons parler, eſt plus ſupportable que celui dont nous avons fait mention ci-deſſus. Mais quand on ne ſe modére pas dans les alimens qu'on prend avec avidité, on a ſouvent ſujet de s'en repentir.

Il y a quelques années que M. de Foix,

Chirurgien, me raconta qu'un Capitaine qu'il avoit guéri d'un coup d'épée qui lui perçoit le diaphragme & le péricarde, aimoit tellement les raves, qu'il ne put s'empêcher d'en manger immédiatement après sa convalescence. Mais deux ans après sa plaie, il en mangea une si grande quantité, qu'il ne pouvoit plus respirer, & ne pouvoit aller à la selle; de sorte qu'il en mourut. A l'ouverture du cadavre, M. de Foix apperçut que le coup d'épée avoit porté au cœur, où il y avoit un calus qui unissoit le péricarde au cœur, cependant il y avoit un peu de lymphe.

Outre cela, une portion repliée des intestins grêles, étoit passée par un trou qu'avoit fait l'épée au diaphragme, & qu'elle s'y étoit attaché par de petites fibres, de sorte que le chyle & les excremens prenoient leur route par le thorax après ce coup d'épée.

Muys, *Prax. chirurg. rat. Dec.* 5. *Obs.* 2. *pag.* 263. rapporte quelque chose de semblable d'un Blessé, dont l'estomac étoit passé par le diaphragme. Il parle encore d'un autre, à qui le colon étoit monté dans la poitrine après une blessure; cependant ils avoient vecu longtems après leur accident.

REMARQUES.

Quoique les raves cuites & bien préparées, soient un aliment qui digere assez aisément, & qu'elles soient même bienfaisantes quand on en prend avec modération ; elles font tout le contraire, quand on en mange avec excès, parce qu'elles produisent des vents & des crudités, sur-tout si on les mange crues.

Quand le Capitaine dont nous parlons a desiré avec tant d'ardeur de manger des raves, il a imité en cela Romulus, Fondateur de Rome, qui les aimoit avec tant de passion, qu'on dit qu'il en mange même dans le Ciel, comme le témoigne *Seneque Apocoloynth.* c'est aussi ce que dit *Martial, Epigr. 16. lib. 13.*

Hæc tibi brumali gaudentia frigore rapa,
Quæ damus, in Cœlo Romulus esse solet.

On lit dans l'Histoire Romaine que *Manius Curius* aimoit beaucoup les raves : on le peut voir par la réponse qu'il fit aux Ambassadeurs des Samnites, qui lui apportoient des présens, lorsqu'il étoit occupé à faire cuire des raves : il leur dit qu'il n'avoit pas besoin d'or : quand il avoit dans les mains de sem-

blables mets qui étoient si fort de son goût.

Mais il est certain que les vents, surtout ceux qui sont épais, produisent de grandes douleurs en s'étendant dans le ventricule & dans les intestins, & même dans toute autre partie, comme dit *Galien*, 2 *de arte cur. ad Glauc. cap.* 6. & 14. *meth. med. cap.* 70.

Benivenius, de abd. morb. caus. cap 81. *p.* 294. assure avoir vû Nicolinus, fils du Chevalier Otton, ressentir des douleurs incroyables dans l'intestin colon, à cause des vents qui ne trouvoient point d'issue, les parties pressées les unes par les autres bouchant tout le passage, les viscéres, la poitrine & les épaules mêmes souffroient des extensions cruelles; à ces douleurs excessives étoit jointe une difficulté de respirer si considérable, qu'il mourut le troisiéme jour, sans avoir pû recevoir aucun secours. On en fit l'ouverture, & l'on vit les intestins remplis de vents. L'on trouva dans le ventricule gauche du cœur une dureté de la grosseur d'une noix. Celle-ci avoit causé sa mauvaise santé, ajoute l'Auteur, & les vents lui avoient procuré la mort.

Dodonée, Obs. med. cap. 38. *pag.* 96. fait mention d'un Moine, qui, ayant senti long-tems, & même pendant quelques années, des contorsions doulou-

reuſes vers l'ombilic avec bruit, & qu'on n'avoit pû guérir, eut le ventre enflé ſubitement, ſans que ni les potions ni les lavemens ni les purgatifs aient contribué en rien à le ſoulager ; c'eſt pourquoi il périt au milieu des plus cruelles douleurs.

Le même Auteur rapporte un pareil exemple d'un Corroyeur, dont le ventre s'enfloit ſubitement comme un tambour, & donnoit du ſon en le frappant. La preſſion que faiſoient ces vents, étoient ſi grande, qu'il ne pouvoit ni uriner ni aller à la ſelle, de ſorte qu'il ne fut pas poſſible de le guérir.

Dodonée aſſure encore plus bas, *ch. 29. p. 193.* qu'un homme de ſa connoiſſance étoit tellement accablé de douleurs, qu'il ſentoit au milieu des inteſtins, qu'il ſembloit que les vents qui ne pouvoient point ſortir, alloient le partager en deux. Comme les lavemens & les autres remédes n'apportoient point de changement à la maladie, on eut recours aux ventouſes, qu'on appliqua à l'ombilic (on tire ſouvent de l'avantage de ces derniers remédes) l'ombilic ſe perça, & laiſſa ſortir des vents épais qui firent tomber les ventouſes ; la douleur s'appaiſa, & le Malade guérit. La rupture de l'ombilic arrive quelquefois dans l'aſcite, lorſque le ventre eſt parvenu au dernier dégré d'extenſion. Car

la liqueur qui est renfermée au-dedans, cherchant un passage, rompt l'ombilic, & produit un exomphale. Il y en a quelques exemples dans *Schenckius*, *p.* 483.

Le Journal d'Allemagne, *Dec.* 1. *an.* 3. *pag.* 272. fait mention d'un homme de soixante-dix ans, qui, étant à vendre quelques drogues aromatiques, avoit retenu ses vents. Ce qui lui causa une constipation fort considérable, qui fut suivie de coliques douloureuses. On ne pût le soulager, ni par les anodins, ni par les carminatifs, ni par les laxatifs pris sous différentes formes, ni par les lavemens forts. Il n'y eut qu'une potion amere qui détruisit la constipation, & qui enleva les douleurs. La voici.

℞. *Pulp. de colloquinte, renfermée dans un nouet* ℈. ij. ℔. *fleurs de camomil. de petite centaurée, de veroniques ana. purg.* j. *tête de pavot n°.* j. *canel.* ʒ ß. *faites en une décoction dans suffisante quantité d'eau de camomille, à deux onces & demie de la colature, ajoutez huiles d'amandes douces* ʒi. *manne* ʒ ß. *faites une potion.*

Dans les ouvertures des cadavres, dit *Fernel Pathol. lib. 6. cap.* 10. l'on a remarqué que la plupart de ceux qui ont coutume de retenir leurs vents, avoient le colon dilaté de la grosseur du bras.

Notre Observation fait encore voir que les plaies du cœur ne sont pas toujours mortelles, quoiqu'en disent la plupart des

anciens Médecins, comme *Hippocrate*, *Sect.* 8. *aph.* 18. *Galien*, *Comment. & lib.* 5. *de loc. affect cap.* 1. *Avicen. lib.* 4. *fen.* 4. *cap.* 2. *Ariſtotel.* 3. *Part.* 1. *animal cap.* 4. *Celſ. lib.* 5. *cap.* 26. & pluſieurs Médecins modernes.

Muys, *Prax. chir. rat. Dec.* 5. *Obſ* 2. *p.* 263. rapporte qu'un Juif ayant été bleſſé à la ſubſtance du cœur, alloit chez lui à pied pendant ſix jours, & deux fois chaque jour pour ſe faire panſer, au bout duquel tems il mourut.

Toutes les plaies du cœur ne ſont pas les mêmes. Un homme ou une bête qui ſera bleſſé aux ventricules, ſurtout au gauche, peut vivre quelques jours, & même peut guérir.

Il n'eſt pas rare de voir des perſonnes vivre quelques jours avec une bleſſure au cœur. *Tulpius*, *Obſ. med. lib.* 2. *cap.* 18. *p.* 132. dit que Mullerus, homme de ſa connoiſſance & de bonne foi, avoit vû un homme bleſſé au ventricule droit du cœur, avoit prolongé ſa vie juſqu'au quinziéme jour de ſa bleſſure. Ce fait eſt bien extraordinaire, & mériteroit d'être révoqué en doute, s'il n'étoit appuyé ſur un témoignage public, inſeré dans les ouvrages chirurgiques de *Sennert*, *lib.* 5. *Part.* 4. *cap.* 111.

Abheers, *Obſ. med. lib.* 1. *cap.* 11. rapporte la même choſe d'un homme, dont le cœur avoit été percé dans le mi-

lieu, & qui cependant avoit vécu jusqu'au quinzième jour.

Rhodius, Obs. med. Cent. 2. cap. 39. p. 871. parle d'un Soldat qui avoit reçû un coup d'épée dans le ventricule gauche du cœur, & qui a vécu pendant neuf jours. *Bartholin, Cent, 1. Hist. 77. p.* 115. fait mention d'un autre Blessé, qui en a vécu cinq.

OBSERVATION XXIV.

Petite glande rendue par bas.

QUelque exact qu'on soit sur la diete, il est rare d'être toujours sans maladie, sans incommodité. Les Médecins ne sont pas exempts de ces loix, puisqu'ils ont la même nature.

Il me survint, au commencement que j'exerçois la Médecine, des tranchées considérables, accompagnées d'évanouissement, à la suite des douleurs continuelles que je souffris pendant quelques jours, je pris un mémoratif, qui me fit aller quelques fois à la selle ; je trouvai dans les déjections une glande de la grosseur d'une noix muscate. Alors mes douleurs & mes tranchées cesserent. J'examinai de près cette glande que je lavai, & j'y apperçûs des vaisseaux san-

guins, sur lesquels je ne portai pas longtems mon jugement ; car je ne comprenois pas d'où elle pouvoit venir ; & mon ignorance ne s'évanouit qu'après en avoir trouvé de semblables dans les intestins.

REMARQUES.

Hippocrate avoit enseigné avec assez d'obscurité, qu'il y avoit des glandes dans les intestins des hommes, comme on le voit dans son Livre des *glandes*, quoique plusieurs prétendent qu'il entendoit parler de celles du mésentere. Si un homme dysentérique, dit-il, *Sect. 4. Aph. 26.* jette par bas des caroncules, c'est un signe mortel.

Willisius, Tract. de Medicam. operat. Part. 1. cap. 3. p. 13. est le premier que je sçache, qui ait démontré ouvertement les glandes des intestins ; c'est dans cet ouvrage que je cite, qu'il dit qu'elle existe dans la tunique intérieure des intestins. *Jacob. Wehferus, lib. de Cicutâ aquat.* en parle aussi, sur-tout dans le onziéme chapitre.

Conrad. Peyerus en a fait un ouvrage exprès, où il assure qu'elles se trouvent non-seulement dans les intestins des hommes, mais encore des bêtes, & qu'elles paroîtront au jour dans un morceau d'intestin qu'on aura coupé sur le champ en long ; il ajoute encore que ces

glandes vont s'ouvrir par leurs extrémités en forme de papilles dans la tunique veloutée, & qu'elles ont de petits pores, par où passe, quand on les presse, une humeur propre à lubrifier & défendre l'intérieur des intestins, & à rendre le chyle plus coulant.

M. Duverney, fameux Anatomiste de Paris, a démontré des glandes miliaires dans les intestins, lesquelles filtrent une sérosité propre à délayer les excrémens. Si cette sérosité passe ailleurs, il arrive des constipations, comme on le voit dans ceux qui crachent, ou qui suent beaucoup. M. Duvernay dit qu'une grande partie de cette sérosité se sépare dans les reins.

Je ne m'arrêterai pas ici à l'usage de ces glandes, n'ayant dessein que de rapporter quelques cas qui confirment l'existence des glandes des intestins.

Burcardus dit *Peyer de gland. intest. cap.* 12. *pag.* 94. eut soin d'un enfant, qui après des tranchées jetta dans ses selles une caroncule rougeâtre, & avec des vaisseaux sanguins, ayant la figure d'une féve & la grosseur d'une noix muscate ; après quoi il se porta bien. Qu'étoit cette caroncule, dit *Peyer*, sinon une glande de ces parties parvenue à cette grosseur par la sérosité qui s'y est coagulée, & qui est devenue charnue. Cette glande faisant saillie en

dedans, & empêchant les excrémens de passer librement, en a été ébranlée. Cet ébranlement paroît avoir causé les tranchées. Cette glande entierement arrachée & rendue par les selles calma les tourmens de l'enfant, & lui rendit la santé.

Brassavolus comment. ad aph. 26. lib. 4. Hipp. dit avoir guéri plusieurs personnes après avoir rendu de semblables caroncules. Les *Journaux d'Allemagne, dec. 1. an. 2. observ. 246. pag. 346.* fait mention d'un jeune homme attaqué d'une fiévre épidémique, acompagnée d'hémorrhagie du nez, d'une difficulté de respirer, & d'une lipothymie fréquente, qui rendit par bas douze glandes au moyen d'un purgatif qu'il avoit pris après les bézoardiques. Elles étoient liées ensemble, faisoient la chaine, & avoient la forme des semences de myrthe. Ce jeune homme fut rétabli bientôt en santé. On trouve dans les mêmes Journaux, *dec. 2. an. 3. p. 367. obs.* 187. l'histoire d'un enfant dysentérique qui rendit dix pareilles glandes comme des petits œufs d'oiseau.

On lit quelque chose de semblable dans *Kerkring, observ. anat: 56. p. 116.* au sujet d'une femme qui étoit tourmentée de douleurs insupportables, elle rendit par les selles une substance oblongue & glanduleuse. Voyez les *Ephem.*

d'Allemagne , Dec. 2. an. 3. pag. 368.

Thomas *Bartholin , Epist. 86. cent. 4. pag.* 490. parle d'un Marchand qui avoit la jaunisse avec des rechutes fréquentes de fiévre & le marasme. Il jettoit de petites vessies attachées ensemble , comme par une chaine , & remplies d'une humeur plâtreuse ; les plus grosses étoient comme des œufs de pigeon , les petits étoient en si grand nombre qu'on en auroit rempli un plat ; après cette évacuation la jaunisse & la fiévre se dissiperent , la maigreur disparut , & la santé se rétablit.

M. *Eut* , Médecin du Duc de Saxe , me montra dernierement une substance sortie par l'anus après de grandes tranchées. La femme qui l'avoit rendue , étoit âgée de 50 ans. Cette substance étoit de la grosseur d'une noix , à la premiere vue elle me parut être un corps composé d'une infinité de petites glandes qui avoit un même pédicule , comme une grappe de raisin. Nous l'examinames de près , & nous jugeames que c'étoit une espéce de frange adipeuse , telle que l'intestin colon en produit quelquefois , elle étoit assez semblable à la membrane de l'épiploon , car elle étoit composée de petites vessies graisseuses ; Quoique ce corps paroissoit un jeu de la nature , il y a eu néanmoins un moyen caché qui a procuré sa croissance

OBSERVATION XXV.

Playe à l'inteſtin colon.

LEs playes des inteſtins, ſur-tout des grêles, ſont très-dangéreuſes ; c'eſt ce que dit *Hippocrate*, *aphor.* 18. & 24. *ſect.* 6.

J'ai été témoin avec *Corneil Solingius* d'une playe d'un gros inteſtin. Corneil Joppen, Matelot, étant à une foire, reçut un coup de couteau du côté droit par derriere un peu au-deſſus du coxis à côté des vertebres du dos. L'inſtrument tranchant avoit pénétré juſqu'au colon. Il ſortoit tous les jours par la playe une grande quantité de matiere ſtercorale, déliée & puante ; cela paroiſſoit bien plus, quand il avoit mangé des légumes, qui ne tardoient pas à paſſer par la playe. Il eut la fiévre les premiers jours ; mais comme la bleſſure étoit faite de bas en haut, nous jugeames à propos d'aggrandir l'ouverture, dans la vue non-ſeulement d'y mettre une canule de plomb pour faciliter la ſortie du pus & des excrémens, mais encore d'y faire des injections avec une décoction de petite centaurée, d'orge & de vin, & enſuite avec du miel roſat & de l'eau-de-vie ;

par ce moyen la playe fut mondifiée, & le cinquiéme jour il se sépara des membranes. Nous n'avions pas d'autre parti à prendre, ne pouvant point atteindre à la blessure à laquelle il ne nous étoit pas possible de faire de suture. Le succès en fut si heureux, qu'il fut guéri contre notre attente au bout de trois semaines, il avoit même tant de force qu'il s'en retourna à pied de la Haye à Scheveringam, le 30 Juin, après avoir bien déjeuné; mais ce qui surprendra tout le monde c'est que pendant sa maladie il buvoit la moitié de la portion d'eau-de-vie qu'on a coutume de donner tous les jours aux matelots, & ne se privoit pas non plus de fumer.

REMARQUES.

Quoique les playes des gros intestins & encore plus des grêles, soient dangéreuses & très-difficiles à guérir, on en voit cependant, dont le succès n'est point si funeste. *Galien*, *lib.* 4. *de loc. affect. cap.* 5. dit que l'exulcération du colon est guérissable. *Aretée lib.* . *cap.* 6. enseigne la même chose, & la raison qu'il en donne, c'est que l'intestin est épais & charnu.

Valleriola, *lib.* 4. *observ.* 9. fait mention de la guérison d'un coup de pistolet. La balle quelques jours après sortit

par en bas, sans que les intestins en fussent offensés.

Tulpius, *obs. lib.* 3. *cap.* 20. parle d'une playe d'un gros intestin, qui devint plus considérable qu'elle n'étoit, par la mauvaise manœuvre du Chirurgien. Il avoit aggrandi la playe, & tiré les intestins hors du ventre. Cette témérité ne lui servit de rien, car il ne put point trouver l'endroit de la blessure, ni faire rentrer les intestins. Il ne fit que beaucoup souffrir le malade par sa mauvaise manœuvre, & par le froid auquel les intestins étoient exposés. *Tulpius* rend raison pourquoi il étoit si difficile de trouver l'endroit de la blessure.

Ce que *Cabrole* rapporte, *obs.* 13. au sujet de Philippe de Montagnac, est fort remarquable; il avoit été blessé, dit-il, près des fausses côtes du côté droit au-dessus de l'os ileon, & le coup sortoit à l'os pubis, & se glissoit dans la cuisse droite; aux levres de la playe paroissoit le colon, coupé transversalement. Il y fit toutes les espéces de future qu'on peut imaginer, sans succès, à cause du trop grand écartement des bords; il fut donc contraint de l'abandonner & de le laisser rendre fistuleux. En effet; il étoit resté un trou comme un cul de poule, par où passoient les excrémens & les vents avec bruit; il ne passoit rien par l'anus; l'on avoit besoin de

beaucoup de linge pour recevoir les excrémens qui sortoient par la fistule : du reste le Blessé n'avoit aucune autre incommodité, & se portoit bien.

On trouvera plusieurs autres exemples de fistules d'intestins dans la soixantieme observation de notre premier volume.

Le *Journal d'Allemagne*, *an. 9. obs. 121. p. 263.* fait mention d'un Aubergiste qui avoit reçu un coup d'épée à la partie postérieure du côté droit vers la troisiéme vertebre des lombes. L'épée qui étoit à quatre pans, avoit percé le commencement du colon & l'hypogastre, vers les iles du côté gauche. Les excrémens se déchargeoient par la playe de l'hypogastre : Enfin le seiziéme jour le blessé mourut ; on fit l'ouverture de l'abdomen, qui répandit une odeur extrêmement puante, parce que la matiere fécale étant tombée dans sa capacité par la playe du colon, avoit corrompu & gangrené les intestins. La playe du colon étoit tellement collée aux bords de celle de l'abdomen, qu'il fallût se servir d'un bistouri pour les séparer. Les Médecins assurerent que si on avoit débarassé le bas ventre de ces immondices, le blessé auroit pû échapper.

Galien, *lib. 6. meth. medend. cap. 4.* assure que la playe du jejunum ne sçau-

roit guérir, tant parce qu'il eſt rempli d'un grand nombre de vaiſſeaux, que parce que ſa tunique eſt mince & nerveuſe, auſſi eſt-ce dans cet inteſtin que vient beaucoup de bile très-pure. *Celſe, lib.* 5. *cap.* 26. *pag.* 485. *& cap.* 16. *lib.* 17. *pag.* 651. dit que quiconque a l'inteſtin jejunum bleſſé, ou quelqu'autre des grêles, il ne ſçauroit reſter en vie; c'eſt auſſi le ſentiment d'*Hippocrate*, *coac. prænot. tit.* 503. *& Sect.* 6. *aph.* 18. *&* 24. Si quelqu'un des inteſtins grêles, dit-il, eſt bleſſé, il ne peut ſe cicatricer.

Mais cela doit s'entendre des choſes ordinaires; car *Hippocrate* appelle plaie mortelle, celle qui eſt ordinairement telle : on peut voir ce que nous avons dit ci-deſſus dans la premiére Obſervation de ce Volume. En effet, quand *Hippocrate*, dans le Livre que nous venons de citer, *Paragr.* 509. a prognoſtiqué la mort dans pluſieurs cas, où la plaie étoit grande, & faite tranſverſalement, il ajoute : *mais ſi elle eſt petite, & en ligne directe, pluſieurs en guériſſent.*

Albucaſis, cap. 8. *Aretée, lib.* 1. *cap.* 9. *Fernel, lib.* 6. *de morb. pent. & ſympt. cap.* 14. *Donatus, lib,* 5. *cap.* 4. *p.* 576. aſſurent que les plaies & les ulcéres des inteſtins grêles, ſont quelquefois guériſſables.

La plaie de l'ileum ſe guérit, en arrêtant par un anneau ou par la ſuture, cet

inteſtin à la peau. On en trouve un exemple dans le *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 3. *Obſ.* 176. *p.* 347. voyez *Rumlerus*, *Obſ.* 39. *p.* 23.

Bauhin, *Parerg. poſt Rauffet*, *p.* 272. parle d'une plaie à l'inteſtin grêle, qui n'a pû ſe cicatriser malgré la ſuture qu'on y avoit faite; car les excrémens ne paſſoient point par l'anus, mais par l'ulcére qui reſta fiſtuleux près de l'ombilic du côté gauche. Au reſte, il ne ſouffroit pas, & ne s'apperçevoit pas même quand les alimens alloient paſſer. Il prit quelquefois des clyſtéres pour ſe rendre le ventre libre: mais ils ne parvinrent jamais juſqu'à la plaie, quoique la décoction fût abondante, mais ils furent rendus, comme ils avoient été pris.

La cure que rapporte *Blagny Zodiac. an.* 2. *Obſ.* 4. *p.* 123. a de quoi ſurprendre tout le monde. L'inteſtin avoit été coupé tranſverſalement d'un coup de ſabre, vers l'endroit où finit l'ileon; de ſorte que cette extrémité coupée ſortoit par la plaie, de la longueur de la ſixiéme partie d'une aune. S'étant inſenſiblement accoutumée à l'action de l'air, elle faiſoit les fonctions du rectum. La membrane extérieure de la portion de l'ileon ſortie de l'abdomen, ſe contracta peu à peu en-dedans, de ſorte que la circonférence de cette extrémité, ayant atteint la circonférence de la plaie, elle

s'y joignit, au moyen d'une future naturelle, & la membrane intérieure se colla à la partie extérieure, conservant toujours la même longueur, & livrant passage aux excrémens. Quant aux gros intestins qui ne communiquoient plus avec les autres, ils se déchargerent en huit jours de ce qu'ils renfermoient, & ne firent plus ensuite aucune fonction. Ils s'affaiſſerent à un tel point, que le Malade ne pût recevoir un lavement, depuis ſix mois qu'il avoit été bleſſé, ni faire aucun vent.

Le Journal d'Allemagne, Dec. 1. an. 3. Obſ. 8. p. 11. nous fournit un exemple d'une plaie au colon, faite par un coup de feu. La partie de l'inteſtin qui ſortoit hors de l'abdomen, étoit plus longue qu'une demie paume de la main. La matiere fécale paſſoit par cette ouverture, & le Malade vécut trois ans dans cet état.

Si l'on veut ſçavoir plus de guériſon d'inteſtins bleſſés, on aura recours à *Heurnius, Comm. Sect. 4. aph. 18. Hippocr. Seidelius, Obſ. rar. 5. de vuln. inteſtin. tenuum. Hollerius, Obſ. prop. 17. & Comment. cit. cap. 18. Paré, liv. 24. operat. cap. 19.*

On trouvera dans le *Journal d'Allemagne, an. 1. p. 321.* dans *Schenck. lib. 4. Obſ. med. de Vermibus*, & dans *Solenander, Sect. 5. concil. 15. §. 24.* des

exemples d'inteſtins percés par des vers.

On demandera peut-être comment les plaies des inteſtins grêles peuvent ſe guérir, puiſqu'une portion du chyle & des excrémens tombe néceſſairement dans la capacité dé l'abdomen ; ce qui y produit dans la ſuite la pourriture ou l'exulcération ?

Les plaies faites dans la partie ſupérieure des inteſtins grêles, ne ſont pas ordinairement conſidérables, & comme les Bleſſés, pendant la cure, ſont toujours ſur le dos, il ſe peut faire que le chyle ne tombe point du tout dans la capacité de l'abdomen, ou en très-petite quantité, ſur-tout s'ils mangent & boivent avec modération ; c'eſt pour cela que les bleſſures faites à la partie inférieure des inteſtins grêles qui regarde le dos, ſont beaucoup plus dangereuſes. Car outre que nous ne pouvons pas les voir ſi bien, leurs bords ne peuvent pas ſi bien ſe coller avec la partie inférieure de l'abdomen. Car les plaies ſont plus aiſées à guérir, comme dit *Hippocrate*, quand elles ne ſont point faites tranſverſalement, mais quand elles ſont oblongues & droites : autrement, les bords des plaies s'ouvrent trop, à cauſe du cours des humeurs qui y paſſent continuellement, & qui dérangent les remédes, quoiqu'ils ſoient appliqués immédiatement ſur les vaiſſeaux ſanguins.

Ajoutez à cela qu'il découle des glandes des intestins une humeur visqueuse, & des embouchures des petites artéres blessées une lymphe nourriciere, qui, par sa lenteur, fait cicatriser les bords de la plaie qui est à l'abri des impressions de l'air; les vents qui sortent des intestins par la plaie, & qui étant sortis, permettent à ses lévres de se rapprocher, rendent la guérison plus commode, & plus facile.

On peut voir la cure des plaies des intestins traitée fort au long dans *Solingius*, *Part. 3. manuel. operat. chir. cap. 5.*

OBSERVATION XXVI.

Ventricule rongé.

L'Estomac est sujet à un grand nombre de maladies, & de différentes espéces : mais celle dont j'ai à parler, est une des plus rares. On aura peine à croire qu'il se puisse amasser dans le ventricule une humeur si corrosive, & capable de faire des effets aussi surprenans, sans qu'auparavant on y ait donné lieu par quelque erreur dans la diete, ou par un usage excessif des médicamens. J'ai vû dans le cadavre d'une femme

que *Solingius* disséquoit la partie supérieure de l'estomac percée de la largeur de trois travers de doigts, sous l'orifice supérieur, & rongée à y passer le poing, il y avoit encore une tumeur chancreuse & ulcérée, de la grosseur d'un des petits pains que nous achetons trois oboles de notre monnoie; elle étoit si fort adhérente au péritoine, qu'on ne l'en détacha que par violence.

De plus, une grande portion de la partie inférieure, étoit aussi rongée avec le diaphragme par le pus de l'ulcére voisin, comme aussi le lobe du foie qui est appuyé sur le ventricule. La rate avoit une couleur plombée, les reins étoient en bon état. L'épiploon étoit un peu amaigri, & le ventricule affaissé; comme la Malade n'avoit pris que de la boisson pendant cinq semaines avant sa mort, il n'est pas surprenant qu'on lui ait trouvé l'estomac vuide. La veille de sa mort, elle rendit par les selles une matiere blanche & purulente, telle qu'on en trouve d'épanchée dans la capacité de l'abdomen.

Cette femme, selon le rapport de son mari & de ses parens, avoit été sujette à des incommodités d'estomac pendant treize ans, comme à des vomissemens, a des maux de côté, & malgré les douleurs qu'elle avoit ressenties, elle avoit

avoit eu quatre enfans qui lui avoient survécus, & qui se portoient bien. Mais quatre jours avant sa mort, cette femme avoit vomi quantité de matiere purulente, & de sang fœtide ; son haleine avoit été long-tems puante ; les déjections qu'elle avoit rendues, étoient noires, copieuses & d'une odeur insupportable.

REMARQUES.

Comme le fait que je rapporte est fort rare, je suis porté à croire que plusieurs le révoqueront en doute. C'est pourquoi je joindrai ici des exemples qui confirmeront ce que j'avance.

Salmuth, *Cent.* 1. *Obs.* 48. *pag.* 28. parle d'une maladie d'estomac, assez semblable à celle dont il est question. Par l'inspection du cadavre, l'on a connu que l'estomac étoit percé, & cela depuis long-tems : car les bords étoient noirs, durs & calleux. On y voyoit encore un ulcére fistuleux.

Le Journal d'Allemagne, *Dec.* 1. *an.* 2. *Obs.* 229. *p.* 332. fait mention d'un ventricule troué à la partie la plus élevée sous le sternum. Il en sortoit une matiere très-fœtide, qui y regorgeoit. Le Malade s'en plaignoit quelques années avant sa mort, qui ne tarda pas, après qu'il s'y fut fait une ouverture.

Jacob Hollerus, *Schol. ad cap. 43. de Morb. inter. p. 453.* rapporte l'hiſtoire d'un homme qui avoit été long-tems tourmenté par les vomiſſemens, la fiévre, la cardialgie, les tranchées, les déjections noires, & qui enfin mourut. On trouva, à l'ouverture du cadavre, un ulcére calleux dans les tuniques rongées du ventricule, à la partie qui panche du côté du pylore.

On trouva dans un fille de quinze ans, le ventricule ulcéré, au rapport de *Foreſtus*, *lib. 18. Obſ. 33. pag. 178. de Stomach. affect.*

Sculteie, *Armam. chirurg. Obſ. 80. p. 296.* dit avoir ouvert le cadavre d'un Moine à Padoue, qui paſſoit pour être mort d'une colique. Quand on voulut s'en éclaircir par l'ouverture du cadavre, on trouva le fond du ventricule, non-ſeulement phlegmoneux, mais encore rongé juſques dans le milieu de ſa tunique.

Il eſt parlé dans *Rhodius*, *Cent. 2. Obſ. 53. p. 94.* de l'éroſion du ventricule dans un enfant qui avoit trop mangé de raiſin. Trois heures après cet excès, il mourut. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans le ventricule une matiere ichoreuſe, qu'on regarda comme une bile verte.

Dodonée, *Obſ. med. cap 25. pag. 61* penſe que le ventricule eſt ſujet à l'exul-

cération, comme toutes les autres parties du corps. Il prouve ce qu'il avance par l'exemple d'une Dame, d'environ 60 ans, qui, depuis long-tems, avoit une mauvaise haleine, & qui, après avoir long-tems été tourmentée d'une grande douleur à la region de l'estomac, mourut accablée d'une si longue maladie. On en fit l'ouverture, & l'on trouva la superficie du ventricule ulcérée.

Blasius, Obs. p. 72. *&* 76. parle d'un estomac écorché, & *Hildanus, Cent.* 3. *Obs.* 20. *p.* 400. fait mention d'un grand ulcére fœtide à l'orifice supérieur du ventricule, & qui étoit rempli d'humeurs puantes & noires.

Borellus, Cent. 1. *Obs.* 54. *p.* 55. rapporte qu'on avoit trouvé au ventricule un abscès, qui renfermoit beaucoup de matiere noire, sale, & de la couleur d'un sang corrompu. Voyez *Ballonius, lib.* 1. *consil.* 43. *p.* 197. *Augenius, lib.* 5. *Epist.* 1. *cap.* 11. *Panarol. Pentecost.* 1. *p.* 20. *Joh. Bauhin, Obs.* 1. *Schenckius, lib.* 3. *p.* 382. 388. *Barthol. act. Haffn. t.* 4. *Obs.* 36. *p.* 115. 119. *& t.* 3. *p.* 59. 62.

Cette affection peut passer pour une *ardeur du ventricule* dont parle *Galien*, 8. *compos. sect. loc. cap.* 3. disant que ce vice vient d'une bile arrêtée dans les tuniques du ventricule & d'une ardeur horrible. Consultez là-dessus *Bartholin, Epist. med. Cent.* 3. *p.* 157. *Epist.* 42. &

autres. Les Modernes attribuent la cause de ce phénomene à une humeur âcre & acide qui vient du sang, & qui s'en est séparé par les artéres du ventricule où elle est tombée. Voyez l'Observ. 16. ci-dessus & la 48e. qui suit.

Les remédes capables d'ôter l'ardeur du ventricule, & de tempérer l'humeur acide & corrosive, sont la craie lavée quelque tems dans l'eau-rose, le corail, les perles préparées, les écailles, le bol d'Armenie, la terre sigillée. *Spigelius* répond de l'efficacité de ce dernier remédde, qu'il assure être très-propre non-seulement à absorber les acides, mais encore en s'attachant aux tuniques de l'estomac, à émousser l'âcreté de l'humeur qui y réside.

J'ai observé, dit le même *Spigelius*, avec admiration qu'aucun remede appliqué extérieurement, ou donné intérieurement, n'adoucissoit, ou ne détruisoit l'ardeur du ventricule, que la terre sigillée prise avec le syrop de consoude.

OBSERVATION XXVII.

Paralysie de l'œsophage.

LA relation que m'a envoyé, M. Baster, d'une histoire arrivée dans la Zelande, où il exerce la Médecine & la Chirurgie, fait connoître comment la paralysie peut attaquer quelques parties du corps, même les plus simples; par exemple, les muscles de l'œil, comme nous avons vû dans la dixiéme Observation de ce Volume; de sorte que ces parties sont privées de mouvement; ce qui est très-pernicieux au reste du corps. Ce Médecin fut appellé le premier Février 1677. pour voir une fille de vingt ans, nommée Élisabeth. Elle eut quelque tems une suppression des regles qui fut suivie de la cachexie. Pendant cette derniére maladie, elle fut constipée. A cet accident se joignit bientôt après une difficulté d'avaler : de-là survint une maigreur qui la rendit comme un squellette. Plusieurs Médecins croyoient que c'étoit quelque excroissance, ou des glandes endurcies dans l'œsophage, qui empêchoient la déglutition. Mais pour s'en éclaircir, M. Baster prit une baleine flexible, à l'extré-

mité de laquelle, il attacha une éponge qu'il enfonça peu à peu dans le ventricule. Comme il ne trouva aucun obstacle, il jugea que c'étoit une paralysie de l'œsophage, & prescrivit des remédes convenables : mais il n'eût pas le succès qu'il en attendoit, il étoit extrêmement inquiet sur ce que deviendroit cette misérable, qu'il n'abandonna pas. Il lui ordonna de manger quelques alimens, & de les pousser au fond de la bouche avec la langue autant qu'elle pourroit : le Médecin les faisoit descendre dans l'estomac avec l'instrument qu'il avoit fait. Cette opération ayant été réitérée quelquefois, il lui conseilla de faire la même chose elle-même, lui promettant que les fonctions de cette partie se rétabliroient. Elle le fit, & ce moyen qui lui conserva la vie, lui réussissoit si bien, que ses forces augmenterent. M. Baster, qui m'écrit cette histoire du 8 Décembre 1682, me marque qu'il venoit de la rencontrer en fort bonne santé.

REMARQUES.

Il se rencontre différentes causes qui empêchent le passage des alimens. Telles sont les inflammations, les exulcérations dont nous avons parlé dans l'*Observation* 25 *du premier Volume*; les tu-

meurs dont parle *Fernel*, *lib. 6. de Morb. part. cap.* 1. *Tulpius*, *Obſ. med. lib.* 1. *cap.* 44. *p.* 88. *& cap.* 45. *p.* 92. *Blancard*, *Collect. med. phyſ. Cent.* 3. *cap.* 45. *p.* 255. fait mention d'un œſophage bouché ; & d'un ſteatome qui a cauſé la mort au malade.

Il arrive auſſi quelquefois qu'un morceau de pain, ou quelqu'autre choſe avalée ſubitement, reſte dans l'œſophage, & y empêche le paſſage non-ſeulement des alimens, mais auſſi retrécit & bouche par la compreſſion la trachée artére ; ce qui fait manquer la reſpiration. Nous en avons rapporté un exemple, Obſerv. 21. de ce volume. *Blancard*, *Collect. med. phyſ. cent.* 3. *cap.* 13. *p.* 199. rapporte quelque choſe de ſemblable, au ſujet d'un Matelot, que la faim avoit maigri dans un naufrage, & à qui dans la ſuite, il fallut faire paſſer de la ſoupe avec un inſtrument fait exprès.

Tulpius, *Obſ. med. cap.* 42. *p.* 82. parle d'une paralyſie des muſcles de l'œſophage dans une femme de cinquante ans ; de ſorte qu'il n'y pouvoit rien paſſer : mais comme elle ne voulut ſouffrir aucun inſtrument pour la ſoulager, elle mourut le ſeptiéme jour.

On trouve quelque choſe de ſemblable dans *Thomas à Vega*, *comment. cap.* 3. *lib.* 3. *de loc. affect. Donat. lib.* 3. *de Med. hiſt. mirab.* dit avoir vû le même

accident arriver à un Jardinier. *Helvigius*, *Obs.* 59. *p.* 177. dit avoir été témoin d'une paralysie de la gorge, occasionnée par l'eau froide.

Une personne avoit la fièvre depuis long-tems, dit *Salmuth*, *cent.* 3. *Obs.* 16. *pag.* 119. & n'avoit point d'appetit. Quand il fût rétablit, il ne pût avaler, malgré l'envie qu'il avoit de manger. Il étoit obligé de pousser les alimens avec ses doigts.

Outre la paralysie propre des muscles dr l'œsophage, il y en a encore une autre espéce : puisque la déglutition se fait, non-seulement par le moyen de ces muscles, mais encore par celui des fibres de l'œsophage. Car après que les alimens y sont parvenus, ils se portent vers l'estomac, non-seulement par leur gravité, mais encore par l'action des fibres ; ce que nie *Plater*. Cela se voit clairement, quand on avale de gros morceaux de pain sec. *Salius Diversus*, *Annot. in Avicen. lib.* 3. *fen.* 13. *tr.* 1. *cap.* 1. dit avoir vû une paralysie si considérable de cette partie, que le Malade ne pouvoit, ni sentir, ni avaler. Ce que l'Auteur attribue à l'obstruction des fibres nerveuses des parties charnues de l'œsophage. *Willisius*, *Part.* 1. *Pharmaceut. ration. Sect.* 1. *cap.* 2. *p.* 11. dit avoir connu plusieurs qui moururent de faim par la paralysie de la tunique

charnue de l'œsophage, Nous avons parlé de cette maladie en peu de mots dans la 15e. Observation de ce Volume.

Capivaccius, *lib.* 1. *Prax. cap.* 53. *p.* 358. parle d'un tuyau, dont il s'étoit servi utilement pour plusieurs personnes. A ce tuyau, étoit attachée une vessie, qui renfermoit un suc nourricier, qu'on faisoit passer par ce tuyau dans l'œsophage, puis dans le ventricule. *Tulpius* dit qu'il s'en seroit utilement servi dans un pareil cas, si le Malade l'avoit voulu.

Paul Æginette, *lib.* 4. *cap.* 57. *p.* 513. dit qu'il se servoit d'une petite seringue, quand il vouloit injecter quelque chose d'amere dans la bouche des enfans.

Il peut encore y avoir d'autre cause qui empêche la déglutition. Nous avons été témoins derniérement, M. Nuck & moi, d'un cas fort rare. Une Dame ne pouvoit avaler, ou si elle vouloit prendre quelque chose, tout s'arrêtoit dans l'œsophage, & remontoit aussitôt. Ensuite elle toussoit avec de grands efforts, & étoit prête à suffoquer; de sorte qu'elle ne vouloit plus rien prendre. Mais cette impuissance d'avaler ne dura que 24 heures, car à la premiere saignée, elle se sentit soulagée, tant du côté de la toux, que de la difficulté de respirer. Après la seconde saignée & un clystére qu'elle prit ensuite, elle

sentit passer la liqueur par l'œsophage, qui, depuis ce tems là, reprit son état naturel. Ainsi la Dame se trouva rétablie par le moyen de quelques syrops convenables, & de quelques gargarismes propres pour cette maladie.

Nous n'avons pas attribué cette impuissance d'avaler à la paralysie, & encore moins à une excroissance ou à une tumeur dure, mais plûtôt à l'obstruction des glandes de l'œsophage, ou à la contraction des fibres de sa tunique intérieure, qu'une humeur âcre & trop abondante avoit produite.

OBSERVATION XXVIII.

Hydropisie du péritoine.

DE toutes les hydropisies qui attaquent les parties du corps humain, comme la tête, le thorax, l'abdomen; il n'y en a point de plus rare & de plus remarquable, que celle du péritoine. Je tiens de M. Nuck celle que je vais rapporter.

Anne K... âgée de 50 ans, étoit accablée de vapeurs depuis dix ans qu'elle n'étoit pas bien reglée: elle n'en fut pas plutôt délivrée, qu'elle sentit une douleur & une tension à l'hypogastre: ce

ſentiment devint vif, & fut accompagné d'une groſſeur à l'ombilic, qui s'étendit juſqu'aux parties. Trois ans s'étoient ainſi écoulés, lorſqu'il ſurvint une ſeconde tumeur, mais plus petite & moins incommode, ſituée à la partie oppoſée. Elle remarquoit auſſi que ſon ventre augmenteroit de jour en jour, & la tumeur de l'ombilic étoit parvenu à la groſſeur du poing. Elle n'avoit point tort de ſe plaindre des douleurs continuelles qu'elle reſſentoit, & dont la cauſe étoit manifeſte par pluſieurs calculs de différentes figures qu'elle jettoit. Quoiqu'elle but ordinairement beaucoup, lorſqu'elle avoit ſoif, elle rendoit néanmoins peu d'une urine pâle, même avec douleur.

Deux ans après que ſes regles la quitterent, il ſortit de l'utérus une grande quantité de ſang coagulé; ce qui l'affoiblit beaucoup, & la jetta dans de fâcheux ſymptômes. L'urine diminuoit, quand la ſoif augmentoit, & la reſpiration devenoit ſi difficile, que ſouvent elle ne pouvoit reſpirer, que quand elle avoit la tête droite. D'ailleurs elle avoit du dégoût pour toutes ſortes d'alimens; elle ſentoit un grand feu au col. Tant de ſemblables ſymptômes lui rendoient la vie inſupportable; enfin refuſant tout reméde, & perdant toutes ſes forces, la mort mit fin à ſes miſéres.

Voici ce qu'on trouva à l'ouverture

du cadavre qui fut faite le 21 Janvier 1680.

Il y avoit un grand amaigrissement aux parties supérieures du corps, comme au thorax, à la tête & aux mains. Les pieds n'étoient pas dans un état bien éloigné du naturel, excepté que le pied gauche étoit un peu plus distendu que le droit.

A l'ouverture de l'abdomen, on trouva, près de l'ombilic, du côté gauche, 95. livres d'eau, que nous tirâmes. Elle étoit claire, & de couleur de bierre rouge. Il est croyable qu'elle etoit salée, car les particules qui surnageoient, étoient luisantes. Les muscles de l'abdomen étoient presque consumés & comme pourris.

Quand on fit l'incision cruciale à l'abdomen, il ne nous parut qu'une hydropisie ordinaire : mais quand nous vinmes pour examiner le foie; nous restâmes stupéfaits, parce que nous n'en trouvâmes point & nous crûmes trouver une nouvelle espéce de maladie. Nous continuâmes donc à vouloir examiner l'épiploon, les intestins, le mésentere, le pancreas, la rate, les reins, &c. mais nous ne trouvâmes rien ; de sorte que nous eussions juré tous qu'il n'y avoit aucun de ces intestins. On apperçevoit une éminence en forme de poire, qui étoit située au fond de la matrice,

de la groſſeur de la tête d'un enfant. On en fit l'ouverture, & nous trouvâmes la veſſie remplie de cinq livres de pus épais, & de couleur cendrée. Sous cette tumeur, en étoit une autre dans la place de la veſſie, mais trois fois plus petite, remplie auſſi de pus de la même couleur, mais plus épais.

Après avoir bien examiné toutes ces choſes, on pénétra plus avant avec le biſtouri, & nous vîmes les viſcéres que nous n'avions point trouvés. Nous vuidâmes la matiere fécale, & nous apperçumes le péritoine, dont la duplicature renfermoit une grande quantité d'eau épanchée; car ſa membrane interne, qui eſt attachée dans l'état naturel à l'externe, s'en étoit ſéparée, & avoit donnée occaſion à cet amas de liqueur. Elle étoit renfermée ſi exactement, qu'il ne s'en étoit pas épanché une goutte dans l'abdomen. Néanmoins, malgré cette diſtenſion & cette dilatation, le péritoine étoit beaucoup plus épais qu'à l'ordinaire.

Après l'examen de cette partie, nous n'appercûmes point d'épiploon, nous ne vîmes que des inteſtins flaſques, vuides, & comme rentrés dans eux-mêmes, mais qui étoient dans leur rang ordinaire. Il y avoit de petites veſſies remplies d'une eau limpide, qui étoient adhérentes aux trompes de Fallope, &

aux ligamens larges Il y avoit dans les ovaires des œufs d'une grosseur considérable. Du reste la matrice & la vessie étoient à l'ordinaire, & ne contenoient aucune liqueur, ni sérosité.

Le rein droit étoit flasque & presque entiérement consumé; mais la substance du gauche paroissoit assez naturel. Les canaux qui vont s'ouvrir dans le bassinet des reins, étoient tout remplis de pierres de différentes grosseurs, néanmoins le vent qu'on soufloit par un syphon, trouvoit le passage de l'urine.

Le foie étoit aussi en bon état. Il ne manquoit à la rate que d'être trop flasque & un peu trop mince dans le milieu. La partie tuméfiée du péritoine, étoit si fort attachée à tous ces viscéres & aux côtés du diaphragme jusqu'aux aînes, qu'on avoit beaucoup de peine à les séparer.

REMARQUES.

Quoique l'hydropisie se fasse ordinairement dans la capacité du bas-ventre, cependant on voit tous les jours qu'il se peut faire des amas d'eau dans bien d'autres parties du corps. Ainsi on voit dans les enfans des hydrocéphales, des hydropisies de poitrine dans les adultes: on en voit du péricarde, de l'épiploon, des membranes du foie, de la rate, du

méſentere, de l'utérus, des teſticules & autres parties du corps.

L'on a une hiſtoire d'un hydrocéphale dans la 14e. Obſerv. de ce Volume.

Pour l'hydropiſie de poitrine, on peut conſulter *Galien*, *Comment. in aph.* 35. *lib. 6. Donatus*, *lib.* 3. *cap.* 11. *p.* 279. *Riviere*, *cent.* 4. *p.* 42. *Piſon*, *de morb. à ſerosâ colluv. p.* 290. *Riol. Antrop. lib.* 5. *cap.* 1. *Barthol. cent.* 2. *hiſt.* 7. *Act. Haffn. t.* 2. *p.* 297 *& t.* 1. *Obſ.* 89. *Tulpius*, *Obſ. med. lib.* 2. *cap.* 16. *p.* 128. *Zacut. Luſit. Prax. admirab. lib* 1. *Obſ.* 111. *p.* 26. *Wepfer*, *Exercit. de apopl. pag.* 287. *Lamzwerde*, *de append. armament. chir. pag.* 252. *Obſ.* 31. *Miſcell. curioſ. germ. Dec.* 1. *an.* 4. *Obſ.* 29.

On trouve des exemples d'hydropiſies du Péricarde dans *Blaſius*, *obſ. med. rar. part.* 1. *obſ.* 19. *p.* 31. Cette membrane contenoit plus de trente onces d'eau lympide & douce; dans *Th. Bartholin*, *act. Haffn. vol.* 1. *obſ.* 89. *p.* 174. celui dont il parle, avoit le péricarde ſi dilaté qu'on y trouva plus de trois livres d'eau âcre & trouble. Nous avons trouvé des hydatides, dit *Rolfincius*, *epitom. meth. cognoſ. & curandi*, *lib.* 2. *p.* 2. *cap.* 1. dans le pericarde de ceux qui avoient été ſujets aux palpitations de cœur; on peut encore conſulter *Tulpius*, *lib.* 4 *obſ.* 9. *Riol Enchelrid. lib.* 3. *c.* 4. *Hildan. cent.* 1. *obſ.* 43. *p.* 39. *Piſon. de illuv. ſeroſ. ſect.* 3. *cap.* 2.

Riviere, *obs. commun. pag.* 314. parle d'une hydropisie du ventricule ; il y avoit dans la membrane interne beaucoup d'hydatides, dont les unes étoient entieres & les autres percées. *Riviere* attribuoit cet accident à l'intempérie froide & humide de l'estomac, pour avoir trop bu d'eau à la glace, & avoir mangé trop de fruits crus. On en trouve un autre exemple dans *Rhodius*, *obs. med. cent.* 3. *obs.* 4. *pag.* 129.

Il se trouve encore quelquefois des hydatides dans l'épiploon. *Bonet*, *anat. pract. lib.* 3. *sect.* 21. *obs.* 21. rapporte que *Bosc. facult. anat. sect.* 2. *pag.* 17. a trouvé dans le cadavre d'une femme hydropique beaucoup de petites vessies entre une petite peau particuliere, lesquelles renfermoient de l'eau, & qui étoient dispersées dans la substance de l'épiploon ; il ajoute qu'il a ouvert à une autre femme, l'année suivante, une vomique à la région ombilicale, & qu'il en sortit pendant quelques jours une portion de l'omentum avec de petites vessies pleines d'eau ; quoique cette partie resta fistuleuse, la femme ne laissa pas de guerir & d'engendrer trois garçons.

Riviere dans la derniere observation, *comm. pag.* 393. fait mention d'un Païsan hydropique, à qui on ouvrit un abscès à l'abdomen du côté droit, il en

sortit pendant quelques jours plus de deux cens vésicules remplies d'eau. Cette observation, dit-il, confirme l'histoire que *Schenckius* rapporte d'un hydropique qu'on ouvrit après sa mort, & à qui on trouva nombre de vésicules remplies d'eau, adhérantes au péritoine & aux autres parties du bas-ventre.

Les glandes de l'épiploon peuvent parvenir à un point de dureté que le ventre en devienne gros & dur. *Hildan, cent. 3. obs. 62.* dit avoir ouvert un cadavre dont l'épiploon pésoit cinquante-six livres par la tuméfaction de ses glandes. Voyez *Velschius Episagen. 30. & Donatus Hist. mirab. cap. 21. pag. 430.*

On peut consulter *Tulpius, obs. med. lib. 2. cap. 34. pag. 136.* sur l'hydropisie jointe aux hydatides du mésentere; il regarde cette maladie comme incurable; car s'il se vuide quelques hydatides, il en reste beaucoup d'autres entieres, & quoiqu'on fasse tout ce qu'on peut pour les percer, il en reste toujours d'autres qui entretiennent l'hydropisie.

Coiter, obs. anat. chir. miscell. p. 117. rapporte qu'ayant ouvert le cadavre d'un hydropique, il n'avoit point trouvé d'eau dans la capacité de l'abdomen, mais qu'il y avoit partout de petites vessies adhérentes au mésentere, au péritoine, aux intestins, à la rate, au foye, enfin à tous les visceres.

J'ai observé, dit *Hœfferus Hercul. med. lib. 3. cap. 2.* que les eaux des hydropiques étoient renfermées dans de petites vessies de différente grandeur autour du mésentere, & que ces malades restoient en vie, jusqu'à ce que ces vésicules, par la finesse de leur membrane ou par l'acrimonie des liqueurs, se rompissent, que les eaux tombassent dans la capacité du bas-ventre, & qu'elles s'y pourrissent avec les visceres.

Willisius Pathol. cereb. cap. 9. parle des hydatides des reins.

Il y a aussi des hydropisies de matrice. *Rhases* rapporte qu'une femme qui se croyoit grosse étoit tombée sur le ventre, d'où il sortit vingt-cinq mesures d'eau rousse, contenant chacune neuf onces.

Vesale, corpor. hum. feb. lib. 5. c. 9. dit avoir ouvert le cadavre d'une femme de 50 ans, & qu'il avoit trouvé dans la matrice plus de soixante mesures d'eau, dont chacune contient trois livres.

Ce que rapporte *Graaf, tract. de organ. mulier. cap. 8.* est bien étonnant, il s'agit d'une hydropisie de matrice; il enleva cette partie qui pése ordinairement dans l'état naturel une once & demie l'hydropisie augmenta tellement pendant vingt-cinq ans, que la matrice pésoit quarante livres.

Le *Journal d'Allemagne* fait mention d'une fille de 3[illegible] ans, qui avoit une tumeur inégale & flotante à l'abdomen, un jour qu'elle vouloit secourir sa sœur, dans ses couches, elle rencontra une grosse corde qu'elle n'appercevoit pas dans l'obscurité, & qui la fit tomber le ventre sur le pavé. Cette chute fit crever les vésicules aqueuses qui étoient dans le bas-ventre, ce qui fut suivi d'une déjection copieuse, & d'une santé parfaite qui dura encore trente ans. Il est croyable, ajoute l'Auteur, que ces vésicules étoient cachées dans l'épiploon, & que les routes par où cette liqueur étoit parvenue aux intestins, avoient été inconnues jusqu'alors, quoique *Riolan Ench. anat. cap.* 16. croye que l'eau peut être repompée facilement par les veines du mésentere, ou par les parties spongieuses de la rate.

Jacob. de partibus ad lib. 3. *Avicen.* 5. *fen.* 21. *tract.* 3. *cap.* 21. rapporte qu'une Dame avoit cru avec les Médecins qu'elle étoit enceinte; vers le tems prétendu de ses couches, il sortit de la matrice une grande quantité d'eau, cet évacuation lui rendit le ventre très-plat.

On trouve de pareils exemples dans *Donatus*, *Hist. med. mirab. lib.* 6. *cap.* 21. *p.* 423. *Beniven. cap.* 109. *Tulpius*, *observ. med. lib.* 3. *cap.* 32. *p.* 246. *Blasius*, *obs. med. p.* 13. *Zacutus Lus. Prax.*

med. admirab. obs. 6. de morb. part. & sympt. cap. 13. pag. 196. Sennert. prax. lib. 6. part. 1. sect. 2. cap. 11.

Il arrive encore des hydropisies de matrice pendant la grossesse. *Hildanus, cent. 2. obs. 55.* rapporte que sa femme a rencontré un pareil cas.

On trouve dans *Tulpius, lib. 6. obs. med. cap. 44. pag. 369.* un exemple d'un hydropisie dans les cornes de la matrice.

Voyez *Ætius, lib. 16. cap. 79. 97. 105. Paul Æginette, lib. 3. cap. 75.* au sujet des hydatides trouvés dans l'uterus. Nous avons parlé aussi, *tom. 1. pag. 70.* d'une grossesse imaginaire qui n'étoit que des hydatides.

On trouve des exemples d'hydropisie des testicules des femmes dans *Schenckius, lib. 3. obs. med. pag. 474. Donatus, lib. 7. cap. 7. pag. 689. Bauhin, append. ad fr. Rossetum. de part. Cæsar. pag. 257. Miscell. med. phys. germ. an. 1. dec. 2. obs. 183. pag. 432.*

A Utrecht, en 1678, on tira de la trompe droite d'une fille après sa mort, cent douze livres d'eau. *Bartholin, act. Haffn. t. 1. obs. 103. p. 194.* parle d'une pareille maladie guérie par la paracentese.

Meckren, cap. 6. append. obs. med. chir. pag. 456. fait mention d'une hydropisie de la rate; nous en avons aussi parlé dans les remarques de l'observation quarante-huitiéme, *tom. 1.*

Hippocrate, *sect.* 7. *aphor.* 55. parle de l hydropisie du foye, ce qu'il faut entendre, dit *Galien comment.* des hydatides de ce viscere, dont la rupture cause un épanchement d'eau dans le bas-ventre.

Cardan, *mirand. curat.* assure que les trois fils de *Gadius* sont péris de ces hydatides dans le foye & dans le poumon sans épanchement, mais la fiévre & la diarrhée avoient précédé la mort. Ces hydatides paroissent ordinairement à la superficie convexe du foye, *Stratenus* en a néanmoins trouvé une grande quantité à la concavité du foye d'un voleur qui avoit été pendu à Utrecht en 1647.

Galien, *lib.* 5. *de loc. affect. cap.* 7. enseigne qu'il ne peut y avoir aucune hydropisie sans léſion du foye. *Savonarola tract.* 6. *cap.* 14. *Rub.* 9. est du même sentiment aussi-bien que *Valesc. de Taranta*, *lib.* 5. *cap.* 8. *Capivaccius*, *lib.* 30. *part. cap.* 18. mais *Hercules Saxonia* assure qu'on trouve des hydropisies sans que le foye soit attaqué.

Diemerbroek, *anat. lib.* 1, *cap.* 12. parle d'hydropisie produite par la rupture de vaisseaux lymphatiques, sans que le foye y ait part.

Aretheus, *lib.* 2. *cap.* 1. *de sig. causisq. morb. diuturn.* dit qu'il se trouve des hydropisies où le foye est sain. Il en rapporte une espéce, provenant de plu-

sieurs hydatides dans la capacité de l'abdomen.

Le sentiment d'*Aretée* est confirmé par les observations des Modernes, comme on le peut voir par les Commentaires de *Cordeus sur le liv. 1. d'Hippocrate, de morb. mulier. p.* 315. Il rapporte que dans le cadavre d'une femme morte à Paris, il ne se trouva aucune partie creuse où il n'y eût des hydatides ; nous entendons par endroit creux, non-seulement la vessie, mais encore les reins, la matrice, le ventricule, les intestins, le cœur, le péricarde, &c. Ces petites vessies étoient placées comme naturellement dedans & dehors. Elles étoient remplies d'eau jaunâtre sans qu'elle ait contracté aucune puanteur, même après les avoir conservées vingt jours ; le foye en étoit tout couvert aussi-bien que la rate.

On lit quelque chose de semblable dans *Schenckius, lib.* 3. *pag.* 474. Il est question d'une femme hydropique qu'on ouvrit après sa mort l'an 1586. On ne trouva dans la capacité du bas-ventre ni vent ni eau, mais une grande quantité d'hydatides remplies d'une eau limpide. *Areth. Capadox dans le même Schenkius*, assure avoir jetté par bas de semblables vésicules ; il avoue en même-tems qu'il n'en sçauroit découvrir la cause.

Wharton adenolog. cap. 11. marque qu'il a vû de ces hydatides passer quelquefois avec les urines & les excrémens.

Un homme, dit *Riviere*, *cent.* 4. *p.* 27. avoit le ventre si fort gonflé qu'on le regardoit comme hydropique, mais dans une purgation qu'il rendit, il sortit sept vessies épaisses & longues comme la paume de la main; après cette évacuation il se porta très-bien.

On peut consulter *Bartholin*, *act. Haffn. tom.* 3. *hist.* 64. *pag.* 105. au sujet d'une femme morte d'hydropisie; on trouva à l'ouverture du cadavre le péritoine & les intestins couverts de petites tumeurs comme des avelines.

Schenkius rapporte l'histoire d'un hydropique qu'on ouvrit après la mort; l'abdomen étoit remplie de petites vessies pleines d'eau, qui étoient attachées au péritoine & aux autres parties.

Ingratius, *tr.* 1. *de tumorib. præter nat. cap.* 1. *pag.* 229. dit avoir trouvé dans un mésentere environ soixante-treize glandes scrophuleuses, outre les petites tumeurs qui étant aux tuniques externes des intestins, surtout des gros, & qui avoient chacune leur membranes particulieres, formant d'espéces de vessies. L'Auteur n'a point appellé scrophuleuses ces petites grosseurs, parce que les glandes n'y avoient point de part; au reste elles n'étoient point de la même

grosseur, s'étendant par dégrés depuis le volume d'un pois jusqu'à celui d'un œuf de poule, comme dans les ovaires de ces animaux. Quand on ouvrit ces tumeurs, on y trouva dans les unes une substance plâtreuse, dans les autres une substance mucilagineuse, dans d'autres une substance liquide, la plupart cependant dans un certain ordre de gradation, c'est-à-dire que les plus nouvelles étoient plus liquides, & perdoient cette liquidité à mesure qu'elles vieillissoient; toutes les autres parties du corps étoient saines, surtout le foye & la rate. Plusieurs pensent que quand les hydatides sont fortes & épaisses à ne point se rompre, elles se changent en steatomes, en atheromes & en meliceris. *Ruysch*, *obs.* 25. *pag.* 83. dit en avoir souvent rencontré qui renfermoient une matiere plâtreuse, caséeuse & téreuse, & qu'elles étoient non-seulement attachées à la membrane extérieure du foye, mais même à la superficie concave de ce viscere, au-dessus du rameau de la veine-cave & de la veine-porte.

Il est donc certain qu'il y a des hydropisies sans que le foye ou la rate soient endommagés; aussi *Sylvius Deleboë* assure-t-il avoir ouvert rarement des hydropiques où ces visceres soient corrompus.

Quiconque voudra sçavoir plusieurs histoires

hiſtoires d'hydropiſies entre les muſcles de l'abdomen & le péritoine, qui ſe ſont terminées par rupture du côté droit, & d'où l'on a tiré plus de deux cens véſicules groſſes comme des œufs de poule, & remplies d'une eau épaiſſe & fœtide, pourra lire *Solenander*, *ſect.* 5. *conſil.* 15. *pag.* 489. *& le Journ. d'Allemag. dec.* 1. *an.* 4. *obſ.* 51. *pag.* 37. *& Rhod. obſerv. pag.* 132.

Blaſius, *obſ. med. part.* 1. *obſ.* 18. *p.* 30. parle d'une fille de 20 ans, morte d'un amas d'eau entre le péritoine & les muſcles du bas-ventre. On trouva à l'ouverture du cadavre vingt neuf livres d'eau dans la capacité de l'abdomen. *Bogdanus*, *obſ. anat. chirurg.* 11. dit avoir tiré vingt livres d'eau puante du bas-ventre d'une perſonne attaquée d'une pareille hydropiſie.

Mais pour l'eſpéce d'hydropiſie dont il eſt queſtion dans notre obſervation, elle eſt bien plus rare ; & ce n'eſt qu'en général qu'en a parlé *Donatus*, *p.* 430. quoique *Galien* 5. *de loc. affect. cap.* 7. *& de nat. facult. cap.* 13. enſeigne que le véritable lieu de l'hydropiſie eſt la capacité de l'abdomen, il eſt certain cependant, dit-il, qu'on trouve quelque peu d'eau entre le péritoine & les autres parties du bas-ventre ; *& à la pag.* 13. l'eau, dit-il, qui eſt entre la peau d'un hydropique vient ſouvent d'avoir trop

bu d'eau froide ; car quand on eſt preſſé par la ſoif, on ſe raſſaſie avec une trop grande quantité d'eau à la glace, dont une partie ſe communiqu'au péritoine. *Cameenicenus* ajou-t-il dans une lettre adreſſée *à Matthiole, liv.* 5. parle d'un hydropique qui avoit l'eau entre les tuniques du péritoine & des inteſtins.

Tulpius, obſ. med. lib. 4. *cap.* 43. *pag.* 367. ne raporte qu'un exemple qui puiſſe convenir à notre obſervation, auſſi-bien que *Meckren, cap.* 49. *pag.* 287. comme l'un raconte cette hiſtoire fort au long, & que l'autre la décrit dans toutes ſes circonſtances : nous allons la rapporter après eux, d'autant plus qu'elle eſt très-rare, ne me ſouvenant point d'en avoir jamais vû de ſemblable dans aucun Auteur.

Elle regarde la femme d'un fameux Peintre, dont le cadavre a été ouvert le 5 Janvier 1651, par Meekren, en préſence de *Coſterus*, de *Piſon*, de *Vicquius*, *Sylvius* & *Scaga*, *tous Médecins*. Cette femme avoit eu dès ſa plus tendre jeuneſſe le ventre dur & tendu ; mais il augmenta conſidérablement à treize ou quatorze ans, que ſes regles parurent. Cette évacuation ne vint que deux fois, ou à peine s'en appercevoit-on : mais quand cela arrivoit, le ventre tomboit un peu, au-lieu que dans tout autre tems, le ventre groſſiſſoit de plus en plus. Cette incommodité ne l'empêcha

pas de se marier : elle eut un enfant, dont elle accoucha heureusement, sans que son ventre diminuât. Elle consulta les Médecins & les Chirurgiens, dont elle exécuta les ordonnances, mais sans en tirer de fruit. On n'en pouvoit alors attribuer la cause qu'à la diversité des sentimens sur l'origine de la maladie & sur la partie affectée. Les uns en attribuoient la cause à des *fungus*, les autres à quantité d'*atheromes*. Quelques-uns vouloient que ce fût des vésicules remplies de pituite ; d'autres que ce fût une mole. Néanmoins, la plupart des Médecins & des Chirurgiens qu'on consulta, assurent que c'étoit de l'eau renfermée dans les interstices des viscéres du bas-ventre ; mais *Vallæus*, Professeur en Médecine à Leyde, a toujours soutenu que c'étoit une humeur séreuse qui s'étoit amassée peu à peu dans la duplicature du péritoine, & qui formoit cette grosseur énorme.

Ce qui étoit bien surprenant, c'est que l'abdomen ait plus augmenté en huit jours, qu'il n'avoit fait dans tout le tems précédent. A voir cette femme, on auroit dit qu'elle n'eût pas le ventre augmenté de plus de l'épaisseur d'un travers de doigt. Elle étoit agile, prompte, active; marchoit, couroit, travailloit, faisoit elle-même son ménage, tout s'exécutoit par elle-même avec une facilité incroya-

ble. Cette femme courageuse supporta ainsi pendant sept ans le poids de son fardeau, sans qu'elle en parut incommodée. Elle alloit, elle venoit, elle se promenoit sans peine, & son mari assuroit qu'elle avoit monté une haute tour, & qu'elle en étoit descendue, sans en avoir ressenti la moindre incommodité.

Mais pendant tout ce tems-là, les remédes qu'on employoit n'ayant point de succès, & le ventre de cette pauvre malheureuse augmentant de plus en plus, ses forces diminuerent, elle devint pesante & accablée de douleurs, au point qu'elle ne pouvoit plus, ni s'asseoir, ni être debout, ne se traînant que sur les pieds & les mains; enfin elle fut réduite à rester dans le lit, où elle mourut dans toute la piété possible.

On fit l'ouverture du cadavre, & l'on tira par l'ombilic cent vingt-cinq livres d'eau lympide & sans odeur.

Cette eau étant sortie, dit *Meekren*, nous fimes une incision cruciale au sac qui la renfermoit, dont la membrane étoit de l'épaisseur du petit doigt, & que nous ignorons encore être le péritoine. Le fond étoit enduit d'une matiere impure & épaisse. Cette nouveauté nous surprit, nous qui avions crû en être à examiner les parties de la capacité du bas-ventre. Nous n'appercevions

point de viſcéres, & nous n'euſſions jamais pû croire que le péritoine qui étoit devant nous uni à la peau, eut pû s'étendre à ce point, ſi nous ne l'euſſions vû de nos propres yeux.

Nous commençames donc à lever la partie ſupérieure de la peau de l'abdomen, & par conſéquent la partie ſupérieure du péritoine, vers le cartilage xiphoïde & les fauſſes côtes. Alors nous apperçumes le foie, le ventricule, les inteſtins & les autres viſcéres en bon état, excepté que le colon étoit un peu plus tourné, le rein gauche plus gros : les trompes de Fallope, qui, autant qu'on les pouvoit appercevoir, avoient pénétré du côté droit dans la ſubſtance du péritoine, étoient gonflées & bouchées à ne pas y pouvoir introduire le moindre ſtilet.

Le côté gauche de l'utérus étoit en bon état. Ainſi l'examen qu'on fit de ces parties, à l'ouverture de ce cadavre, prouva la ſolidité du ſentiment de *Valæus*, auſſi bien que l'utilité qu'on auroit pû tirer de la parecenteſe qu'avoit conſeillé *Walæus* avec *Coſterus*, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Amſterdam. Car les autres viſcéres étoient ſains, & il n'y avoit de l'eau que dans la duplicature du péritoine.

Tulpius, *Obſ. med. lib.* 4. *cap.* 43. *p.* 368. dit que la cauſe de cette maladie

est bien incertaine, puisqu'on ignore la route que l'eau a tenue pour se trouver entre les membranes du péritoine.

Blasius, Append. ad Vesling. p. 369. & 371. dit qu'il y a beaucoup de glandes lactées dans la duplicature du péritoine; & que c'est la cause pourquoi un Hydropique, après avoir bû, a quelquefois le ventre tendu sur le champ; ce qu'il dit avoir souvent observé dans un de ses intimes amis.

Meekren, pag. 291. v. 26. dit que le vaisseau déférant, & l'artére qui fournit le sang menstruel dans les femmes qui ne sont pas grosses, étoient déplacés, car ils se répandoient dans la duplicature du péritoine, à peu près de la même maniere que les uretéres vont se rendre à la vessie. Sans doute que les vaisseaux dont nous avons parlé, auront porté le sang & la semence imparfaite dans cette duplicature, & qu'ils auront fourni matiere à la tumeur. *Meekren* pense encore que l'eau ramassée, avoit fourni à la vessie quelque partie de celle qui venoit du rein par l'uretére droit; car l'ouverture du cadavre a fait connoître que ce conduit, par un jeu de la Nature, s'étoit allé répandre dans la duplicature du péritoine, avec l'artére spermatique & la trompe de Fallope.

C'est un fait bien rare, continue *Tulpius*, & ce genre d'hydropisie est inoui.

Je ne me souviens point d'en avoir rien lû dans aucun écrit, j'en ai seulement entendu parler par *Stratenus*, qui disoit avoir vû une pareille hydropisie, en ouvrant le cadavre d'une fille, dont la sagesse étoit douteuse. Je rapporterai cette histoire, ajoute-t-il, de peur qu'elle ne soit ensevelie dans l'oubli; ce cas est intéressant, non-seulement pour la situation extraordinaire des eaux, mais encore plus pour les avantages que peut retirer le Malade, en lui faisant la ponction; car l'opération, dans ce cas, est beaucoup plus prompte & plus sûre, que dans tout autre, où les eaux flotantes peuvent endommager les viscéres; ce qui fait périr le Malade, quoique les eaux en soient sorties, au lieu que quand elles sont renfermées dans le péritoine, les intestins ne sont point intéressés par le contact d'une humeur âcre. C'est pour cela que la femme, dont nous parlons, a conservé sa vigueur, & c'est aussi à quoi il faut avoir égard, quand on a recours à la ponction.

Helwigius, *Obs. phys. med.* 82. *p.* 255. rapporte l'histoire d'une femme hydropique qu'on avoit ouverte, & dans laquelle on avoit trouvé la duplicature du péritoine remplie d'une sérosité puante & jaune.

Mais quelle peut être la cause de l'hydropisie du péritoine, dont il est

question dans l'Observation présente ?

Fernel, lib. 6. de Part. morb. & Sympt. cap. 8, a écrit que l'eau épanchée dans la capacité de l'abdomen, venoit de quelque vaisseau rongé, brisé & ouvert de quelque maniere que ce soit. D'autres ont crû que *Fernel* étoit dans l'erreur ; mais ceux qui sont venus après lui, n'ont pas bien apperçû en quoi il s'étoit trompé ; car il est certain que les Médecins de ce tems-là, ne sçavoient pas comment les vaisseaux sanguins pouvoient fournir tant de sérosité sans donner de sang ; au lieu qu'il n'a pas été difficile d'expliquer le sentiment de *Fernel*, après la découverte des vaisseaux lymphatiques.

Ainsi toutes les espéces d'hydropisie, dans quelque endroit qu'elles arrivent, quelque nom qu'elles prennent, ne reconnoissent parmi les Modernes qu'une cause, c'est-à-dire, une lymphe épaisse, provenant d'un sang visqueux. Cet épaississement ne peut venir que des matieres froides, lentes, épaisses, visqueuses & acides ; & il ne peut sortir d'un sang épais que des humeurs de même qualité. De sorte que ce vice dépend d'une circulation trop lente ; car, soit que les artéres se terminent par des glandes ou par de petites fibres, leurs extrêmités transportent une matiere trop épaisse & trop visqueuse, pour avoir la vî-

teſſe néceſſaire. Elles tranſmettent aux veines la partie ſanguine, & aux vaiſſeaux lymphatiques les parties aqueuſes qui ſont plus fines. L'humeur viſqueuſe, dont les vaiſſeaux ſont remplis, acquiert plus de viſcoſité par la lenteur de ſon mouvement; & comme elle ne peut paſſer plus loin, elle briſe l'obſtacle, s'épanche entre les membranes, & s'y amaſſe; ou ſi les membranes des tuyaux lymphatiques réſiſtent à ſon effort & peuvent s'étendre ſans ſe rompre, il ſe forme des petites veſſies pleines d'eau entre deux valvules de ces vaiſſeaux lymphatiques.

Au reſte la cauſe de notre hydropiſie du péritoine ne paroît pas venir de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, parce que nous ne pouvons pas dire qu'il y en ait dans cette partie, & quand même il y en auroit, ils ſe répandroient inférieurement ſur la premiere membrane du péritoine, & non dans ſa duplicature; d'ailleurs l'eau auroit été lympide, ſi elle étoit venue des vaiſſeaux lymphatiques; mais elle étoit comme de la bierre. Il eſt donc plus vrai-ſemblable que cette liqueur étoit venue des extrémités des petites artéres diſperſées dans cette membrane, de la maniere que nous avons dit *Obſ.* 14. que cela ſe paſſe dans les hydrocéphales.

Ces petites artéres donc obſtruées d'abord vers l'ombilic par une matiere épaiſſe & viſqueuſe, ont empêché le paſſage du ſang qui ſuivoit ; cependant le mouvement du ſang a été ſi conſidérable, que l'endroit où il s'accumuloit, s'eſt dilaté inſenſiblement ; voilà pourquoi la membrane du péritoine a commencé à ſe ſéparer du côté de l'ombilic, & cette ſéparation a augmenté avec le tems.

Il faut croire que cette humeur & ſa couleur viennent de ce que les tuyaux des extrêmités des petites artéres, n'ont pû tranſmettre aucune autre matiere que celle qui abondoit dans le ſang, & de ce que les reins obſtrués n'ont pû filtrer qu'une eau lympide, laiſſant dans le ſang la matiere la plus épaiſſe.

Il a pû ſe faire auſſi que l'humeur ait ſuinté à travers les pores de ces petites artéres ; car ils ſe dilatent conſidérablement par la fermentation, par l'abondance du ſang qui vient s'y rendre, & par la diſtenſion que ſouffrent les artéres dans la pulſation. Cet amas d'humeur qui n'avoit point pû tranſpirer par les pores obſtrués du péritoine, ni pénétrer par ſa membrane, comme il arrive dans l'aſcite, dans la capacité du bas-ventre, a produit cette groſſeur, dont nous avons parlé.

Comme il y a des vaiſſeaux lympha-

tiques par tout le corps : il peut se trouver aussi de hydatides dans toutes les parties, quand le sang est vicié; car lorsque les vaisseaux lymphatiques ne peuvent remettre leur liqueur dans les veines, ils se trouvent embarrassés d'une humeur visqueuse. Celle qui la suit, les presse & les distend, jusqu'à les rompre, quand ils sont minces ; de-là l'expension de la liqueur dans la partie voisine. D'ailleurs le suc nourricier que les artéres transportent, reste dans les tuyaux des parties solides, ce qui, par cette raison, peut produire une tumeur.

On trouve dans *Fontanus, Exempl.* 35. *pag.* 96. l'histoire d'une hydropisie des pieds. *Montanus, consil.* 189. *de morb. part p.* 199. dit avoir vû un Mandiant qui avoit un bras & une main hydropiques du même côté d'une grosseur énorme. Il rapporte encore l'histoire d'une hydropisie de la gorge, qui avoit été guérie par l'ouverture. *Donatus, lib.* 7. *de med. hist. mirab.* fait mention d'une hydropisie du bras gauche d'un Étudiant, dont la grosseur étoit trois fois plus considérable qu'à l'ordinaire. On trouvera dans *Pison, de morb. à coll uv. seros. ortis. Sect.* 5. *cap.* 4. *pag.* 534. des exemples d'hydropisies des parties externes.

Il reste encore une question à résoudre, sçavoir, si les bêtes sont sujettes

à l'hydropisie ? Nous avons dit dans les Remarques, à l'Observation XIVe, qu'il se trouve des hydrocéphales dans les animaux. Mais de quelque espéce que soit cet amas d'eau, il peut encore arriver dans plusieurs autres parties, surtout quand les bestiaux paissent longtems dans des tems pluvieux, & dans des pâturages humides. *Lower*, *Tr. de cord. cap.* 2. *pag.* 125. dit avoir ouvert plusieurs brebis qui étoient mortes d'hydropisie de poitrine & du bas-ventre.

Th. Bartholin, *Act. Haffn. part.* 3. *cap.* 76. *p.* 132. parle d'une maladie épidemique, qui attaquoit les bœufs en 1674. Ces animaux, malgré l'abattement où ils étoient, malgré la toux & la difficulté de respirer qu'il avoient, ne laissoient pas de manger, d'engendrer & d'engraisser. J'ai disséqué, dit-il, des bœufs & des vaches. Je les ai trouvé fort gras, mais d'une chair flasque. Les poumons étoient remplis d'une infinité d'hydatides, dont quelques-unes étoient de la grosseur de deux fois le poing. J'en ai compté jusqu'à dix-sept sur les poumons d'une vache, mais il y en avoit beaucoup plus dans l'intérieur. La peau qui les enveloppoit, étoit épaisse. Quand on les perçoit, il en sortoit une liqueur limpide, & de quelques-unes, jaunâtre. La capacité de la poitrine, aussi-bien que le péricarde, étoient remplis d'eau

ſanguinolente. Le foie de tous ces animaux étoit en mauvais état. Celui de pluſieurs vaches étoit rempli de tumeurs aqueuſes de différente groſſeur, toutes revêtues d'une membrane très-épaiſſe. La cornée de leurs yeux ne cédoit point à la dureté de la corne. La plupart de ces tumeurs renfermoient une eau jaunâtre ou verdâtre, amere, & quelques-unes contenoient une eau ſalée. Il y avoit d'autres bœufs, dont le foie n'avoit point d'hydatides, mais il étoit skirreux. La véſicule du fiel étoit plus grande qu'à l'ordinaire, & contenoit une humeur pâle, peu amere & de la conſiſtence de l'eau.

Le même Barth. Cent. 2. *hiſt.* 67. *p.* 265. rapporte qu'en 1653; on avoit trouvé dans des brebis qu'on avoit tué, d'eſpece d'œufs ſans cocque, attachés au foie, au méſentere & aux vertébres des lombes. Ils étoient auſſi gros que ceux des poules, & ne contenoient qu'une eau lympide, qui ne durciſſoit pas au feu; c'eſt pourquoi on les auroit pris pour des abſcès aqueux, ou pour des veſſies ſéreuſes, produites par des vaiſſeaux lymphatiques qui ſont aux environs du foie, du méſentete & des vaiſſeaux iliaques. *Felix Plater* aſſure auſſi avoir vû des cochons, qui avoient de petites veſſies attachées au méſentere.

OBSERVATION XXIX.

Vers sortis de la matrice.

CE n'a pas été sans beaucoup de mortification que plusieurs ont trouvé dans nos corps des vers aussi-bien que d'autres insectes. Ils ont reconnu avec peine qu'il s'en formoit de toutes espéce dans nos différentes parties. Ces hommes vivans ne pouvoient-ils pas se regarder déja comme habitans du séjour des morts; puisqu'ils procuroient aux vers, pendant leur vie, une pâture que les autres ne leur fournissent qu'après la mort.

Élisabeth Tomboy, Sage-femme à la Haye, m'a assuré avec serment, qu'elle avoit vû, il y avoit cinq ans, sortir de la matrice un ver vivant, de plus d'un quart d'aulne de long, qui s'étoit enveloppé tout le long du cordon ombilical de l'enfant. Elle trouva encore peu de tems après un autre ver, mais plus petit, renfermé dans le placenta même: & comme l'accouchée s'étoit plaint pendant quelques jours d'une douleur de ventre, mon frere lui conseilla un reméde contre les vers, qui lui en fit jetter beaucoup avec ses vuidanges.

REMARQUES.

Il y a peu d'exemples de vers trouvés dans la matrice. *Benivenius, lib. de occult. morb. cauſ.* dit avoir vû des vers qui étoient ſortis de la matrice.

Il n'eſt pas étonnant, dit *Primeroſe, de morb. mulier. lib. 2. cap. 13. p. 137.* qu'il ſe trouve des vers dans la matrice, puiſqu'ils ont la même cauſe que ceux qui s'engendrent dans les autres parties du corps.

Voici ce que dit *Mercurial, de mulier. morb. lib. 4. cap. 12. p. 158.* on a révoqué en doute, dit-il, ſi les vers qui ſe trouvent dans l'utérus, s'y engendrent, ou s'ils viennent d'une autre partie. Pour moi, je ne connois point de route qu'ils puiſſent tenir, pour paſſer des inteſtins dans la matrice, à moins de percer les inteſtins & la matrice: mais la douleur & les plaies ne manqueroient pas de faire mourir la Malade. C'eſt pourquoi il me paroît plus naturel de penſer que les vers s'engendrent dans la matrice, & je ſuis d'autant plus porté à le croire, qu'*Ariſtote*, *Albert* & pluſieurs autres avancent qu'il ſe forme des vers dans le cerveau, & dans les vaiſſeaux ſpermatiques, ils peuvent par conſéquent ſe former de même dans l'utérus.

Borellus, Obſ. rar. phyſ. med. Cent. 1.

Obs. 5. *p.* 8. assure qu'ils se peut former des calculs & des vers, non-seulement dans tous les animaux, mais même dans toutes leurs parties; & il se fait fort d'en citer des exemples.

Il est vrai qu'on trouve rarement des vers dans la matrice, mais il est moins rare de trouver dans le vagin une espéce de vers assez semblable aux ascarides.

Quant au corps de la matrice; *Timaus, casf. med. lib.* 4. *p.* 204. rapporte l'exemple de la concubine d'un joueur de flûte, qui croyoit être enceinte; elle vouloit qu'il tint la parole qu'il lui avoit donné de l'épouser. Lui, la menaçoit de la tuer, si elle ne se retiroit; mais comme elle continuoit ses instances, il la perça de son épée. On l'ouvrit sur le champ, pour sauver l'enfant, mais l'on ne trouva dans l'utérus qu'une matiere muqueuse, & un grand nombre de vers qui se traînoient dans la matrice. On trouve dans le *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 9. *Obs.* 7. *pag.* 44. l'histoire d'une femme de cinquante ans, de basse extraction, qui ne vivoit que de laitage & de mauvais alimens. Elle avoit depuis trois ans des demangeaisons & une chaleur insupportable aux parties. Il succéda une douleur rongeante & un feu dévorant qui continuerent quelques jours; après quoi il sortit de ces parties un grand nombre d'ascarides & d'autres

petits vers, ſemblables à ceux qu'on trouve dans le fromage. Cela donna du relâche aux démangeaiſons & à la douleur, ſans être entiérement délivrée; car quoique les médicamens internes & externes, ſurtout les clyſtéres, les peſſaires & les bains puſſent la guérir, une honte mal placée l'ayant empêché de déclarer ſon mal, & de demander conſeil à perſonne, elle périt miſerablement.

On trouve quelque choſe de ſemblable dans *Schenckius*, *Obſ. lib.* 4. *p.* 717.

Pour ce qui regarde le vagin, *Hippocrate*, *lib.* 2. *de morb. mulier.* a remarqué qu'il pouvoit s'engendrer des vers comme les aſcarides dans les parties des femmes.

Rod. à Caſtro, *lib.* 2. *de morb. mulier. cap.* 33. *p.* 343. parle de ſemblables petits vers qui ſe trouvent dans le vagin. *Le Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an* 8. *Obſ.* 75. *p.* 121. fait mention d'une femme de ſoixante-dix ans, qui eût une démangeaiſon inſoutenable, aux lévres des parties & au col de la matrice. Elle s'en eſt guérie par la décoction d'auronne dans le lait, & enſuite par celle d'abſinthe & de tanaiſie, dont elle faiſoit de fréquentes injections. Ce qui en fit ſortir une grande quantité de vers.

Lopius, *variar. med. lect. cap.* 13. dit avoir connu une fort honnête femme,

qui ne fût délivrée d'une douleur excessive, qu'après qu'il fût sorti du col de la matrice une grande quantité de vers.

Mercatus, de mulier affect. lib. 2. cap. 28. p. 342. fait mention de pareils vers, lorsqu'il dit qu'ils peuvent s'engendrer au col de la matrice, comme dans l'intestin rectum, parce que ces parties ont quelque ressemblance, & qu'il en découle cette humeur superflue & visqueuse qu'on trouve entre les rugosités du vagin & à l'entrée de l'utérus ; surtout s'il survient à la matrice une ardeur extraordinaire.

OBSERVATION XXX.

Fœtus trouvé dans le corps de la mere hors de la matrice.

J'Ai parlé dans le premier Volume d'un fœtus, qui, ayant brisé la partie inférieure de la matrice, passoit dans la capacité de l'abdomen ; mais dans cette Observation, il s'agit d'un fœtus, dont tout le corps étoit sorti de l'utérus, & étoit dans le bas-ventre.

En 1683 le 3 Mars, nous fumes présens Kockius, Cabeliavius, Schoon & moi, à l'ouverture que faisoit Solingius du cadavre d'une femme : elle étoit

âgée de quarante-quatre ans, & avoit eu cinq enfans, dont les accouchemens avoient été laborieux, selon le témoignage de Solingius, qui y avoit été appellé; à la fin elle y succomba.

Par l'ouverture, on connut que le fond de l'utérus étoit déchiré, & que le fœtus étoit tombé dans la capacité de l'abdomen avec une bonne partie du cordon ombilical. Il est probable qu'il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, puisqu'il n'y avoit que la peau du dos qui fût endommagée; à moins que quelqu'un ne voulût dire qu'il s'étoit nourri dans cette cavité par le moyen du cordon ombilical. Mais cela est bien difficile à croire, car il s'étoit fait un épanchement de sang considérable, provenant de la rupture de la matrice, & & c'est sans doute ce qui aura suffoqué l'enfant.

Les eaux s'étoient écoulées trois jours avant la mort de cette femme. Nous avons remarqué que l'orifice de la matrice étoit si large, qu'on auroit pû y mettre le poing.

REMARQUES.

Nous fumes tous fort surpris à la rupture de cette matrice, sans pouvoir en reconnoître d'autre cause, que la force du fœtus qui étoit peut-être mal situé,

& l'absence des eaux qui s'etoient écoulées trop tôt. Les parois trop minces de la matrice pouvoient aussi y avoir quelque part; car à mesure que le fœtus croît, elle s'étend davantage, & ne devient point plus épaisse, comme presque tous les Anatomistes le prétendent, parmi lesquels on compte *Riolan*, *du Laurent & Bartholin*. Car j'ai souvent observé le contraire dans des femmes, qui étoient mortes enceintes. L'épaisseur de ce viscére diminue dans les derniers mois de la grossesse, à cause de l'étendue que le fœtus occupe. Alors la matrice est fort foible, comme remarque *Galien*, *cap.* 8. *de Anat. uteri.* La vulve, dit-il, est épaisse au commencement de la conception; à mesure que le tems avance, elle devient plus étendue, mais elle est moins épaisse; car l'épaisseur se perd dans l'étendue, & dépend du tems de la grossesse. *Et cap.* 14. *de usu part.* La matrice est très-mince dans le tems de la grossesse, c'est-à-dire que l'épaisseur se perd dans l'étendue, & que par conséquent elle devient très-mince.

La matrice, dit *Avicenne*, *lib.* 3. *Tr.* 1. *cap.* 1. *p.* 21. devient mince, à mesure que le fœtus grossit, & la dilatation de cette partie dépend de celle du corps de l'embryon.

Ætius. *Tetrab.* 4. *serm.* 4. *cap.* 1. semble

être de ce sentiment, quand il avance que l'expansion de l'utérus, au tems de la grossesse, est semblable à celle de la vessie. Quand le fœtus est grand, dit cet Auteur, & que le tems de l'accouchement est proche, l'utérus est très-mince. Cela se fait à peu près, comme il arrive à la vessie, quand elle est trop pleine, l'épaisseur s'en va dans la largeur.

L'utérus se rompt, s'il est trop mince, ce qui peut lui arriver par sa trop grande distension. *Salmuth, Obs. 16. Cent. 1. p. 12,* assure avoir vû cet accident arriver par des médicamens trop forts.

Mauriceau, Accouch. ch. 4. p. 13. dit avoir vû la même chose plusieurs fois. Il rend raison, à la pag. 15, pourquoi les Anciens se sont trompés? c'est, dit-il, qu'ils se sont fiés à ce qu'avoient dit leurs Prédécesseurs. Ils ont appuyé leur sentiment, en disant que les matrices des femmes en couche qu'ils avoient ouvertes immédiatement après leur mort, étoient épaisses d'un ou de deux travers de doigt; & que celles des autres femmes qui n'avoient pas encore eu d'enfans, ne l'étoient pas moins, sans pousser plus loin leurs recherches sur la cause de ce phénoméne. Mais quand même on auroit trouvé, après l'accouchement, l'utérus aussi épais, ce n'est pas à dire pour cela, qu'il ait eu la même épaisseur, quand il renfermoit l'enfant & le pla-

centa avec ses eaux ; car ce volume devoit l'étendre prodigieusement ; mais quand ce volume en est séparé, la matrice se contracte, se resserre & devient plus épaisse.

Quand la grossesse est parvenue au neuviéme mois, le fœtus, à qui le passage ordinaire est bouché, se trouve forcé de chercher un autre chemin, pour sortir de sa prison & de ses chaînes. Si l'orifice interne de la matrice ne céde pas assez aux efforts de l'enfant, & qu'il ne laisse pas un espace suffisant, à cause de quelque excrescence charnue, située en-dedans, à cause d'un ulcére ou d'une tumeur dure & skirreuse, ou à cause de la petitesse de cet orifice, provenant d'une mauvaise conformation ; dans ce cas, un enfant sain & robuste brise les parois de la matrice, & tombe dans la capacité de l'abdomen.

Salmuth, *Obs.* 16. *Cent.* 1. *p.* 12. parle d'un semblable cas, où le fœtus avoit déchiré la matrice aux isles du côté droit, auprès de son col, de la grandeur d'un demi empan. Il avoit retiré le bras droit qu'il avoit sorti la veille, & qu'on trouva fœtide & pourri. *Le Journal d'Allemagne*, *Dec.* 2. *an.* 2. *p.* 434. fait aussi mention d'une matrice déchirée.

Hildanus, *Cent.* 1. *Obs. Chir.* 64. dit avoir ouvert une femme morte dans ses couches, dont la matrice étoit déchirée,

& la tête de l'enfant pendante dans la capacité du bas-ventre du côté gauche.

Plazzonus, lib. 2. de part. generat. cap. 14. parle d'une matrice, dont le col avoit été déchiré. On peut voir là-dessus *Jacques Guillemeau, liv. 2. accouch. ch.* 13. *Solingius, Obs. peculiar. de mulier. & infantib. p. 26. & embryulc. p.* 32. Voyez aussi les remarques de l'*Observ. 66.* de notre premier Volume.

Plusieurs assurent qu'on a trouvé des fœtus dans la capacité de l'abdomen, sans que la matrice ait été déchirée. *Moncannys. Voyag. d'Ital. tome 2. pag.* 450. rapporte qu'on avoit trouvé dans le ventre d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement son enfant hors de l'utérus, & couché sur l'intestin rectum. Le fœtus se portoit bien, quoiqu'il ne survécut pas long-tems, & la matrice étoit saine & entiére.

On connoît l'histoire du fœtus pétrifié de Pont-à-Mousson, que *Bartholin* rapporte, *cent. 4. Epist.* 58. *pag.* 368. *& de partûs insol. viis cap.* 11. *p.* 74. *& Anton. Deusing.* ce fœtus fût trouvé en 1659, dans l'abdomen, sans que la matrice parût avoir été endommagée.

Senguerdius, Professeur de Philosophie à Leyde, a fait un Traité sur un enfant trouvé à Dôle en 1661. Il étoit hors de la matrice, qui étoit sans aucune apparence d'ulcére & de cicatrice.

Les membranes qui enveloppoient le fœtus, étoient pétrifiés & cartilagineuses : après leur dissection, il en sortit une humeur séreuse. Cet événement fournit aussi le sujet d'une These qu'un Professeur, nommé Willetus, soutint à Dôle.

Les Ephémérides d'Allemagne font mention d'un enfant bien conformé, trouvé dans l'abdomen hors de la matrice, entre l'intestin rectum & l'utérus, quoiqu'on n'y ait remarqué, ni ulcére, ni cicatrice.

On peut voir dans le Journal de Médecine de *Blegny, an.* 1. *Obs.* 9. l'histoire de l'enfant de Toulouse, trouvé en 1675, hors de la matrice; il y avoit vingt-cinq ans que la mere le portoit dans son sein.

Mais ces fœtus étoient dans l'abdomen, hors de la matrice, parce que la trompe de Fallope ne renfermoit pas bien l'œuf; ou selon quelques autres, parce que l'œuf étoit resté dans cette trompe, & que quand elle avoit été trop distendue, elle s'étoit rompue, & avoit laissé tomber l'enfant dans le bas-ventre. C'est ce que témoigne *Harvée*, *Exercit.* 65. *de generat. animal. p.* 428. Il assure que les trompes des femmes étoient dans la même proportion que les cornes de la matrice des autres animaux. C'est ce qu'on reconnoît par leur situation, leur connexion, leur étendue, leur canal, leur

leur reſſemblance & leur fonction. Ainſi comme les autres animaux conçoivent toujours dans les cornes de la matrice, de même quelques femmes ont eu cela de commun, qu'elles ont engendré dans les trompes; comme *Riolan*, *Antropolog. liv.* 2. *ch.* 34. en cite pluſieurs exemples que les Auteurs rapportent, & aſſure avoir été témoin oculaire d'un pareil cas. *Et au chap.* 35. il rapporte quatre exemples de fœtus trouvés dans les trompes. *Tilingius*, dans une Diſſertation, parle d'un fœtus trouvé hors de la matrice à Paris en 1669.

Graaf, *Tr. de mulier. organ. p.* 254. penſe que les fœtus ſe nourriſſent quelquefois dans la capacité de l'abdomen parmi les inteſtins; c'eſt-à-dire, lorſque les œufs fécondés tombent hors de la cavité de la trompe, qu'ils ſont réchauffés par les parties adjacentes, & qu'ils y prennent de l'accroiſſement, juſqu'à ce qu'ils faſſent un corps avec elles, au moyen du placenta, & qu'ils s'y perfectionnent.

La matrice percée, dont parle *Hildanus*, *Reſp. ad Epiſt. Doringii*, *p.* 908. mérite bien notre admiration. Le fœtus mort ſortit de l'ombilic par un abſcès. La mere après cette cure vécut dans une parfaite ſanté.

Albucaſis rapporte une pareille hiſtoire, mais dont l'événement eſt bien dif-

férent. J'ai vû une femme, dit-il, *Chir. part* 2. *cap.* 76. *p.* 221. qui portoit un enfant mort dans son sein, & qui, malgré cela, étoit grosse. mais ce dernier enfant mourut encore dans son sein. Bien long-tems après ce dernier accident, il lui survint un abscès à l'ombilic, par où il sortoit beaucoup de pus. J'y fus appellé, & je lui donnai tous les secours possibles, sans pouvoir guérir l'ulcére. Je me déterminai à y appliquer une emplâtre pour attirer : il sortit un os de l'ombilic, & peu de tems après, il en sortit un autre. Cela me surprit d'autant plus, qu'il ne se trouve pas d'os dans le ventre; & je me doutai qu'ils venoient du fœtus mort. Mais après une recherche plus exacte, j'en retirai plusieurs autres os, quand la femme se porta mieux ; & l'ulcére qui resta, & d'où il couloit un peu de pus, n'empecha pas cette femme de vivre.

Je rapporterai en passant, dit *Alex. Benedictus*, *lib.* 25. *cap.* 33. *p.* 997. un exemple admirable d'une Dame Vénitienne, qui, étant accouchée d'un enfant bien conformé, ne pût mettre au monde un second fœtus. Néanmoins après bien des douleurs, il sortit un enfant tout desséché. Peu de tems après, il sortit un crane entier par la plus grande de trois fistules qu'elle avoit au bas-ventre, au grand étonnement de toute

l'Assemblée. Quant au reste des os, il en passoit tous les jours, & lorsqu'elle fut délivrée de ces corps étrangers, elle se trouva en parfaite santé.

OBSERVATION XXXI.

Grossesse d'une femme qui n'avoit jamais eu ses menstrues.

L'Être Souverain a créé la femme d'un tempérament plus froid que l'homme; ses pores sont plus serrés, elle fait plus de sang qu'elle n'en employe pour se soutenir, & qui sert dans le besoin à nourrir un fœtus. Ce sang superflu s'évacue chaque mois dans les filles. Nous avons parlé de cette évacuation périodique dans l'Observation 19.

Quoiqu'on fasse passer pour stériles les femmes qui en sont privées, néanmoins, il y en a qui ne laissent pas de concevoir. C'est ce que j'ai vû arriver à la femme d'un Savetier, qui est encore vivante. Elle n'eut jamais ses regles, ni étant fille, ni étant femme; néanmoins elle a eu des enfans tous les ans, & s'est toujours bien portée.

REMARQUES.

Il y a plusieurs causes qui produisent la suppression des regles, d'où procédent tant d'accidens, dont il ne s'agit pas ici. Nous nous arrêterons seulement à rechercher pourquoi quelques femmes sont privées de ces évacuations, sans en être incommodées.

Les raisons qui se présentent naturellement, c'est que celles-ci ayant un tempérament chaud & sec, des pores plus ouverts, & faisant des travaux plus forts, elles dérobent par la dissipation qu'elles font, la matiere qui forme le sang; c'est ce qu'on voit tous les jours dans les femmes laborieuses & robustes, & même dans celles qui habitent les pays chauds. Elles n'ont aucun écoulement, quoique cette humeur puisse se décharger par l'hémorrhagie du nez, ou par les hémorrhoïdes. *Levius*, dans son voyage du Brésil, *ch.* 17 *pag.* 240. dit, qu'ayant resté un an entier dans l'Amérique, il n'y avoit vû aucune femme avoir ses regles : il rapporte qu'elles travaillent beaucoup plus que les hommes.

Je crois, ajoute-t-il, que ce flux périodique ne leur arrive pas par des raisons qui nous sont inconnues; car j'ai vû des petites filles de douze ans, à qui les meres ouvroient le côté, depuis l'ais-

selle, jusqu'au genou, avec une dent aiguë de quelque animal. Ces enfans grinçoient les dents de douleur, & répandoient beaucoup de sang. Je m'imagine que par ce moyen, elles détournoient les regles.

Appianus, liv. 2. Cosmogr. ch. 15. confirme ce que j'avance. Elles cessent, dit-il, de tirer du sang des genoux & du milieu des lombes.

Plater rapporte que les filles & les femmes du Brésil sont en bonne santé, quoiqu'elles n'aient jamais les évacuations périodiques propres de leur sexe. *Forestus* & *Horstius* disent que plusieurs Payssannes se portent à merveille, malgré la privation de leurs regles.

Dans les Remarques de l'Observ. 78. du premier Tome, j'ai cité plusieurs exemples de certaines femmes, qui sont devenues enceintes dans la même situation. *Aristote, lib. 1. de Generat. animal. cap.* 19. dit la même chose.

Rondelet rapporte, *Method. curand. morb. cap.* 24. l'histoire d'une femme du Mont-Alban, qui n'ayant jamais eu ses regles, a eu douze enfans.

Joubert, Err. popul. lib. 2. cap. 1. fait mention d'une femme de Toulouse, qui avoit eu dix-huit enfans, sans avoir jamais eu cette évacuation. *Velschius, Obs. 99. p.* 55. rapporte la même chose d'une autre femme qui en avoit eu seize. On

peut consulter là-dessus *Sennert, lib. 6. Prax. part. 2. Sect. 2. cap. 1. quæst. 1. p. 232. Schenck. lib. 4. de concept. Donat. lib. 4. med. hist. mirab. cap. 23. Guainer. Tract. de ægritud. matric. cap. 21. Nymann. de vitâ fœtus in utero. Nicol. Florentinus, Serm. 6. Tr. 3. cap. 4. Bertinus, lib. 4. meth. cap. 6. p. 61. Bartholin, Cent. 4. Hist. 37. p. 309. Trincavel. lib. 10. cap. 3. de rat. curand. Riverius, Prax. med. cap. 17. Rhodius, Cent. 3. Obs. 541. Ephem. Germ. Dec. 1. an. 3. Obs. 265. p. 479. & an. 6. Obs. 64. p. 92. Obs. 159. p. 224. & Dec. 2. an. 1. Obs. 41. p. 114.*

Nous connoissons, *dit Brassavolus, Comm. ad aphor. Hippocr. 36.* des Payssannes, qui n'ont jamais eu de regles, & qui se portent bien. Ce qui est étonnant, c'est qu'elles ont des enfans. Mais si elles ne sont sujettes à aucun accident, du moins qui soit de conséquence, nous ne devons attribuer ce bonheur qu'à la constitution de leur sang & de leurs viscéres.

Ce qu'on lit dans le *Journal d'Allemagne, Dec. 1. an. 3. Obs. 348.* a de quoi nous surprendre. Il s'agit d'une femme, qui n'avoit jamais eu ses regles, que quand elle étoit enceinte; & cet écoulement étoit pour elle un signe de grossesse. Cela fait voir, comme nous l'avons dit dans les Remarques, à l'Observation 76. du premier Volume, que

l'*Aphorisme 60. de la Section 5. d'Hippocrate* demande quelque restriction, & doit s'entendre d'un flux menstruel ordinaire & abondant. Cette évacuation ne peut nuire, si elle ne vient pas du fond de l'utérus ; car si ce sont les vaisseaux du col de la matrice qui fournissent ce flux, il n'y a point d'avortement à craindre ; au lieu que si ce sang découle du fond de la matrice par des causes que nous avons alléguées dans le premier Volume, & qu'on ne puisse l'arrêter par des remédes convenables, il faut avancer l'accouchement, autrement la mere mourroit avec l'enfant. C'est dans ce cas que l'Aphorisme d'Hippocrate a lieu.

Cette doctrine doit être un avertissement sage pour ceux qui se livrent trop à l'amour, & pour les filles qui se laissent entraîner à la débauche ; qu'elles ne croyent pas leur larcin ensevelis dans les ténébres, parce qu'elles sont privées de l'écoulement ordinaire. Il y a tous les jours assez d'exemples qui prouvent ce que j'avance. *Mercatus* rapporte plusieurs histoires de filles, qui se sont abandonnées avant le tems de leurs mois, & qui n'ont pas laissé d'avoir des enfans, & ont paru fécondes.

OBSERVATION * XXXII.

Fœtus humain né sans ombilic.

CEux qui exercent la Médecine & la Chirurgie, rencontrent tous les jours & dans tous les Pays du monde, des monstruosités & des difformités capables de les jetter sans cesse dans l'admiration.

En 1683, on voyoit à la Haye à une Foire un enfant de 15 mois d'une conformation extraordinaire ; il appartenoit à de pauvres gens, & étoit venu au monde sans cordon ombilical, il ne paroissoit pas même le moindre vestige, ainsi la Sage-femme n'avoit pas eu la peine de couper le cordon ; il n'avoit pas non plus d'ombilic, & en place de cette partie il y avoit à l'hypogastre vers le pubis une tache de la grandeur d'un liard, ronde & entourée d'une petite peau mince & rouge. Dans cette circonférence étoient deux espéces de petits mamelons ou d'aqueducs, séparés l'un de l'autre d'un travers de doigt. C'étoit par-là qu'il rendoit les urines. Le scrotum étoit très-petit, &

* Cette Observation est refutée dans les Observations d'*Edimbourg*, *tom. 2. pag.* 205.

renfermoit deux testicules, mais il ne paroissoit point de verge, il n'y avoit que le gland sans prépuce & sans ouverture, tel qu'on le voit ici.

FIGURE I.

A représente la tache large & rouge.

BB. les deux petits mammelons ou canaux par où l'urine passoit.

CC. le gland renversé, découvert & imperforé.

D. le petit frein du gland.

FIGURE II.

A. représente la même tache à l'hypogastre.

BB. les petites papilles ou conduit.

C. le gland.

REMARQUES.

Pour convaincre ceux qui pourroient douter de la vérité de l'histoire que je viens de rapporter, j'ajouterai un pareil exemple tiré de la douziéme Conférence de M. Denis, ann. 1673. C'est M. Chatton, Chirurgien de Montargis, qui le mande à M. Denis en ces termes.

Je fus appellé le 10 Octobre pour accoucher une femme âgée de 40 ans; après avoir tiré l'enfant hors de son ventre, je fus surpris de voir que ces

enfant n'étoit point attaché au cordon, ce qui m'obligea d'abord de voir son nombril, & je le trouvai fait comme celui d'un enfant de trois mois, sans qu'il eut besoin d'être fermé par aucune ligature ; l'ayant mis entre les mains de la Sage-femme, je fus chercher l'arriere-faix, que je tirai avec le cordon qui avoit toutes ses dimensions ordinaires, & qui étoit formé en rond, du côté qui regarde l'enfant. Sur le milieu de la rondeur, il y avoit un petit bouton de chair, gros comme un grain de chenevi, & semblable à ceux qui se font sur des vaisseaux qui se ferment après avoir été coupés ; je ne découvris aucune goutte de sang, ni à l'extrémité du cordon, ni au nombril de l'enfant, qui est encore plein de vie & de santé, aussi-bien que sa mere. J'ai appris de la mere qu'elle croyoit accoucher trois semaines plutôt, qu'elle avoit passé cette grossesse avec plus de santé que toutes les autres, & qu'il ne lui étoit arrivé aucun accident.

Si vous faites un peu de réflexion, continue-t-il, sur la description que je vous fais de l'extrémité du cordon qui regardoit l'enfant, & sur son nombril, vous conclurez avec moi qu'il y avoit du tems que ce détachement étoit fait. C'est ce qui cause mon étonnement, ne sçachant pas d'autres voyes que celle de l'ombilic, par lesquelles l'enfant

Fig. 1.

Fig. 2.

ſe puiſſe nourrir & reſpirer dans le ventre de ſa mere.

M. Chatton avoit raiſon d'être étonné de cet évenement, & de ne ſçavoir comment cet enfant avoit pu ſe nourrir & reſpirer, n'ayant point de cordon ombilical.

Pour ce qui regarde la nutrition & la reſpiration du fœtus dans le ſein de ſa mere; nous avons bien des écrits ſur ces deux articles; mais rien n'a été bien décidé là-deſſus.

Néanmoins par les deux cas que nous venons de rapporter, il eſt évident qu'outre les vaiſſeaux ombilicaux il y a une autre voye par laquelle le fœtus ſe nourrit, & a une eſpéce de reſpiration.

Au reſte quoique je ne ſois pas aſſez habile pour dénouer ce nœud Gordien, cependant j'eſpere qu'on ne trouvera pas mauvais ſi je dis ce que j'en penſe. Ce n'eſt pas ſeulement par les vaiſſeaux ombilicaux que le fœtus ſe nourrit & reſpire, mais encore plutôt par la bouche, & cette opinion eſt appuyée ſur de bonnes raiſons.

En effet, c'eſt une vérité reçue que toute cavité & ouverture notable, dont la circonférence intérieure ou les côtés internes ſont mols, demande une cauſe materielle pour l'entretenir & la conſerver dans ſon état, autrement les parois ſe colleroient & formeroient un

corps solide ; c'est ce qu'on voit arriver aux vaisseaux ombilicaux après la ligature, au trou oval ; parce que la cause qui entretenoit ces ouvertures, est détournée & détruite ; de sorte qu'on peut avancer raisonnablement que pendant la grossesse il faut qu'il tombe quelque chose dans le ventricule, pour en conserver la cavité ; telle pourroit être l'humeur que fournissent les vaisseaux lymphatiques, ou les glandes salivales, ou celle qui est entre les membranes de l'uterus, dans laquelle nage le fœtus, & que plusieurs habiles gens regardent comme une substance nourriciere.

Voyez *Harvée, de generat. animal. Rogerſius, diſceptat. med. Courvœus, lib. de nutrit. fœtus. Gaſp. Bartholin, exercit. anat. pag.* 17. *Franc. Bayle, tract. de uſu lactis ad tabidos reficiendos. Charleton, œconom. anim. p.* 165. *Graaf, de mulier. org. gener. cap.* 15 *pag.* 278. *Laurentius, anat. p.* 315. *Deuſingius, geneſ microl. Th. Bartholin, anat. nov. Wedelius phyſiolog. Velthuſius, tract. de generat. Mauro Cerdanus Olaus Rudbeck, Zypeus, Everhardus, Sladus, Majow, Thruſton, Needham, &c.*

Ajoutez à cela que la partie extérieure de la bouche dans le fœtus, c'est-à-dire, l'espace entre les deux lévres, l'œsophage, le larinx, ont besoin de quelque chose pour les tenir séparés ; &

selon moi, ce ne peut être que la salive & les eaux dans lesquelles nage le fœtus. La matiere de la salive passe des petites arteres dans les glandes salivales qui la séparent du reste du sang. Lorsqu'elle est parvenue dans la bouche, elle est déterminée par les mouvemens des muscles de la langue vers les parties inférieures, & est portée dans le ventricule d'où elle passe dans les intestins. Ceci est fondé sur l'expérience & sur les loix du mouvement.

Si dans les embrions il ne passoit rien de la bouche au ventricule, & du ventricule aux intestins, comment se formeroient les vaisseaux lactés, comment se conserveroient-ils dans leur état naturel, afin que la partie la plus délicate du chyle ayant passé par le ventricule & les intestins, se mêle dans le sang; pendant que la portion la plus grossiere ramassée dans les intestins, produit le meconium ou les excrémens noirs du fœtus, qui s'évacuent par intervalle après l'accouchement.

Pour que la substance du suc nourricier ait un passage plus commode de l'œsophage dans le ventricule, l'épiglotte est comme collée à la petite fente du larynx, ou à la glotte de l'embryon, car elle est molle, & ce n'est qu'après la naissance qu'elle devient peu à peu cartilagineuse par moyen de l'air qui passe sans cesse par la glotte.

Ce qui prouve encore plus que le fœtus se nourrit par la bouche, c'est que l'embryon n'a aucune communication avec la mere jusqu'au trentiéme ou quarantieme jour; quoique *Harvée* assure *exercit. 65. pag. 369.* qu'à peine paroît-il une idée de placenta pendant les trois premiers mois. Le fœtus n'a plus de communication alors avec la mere, que n'en a un poulet dans l'œuf qu'une poule couve. *Harvée* confirme cette pensée, lorsqu'il dit, *exercit. 69. de genes. animal. pag. 449.* avoir vu le fœtus dans une brebis qui étoit alors parfait, & presque long d'un pouce, sans être attaché aux cornes de l'uterus, les orifices des vaisseaux ombilicaux se terminoient & flotoient parmi les eaux.

Les membranes qui soutiennent le fœtus, dit *Hippocrate de nat. pueri, sect. 3. pag. 245.* viennent de l'ombilic. *Et plus loin*, les membranes viennent de l'ombilc de la même maniere que dans l'œuf.

Fabr. Aquapendente de format. fœtus, part. 1. cap. 3. pag. 5. allure que cela se remarque dans certaines bêtes, sûrtout dans les fœtus des truyes & des cavales, dans lesquels il dit qu'il ne se trouve ni caroncules, mammelons charnus, ni placenta, ni vaisseaux ombilicaux, par le moyen desquels ils sont attachés ordinairement aux cornes de la

matrice. Il ajoute que ces fœtus, jusqu'au tems qu'ils naissent, sont nourris par cette humeur dans l'uterus, sans être attachés aux cornes. C'est le sentiment d'*Harvée, lib. de gener. anim. exer. cit.* 70. *pag.* 462. *&* 541. *exercit. de uteri membran. Deusingius genes. microscos. pag.* 150. *Needham. pag.* 29. *Tilingius, de placentâ uteri, p.* 335. *Graaf. de mulier. organ. pag.* 295. Ainsi puisque les fœtus des bêtes ne peuvent subsister seulement par la nourriture que procure la matrice, comme veut *Harvée, Exercit.* 70. *p.* 462. puisque ces animaux ont des œufs ou des embryons d'une grandeur considérable, comme le poulain, qui est déja grand, quand il naît, & que par conséquent, ils doivent leur fournir beaucoup plus de substance pour leur nourriture, puisque cette plus grande quantité d'alimens n'existe pas actuellement dans ces animaux, pour faire subsister les embryons dans l'utérus, comme il arrive dans les œufs : enfin, puisque ces fœtus ne se nourrissent, ni par le placenta, ni par les vaisseaux ombilicaux unis aux vaisseaux de l'utérus ; il faut bien qu'ils prennent leur nourriture par la bouche, puisqu'ils n'ont pas d'autres moyens qui y suppléent. Cela se voit aussi par le chyle qu'on trouve dans leur panse, quand ils sont nés avant le tems, comme nous verrons ci-après.

Je trouve qu'on avoit déja dit du tems d'*Hippocrate*, que le fœtus se nourrissoit par la bouche dans le sein de sa mere, d'abord que les organes qui servent à la chylification, étoient formés. Quand l'enfant, dit-il, *lib. de carnib. sect.* 3. *pag.* 350. est dans le sein de sa mere, il suce en comprimant ses lévres, & attire la nourriture. *Et lib. de nat. pueri, sect.* 3. *p.* 241. Ces petites veines, &c. se rendent aux mammelles & à l'utérus (il entend les vaisseaux qui contiennent ce qu'il y a de plus gras & de plus doux dans le boire & dans le manger.) Lorsque cette substance est parvenue à l'utérus, elle prend la forme de lait, & l'enfant en fait sa nourriture. *Et plus bas dans le même Livre, pag.* 246. Quand le fœtus devient grand, les alimens que la mere lui fournit, ne sont plus suffisans; car il tire à lui ce qu'il y a de plus doux dans le sang, & y trouve quelque petite portion de lait.

Galien n'est pas d'un sentiment contraire dans le *ch.* 2. de son Livre intitulé: *an animal sit id quod in utero est.* Le fœtus, dit-il, qui est dans le sein de sa mere, a les mêmes fonctions qu'il doit avoir, quand il sera venu au monde, c'est-à-dire qu'il suce, qu'il avale, qu'il respire, &c. *Et dans le ch.* 5. *du même Ouvrage*: nous ne devons donc pas douter que le fœtus ne soit animé, quand il

est vivifié, car personne ne lui montre ce qu'il a à faire quand il est né. Avant l'accouchement, il avale, il digére, il distribue les alimens, il place ceux qui sont digérés, il rejette ce qui est superflu. Tout cela se passe dans sein de la mere, pour qu'après la naissance, les mêmes évacuations se fassent.

Democrite & *Epicure* pensent de même au rapport de *Plutarque*, *lib.* 5. *de placitis Philosoph. cap.* 16. car ils assurent que le fœtus se nourrit par la bouche. *Platon* dit que le fœtus se nourrit de lait.

Quand le fœtus est devenu grand, dit *Aristote*, *lib.* 4. *de Gener. animal. cap.* 8. son aliment qu'il prend par l'ombilic, n'est plus suffisant, il se nourrit encore de lait : ce qu'il ne peut entendre que du tems de la grosseſſe, comme on le voit par les mots suivans : *Quand il ne passe plus d'alimens par l'ombilic*, *&c.*

Le sentiment d'*Hippocrate* a été long-tems rejetté comme déraisonnable : mais dans le dernier siécle, il s'est trouvé des grands Hommes, qui ont reveillé & fait valoir sa doctrine, qu'ils l'ont appuyée sur des fortes raisons. De ce nombre est *Harvée*, qui, marchant sur les traces d'*Hippocrate*, a reconnu deux moyens, par où le fœtus peut tirer sa nourriture, la bouche & les vaisseaux ombilicaux. Mais *Harvée* différe d'*Hippocrate*, en ce

que le premier substitue un suc laiteux en la place du sang menstruel qu'*Hippocrate* admet ; ce qu'il dit avoir appris par l'ouverture d'une infinité de biches & de daïms de différens termes.

Les raisons qu'*Hippocrates* a eues d'embrasser le sentiment qu'il soutenoit, étoient les excrémens cachés dans les intestins des enfans nouveaux-nés, & l'habitude acquise de sucer en naissant. Si quelqu'un demande, dit-il, *lib. de carnib. sect.* 3. *p.* 250. d'où nous sçavons que l'enfant succe dans le sein de sa mere ; voici ce que je leur répondrai : les enfans, quand ils viennent au monde, ont des excrémens dans leurs intestins, qui sortent après qu'ils sont nés ; c'est ce qu'on voit non-seulement dans les hommes, mais aussi dans les bêtes. Or, il ne se feroit point d'excrémens, si les fœtus ne succoient pas dans le sein de leur mere ; & comment auroient-ils l'art de tetter en naissant, s'ils ne l'avoient acquis auparavant ?

Harvée, Exercit. 58. *p.* 886. dit que le fœtus attire sa nourriture par la bouche, comme le poulet & les autres oiseaux ouvrent leur bec dans l'œuf pour prendre une partie de l'humeur dans laquelle il nagent. Quand le fœtus a acquis quelque perfection, il remue aussitôt les membres ; pourquoi ne se serviroit-il pas aussi des organes de la bouche

& de l'œsophage pour introduire cette liqueur, puisqu'il sçait employer les autres muscles?

Une preuve convaincante de la succion de l'enfant dans le sein de sa mere, c'est que si on lui met le doigt dans la bouche en venant au monde, on le sent aussitôt succer. Bien plus, il est arrivé quelquefois que la Sage-femme ayant introduit son doigt dans la bouche de l'enfant dans le tems du travail, elle se soit sentie succer, avant que l'enfant eut pû crier, ou avoir la respiration entiére. Cela s'observe tous les jours dans les veaux qui ne sont pas encore entiérement sortis.

Nous voyons journellement un enfant nouveau-né prendre le mammelon, & l'envelopper de ses lévres avec plus d'adresse que ne feroit un adulte.

De tout ceci, je conclus que si l'enfant n'avoit rien pris par la bouche, il n'auroit pas été en état de produire en naissant un chyle qui auroit été étranger pour lui. Ce changement subite n'auroit pas même pû se faire sans danger, si l'enfant, accoutumé dans l'utérus à ne se nourrir que par l'ombilic, eut été obligé en naissant de se nourrir de lait.

On en trouve encore une preuve dans la substance qui est dans l'œsophage & dans le ventricule, & qui n'est point différente de la liqueur dans laquelle le

fœtus nâge. Quand elle se coagule quelquefois dans l'estomac, elle ressemble assez à du lait caillé. On la trouve aussi dans les premiers intestins sous la forme du chyle, lorsque les autres sont remplis d'excrémens.

Nous avons trouvé, *dit Graaf, lib. de Mulier. org. gener. pag.* 187. une liqueur dans le duodénum, laquelle est semblable à celle qu'on trouve dans le ventricule, excepté que la couleur étoit verdâtre, à cause de la bile qui s'y étoit répandue. Plus cette liqueur descendoit, plus elle s'épaississoit & quittoit sa couleur blanche: enfin, dans le gros intestin, elle prenoit la consistence de matiere fécale. Ce changement lent, qui arrive à cette liqueur, est une preuve que le fœtus se nourrit par la bouche.

On a vû des enfans nouveaux-nés vomir une matiere laiteuse, avant d'avoir tetté ou d'avoir pris quelqu'autre substance. Ce qui ne se feroit pas trouvé dans leur estomac, s'il n'avoit été pris avant d'être né.

Diemerbroeck, Anat. lib. 1. *cap.* 30. *pag.* 365. dit en avoir eu un exemple dans sa petite fille, qui vomit une grande quantité de lait une heure environ après l'accouchement; cela parut d'autant plus surprenant à tous les Spectateurs, qu'elle n'avoit encore rien pris. *Everhardus* assure qu'un avorton de vingt-

huit ſemaines vomit beaucoup de lait ſereux, quoiqu'il n'eût rien pris.

Harvée & pluſieurs autres ont trouvé dans les eſtomacs d'embryons de trois ou quatre mois, un chyle ſemblable au blanc d'œuf, & qui approchoit de la liqueur dans laquelle ils nâgoient. *Veſlingius* aſſure la même choſe, *Anat. ch.* 8.

Il y a dans les ventricules & dans les inteſtins grêles des embryons des animaux une matiere, qui, par la couleur, le goût & la conſiſtente, eſt tout-à-fait ſemblable à la liqueur dans laquelle ils nâgent. C'eſt le ſentiment que témoigne *Harvée*, *Exercit.* 58. *p* 306.

La preuve qu'*Hippocrate* tire du méconium qu'on trouve dans les inteſtins des enfans nouveaux-nés, mérite notre attention : car c'eſt un ſigne certain de la chylification, qui s'eſt faite dans le ventricule. Je ne veux point nier que les autres humeurs, comme la ſalive, la bile & le ſuc paneréatique ne contribuent pas beaucoup à la production du méconium ; mais je ne ſçaurois croire que ſa noirceur vienne du mêlange de ces matieres, ſur-tout du ſuc pancréatique ; car ſi cela étoit, on s'en appercevroit bien plutôt dans les adultes, dans qui la ſecrétion des humeurs eſt bien plus abondante, à cauſe du plus grand uſage qu'ils font des

alimens : & comme elles sont aussi plus âcres, elles sont bien plus propres à donner quelque couleur. Il faudroit dire aussi que le suc pancréatique est composé de parties acides & austéres, ce qu'on ne trouve point dans celui des embryons, car il n'a point de saveur. Ainsi, j'aime mieux attribuer la noirceur du méconium au séjour qu'il fait dans les intestins ; car dans les embryons de quatre à cinq mois, il est verdâtre, au lieu que dans ceux de trois mois, il est jaune. Il se peut faire que le méconium devienne noir peu à peu, à cause de la bile qui paroît ordinairement noire dans la vésicule du fiel de ces embryons ; cela vient de ce que le fœtus respirant peu, fournit aussi peu de parties nitreuses, qui sont capables de rendre non-seulement la bile jaune, mais encore toute la masse du sang qui paroît plus noire dans les embryons ; de sorte qu'une petite quantité de leur bile noirâtre tombant peu à peu dans le duodeum, se mêle avec le chyle & les matieres grossieres qui s'en séparent dans la suite, & produit la couleur noirâtre du *méconium*.

Harvée, Exercit. 58. *p.* 387. dit que dans les fœtus des vivipares, les gros intestins sont remplis d'un pareil excrément, qui feroit croire qu'ils vivent de lait : il ajoute qu'on a trouvé dans des brebis & autres animaux à pieds four-

chus des matieres blanches comme des plaſtras. *Le même Harvée* aſſure avoir vû dans un embryon de dix-ſept jours des excrémens vers l'anus. Il ajoute qu'il en a trouvé dans l'arriére-faix, que le fœtus avoit évacué un peu avant l'accouchement. *Coïter* & *Carpus* ont obſervé la même choſe.

Les yeux ſont fermés dans les embryons humains, & dans ceux des bêtes par les paupiéres qui ſont collées exactement; mais au contraire, les lévres ſont ſéparées, & leur bouche paroît ouverte, lorſqu'à peine on apperçoit les autres parties développées; c'eſt ce qu'a obſervé *Harvée, Exercit. 56. pag. 372. & Exercit. 69. p. 550.*

Dans les fœtus qui viennent morts, on voit la langue ſortir de leur bouche, d'où nous augurons qu'ils ſe ſont nourris de la liqueur dans laquelle ils nâgent, comme font les poulains & les veaux; ce qui prouve ce que j'avance, c'eſt que cette même liqueur, quoiqu'alors plus épaiſſe, ſort quelquefois de leur bouche, comme l'a fort bien remarqué *Evethardus, p. 563.* Enfin, notre Obſervation & celle que rapporte *M. Chatton* prouve qu'il faut qu'il y ait quelque autre moyen, outre l'ombilic, par où le fœtus prenne ſa nourriture.

Les Payſans aſſurent que les veaux naiſſent l'ombilic fermé, & que quoi-

qu'il leur reste quelque portion du cordon ombilical, il n'en peut sortir aucune goutte de sang, même en la pressant fortement. Toutes ces raisons prouvent évidemment que le fœtus se nourrit par la bouche dans le sein de sa mere.

On dira peut-être que cette liqueur, dans laquelle il nage, n'est pas une nourriture, mais un excrément de l'urine & de la sueur.

Mais il est clair que l'urine n'y peut pas avoir de part, parce que le fœtus n'urine point dans la matrice, car on a toujours trouvé sa vessie pleine le sixiéme, le septiéme ou le huitiéme mois; de sorte que *Riolan*, *Hist. anat. fœtus human. cap. ult. p.* 410. dit que la vessie du fœtus est trois fois plus grosse que l'estomac. Cette opinion est autorisée par *Vesslingius*, *Syntagm. anat. cap.* 8. *p.* 21. qui dit que la vessie du fœtus est distendue par une quantité d'urine, & que les uretéres sont très-larges & propres à retenir les urines en cas de nécessité.

B. Eustachius & *Varolius* pensent que l'urine se ramasse dans la vessie & qu'elle y reste jusqu'après l'accouchement; c'est aussi le sentiment de *Goth. Mœbius*, *Fundament. med. physiol. cap.* 20. *p.* 565. & d'*Everhardus*, *p.* 186. *Plater*, *Vigier*, *Gassendi* & *Schisius* disent que le fœtus ne rend pas l'urine par l'uréthre, mais par

par l'ouraque. *Blancard, Anat. reform. p.* 478. croit que l'urine du fœtus passe de la vessie dans le placenta, du placenta dans la matrice, & de-là dans la vessie de la mere.

Quant à la grandeur de la vessie, il est probable qu'elle est assez étendue pour contenir toute l'urine qui y passe pendant la grossesse ; car la substance pure, dont il se nourrit, ne produit pas plus d'excrémens, que n'en peuvent contenir les parties destinées à cet usage. En effet, si le fœtus rendoit tous les jours dans l'utérus autant d'urins qu'il en rend après être né, il ne seroit pas possible que la matrice & la vessie la pussent contenir.

Mais comment cette liqueur pourroit-elle prendre le nom d'urine, lorsque les parties du fœtus ne sont point encore développées, & que les reins & la vessie ne sont point encore formés ?

D'ailleurs plus le fœtus devient grand plus cette liqueur, quelle qu'elle soit, diminue ; ce qui n'arriveroit pas, si c'étoit de l'urine ou de la sueur, comme le prétend *Hârvée, Exercit. 56. p. 369. & 58. p.* 382.

Cette liqueur se trouve dans toutes les espéces d'animaux, même dans ceux qui ne suent point, ou qui ne pissent jamais, comme le témoigne le *même Harvée, Exercit. de humor. uteri p. 566.*

Si cette liqueur passoit de la vessie dans l'utérus, elle seroit salée, âcre, d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur; elle blesseroit la peau tendre du fœtus, & rongeroit l'amnios. Cela se voit dans les enfans qui s'écorchent, quand ils restent trop long-rems dans des linges mouillés d'urine; car l'urine hors de la vessie, devient âcre & acquiert de la putrefaction; ce qui ne lui arrive pas, quand elle est renfermée dans son lieu naturel. Il en est de même du sang & des autres humeurs; tant que le sang est dans ses vaisseaux, il se conserve dans son état naturel: est-il extravasé? il est sujet à la putrefaction. Les animaux vivipares ne prendroient pas avec tant d'avidité cette liqueur, & ne lécheroient pas leurs petits en venant au monde, si elle étoit d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur.

L'expérience suivante est encore une preuve de ce que j'avance. Mettez cette liqueur dans une cuillere sur des charbons ardens, pour en faire exhaler peu à peu l'humidité, elle devient alors épaisse comme de la gelée, & gluante; ce qui n'arrive jamais à l'urine. *Rolfoncius, lib. 4. cap. 32. Dissert. anat. p. 1192.* dit qu'il avoit pris cette liqueur dans laquelle nâge le fœtus, qu'il l'avoit mis sur le feu, pour en faire évaporer lentement la portion la plus ténuë, & qu'il

lui étoit resté une partie gluante & épaisse comme de la gelée. Il assure qu'elle n'avoit pas de mauvais goût, qu'elle n'étoit point salée, & qu'elle n'avoit point le goût d'urine ; marque certaine qu'elle ne venoit, ni de l'urine, ni de la sueur.

Theod. Aldes, Dissert. epist. p. 10. assure que la liqueur renfermée dans l'amnios, se coagule sur le feu, & s'épaissit sans évaporer beaucoup des autres particules ; ce qu'il n'entend point des eaux des hydropiques. Si cette liqueur étoit de l'urine, le fœtus, selon notre hypothèse, la prendroit ; ce qui n'est pourtant pas vrai, car l'urine qui n'est point propre pour nourrir, nuiroit au fœtus.

Enfin, si le fœtus pissoit, comment feroit celui dont le canal de l'uréthre seroit bouché.

Ce qui prouve, en second lieu, que la liqueur contenue dans l'amnios, n'est pas de la sueur, c'est que le fœtus qui est encore imparfait, ne peut suer, puisque les adultes même ne suent qu'après un violent exercice. D'ailleurs, comment un embryon, qui, au bout de quarante jours, n'est pas plus gros qu'une fourmi, pourroit-il donner par la sueur six ou sept onces de liqueur dans laquelle il nâge.

On remarque que cette liqueur n'entoure pas moins les corps des animaux

qui ne suent point, comme les chiens, les chats & les oiseaux, que les corps des animaux qui suent; de sorte qu'on ne doit pas plutôt dire qu'un fœtus sue dans le sein de sa mere, qu'un poulet dans l'œuf, ou un poisson dans l'eau.

Mais, reprendra quelqu'un, si le fœtus se nourrit par la bouche, pourquoi n'est-il pas suffoqué dans une si grande quantité de lymphe, dont il est accablé.

Cet accident ne sçauroit lui arriver, parce qu'il ne prend point avec précipitation cette liqueur nourriciere, & pas plus une fois que l'autre.

D'ailleurs, quand on ne diroit pas que le fœtus se nourrit par la bouche, & que la lymphe dans laquelle il nâge; lui sert d'aliment, quand même elle ne viendroit ni de l'urine, ni de la sueur, il reste toujours la même difficulté à résoudre pourquoi il n'y suffoque point?

On sçait, & nous l'avons dit plus haut, que les fœtus morts-nés, avoient la langue avancée sur les lévres, pour empêcher le passage trop précipité de la liqueur nourriciere.

J'ai remarqué dernierement que les veaux & les poulins, avant de venir au monde, avoient un corps glanduleux entre les lévres, comme on le voit dans cette Figure.

A, tête du veau telle qu'elle étoit dans l'utérus.

B B, lévre supérieure.

C C, caroncule glanduleuse semblable à une éponge, ayant la figure d'une rate.

D, Lévre inférieure.

Plusieurs personnes après *Pline*, *lib.* 8. *cap.* 42. ont appellé ce corps *hippomanes* dans les poulins, comme nous avons dit dans la XIXe Observation. Quelques Payſans appellent, mal à propos *rate* cette caroncule. Ils s'imaginent que, ſi on ôte ce petit corps avant que la tête ſoit ſortie entiére, le poulin étant grand, ſera très-vif & excellent courſier. D'autres croyoient autrefois, que quand on arrachoit ce corps au poulin, la mere ne le vouloit point ſouffrir tetter : c'eſt pourquoi, Virgile l'appelloit *amour enlevé à la mere. Matri præreptus amor.* Mais l'expérience a fait connoître la folie de ces opinions.

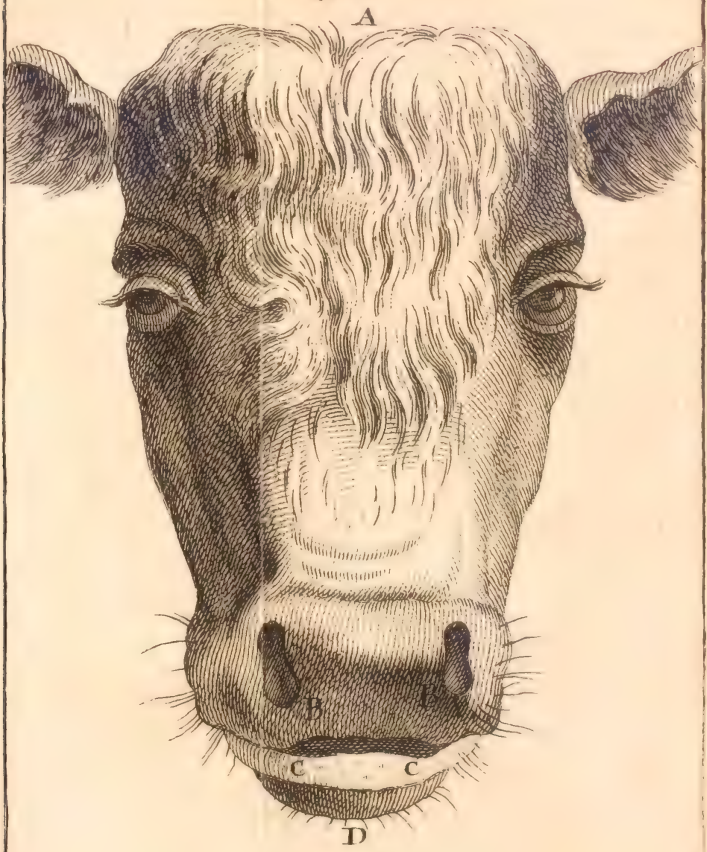
D'autres ont eu plus de raiſon de l'appeller *éponge.* La liqueur qu'elle renferme, la rend groſſe comme la plume d'un cygne, & la partie inférieure, vers le col, eſt plus petite, tant en groſſeur qu'en largeur.

Au reſte ce petit corps bouche ſi exactement la partie antérieure de la bouche du veau, qu'il n'y ſçauroit paſſer aucune goutte de l'humeur : il n'y a que le mouvement de la mere qui puiſſe en faire paſſer ; car le ventre & les viſcéres

de la vache étant comprimés par les muscles de l'abdomen & du diaphragme. Il faut aussi que l'eau contenue dans l'amnios soit pressée ; cette pression distend & fait ouvrir les pores du corps spongieux à l'humeur qui entre goutte à goutte ; à quoi ne contribue pas peu la respiration imperceptible du fœtus dans le ventre de sa mere : car la pression diminue dans l'inspiration, & cette diminution attire l'humeur en lui faisant place pour passer dans la bouche, puis dans le ventricule : enfin dans les vaisseaux lactés pour lui servir de nourriture.

Cette caroncule est un petit corps qui a plusieurs petits conduits ; car si on le presse, sur-tout lorsqu'il est épais, & qu'il est entre les lévres de l'animal, il tombe dans la bouche une liqueur goutte à goutte, & il paroît qu'il y a autant de petits tuyaux, qu'il en sort de gouttes, comme on le voit dans les éponges. On y découvre aussi des veines & des artéres qui lui viennent de la bouche. Les veines sont fournies par les jugulaires, & les artéres par les carotides. Ces vaisseaux se dispersent dans toute sa substance. C'est ce qu'on a remarqué dans un morceau de ce corps arraché d'un veau, avant qu'il fût entiérement sorti du ventre de sa mere. On y voyoit les vaisseaux rompus qui por-

Fig. 1.



toient la nourriture à ce corps, dont voici la Figure.

A A, Corps glanduleux arraché de la bouche d'un veau dans sa grandeur naturelle.

B B, Sa portion supérieure qui est la plus épaisse, qui est ordinairement attachée entre les lévres du veau.

C C, Conduits par où passe l'humeur de l'amnios.

D D, tronc des vaisseaux sanguins arrachés du côté où ce corps a été attaché à la langue du veau.

E E E E, Rameaux des vaisseaux sanguins, tels qu'ils se dispersent dans la substance qu'ils nourrissent.

Personne que je sçache, n'a encore parlé de la véritable constitution & du véritable usage de ce corps qu'on trouve dans les poulins, dans les veaux, dans les brebis, & peut-être dans d'autres animaux, & qui ne paroît que quand ils viennent au monde. Je n'en vois point d'autres raisons, sinon que ce petit corps ne paroît que rarement encore à des personnes qui n'ont aucune connoissance de la Médecine, & qui doivent se trouver dans l'instant que la jument, ou la vache met bas, pour le prendre quand la tête est dans la vulve; car il est bien difficile de l'avoir, quand l'animal respire un air libre.

Cette caroncule sert à transmettre

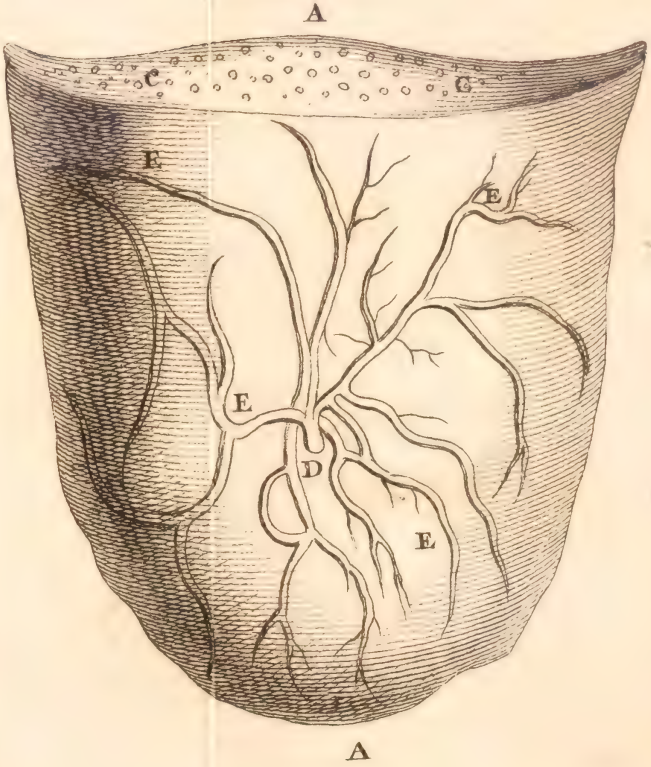
l'humeur contenue dans les membranes de l'utérus pour nourrir en partie le fœtus, & pour conserver ouvertes les lévres, la bouche, l'œsophage, le ventricule & le larynx.

Mais on ne trouve point ce petit corps dans les enfans nouveaux-nés, parce qu'ils naissent sans dents ; avantage dont ces bêtes ne sont point privées. Mais les enfans avancent leur langue sur le bord de leurs lévres pour tenir lieu de cette caroncule. C'est pourquoi, leur bouche ne laisse pas d'être bouchée, & leur langue n'est pas en danger d'être blessée, leurs dents n'étant pas encore venues.

Quelqu'un demandera peut-être comment se fait la déglutition dans le fœtus; difficulté d'autant plus grande à résoudre, que nous ne pouvons guère, ni avaler, ni respirer, lorsqu'on nous presse le nez, & que nous avons la bouche pleine.

Mais en cas de la nécessité de respirer dans la déglutition, la comparaison qu'on nous fait des embryons & des adultes, n'est pas juste. Il est vrai qu'il y a de la difficulté à avaler dans cette occasion, parce que l'air ne trouvant point de passage, ne sçauroit pénétrer dans les vésicules pulmonaires ; or, cela n'arrive point, parce que la respiration est nécessaire à la déglutition ;

Fig. 2.



mais parce que la déglution ne peut se faire dans un adulte sans la respiration, dont se passe un fœtus dans la matrice.

Ce que nous lisons dans *Graaf* n'affoiblit point notre opinion. Il rapporte, *de Mulier. org. gener. pag.* 289. qu'une chienne fit cinq petits, dont le plus grand n'avoit ni tête ni bouche, ni rien même qui en approchât, & qui mourût peu après que la mere lui eût ôté l'ombilic. Le ventricule étoit vuide, & les intestins contenoient peu d'excrémens. Cette Observation & plusieurs autres dans lesquelles les enfans étoient venus au monde la bouche fermée, ou même sans bouche, ne prouvent rien contre nous. *Graaf* prétend seulement prouver que le fœtus se nourrit non-seulement par la bouche, mais encore par l'ombilic, comme nous l'avons vû dans le cas que rapporte *Chatton*, où le fœtus au défaut de l'ombilic, se nourrit par la bouche.

Quand donc un fœtus vient à naître la bouche fermée, ou même sans langue & sans machoire inférieure, comme j'ai vû dernierement à la Haye dans un agneau, dans lequel il n'y avoit point de passage de la bouche par l'œsophage; de sorte qu'il ne pouvoit rien passer par là dans les parties inférieures. Dans pareils cas, il se trouve ordinairement quelque moyen qui supplée au défaut

de la nature, comme cela est arrivé à cet agneau, car il avoit une ouverture au col, dont le bord étoit large & charnu, couvert d'une membrane mince, qui faisoit les fonctions des lévres.

Mais quand même le fœtus ne prendroit rien par la bouche, il se nourrit par l'ombilic en cas de néceſſité, comme il le feroit par la bouche, s'il ne le pouvoit par l'ombilic, de même que dans l'Observation de *Chatton*.

Ce que nous venons de dire, me paroît suffisant pour convaincre le Lecteur que le fœtus se nourrit aussi par la bouche. Il ne reste plus qu'à expliquer comment il respire par cette partie.

Pour en venir à bout, il faut se rappeller les raisons que j'ai rapportées cidessus. Lorsqu'il y a dans quelque partie une cavité notable dont les parois internes sont mols, il faut qu'il y ait quelque cause materielle pour les conserver, autrement elles se colleroient. Or, il y a dans le poumon du fœtus de petites cellules ou véſicules. Il faut donc qu'elles ayent une cause qui les conserve. Cette cause n'est point l'air, puisqu'il n'y en passe pas une quantité suffisante comme dans les enfans exposés à un air libre ; il faut donc la chercher dans l'humeur dans laquelle nâge le fœtus.

Nous voyons que les poissons avalent de l'eau & qu'ils respirent, sans quoi

ils ne pourroient point vivre. Pourquoi l'eau contenue dans l'amnios ne pourroit-elle point faire à l'égard du fœtus, ce que fait l'air, quand il est né.

Ainsi, lorsque cette humeur entre dans la bouche, la portion la plus déliée, ou peut-être seulement la vapeur gagne l'épiglotte, ensuite le larynx; puis la trachée-artere, & descend dans le poumon qui est dilaté.

De plus, on distingue deux sortes de respiration, une visible, où l'on apperçoit le mouvement de la poitrine, & qui demande beaucoup d'air. L'autre est moins sensible, & n'a besoin d'air que dans la bouche & dans la gorge : son mouvement ne dépend point des muscles de la poitrine. C'est de cette maniere que le fœtus respire dans la matrice, & c'est dans ce sens, que *Scherbius dans Hoffman 6. de us. part. cap. 7.* dit qu'il y en a qui vivent sans respiration, c'est-à-dire, sans un mouvement visible de la poitrine, & non point sans l'usage de la respiration.

Mais après la naissance, l'air extérieur est attiré dans ces cellules ou véscules du poumon, & les distend d'une maniere bien plus parfaite, que ne faisoit l'humeur qui n'étoit que pour les conserver ouvertes.

Cette connoissance a engagé les Juges à demander aux Médecins, si un fœtus

étoit mort dans le sein de sa mere, ou s'il avoit été tué après sa naissance. Car quand il est mort dans le sein de sa mere, ses poumons tombent dans le fond de l'eau, parce que les bronches & les cellules du poumon étant remplies d'eau rendent ce viscére pesant, & l'empêchent de surnâger. Mais pour peu que le fœtus ait respiré un air libre, & s'il a été tué ensuite, les poumons n'iront point dans le fond de l'eau, parce que l'air qui dilate les cellules, ne peut en sortir, qu'il n'en reste quelque peu; c'est pourquoi les poumons en sont plus légers, & ne peuvent tomber dans le fond de l'eau.

D'ailleurs, si le fœtus ne respire pas dans le sein de sa mere, pourquoi ont été formés les muscles du diaphragme, & ceux de la respiration? Pourquoi le fœtus ne feroit-il pas usage de ces muscles, comme il fait des autres? Le creux de leurs nerfs ne se boucheroit-il pas, s'ils étoient si long tems sans faire leurs fonctions?

Voici une autre raison qui prouve encore que le fœtus respire dans l'utérus, quoiqu'il n'y passe point d'air extérieur: quand il vient au monde, sans que ses membranes soient brisées, l'air n'entre point dans ses poumons, mais il respire aussitôt qu'elles sont rompues, marque certaine qu'il respiroit déja dans la matrice; car d'où lui seroit venue cette fa-

culté & cette promptitude à reſpirer dans l'inſtant que ſes membranes ſont briſées ? comment les nerfs de la reſpiration qui ont toujours été oiſifs, rempliroient-ils ſi ſubtilement leurs fonctions ?

On voit par nos expériences, dit M. Bayle, que toutes les liqueurs renferment de l'air, l'eau même en eſt remplie ; ne peut-on pas conclure de-là que le fœtus, qui grandit, a une eſpéce de reſpiration dans la matrice, ſur-tout quand l'amnios eſt vuide & rempli d'une ſubſtance vaporeuſe. J'ai obſervé derniérement par le moyen de la machine pneumatique, qu'il y a de l'air dans l'eau, par lequel les poiſſons reſpirent. Il y en avoit un dans un verre rempli à demi d'eau, & à meſure qu'on pompoit l'air, le poiſſon venoit de plus en plus à la ſuperficie : quand l'air fut épuiſé, le poiſſon tomba ſur le côté, prêt à mourir, & aprés lui en avoir un peu rendu, il reprit vigueur, & ſe mit à nâger.

L'exemple que je vais rapporter, prouve encore que le fœtus renfermé dans ſes membranes, & ſorti de la matrice, peut vivre quelques heures, ſans une reſpiration externe. La femme d'un Soldat, au ſiége de Bergues, étant ſur le dernier mois de ſa groſſeſſe, & allant chercher de l'eau, reçut un coup, qui la partagea en deux ; de ſorte que la matrice tomba

de la forteresse avec son fardeau dans l'eau. Un Soldat, qui faisoit sentinelle auprès de cet endroit, s'apperçut d'un mouvement qui se faisoit dans cette eau. La curiosité l'engagea de retirer avec sa pique, la chose qui remuoit. Il vit avec étonnement que c'étoit un enfant encore dans ses enveloppes. Il le porta sur le champ au Commandant, qui fut frappé de cet évenement. Il fit ôter ce fœtus de ses membranes, & le fit transporter à Madame la Gouvernante : elle le fit baptiser, lui donna le nom d'Ambroise, & eut soin de son éducation.

Il n'est pas vrai-semblable que le fœtus n'ait point du tout d'air dans la matrice ; il est plus probable que la nourriture de la mere qui contient beaucoup de particules nîtreuses aëriennes, & qui renferme une vertu fermentative, lui fournit de l'air, autant que son petit corps en a besoin.

Il est encore certain que le mouvement du cœur & du sang, peut bien se faire dans le fœtus, au sein de sa mere, sans respiration ; car pour que ce mouvement, qui est lent dans ce petit corps, continue, il ne paroit pas nécessaire d'avoir de cet air que la respiration fournit, puisque l'humeur nourriciere a déja été assez atténuée dans le poumon, & renferme assez de particules aëriennes.

M. Boyle, lib. de vi aër. elast. p. 252.

a observé que le mouvement des humeurs est plus tardif dans le fœtus, par le défaut de l'air nouveau. Il rapporte qu'ayant tiré quelques petits chiens nouveaux-nés de leurs membranes, & les ayant disséqués avant qu'ils respirassent, il n'avoit presque point apperçu le mouvement de leur cœur : cependant il assure que le cœur de quelques petits chiens, qu'il avoit ôté de leurs enveloppes, & de l'eau dans laquelle ils nâgeoient, n'avoit point cessé de mouvoir pendant plusieurs heures; mais ils avoient un peu respiré, & leur cœur étoit à découvert. *Pechlinus, lib. de aëris & alim. defectu, p.* 98. dit avoir observé la même chose.

Il y en a, qui, pour prouver que le fœtus respire dans la matrice, alléguent qu'on y a entendu des enfans pleurer, & des poulets pioler dans l'œuf; effets qui ne peuvent se produire sans l'action de l'air.

Mais ceux qui on cru entendre ces cris, se sont trompés. Le bruit qu'ils ont entendu dans le ventre de la femme grosse, n'est que l'effet de la pression, ou du mouvement du fœtus, que des vents remuent. Il n'y a jamais que les femmes, ou les ignorans que soient témoins de pareilles histoires, qu'ils ont crues légerement, ou qu'ils ont inventées, pour exciter la compassion des riches.

Aristote avoit donc raison de dire *lib. 7. Hist. animal. cap.* 10. que le fœtus ne pleuroit qu'après être sorti du sein de sa mere, quoiqu'il puisse arriver qu'il crie un peu avant sa naissance ; mais cela n'arrive, que quand les membranes sont brisées.

Je ne sçaurois croire non plus que le poulet piole dans l'œuf ; il faudroit pour cela que la coquille fût ouverte ou trouée.

La respiration du fœtus dans la matrice étoit connue du tems d'*Hippocrate*. Lorsque la mere, dit-il, *lib. de nat. pueri, Sect.* 3. *p.* 236. a attiré l'air froid, le fœtus en profite. *Et plus bas* : lorsque le fœtus est renfermé dans ses membranes, il a une respiration interne & externe. Et à la pag. 238. il respire par la bouche & par les narines, & son ventre se gonfle par l'air. Voici ce qu'il dit, *lib. de princip.* Le fœtus respire, tant par la bouche, que par le nez. *Et dans un autre endroit* : L'embryon, pour se soutenir, n'a besoin que d'une petite respiration. C'est aussi le sentiment de *Galien, lib. de Anat. vivor. cap. de anat. particul. fœt.* La troisiéme cause, dit-il, est l'anxiété que lui procure la respiration, & la petite quantité d'air qui est trop chaud ; & dans le Livre intitulé, *An animal sit id, quod in utero est ? Cap.* 5. La respiration du fœtus, dit-il, est une opération de l'ame, car il respire par la bouche.

C'eſt auſſi le ſentiment de *Charleton*, *de œconom. animal. exercit. de reſpirat. p. 166.* de *Rouſſet*, de *Mercurial. lib. de hom. gener. cap. 26.* d'*Everhardus*, d'*Entius*, *Apolog. pro circulat. ſang.* de *Nymannus*, *de vitâ fœtus in utero* & de *Curvæus.*

Puis donc que le fœtus ſe nourrit par la bouche & par l'ombilic, un des deux moyens peut ſuffire quand l'autre manque, ainſi nous avons répondu aux doutes de Chatton, qui ignoroit comment le fœtus pouvoit reſpirer & ſe nourrir dans la matrice ſans ombilic.

Il reſte à ſçavoir pourquoi la ſéparation du cordon ombilical n'a pas été ſuivie d'une hémorhagie conſidérable du côté des membranes du fœtus, & pourquoi le fœtus n'en a point été ſuffoqué.

Il eſt ſûr que cette ſéparation ne ſe fait point ſubitement, mais peu à peu, comme il arrive aux veaux qui naiſſent toujours le cordon ombilical rompu.

Mais que penſer de ces deux petits trous par où l'urine de cet enfant ſortoit?

Quoique nous n'ayons pas pû nous éclaircir ſur cette vérité, parce que l'enfant n'a point été ouvert après ſa mort; cependant je dirai ce que j'en penſe.

Il eſt vrai-ſemblable que les deux ure-

teres venoient gagner ces deux petits mamelons ou conduits. Ce qui me porte à le croire, c'est un cas dont M. Nuck & moi avons été témoins le 12 Juin 1686, en visitant le cadavre d'un enfant de sept jours, nous vîmes dans l'hypogastre un corps rond, rouge, un peu éminent, mol au toucher, & gros comme une balle de paume coupée par la moitié Il étoit attaché de tous côtés à la peau de l'abdomen. L'enfant n'avoit point d'ombilic, mais les vaisseaux ombilicaux qui allerent se rendre à la base de la petite tumeur supérieurement, en faisoient les fonctions. A la partie inférieure de ce petit corps qui regardoit les parties de la génération, étoient deux petits trous distans de l'épaisseur du doigt, dans lesquels on introduisoit un stylet. C'étoit par-là que l'urine passoit continuellement, & goutte à goutte. Plus bas étoit une espece de gland fendu en deux qui tenoit place de verge; il étoit renversé & sans urethre. L'abdomen étant ouvert, on trouva les deux ureteres plus gros deux ou trois fois qu'ils ne devoient être, par rapport à la petite tumeur, au bas de laquelle ils se terminoient. Ce petit corps n'étoit autre chose que la vessie qui étoit tout à fait plate, contractée, sans urine & sans cavité, la liqueur s'évacuoit continuellement par ces deux petits trous

hors du corps, comme font les ureteres dans les veſſies ordinaires. On n'appercevoit au gland aucun veſtige d'urethre; cependant au bas de ce gland, du côté que la verge touche la veſſie, paroiſſoit un petit corps glanduleux un peu dur, où alloient ſe terminer les vaiſſeaux déférents ſans veſſicules ſeminales. Comme l'ombilic avoit changé de place, les arteres ombilicales paroiſſoient plus courtes & la veine plus longue que dans l'état naturel. Le ſcrotum étoit bien conformé & renfermoit deux teſticules. Après avoir été témoins de ce que je viens de rapporter, je crois avoir quelque raiſon de juger de même ſur la conſtitution des conduits urinaires de l'enfant dont je parle dans notre Obſervation, & ſur la maniere dont il rendoit l'urine.

Higmore diſquiſ. anat. lib. 1. *part.* 4. *cap.* 7. *pag.* 114. rapporte un exemple bien rare, & qui reſſemble aſſez au nôtre, quant au moyen de rendre les urines. Un enfant d'Oxfort, dit-il, qui aujourd'hui n'a que neuf ou dix ans, n'avoit aucune partie qui fît diſtinguer ſon ſexe; on ne voyoit qu'un trou par où il rendoit les urines. Le reſte étoit plat & ſolide juſqu'à l'anus. Cependant un peu au-deſſous de l'ombilic qui étoit bien fermé, la peau s'ouvroit de la largeur de deux travers de doigts. Elle étoit

rouge & inégale, & servoit de filtre à l'urine qui tomboit goutte à goutte.

La partie la plus basse de l'abdomen vers l'endroit de la vessie, étoit fort gonflée, & l'enfant étoit très-souvent forcé de la presser contre des éminences & des pierres pour donner à la vessie la facilité de se décharger.

Je crois que l'urine de cet enfant sortoit au-dessous de l'ombilic fermé, de la même maniere que sort la sueur. Car les vaisseaux ombilicaux ayant été bouchés après la naissance, l'urine qui n'avoit point trouvé d'issue par l'urethre, se fit un passage au-dessous de l'ombilic.

C'est de la même maniere que ce sont formés les deux petits canaux dans l'enfant de notre Observation, qui n'avoit point d'ombilic ni de passage par l'urethre.

J'ai vû le 15 Aout 1683, quelque chose de semblable dans un enfant à la Haye. Le cordon ombilical étoit attaché au bas-ventre, mais plus bas qu'à l'ordinaire. Il n'y avoit aussi que le gland de la verge nud & sans urethre, le prépuce qui étoit renversé, avoit une espece de frein; mais nous n'avons pas vû deux conduits pour l'urine qui passoit dans celui-ci comme fait la sueur. Cet enfant vécut trois semaines.

Cette planche représente ces parties difformes.

PREMIERE FIGURE.

A. Endroit de l'ombilic séparé & qui n'est point encore fermé.

SECONDE FIGURE.

B. Chair spongieuse.
C. Gland de la verge.
D. Vrai frein du prépuce.
E. Prépuce renversé.
F. Faux frein.

TROISIEME FIGURE.

Représente le côté de la verge fermée.

QUATRIEME FIGURE.

A. Chair spongieuse.
B. Bassin par où l'urine couloit goutte à goutte.
CC. Bord du bassin.
D. Gland renversé de la verge.

Th. Bartholin. Hist. anat. 65. cent. 1. p. 123. dit avoir vû un Italien âgé de 40 ans, robuste & sain, qui avoit été toute sa vie sans anus & sans verge. Ses parens, quand il vint au monde, ne sçavoient si c'étoit une fille ou un garçon, n'ayant point de verge; il reçut le baptême comme fille, & eut le nom d'Anne qu'il garda toute sa vie. A 24 ans la barbe lui étant venue, on le reconnut pour homme. Comme il n'avoit point d'anus, il rendoit par des vomissemens périodiques les excrémens au moyen d'une corne qu'il présentoit à la bouche; comme nous avons dit dans l'*Observation 56. cent. 1. tom. 1.* Pour détruire la puan-

teur & le mauvais goût de ces excrémens, il se lavoit la bouche avec de l'eau & avec des boissons agréables qu'il portoit toujours avec lui. Son urine s'évacuoit au moyen d'un bouton charnu & fongueux qui étoit venu à la place de l'ombilic; elle y passoit de la même maniere que le lait passe par les mamelons. Du reste il étoit fort sain & ne haissoit pas les femmes.

OBSERVATION XXXIII.

Enfant né avec un exomphale, ou une fausse hernie ombilicale.

NOus avons parlé dans l'Observation 53. du premier Volume d'un exomphale, ou d'une grosseur à l'ombilic, que plusieurs appellent improprement Hernie ombilicale. Cet exomphale avoit été causé par les efforts qu'avoit fait une femme dans ses couches. Mais l'exomphale dont je vais rapporter l'histoire regrade un fœtus, qui a rapporté cette incommodité en naissant; la mere étoit la femme d'un Tailleur de la Haye. La Sage-femme qui étoit auprès d'elle nous appella *Solingius* & moi le 7 Décembre 1682. nous trouvames l'enfant avec un exomphale qui étoit si transpa-

Fig. 1.

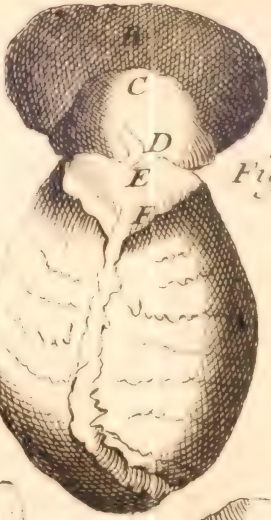


Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

rent par-dessus, qu'on distinguoit à travers les fibres circulaires de l'intestin les circonvolutions des viscéres. Mais la gangrene qui survint comme nous l'avions prevû, lui ayant causé la mort le troisieme jour, nous en avons fait l'ouverture, & nous avons trouvé que la membrane supérieure de l'exomphale n'étoit autre chose qu'une dilatation du cordon ombilical ; l'ayant ouvert, nous avons apperçu le péritoine auquel étoient attachés les intestins grêles ; de sorte qu'on ne pouvoit les en séparer sans les endommager. Nous avons examiné l'intestin ileon, qui étoit avancé dessus le cœcum de plus d'un empan. Il étoit extrêmement dilaté, trois fois plus épais & plus creux dans cet endroit-là qu'ailleurs. Nous demandames plusieurs fois à la mere elle si n'étoit point tombée pendant sa grossesse, & si elle ne s'étoit point heurtée contre quelque corps durs? Elle nous répondit que non; mais que vers le milieu de sa grossesse, elle avoit cousu étant débout plusieurs manteaux étendus sur une table en avançant le corps, tendant les bras & se comprimant le ventre. Ainsi il est vrai-semblable que cet exomphale vient de la compression continuelle du ventre de cette femme contre la table. Voici la figure de cet exomphale.

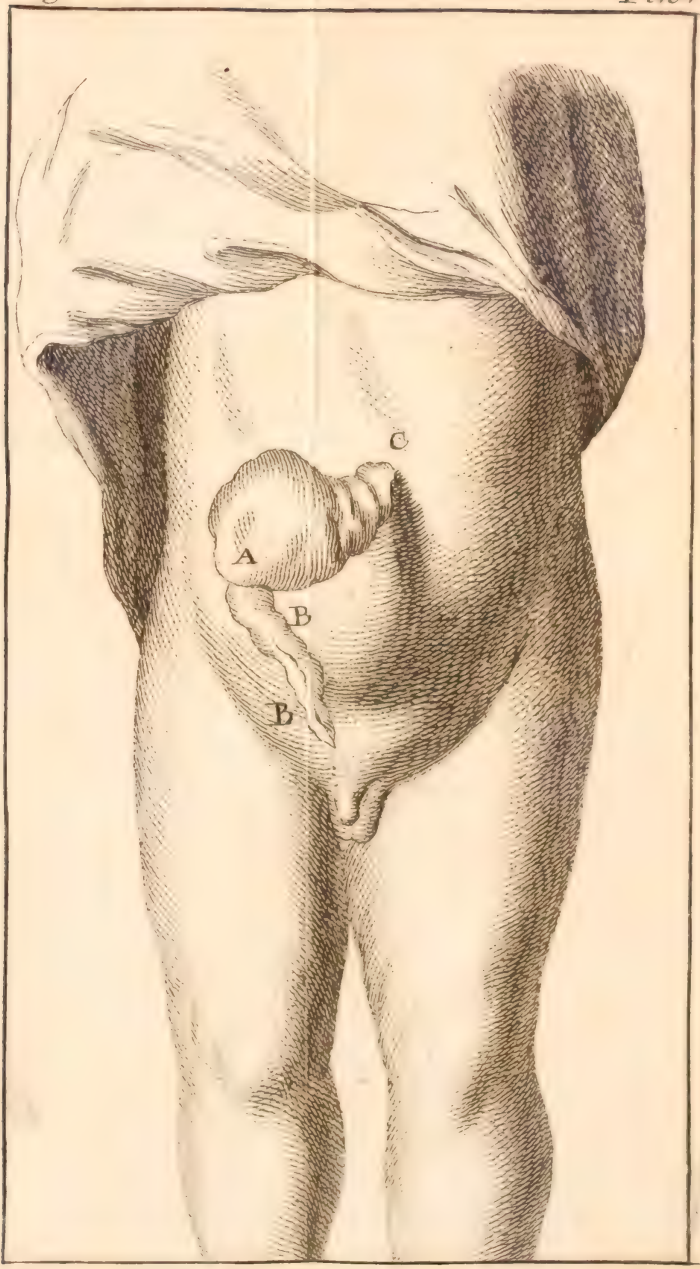
A. Représente la tumeur de l'ombilic.

B. Le cordon ombilical.

C. La dilatation où l'étendue de l'ombilic & de la peau.

REMARQUES.

Ce n'est point seulement par les cris, les vomissemens, la toux, la danse, les chûtes, le mouvement des voitures, les pressions des muscles de l'abdomen dans les accouchemens laborieux, les efforts en allant à la selle, que le péritoine se dilate, mais encore par la pression de l'abdomen contre quelque corps dur. Car cette membrane est très-mince vers l'ombilic, de sorte que les intestins se portent vers la cavité que cette dilatation forme, & produit un exomphale. Ainsi, il est probable que cet accident n'est arrivé à cet enfant que parce que la mere étant grosse s'étoit si long-tems pressé le ventre contre la table, que la pression sur les parties internes avoit excité de la douleur à la mere & par conséquent à l'enfant, puisque le fœtus reçoit les impressions que ressent la mere par des objets qui attirent ses attentions, comme nous le verrons dans les Observations suivantes. Pendant que la mere tendoit les bras & se


C
A
B
B

le comprimoit le ventre, le péritoine du fœtus & le cordon ombilical ont pu se dilater & les intestins s'y attacher.

Blancard, lib. de morb. Pueror. Obs. 9. p. 188. parle d'un exomphale extraordinaire d'un enfant né en 1682. dont le cordon ombilical sortoit d'un quart & demi d'aune, & de la grosseur du petit doigt. Au bout de ce cordon étoit une masse ronde plus grosse que deux fois le poing & enveloppée d'une membrane, à travers de laquelle on pouvoit appercevoir le mouvement peristaltique des intestins.

Le même *Blancard*, dans la onzieme Observation du même livre, *p.* 291. fait mention d'un enfant qui étoit né les intestins pendans hors de l'abdomen, parce que la mere quelque tems avant ses couches avoit vu un chat dans une place où un carrosse l'avoit écrasé & lui avoit fait sortir ses intestins du corps.

Nous avons vu un exemple pareil dans une femme qui avoit mis au monde un enfant avec les intestins hors du ventre parce qu'étant grosse, elle avoit vû un cochon tué, dont les intestins étoient dans le même état.

OBSERVATION XXXIV.

Enfant né avec les lombes ouverts dans l'utérus.

L'Observation précédente nous a fait voir combien il y a de sympathie entre la mere & le fœtus ; en voici encore une autre dont j'ai été témoin le 12 Octobre 1682. c'étoit un enfant dont les lombes s'étoient ouverts dans la matrice, qui étoit mort neuf jours après sa naissance, & qui fut ouvert par *Solingius* en présence de plusieurs Médecins. La mere en descendant un escalier avec un sceau d'eau, se laissa tomber le derriere sur les marches, lorsqu'elle étoit dans le milieu de sa grossesse ; le fœtus qui en fut blessé, vint au monde avec une tumeur plate & d'un bleu obscur de la grandeur d'un écu. On l'ouvrit après sa mort, on apperçut une exostose aux vertébres de l'épine du dos postérieurement, de la grosseur d'une chataigne. L'épine dessous cette exostose étoit fracturée & mobile ; c'est pour cela que cet enfant ne put jamais mouvoir les parties inférieures ; car les nerfs de la moëlle de l'épine ne pouvoient plus fournir d'esprits à ces parties ; les pieds étoient contournés,

tortus & renverſés en dedans. Nous remarquames auſſi dans ce fœtus une chûte de matrice de la groſſeur d'une noix muſcate. L'anus étoit, contre l'ordinaire, près de l'os *ſacrum*.

J'ai cru faire plaiſir au Lecteur d'en repréſenter ici la figure tant antérieure que poſtérieure.

Premiere Planche.

A. Repréſente la tumeur à l'épine du dos.

B. Ouverture gangrenée.

Seconde Planche.

A. Les Parties.

B. Chûte du Vagin.

C C. Pieds paralytiques & immobiles.

Le Journal d'Allemagne, *Dec.* 2. *Obſ.* 2. *p.* 204. fait mention d'un enfant preſque ſemblable. Sa difformité venoit de ce que ſa mere étant groſſe, étoit tombée d'une échelle ſur les lombes où elle fut dangereuſement bleſſée. L'enfant ſe reſſentit du même accident. Il lui ſurvint au dos une tumeur aqueuſe qui s'étendoit juſqu'au commencement des vertebres des lombes. Les cuiſſes & les jambes étoient immobiles, tandis que les parties ſupérieures avoient leur mouvement ordinaire. On ouvrit la tumeur, c'étoit un abſcès, dont la matiere ſereuſe étoit renfermée dans une membrane épaiſſe. La partie inférieure de l'épine du dos étoit privée de chair & de peau; elle étoit

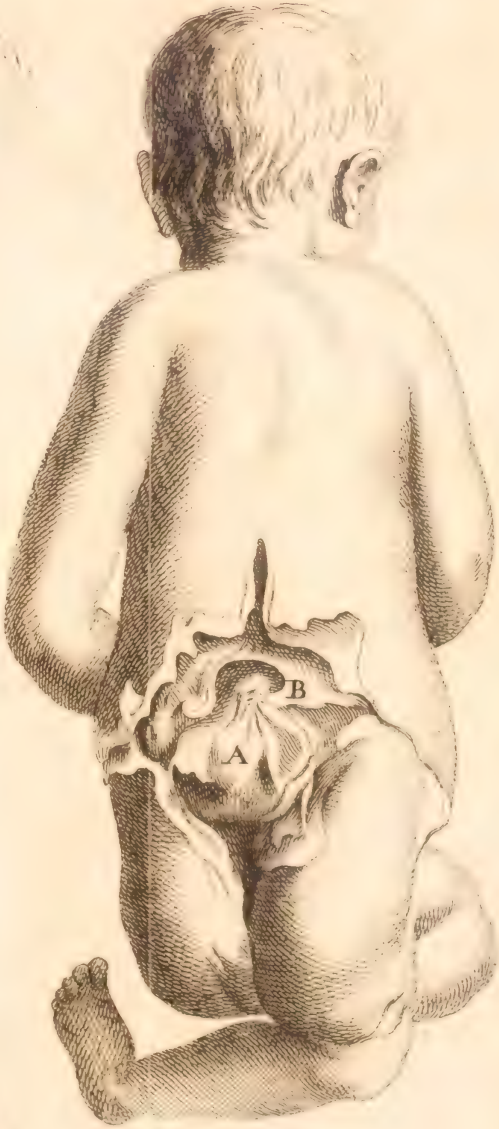
divisée & n'avoit point de moëlle. Néanmoins on voyoit des deux côtés des principes de nerfs, dont un rameau alloit à une des deux cuisses.

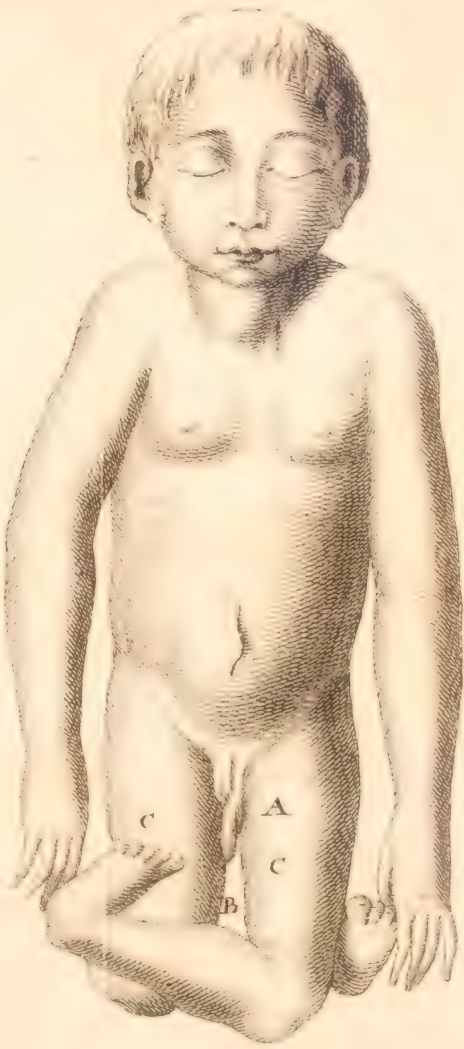
Tulpius lib. 3. cap. 30. p. 242. rapporte une pareille histoire.

REMARQUES.

Il est difficile de connoître la cause des enfans monstrueux. Plusieurs Théologiens l'attribuent à la volonté divine, d'autres à la malice du démon, d'autres aux enchantemens des magiciens & des sorciers. Mais plusieurs autres sçavans en rapportent différentes causes, dont la plus commune & la plus vrai-semblable est une forte impression que quelques objets font sur l'esprit des meres; mais il n'est pas aisé de dire comment l'effet de l'imagination passe dans le fœtus.

Fienus, liv. de virib. imagin. quæst. 34. *p.* 236. pense qu'il est très-difficile de satisfaire à cette question qui surpasse la portée de l'entendement humain, néanmoins il hazarde son opinion : il croit que la fantaisie ne produit point par elle-même, & immédiatement de changement dans le fœtus; c'est-à-dire, que la fantaisie par un simple acte de l'imagination n'altere ni ne change le fœtus, mais qu'elle imprime sur lui des marques particulieres qui ont frappé l'ima-


B
A


A
C
C
B

gination de la mere, en dirigeant la puissance conformatrice, & en la déterminant à produire telle & telle conformation ; ce qui ne peut s'exécuter sans les passions & sans le mouvement des humeurs & des esprits de la mere. Il pense que la puissance est dirigée par la communication des idées conçues par la fantaisie, imprimées dans les esprits & le sang de la mere, & communiquées au fœtus par le sang & les esprits qu'il a de commun avec la mere.

Descartes, Tract. de Homine, attribue cet effet à la forte radiation des esprits ; c'est aussi le sentiment de *M. de la Forge Tr. de l'esprit humain* & de l'Auteur de la *Recherche de la vérité*, *liv.* 2. *p.* 162. Cet effet ne sçauroit s'expliquer autrement, car les traces de ces idées que forme la fantaisie, non-seulement restent imprimées dans le cerveau, mais encore se communiquent au cœur, par le moyen des artéres, & transmettent au sang les rayons des esprits qui en sont impregnés. De sorte qu'il n'y a aucunes particules de ces esprits qui n'en aient reçû quelque altération. La force même de l'imagination passe aux humeurs contenues dans les veines & dans les artéres, qui se prêtent toujours aux mouvemens de ces esprits. Ce qui se passe dans la mere, se passe aussi dans le fœtus, puisqu'ils ne font presque qu'un même corps, & que

leurs nourritures & leurs esprits sont communs. Car les vaisseaux de la matrice au tems de l'impregnation, s'insérent par de petites embouchures au placenta, & forment entr'eux une communication intime.

Et pour faire mieux comprendre par une comparaison ce que j'avance ; ne nous appercevons-nous pas, quand nous sommes frappés de quelque peur, que les esprits passent du cerveau, & se répandent par-tout le corps, & que leur radiation se fait sentir jusqu'aux extrémités, même jusqu'au bout des doigts. Ainsi *Hippocrates* avoit raison de dire que notre corps étoit pneumatique & hydraulique. Il est certain que les radiations des esprits portent par-tout le corps l'image des idées que nous avons conçûes.

Les sons de la voix percent toute la masse de l'air, & traversent les murs & les toits : pourquoi les radiations des esprits ne passeroient-ils pas par les pores d'un petit corps comme le nôtre, avec les images des idées & les impressions qu'elles y ont faites. L'expérience nous fait voir tous les jours que cela arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes, à cause des pores qu'elles ont ordinairement plus ouverts & en plus grande quantité. Il se peut donc faire que ces radiations passent au fœtus renfermé dans la matrice. La fantaisie, dit *Kirker*,

Art. magnat. luc. & umbr. lib. 10. *cap.* 2. *p.* 806. peint les marques des enfans; les esprits en sont le pinceau; les couleurs s'impriment par les radiations; la toile du tableau est le corps tendre de l'embryon. Le modele est le corps de la mere, qui a une communication sympathique avec celui de l'enfant.

OBSERVATION XXXV.

Enfant né couvert d'écailles, comme un veau marin.

ON ne manque pas d'exemples de la puissance de l'imagination sur nos corps & surtout dans les femmes grosses; de sorte que les Anciens avoient raison de dire que l'*imagination avoit un empire sur les humeurs.* Nous en avons parlé dans les Remarques à l'*Observation* 72. du premier Volume, & dans les deux dernieres Observations de celui-ci. Je n'ai pas crû devoir passer sous silence celle que je vais rapporter.

On voyoit à la Haye en 1683, un enfant de dix ans, Napolitain, dont les mains & les pieds étoient couverts d'écailles. Les bras, les cuisses, & enfin tout le corps, excepté la tête, étoient couverts d'une peau comme celle d'un

veau marin : elle étoit dure & inégale.

La tante qui en avoit soin, disoit que cette difformité venoit de ce que la mere étant à laver son linge au rivage, avoit vû dans le fleuve différens poissons à écailles & à coquilles, qui lui avoient fait une si grande impression sur l'esprit, que le fruit qu'elle apporta bien-tôt après, en fut affecté. L'enfant qu'elle mit au monde avoit la peau écailleuse, cependant il n'avoit rien à la face ni au col, le reste du corps étoit noir & couvert d'une espéce de mousse inégale & obscure. Il n'étoit pas si sensible au froid que les autres, quand il étoit nud. Il avoit l'esprit subtil & pénétrant, autant qu'on peut l'avoir à son âge. Ce qui est surprenant, c'est qu'il aimoit le poisson extraordinairement, au point qu'il en étoit souvent malade, à force d'en manger. Je me suis apperçû, aussi-bien que plusieurs autres Médecins, qu'il s'exhaloit de son corps une odeur qui sentoit le poisson.

Quand les écailles tomboient, il en renaissoit de nouvelles. Si on les arrachoit, il en sortoit du sang. Voici la figure de cet enfant.

La premiere planche représente tout son corps : dans la seconde la premiere figure represente sa main.

La seconde, la partie inférieure du pied.

La troisiéme, la partie supérieure.

Fig. 2.

Fig. 1

Fig. 3.

REMARQUES.

On trouve dans plusieurs Auteurs des exemples de marques de poissons que l'imagination des meres ont imprimées sur les enfans.

Gaffarel, Rer. inaud. Part. 2. *cap.* 5. *p.* 107. dit que sa sœur avoit au pied un poisson si bien imprimé, qu'on l'auroit pris pour l'ouvrage d'un des meilleurs Peintres. La mere, pendant sa grossesse, avoit eu envie de manger du poisson ; la fille n'en pouvoit manger, qu'elle ne ressentît de la douleur dans cet endroit.

Borel. Obs. rarior. 49. *Cent.* 3. rapporte qu'il a vû un homme qui avoit une sole avec ses écailles à une de ses tempes.

Sachsius Gammar. lib 2. *Sect.* 1. *cap.* 4. fait mention d'une femme grosse, qui, ayant contemplé trop long-tems dans une petite riviere, une grosse écrevisse, qu'elle avoit bien envie d'avoir, eût une fille, dont les pieds étoient formés comme les serres d'une écrevisse.

Schenckius, lib. 5. *Obs. med.* parle d'un homme, qui, au lieu de doigts, avoit des serres comme une écrevisse. *Lucas Tozzi, Medic. cap. de Monstros. & maculos. fœtib.* rapporte un exemple d'un enfant Napolitain, alors âgé de dix ans, & dont le bras gauche avoit plusieurs marques de naissance, comme huîtres &

autres coquillages ; le métacarpe représentoit le corps d'une écreviſſe, & les doigts ſes ſerres. La mere en avoit vû au marché le ſixiéme mois de ſa groſſeſſe avec envie d'en manger, & avoit dans ce moment touché pluſieurs fois ſon bras gauche & ſa main. L'Auteur ajoute que le bras de cette fille groſſiſſoit avec fiévre dans la ſaiſon que ces animaux engraiſſent.

Th. Bartholin, *Hiſt.* 44. *Cent.* 2. *p.* 218. rapporte qu'à Paris en 1645, une femme accoucha au terme de ſix mois d'un garçon, qui avoit la tête d'une carpe ; cependant il avoit une langue aſſez grande & la face platte. *Le même Bartholin*, *Hiſt.* 10. *Cent.* 1. *p.* 21. rapporte une hiſtoire qui n'eſt guères croyable. Il dit la tenir d'un Gentilhomme Polonois, nommé Nabrowky, qui étoit ſon intime ami, & qui avoit vû en Pologne deux poiſſons ſans écailles, dont une femme venoit d'accoucher. Ils ne furent pas plutôt nés, qu'ils nâgerent dans l'eau, comme font les poiſſons.

Gattin, *Comment. ad cap. de molâ matric. almanzor.* dit avoir vû une femme, qui avoit mis bas un gros morceau de chair avec d'autres petits, & un animal qui approchoit de la tanche. Le dos étoit d'un verd obſcur, le ventre rouge, & la peau ſi épaiſſe, qu'un coûteau avoit peine à la couper. Lorſqu'on touchoit

cet animal, il se retiroit comme un hérisson. On trouve une semblable histoire dans *Salmuth*, *Obs.* 98. *Cent.* 3.

On lit dans le *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 2. *p.* 266. que sous Theodore le jeûne, une femme accoucha d'un animal fait comme un poisson.

Licetus, *de Monstr. cap.* 86. *p.* 250. rapporte qu'on trouva sur les Côtes de l'Afrique un cadavre semblable à celui d'un homme, qui étoit tout couvert d'écailles.

Panarolus, *Pentecost.* 4. *Obs.* 9. *p.* 146. parle d'une femme peu sujette aux maladies, dont le corps fut couvert tout d'un coup d'écailles pointues.

Il y en a qui croient que la force de l'imagination ne se fait pas seulement sentir dans les hommes, mais encore dans les bêtes sur lesquelles ces marques s'imprimoient en différentes couleurs, soit à la vûe de l'objet pendant le coït, soit après l'avoir vû. Voyez la 50e. Observation de ce Volume, où nous en parlerons plus au long.

OBSERVATION XXXVI.

Marques de naissance.

IL y a un grand nombre de varietés dans les vices de la peau, parmi lesquels les marques de naissance tiennent le premier rang. Nous en avons eu dernierement à la Haye, un exemple dans la petite fille d'un Médecin. Elle vint au monde le corps marqueté de taches élevées, larges & de couleur de figues mûres. Son pere, Solingius & moi voyant que ces taches augmentoient toujours, résolumes de la guérir par des alcalis lixivieux sans acide. Cette cure fut d'autant plus fâcheuse, que la peau ne revint que fort tard couvrir les parties charnues, à cause de l'opiniâtreté de la maladie.

REMARQUES.

Peu d'Auteurs ont traité jusqu'aujourd'hui des marques de naissance. Elles peuvent différer en ce qu'elles sont plates ou élevées, unies, inégales, velues, petites ou grandes, d'une base large ou étroite. Elles différent encore par la couleur & par la figure. Voyez là-dessus

Corneil Gemma, *Weirinchius*, *Licetus*, *Lycoſtenes*, *Geſnerus*, *Lemnius*, *Kirkerus*, *art. mag. luc. & umbr. lib.* 10. *cap.* 2. *p.* 805. *&c.*

Remarquez que les taches qui ont des poils, croiſſent inſenſiblement avec les perſonnes; mais elles n'ont point de malignité dans les enfans avant l'age de maturité. Cela eſt bien différent dans les taches malignes, où il n'y a ni poils ni couleur obſcure, & qui demandent une guériſon ſubite.

Borellus, *Hiſt. rar. med.* 49. *pag.* 235. fait mention d'une grappe de raiſin, qui étoit à la joue d'un homme, & de la figure d'une tulippe & d'un œillet qui étoient à la cuiſſe.

Plutarque dit que le nom de Ciceron vient de ce que ce grand homme avoit au nez une marque de la figure d'un pois-chiche, qu'on appelle en latin *Cicer*. *Pline* cependant croit que c'eſt que cette famille faiſoit ſemer une grande quantité de ce légume.

Reyes, *jucund. quaſt.* 50. §. 36. parle d'une marque qui repréſentoit une roſe.

Tulpius, *Obſ. med. lib.* 3. *cap.* 30. fait mention d'une tache qui avoit la figure d'une rave. Dans le *Journal d'Allemagne*, *an.* 2. *Obſ.* 61. il eſt queſtion d'une figure de pomme. Une autre marque qui repréſentoit une prune de damas, dont parle *Hildanus*, *Cent.* 5. *Obſ.* 46.

Helwigius, *Obs.* 35. *p.* 126. rapporte l'histoire d'une tache au bas-ventre, qui représentoit une souris. Voyez le *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 3. *Obs.* 38. *& Obs.* 198. *Journal de Copenhague*, *Vol.* 3. *Obs.* 83. *p.* 152. *Fienus quæst.* 13. *lib. de virib. imagin.* Ce dernier parle aussi d'une marque qui représentoit la figure d'un loir.

Ces marques & autres semblables viennent d'une forte imagination de la mere, au sujet de quelque chose qu'elle desire avec ardeur, & qu'on lui refuse; ou pour quelque crainte inopinée de quelque objet qui se présente ensuite continuellement à son esprit. Nous avons parlé ci-dessus de la force de cette imagination.

Tout le monde ne connoîtra pas peut-être comment les marques de fruits, comme de cerises, de mûres, de fraises, prennent la couleur du fruit dans la saison qu'il meurit.

Voici ce que *Helwigius* rapporte de lui-même, *Obs.* 35. *p.* 125. J'ai à la tête du côté gauche, dit-il, trois fraises, qui prennent tous les ans une couleur rouge au mois de Mars, que les fraisiers fleurissent: elles s'élevent peu à peu jusqu'au mois de Juin, représentant le fruit avec quelque démangeaison. Enfin, elles dégénérent en grains blancs, & tombent, laissant l'endroit sans cheveux. Quand dans ma jeunesse j'avois la galle, la peau

de ma tête se gonfloit ; mais la peau qui étoit autour de ces signes, restoit affaissée & fixe : le reste s'enlevoit avec l'écoulement de l'humeur séreuse & fœtide. Tout cela ne finissoit qu'après que le gonflement étoit entiérement dissipé. Je conjecture que ce signe a sa racine dans le cuir chevelu, & même dans le bregma. J'ai entendu souvent dire à ma mere que, pendant qu'elle me portoit dans son sein, elle avoit désiré de manger des fraises qu'elle avoit vû dans le marché, & qu'on lui avoit refusé.

Borellus dit qu'il avoit une mûre noire à la cuisse, semblable à celle que sa mere portoit au bras. Elle grossissoit dans la saison des mûres. Il parle aussi d'une cerise qu'avoit un homme dans le même endroit, qui rougissoit au tems des cerises.

Pararol. Pentecost. 1. *obs.* 12. *p.* 7. fait mention d'un signe qui avoit la figure d'une grenade, & qui étoit à la cuisse d'une femme. Quand les fleurs de ce fruit paroissoient, le signe rougissoit. Dans la maturité de ces fruits, les grains rouges pâlissoient ; de sorte que ce signe ouvert par le milieu imitoit entierement la grenade ; mais l'hyver venu, il n'y paroissoit aucun vestige. Au printems il recommençoit à rougir.

Il n'est pas aisé d'expliquer les marques qui représentent les mûres, les ce-

rises, les grenades & qui fleurissent dans le même tems des fleurs de ces arbres.

Nous croyons que cela se fait de la même maniere que les vins fermentent au mois de Mai, dans le tems que les vignes fleurissent. Cela arrive sur-tout aux vins nouveaux & à ceux qui sont encore sur leur lie.

Les Modernes expliquent ce phénomene en disant, que cette opération dépend du mouvement annuel que fait la terre autour du Soleil. Comme elle ne reste pas dans la même situation, il y a certains mois où elle est plus proche de certaines étoiles qui nous transmettent un éther capable de faire fermenter les semences & certains sucs. On peut dire aussi qu'il se transmet jusqu'à nous un éther, quand les mûriers & les cerisiers fleurissent. Comme les signes ont des pores disposés de même que ceux des fruits qu'ils représentent, l'éther doit faire la même impression sur les signes que sur les fruits.

Th. Bartholin, cent. 5. Hist. 65. avance que ces signes s'impriment plus ordinairement sur les filles, & dit avoir connu une Dame qui, quand elle étoit grosse d'une fille, son fruit étoit toujours marqué des desirs qu'elle avoit; ce qui n'arrivoit point, quand elle étoit grosse d'un garçon.

Il n'est pas aisé d'enlever ces marques,

& quoiqu'elles paroiſſent effacées, il arrive très-ſouvent qu'elles reparoiſſent, & deviennent quelquefois malignes. On a pluſieurs exemples de ceux dont les ſignes étoient au viſage, & qui ont eſſuyé des accidens fâcheux en voulant les guérir par des corroſifs. Voyez à ce ſujet, *Ammannus Paraneſ.* & *Bartholin, act. part. 3. obſ.* 83. *p.* 152. la curation d'ailleurs demande encore bien des meſures, à cauſe des racines profondes aſſez ordinaires à ces ſignes. Ceux qui s'élevent au-deſſus de la peau ſe guériſſent plus facilement.

Quelques femmes ſe ſervent du ſang de l'arriere-faix pour enlever ces taches. Elles l'employent tout chaud & font uſage enſuite du ſang de leurs regles.

Haffenrefferus, lib. 1. de cutis affect. cap. 6. p. 57. aſſure que l'expérience lui avoit appris que les taches de naiſſance diſparoiſſoient en les frottant pluſieurs fois avec le ſang du placenta. *Hœfferus Hercul. med. lib. 7. cap. 6. p.* 424. avertit de les frotter ſouvent avec l'arriere-faix d'une femme nouvellement accouchée.

D'autres veulent qu'on employe tous les jours la ſalive de la mere; mais beaucoup prétendent que l'eau diſtillée de Benoîte de montagne dont on lave la partie, eſt efficace. C'eſt auſſi le ſentiment de *Baricellus Hortul. geneal. pag.*

266. comme ces remedes sont attenuans ou escarotiques, ou résolutifs, ils font effet appliqués à nud sur les nerfs, surtout sur les enfans nouveau-nés dont la peau est mince & tendre.

Quant à la salive d'un homme à jeun, il est constant que cette humeur contient un sel volatil, lorsqu'elle n'est mêlée d'aucun aliment. Par sa subtilité & sa pénétration, elle se fait un passage pour dissoudre la matiere dure & visqueuse qui obstrue les parties; de sorte que la circulation des humeurs se rétablit dans la partie affectée au moyen d'un long usage de ces médicamens, qui enlevent peu-à-peu les verrues, les calus, les tumeurs des glandes, les taches, &c.

Je ne sçaurois m'empêcher d'admirer l'effet du remede qu'enseigne *Van-Helmon* dans son Traité qui a pour titre: *Demens idea & tumulus Pestis*, §. 46. il assure que si on met la main d'un homme mort d'une mort lente sur une tache de naissance, jusqu'à ce que les parties internes soient pénétrées de froid, le signe s'effacera; il ajoute qu'on peut guérir les verrues de la même façon.

Si ces médicamens ne font point l'effet qu'on en attend, on doit employer les corrosifs qui réussissent d'avantage sur les enfans nouveau-nés, que sur les adultes qui les mettent souvent en usage sans succès.

On pourroit encore employer l'*eau royale* dont *Sergerus misc. curios. Germ. an. 3. obs.* 197. s'est servi si heureusement pour un Seigneur qui avoit à la tempe une tache qui représentoit la peau d'une souris. Après l'application de cette eau les cheveux tomberent & la peau se sépara, mais elle revint après l'usage des mondificatifs ; de sorte que ce Seigneur fut parfaitement guéri.

L'esprit de sel armoniac est aussi très-utile si on l'applique sur la partie affectée, jusqu'à ce que la peau s'enleve, par ce moyen les taches s'effacent peu-à-peu.

Plater, lib. 3. p. 589. assure qu'il a effacé une tache brune au visage par l'usage d'un caustique dont l'opération n'avoit pas été douloureuse.

Plusieurs se servent de sublimé corrosif mêlé dans de la graisse. D'autres enlevent ces signes par le moyen d'un instrument tranchant, ou d'un fil, quand on peut serrer la tumeur par la racine ; mais il faut prendre garde d'intéresser quelque nerf ou artere, ou quelque autre vaisseau considérable. Sur-tout qu'il ne reste rien du signe, autrement il renaîtroit comme auparavant. *Hildanus, obs. 46. cent. 5. p.* 433. dit avoir vû arriver un pareil accident. C'est pourquoi s'il restoit quelque petite portion du signe, après l'avoir enlevé, on se servi-

roit du caustique fait avec les cendres de sarment & de chaux-vive, avec un peu d'eau de plantain & de roses dont on fait un liniment. Ces eaux diminuent la force & l'âcreté de ce remede. On prend de ce liniment avec un petit pinceau qu'on applique sur la portion du signe resté. Il s'y fait un eschare qu'on couvre d'un digestif fait avec de la cire, de la thérebentine, de la gomme élemi, de l'huile rosat, de l'huile d'amandes douces, des jaunes d'œufs & du safran. On applique ensuite le caustique jusqu'à ce qu'il ne reste rien du signe. On ajoute de tems en tems au digestif du précipité en poudre, & lavé dans l'esprit-de-vin rectifié. Cette poudre, selon *Hildanus*, est très-efficace pour enlever tout ce qui est contre nature à la peau ou aux muscles. La cure se termine par les dessicatifs.

Au reste, dans les moyens qu'on employe pour enlever les signes, il faut avoir égard aux endroits où ils sont placés. *Th. Bartholin*, *Epist.* 40. *Cent.* 3. dit qu'il n'a point osé extirper une tumeur glanduleuse qu'un enfant avoit apportée en naissant, vers l'os sacrum, tant parce qu'elle étoit fort adhérente, que parce qu'il craignoit de blesser les nerfs qui étoient dessous. *Tulpius* parle du mauvais succès de la ligature & de l'extirpation d'une tumeur aux lombes d'un enfant.

Je me ressouviens d'une grosseur qu'on

trouva à la tête d'un enfant nouveau-né qui ne vécut pas long-tems après l'ouverture qu'on en fit.

Il y a deux ans que M. Solingius & moi fimes nos efforts pour enlever une tache noire à une petite fille de deux ans. Elle étoit ſituée au petit canthus de l'œil droit, & avoit la couleur & la figure d'une framboiſe. Le cauſtique dont nous nous voulions ſervir, étoit l'eau forte jointe à la pierre infernale. Nous avions réſolu de garnir de graiſſe toute la peau ſaine, qui étoit autour du ſigne, ſur-tout celle qui étoit voiſine de l'œil, pour la garantir de l'action du cauſtique.

Mais dans la ſuite la tumeur devint ſi conſidérable que nous préférames de l'extirper avec les ciſeaux; car il eſt aſſez difficile de s'aſſurer de l'effet dangereux d'un cauſtique dans une partie ſi voiſine de l'œil : ayant donc enlevé la tumeur, l'enfant fut guérie au bout d'un mois.

OBSERVATION XXXVII.

Poils & os trouvés dans le teſticule d'une fille.

DAns l'Obſervation 92. du premier Volume, nous avons fait mention de poils trouvés dans un abſcès : il eſt

ici queſtion de poils & d'un petit os trouvés dans le teſticule d'une fille. Nous avons été témoins de cette merveille, M. Kempe Chirurgien, mon frere & moi en 1682. La fille dont on avoit ouvert le cadavre, avoit quinze ans. Le teſticule étoit de la groſſeur d'un œuf d'oye : il renfermoit une matiere blanche, dont la ſubſtance mêlée de poils, reſſembloit à du fromage pourri. La plupart de ces poils étoient de la longueur du petit doigt. Une bonne partie étoit attaché au-dedans du teſticule. Nous y trouvames encore un petit os, qui étoit auſſi attaché à la membrane interne. Il étoit blanc, & de la groſſeur d'une féverole.

Cette fille n'avoit jamais eu ſes regles : elle avoit eu pendant la derniere année de ſa vie une maladie de langueur, & elle étoit ſujette aux vapeurs.

On trouva auſſi différens calculs dans le rein droit, qui étoit ulcéré. Une de ces pierres étoit arrêtée dans l'uretére, & étoit groſſe comme une amande médiocre. Nous avons jugé à l'humeur pituiteuſe qui l'entouroit, qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit arrêtée dans cette partie, quoique les urines euſſent toujours paſſé ſans aucune incommodité.

REMARQUES.

Galien, Meth. med. cap. 12. dit qu'on a ſouvent trouvé à l'ouverture des abſcès, des corps liquides ou ſolides, d'une ſubſtance, d'une figure & d'une nature différente.

Quoique l'abſcès dont nous avons parlé dans les Remarques de la 93e. Obſervation du premier Volume, & où l'on a trouvé des poils, fût rare, il n'eſt pas moins ſurprenant de trouver auſſi des poils & un os dans le teſticule de cette fille.

Lamzweerde, Tr. de molis uteri cap. 2. *p.* 15. fait mention d'une tumeur cartilagineuſe, qu'on trouva dans le teſticule d'une fille, âgée de onze ans. Elle peſoit 15 livres, & contenoit des poils, un corps charnu & oſſeux.

Quant aux urines que la fille, qui fait le ſujet de notre Obſervation, rendoit ſans incommodité, quoiqu'un calcul bouchât l'urétére, cela n'eſt pas ſi ſurprenant, puiſque l'autre rein, qui étoit en bon état, étoit ſuffiſant pour cette fonction. *Foreſtus, Duret, Riolan, Beverovicius, Loſel* & pluſieurs autres, ne ſont cependant pas de ce ſentiment. Mais il vaut mieux s'en rapporter à l'expérience, qu'à l'autorité des grands Hommes, qui ne ſont point infaillibles.

Il eſt vrai que j'ai rencontré pluſieurs fois des ſuppreſſions d'urines cauſées par la préſence d'un calcul dans le rein ou dans l'uretére. Cela n'arrive pas par une certaine ſympathie qu'un rein a avec l'autre, comme quelques-uns le prétendent; mais parce que l'autre rein s'étoit déja obſtrué depuis long-tems, ſans que le Malade s'en apperçût, car cette partie n'eſt pas d'une ſenſibilité exquiſe: les urines paſſoient encore librement, parce qu'un rein étoit dans ſon état naturel, mais étant venu à s'obſtruer comme l'autre, les urines ne purent parvenir à la veſſie.

C'eſt ce que *Diemerbroek* a ſouvent remarqué dans les cadavres. Il rapporte, *Anat. lib. 1. cap. 17. p. 178.* qu'il a ſouvent trouvé un uretére bouché à l'entrée, ſans que les Malades s'en fuſſent apperçus pendant leur vie, ayant toujours bien rendu les urines; de ſorte qu'il n'a jamais vû l'urine arrêtée à un rein, que l'autre ne fût auſſi obſtrué.

OBSERVATION XXXVIII.

Lait ſorti avec l'urine.

CHacun ſçait que parmi ceux qui ont évacué différentes ſubſtances, les uns ont jetté des matieres molles, minces, épaiſſes

épaisses ou solides, comme du pus, du sang, des matieres noires, jaunes, bourbeuses, des vers, des poils, du sable, des calculs, des os, de la graisse, des peaux, &c. mais je n'ai jamais entendu parler que personne ait évacué du lait avec les urines. C'est cependant ce qui est arrivé à Guillaume Rousseu, à l'âge de 24 ans. Ce jeune homme fut attaqué de la fiévre pendant 2 ou 3 mois, & étant hors d'état de se faire soigner, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu de Leyde, au rapport de M. Schoen, Docteur en Médecine. Il y fut guéri de sa fiévre en deux ou trois semaines. Mais il lui resta un dégoût pour toutes sortes d'alimens. Le Médecin fit ce qu'il put pour lui faire venir l'appétit, mais inutilement. Comme rien ne lui faisoit effet, & qu'il dépérissoit tous les jours, on lui donna des alimens faciles à digerer, comme des bouillons gras, du lait, des émulsions & plusieurs autres cardiaques. Pendant ce tems-là ses urines étoient troubles, & sans sédiment, semblables à de l'eau de savon. Lorsqu'on les mettoit sur le feu, & qu'on les faisoit bouillir, elles se changeoient en une substance laiteuse, ayant le goût, la couleur & l'odeur du lait de femme, qui se coaguloit par la coction; de sorte qu'on ne pouvoit le distinguer. On y trouvoit les mêmes parties que dans le lait; sçavoir les

parties huileuses, grasses, terrestres, aqueuses, comme on l'a expérimenté par le fromage & le beurre qu'on en a tiré.

Le Médecin de l'Hôpital ayant examiné ses urines, lui prognostiqua une mort prochaine. Il avoit déja vû deux autres Malades avec les mêmes symptômes, qui étoient morts de la même maniere, cela lui arriva aussi; car après trois mois continuels de langueur, il lui survint une fiévre avec le délire, qui l'emporta en deux jours.

Voici ce qu'on trouva à l'ouverture du cadavre. Le poumon étoit adhérant à la plevre. Le foie étoit d'une grosseur extraordinaire, & s'étendoit jusques dans l'hypochondre gauche. L'estomac étoit fort petit, & contenoit une matiere épaisse & visqueuse. La rate étoit gonflée, ferme & d'un gros volume. Le pancreas étoit dur. Le reste paroissoit dans l'état naturel.

REMARQUES.

L'expérience nous apprend que les urines varient selon la diversité des maladies. Dans le chlorosis, l'urine est pâle, claire & toujours comme de l'eau; dans l'ictére, elle est jaune ou commeune teinture de bile ou de safran; dans les fiévres aiguës & ardentes, dans les maladies de

la rate où le ſerum contenu dans les vaiſſeaux eſt noir, l'urine a la même couleur; elle eſt noire auſſi dans ceux, dont le ſang eſt épais par le défaut d'un mouvement ſuffiſant; dans ce cas, les eſprits étant comme reſſerrés, la circulation devient trop lente, & la maſſe du ſang ſe corrompt. Dans les fiévres continues & inflammatoires, l'urine eſt rouge & brillante, parce que le ſang eſt rempli de particules ſulphureuſes & ſalines.

Mais il y en a dont les urines ont non-ſeulement la couleur & l'épaiſſeur, mais encore la ſubſtance & le goût du lait, comme dans notre Obſervation. La rareté de ce phénomene doit exciter notre admiration.

Florentinus, *Serm.* 5. *Tract.* 10. *cap.* 21. dit avoir vû un homme de 30 ans, rendre tous les jours avec les urines beaucoup de lait coagulé qui tomboit dans le fond. Il en rempliſſoit bien la moitié d'un urinal de verre; au-deſſus étoit un ſerum clair qui ſurnâgeoit.

Schenckius rapporte que Sphererius avoit connu un Polonnois qu'on croyoit avoir un ulcére au rein, & qui rendoit ſouvent dans l'Hôtel-Dieu une urine blanche & épaiſſe comme du lait.

Cette eſpéce d'urine eſt une matiere purulente, ſelon *Plater*, qui dit, *lib.* 3. *Obſervat. p.* 784. avoir rendu long-tems de l'urine comme du lait, ſans avoir reſ-

senti d'incommodité, ni aux reins, ni à la vessie. Lorsqu'elle étoit un peu reposée, il se précipitoit une matiere blanche, & tout-à-fait semblable à un lait coagulé, à la quantité de deux cuillerées.

On trouve quelque chose de semblable dans *Ballonius, lib. 2. Consil. 39.* dans le *Journal d'Allemagne, Dec. 1. an. 1. Obs. 89. p. 206.* dans *Timœus lib. 3. Obs. 431.* dans *Bartholin, Hist. anat. de lact. thorac. cap. 9. p. 333.*

Draw, Tract. de scorb. assure que les Scorbutiques rendent quelquefois des urines comme du lait.

Capellus, au rapport de *Bauhin*, a vû une femme qui avoit rendu par la vessie deux verres de lait. La matiere, dont ce lait a été formé, la route qu'il a tenue pour parvenir à la vessie, la cause qui l'a produit, sont des connoissances qui méritent bien nos recherches, d'autant plus que les Anciens ne nous ont presque rien laissé là-dessus.

Il est vrai-semblable que cette substance laiteuse, qui coule avec les urines, est un chyle, puisqu'elle est formée d'une matiere précipitée, dont la substance n'est point épaisse, mais tout-à-fait semblable au chyle. Quand on la presse entre les doigts, elle est douce & glissante, & de la même couleur; on diroit que le sédiment qu'elle fait, est du lait épais.

Ce qui confirme encore cette opinion,

c'eſt que ceux à qui cela arrive, deviennent foibles & langoureux. Après une douleur de reins dont je me reſſens encore tous les jours, *dit Theod. Schenckius, Exercit. anat. 7. lib. 1. Sect. 2. cap. 33. pag.* 589 il s'évacuoit de la veſſie, quelques heures après le dîner, une matiere tout-à-fait ſemblable à du chyle. Elle ſortoit quelquefois avant l'urine, quelquefois avec, quelquefois après, enſuite elle ſe troubloit, juſqu'à ce qu'étant devenue froide, il ſe faiſoit un ſédiment fort épais. Si on le remuoit, il devenoit trouble; de ſorte qu'on l'auroit pris pour les parties d'un chyle, qu'on auroit fait précipiter par un acide : on ne pouvoit le retenir, ni le frotter entre les doigts, après en avoir diſſipé la partie la plus déliée, avant d'en avoir fait évaporer l'humidité à un feu lent. Les parties du corps paroiſſoient moins foibles qu'amaigries par cette évacuation.

Quand Schenckius fut délivré du calcul du rein, & qu'il n'apperçut plus ces ſortes d'excrémens, il ne fut plus inquiet ſur ſa maigreur.

Il n'eſt pas aiſé de ſçavoir par quelle voye ce chyle parvient dans la veſſie. Pluſieurs croyent qu'il y a des vaiſſeaux lactés pour l'y conduire. De ce nombre eſt *Th. Barth.* qui, *Tract. de lact. thor. cap. 9. p. 37.* en fait mention, & *Diemerbroek*, qui, *Anat. cap. 17. p. 176.* aſ-

ſurent qu'il y a quelques vaiſſeaux lactés, qui vont à la veſſie par des routes qui ne ſont pas encore connues ; qu'il s'en trouve, quoique rarement, de ſi grands, que non-ſeulemant le chyle & les ſéroſités ſuperflues d'une trop grande boiſſon, mais même des corps ſolides durs & longs ſont tranſmis à la veſſie par leur moyen. *Voyez le Journal d'Allemagne, An. 1. Obſ. 89. p. 206.*

Mais *Wharton Adenogr. cap. 15. p. 91.* dit qu'il n'eſt point probable que la nature ait produit ces vaiſſeaux, qui tranſporteroient, non une matiere excrementitielle, mais un ſuc utile, tiré des alimens par un artifice admirable. Doù il conclut qu'il n'eſt pas croyable que ce ſuc ſi bien élaboré & deſtiné à la nutrition, s'évacue avec les urines.

Quoique *Diemerbrock, Anat. lib. 1. & Mœbius Fundam. Med. Phyſ. cap. 17. p. 422.* penſent qu'il y a des veines lactées qui vont aux reins, & qui y portent ſur le champ le chyle trop aqueux, quoiqu'ils aſſurent qu'une partie du chyle, tranſportée par ces vaiſſeaux paſſe dans la veſſie avec les urines de ceux dont les reins ſont foibles, il eſt néanmoins certain, qu'aucun Auteur que je ſçache, n'a découvert de vaiſſeaux lactés qui aillent ſe rendre aux reins ou à la veſſie ; & ſuppoſé qu'il y en eut, ſans doute la portion utile de ce ſuc ſe ſeroit

ſeparée dans quelque endroit, avant que la partie ſuperflue ſe rendît à la veſſie.

Si pluſieurs Auteurs ont rapporté de ſemblables cas, ils ne les ont rencontré que dans des corps mal ſains; ainſi il n'eſt pas ſurprenant s'il ſe fait des ſécrétions d'humeurs extraordinaires, qui s'évacuent avec les urines. Si cette matiere paſſoit immédiatement des veines lactées à la veſſie, on auroit peine à rendre raiſon pourquoi elle y couleroit ſans ceſſe ſans ſécrétion précédente. Mais ſelon moi, il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait de ces vaiſſeaux lactés pour tranſporter le chyle à la veſſie; tout le ſang en eſt plein, on y en apperçoit ſouvent après les ſaignées; on a même tiré du ſang qui n'étoit que du lait. *Voyez là-deſſus Th. Bartholin de lact. thorac. cap.* 13. *p.* 55. 56. *& Cent.* 1. *Hiſt.* 17. *p.* 29. *Blancard, Collect. Phyſ. Med. Cent.* 1. *Hiſt.* 1. *p.* 1. *Rhodius, Obſ. Med.* 36. *Cent.* 1. *p.* 25. *Cent.* 3. *Obſ.* 32. *p.* 151. *Caſtro & Williſius p.* 108. *Donatus Hiſt. mirab. lib.* 1. *cap.* 4. *p.* 50. *Journal des Scav.* 1677. *p.* 155. *Act. Philoſ. Anglic.* 1665. *p.* 197. *Borelius Cent.* 1. *Obſ.* 25. *Graaf. de viror. organ. gener. p.* 84. *Miſcell. med. Phyſ. curioſ. Dec.* 1. *an.* 1. *Obſ.* 28. *p.* 98. *Obſ.* 132. *p.* 204. *append.* 31. *& p.* 312. *an.* 3. *Obſ.* 123. *p.* 195. *an.* 6. *Obſ.* 214. *p.* 313.

D'un autre côté, nous avons remar-

qué que les fleurs blanches des femmes n'étoient qu'une matiere chyleuſe venant immédiatement du ſang ; quoique *Blaſius append. ad Veſling. part. 4. cap. 10. p. 372.* ne doute point qu'il n'y ait quelques vaiſſeaux, qui du reſervoir du chyle tranſportent une matiere chyleuſe à l'uterus ; auſſi voyons-nous dans les femmes en couches vers la fin des vuidanges, que l'écoulement devient très-ſouvent blanc & comme du lait, mais il tarit auſſi-tôt que le lait vient aux mammelles.

Du Laurent Anat. quaſt. 10. rapporte qu'il a vu nombre de fois des femmes en couches rendre une grande quantité de lait par l'uterus & par la veſſie. *Blaſius*, dans l'endroit que nous venons de citer, dit avoir vû des femmes prêtes d'accoucher, qui évacuoient par la matrice une ſubſtance tout à fait ſemblable au lait, tant par la couleur que par le goût ; ce qu'il aſſure être un ſigne certain pour les ſages-femmes qu'il eſt tems de faire l'accouchement.

Mais pourquoi cet écoulement de lait, eſt-il plutôt arrivé à notre malade qu'aux autres ? C'eſt peut être à cauſe de quelques obſtructions qui ſe ſont faites dans les petits vaiſſeaux capillaires, ou dans les petits canaux qui tranſportent le ſuc nourricier aux parties ſolides ; car ces obſtructions ne ſont produites que

par un ſang viſqueux, colant & épais. Or il y a tantôt plus, tantôt moins de vaiſſeaux capillaires qui s'obſtruent pendant que les plus gros qui ſont remplis de chyle & qui ne peuvent en nourrir les parties ſolides à cauſe des obſtructions, en jettent dans les reins & dans la veſſie.

Il eſt ſurprenant que le poumon de Guillaume Roſſen n'ait point été adherant à la plevre. Car cela arrive fort ſouvent, & le dégré de l'adhérence rend la reſpiration plus ou moins fâcheuſe & difficile.

La groſſeur extraordinaire du foye doit s'attribuer à l'obſtruction que l'épaiſſiſſement du ſang avoit produit dans ce viſcere, ſurtout s'il y avoit quelque mêlange de parties acides, à moins qu'on n'a me mieux imputer cette obſtruction & la preſſion aux vaiſſeaux lactés & au canal thorachique, de ſorte que les parties ſupérieures du corps n'ayent pû recevoir de nourriture, & que le foye ait pris un volume plus conſidérable. On en trouve un exemple dans *Th. Bartholin, de lact. thorac. cap. 9. p.* 42. Le même aſſure, *Anat. reform. lib.* 1. *cap.* 14. avoir trouvé dans les cadavres de ceux qui étoient morts de conſomption, le foye quatre ou cinq fois plus gros qu'à l'ordinaire.

Le ventricule n'étoit peut-être ſi petit

que parce que ayant été long-tems sans aliment, ses fibres n'avoient pas été étendues. Ainsi il devoit être resserré & inégal. Une matiere visqueuse qu'on y trouva, fit connoître la cause de sa foiblesse & du dégoût du malade.

Quant à la tumeur, à la grosseur extraordinaire & à la dureté de la ratte & du pancréas, il est probable qu'on n'en doit attribuer la cause qu'à une matiere visqueuse, endurcie & séche, qu'un chyle crud aura produit.

OBSERVATION XXXIX.

Urethre ouvert auprès du Scrotum.

J'Ai été témoin en 1683. de l'extravagance d'un enfant de douze ans, dont il a eu lieu de se repentir. Il y avoit six ans qu'il s'étoit retiré le prépuce & qu'il s'étoit lié la verge près du scrotum. Ce qui l'avoit gonflée si prodigieusement que le Chirurgien n'avoit pu trouver le fil pour le couper. On appella Solingius, qui ayant écarté autant qu'il put, les parties tumefiées, apperçut le fil, & le coupa avec des ciseaux petits & fins; il vit que ce fil avoit coupé l'urethre, c'est pourquoi il y appliqua les remédes con-

venables; mais cet enfant n'ayant pas voulu les continuer, il s'y forma des callosités par l'acrimonie de l'urine, qui en empêcherent la guérison. Six ans après les amis de ce jeune homme, car alors son pere étoit mort, prierent Solingius de le secourir. J'y fus aussi appellé & plusieurs autres, & nous fumes tous d'avis que ce mal étoit incurable, tant à cause que l'ouverture étoit trop grande & la peau voisine de l'urethre trop mince, qu'à cause que l'espace qui étoit entre le scrotum & le trou, n'étoit pas assez large pour soutenir des topiques.

Figure premiere.

A. Représente le gland.

B. Le prépuce retiré.

C. L'ouverture de l'urethre faite par le fil.

Seconde Figure.

A. Style dans l'ouverture.

B. Le trou où reste le style.

Troisieme Figure.

A. A. Style introduit par l'urethre ouverte & qui est hors du scrotum.

REMARQUES.

Quand l'urethre par où passe ordinairement l'urine est bouché, il faut qu'elle se pratique une autre route. Nous l'avons fait voir dans l'*observation* 86 *du*

premier volume. Quelquefois cette route se fait dessous le gland, quelquefois au milieu de l'urethre, d'autres fois à la racine de la verge & même au Périnée, il s'agit ici d'une ouverture faite à l'extrémité de la verge près du scrotum, que nous avons jugé incurable.

Dans les remarques à l'Observation 86 du premier Volume, nous avons rapporté l'exemple d'un homme, dont l'extrémité de la verge étoit bouchée, & qui avoit engendré; mais l'urethre avoit une ouverture au-dessous du gland. *Denis de Sterre, tract. de generat. p. 37.* dit avoir connu plusieurs personnes qui ont eu des enfans, quoique la verge fût percée auprès du frein ou au milieu de l'urethre.

Le *Journal d'Allemagne, dec. 2. an. 3. obs. 98. p. 159.* fait mention d'un homme dont la verge étoit percée à la partie inférieure, & le gland étoit non-seulement difforme, mais encore sans ouverture; & qui néanmoins a engendré six enfans. Ses caresses qui ne se faisoient pas sans plaisir, se passoient sans obstacle. L'Auteur ajoute que la semence se communiquoit à l'orifice de la matrice par le moyen du gland de la verge; néanmoins dans de pareils cas il est constant que la vertu d'engendrer est fort incertaine.

Mais un homme qui a la verge per-

Fig. 2.

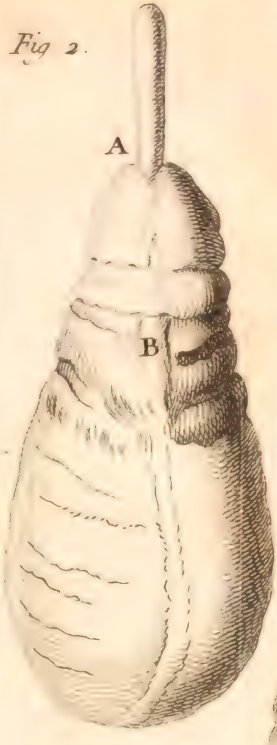


Fig. 1.

Fig. 3.

cée dans deux endroits, surtout auprès du scrotum, est-il capable d'engendrer? C'est ce qu'il n'est point aisé de décider. Voici quelques réflexions à ce sujet.

Plater, obs. lib. 3. pag. 792. dit avoir connu un gentilhomme qui avoit deux ouvertures à la verge, une dans l'endroit ordinaire, & l'autre à la racine du gland. L'urine & la semence sortoient par cette derniere ouverture; ce qui non-seulement l'empêchoit d'engendrer, mais encore lui causoit des malpropretés insuportables. Il n'étoit pas difficile de guérir ce vice, quoiqu'apporté en naissant, il ne s'agissoit que de rafraîchir les bords de l'ouverture, d'introduire dans l'urethre une sonde de plomb ou d'argent pour garder jusqu'à ce que la playe fut cicatrisée; mais ces moyens n'étoient point praticables pour l'enfant dont il s'agit dans notre Observation.

Peut-être cependant pourra-t-il engendrer, car plusieurs pensent que les femmes, surtout celles qui sont portées au plaisir, ont l'uterus capable d'attirer l'esprit de la semence que l'homme auroit répandue sur les bords du vagin, & qu'elles peuvent concevoir, quoique la semence n'ait pas été introduite dans la vulve. Si cela est vrai, pourquoi notre enfant ne pourroit-il pas engendrer, puisqu'il est en état d'introduire la semence, du

moins en partie, jusqu'à l'orifice de l'uterus ?

Fab. d'Aquapendente, lib. Chir. operat. part. 1. *p.* 93. raconte que deux jeunes gens, fille & garçon qui s'aimoient, s'étant trouvés secretement dans un rendez-vous, s'étoient approchés de bout, & que la fille étoit devenue enceinte, quoique l'approche n'ait été qu'extérieure. Cela n'est pas si surprenant, dit l'Auteur, c'étoit deux jeunes gens emportés par le feu de l'amour ; l'orifice du gland se sera rencontré au trou de l'hymen, qui aura laissé passer la semence. Cette semence lancée avec force aura pénétré dans le vagin, & aura donné lieu à la génération ; car la vulve, ajoute le même Auteur, a une vertu attractive selon Platon, qui compare l'uterus à un animal, & la regarde comme un animal même. *Jean Fragosus* rapporte une semblable histoire, *lib. declarat.*

J'ai connu un Bourgeois dans cette Ville, dont la femme avoit été longtems malade d'une couche. Cet homme impatient d'une si longue abstinence, s'adressa à une fille du voisinage qu'il avoit aimée auparavant, son amour n'alloit pas jusqu'à détruire les barrieres de la virginité, l'introduction de la verge ne se faisant point, mais malgré leur retenue dans leur badinage criminel, l'ardeur de cette fille étoit si extraordi-

naire que la ſemence repandue deſſus la vulve ne laiſſa pas d'être attirée, & de la rendre mere; de ſorte qu'elle accoucha ſans pouvoir s'imaginer qu'elle pût être enceinte.

Hildanus, *cent.* 3. *obſerv.* 60. raconte l'hiſtoire d'une femme dont l'orifice de la matrice étoit fermée par une membrane très-dure, qui empêchoit l'introduction de la verge, ce qui lui cauſoit bien des douleurs aux approches de ſon mari, cependant elle devint groſſe avant qu'on lui eût ouvert cette membrane.

C'eſt auſſi le ſentiment d'*Ariſtote*, 2. *de generat. animal. cap.* 6. qu'une fille peut devenir enceinte ſans toucher à l'hymen. *Galien* ne paroît pas être d'une opinion contraire, lorſqu'il dit, *lib.* 1. *de ſemen. cap.* 4. que la matrice attire par ſon col la ſemence, comme avec une main; & ſi nous en croyons *Hippocrates* & *Avicen, fen.* 21. *lib.* 3. *tr.* 4. *c.* 1. les femmes imperforées ſont en état d'engendrer; on en trouve des exemples dans *Riolan. Anthropogr. lib.* 2. *cap.* 31. dans *Peramatus, append.* 1. *de concept. pag.* 98. §. 2. dans *Mercurial*, *lib.* 4. *de morb. mulier. c.* 14. dans *Sinibald. lib.* 1. *geneanth. tract.* 3. *cap.* 6. dans *Zachias*, *quæſt. med. legal. lib.* 1. *t.* 1. *quæſt.* 8. *Jac. Guillemeau, accouch. lib.* 2. *c.* 10.

Harvée, *de generat. animal. exercit. de partu*, *pag.* 511. fait mention d'une

cavale à poil blanc & très-bien faite, dont on avoit fait present à la Reine d'Angleterre, quoiqu'elle ait été bouclée, elle ne laissa pas de devenir pleine, elle eut un poulain la nuit, qu'on vit le matin à ses côtés bien vivant. Les bords de la vulve de cet animal, le côté gauche par derriere jusqu'au coxis étoient détruits & déchirés.

Le même *Harvée de generat. animal. exercit. 6 & 39.* assure que la verge du coq n'entre point dans l'uterus de la poulle ; & *exercit. 67. 68.* que aucun animal ne porte sa semence jusque dans la matrice.

Sinibaldus dit qu'une femme peut concevoir par les esprits de la semence sans aucune effusion ; il le prouve par l'exemple d'un homme, qui ne répandoit rien dans le coït ; il sentoit une espece d'esprit séminal qui lui procuroit des sensations si grandes qu'il s'enévanouissoit, cependant il engendroit. D'où il conclut que la vertu active de la semence consiste dans les esprits, & qu'on y doit considérer deux parties, la materielle & la formelle, ou bien la matiere & la faculté. Il prétend que dans ces esprits remplis d'une chaleur étherée & pénétrante, réside cette faculté d'engendrer, & que la matiere est une humeur épaisse & un excrément coulant qui renferme l'esprit pour le transporter dans l'uterus. Si

lonc les esprits peuvent être introduits dans la matrice sans la matiere, il s'y fera une génération parfaite. C'est aussi le sentiment de *Deusingius & de Graaf.*

Les Modernes veulent que ce ne soit pas la semence virile qui pénetre dans l'uterus, dans ses pores & dans sa substance songueuse; mais ses esprits qui se mêlent aux humeurs, qui entrent dans la masse du sang & l'alterent, & que c'est de là que les femmes peu après la conception tombent dans des frissons & des évanouissemens.

OBSERVATION XL.

Urethre templi de carnosités.

CEux qui s'abandonnent aux plaisirs lascifs, & qui contractent un commerce honteux avec des femmes débauchées, rencontrent toujours de tristes sujets de repentir dans les douleurs & les miseres qu'ils souffrent dans la suite. C'est ce qui est arrivé au nommé, Albert Horn. Il avoit servi long-tems dans les troupes; s'étant ensuite retiré dans sa patrie, il se plaignit d'une rétention d'urine; il eut recours à Solingius, qui ayant examiné son incommodité,

trouva que toute l'urethre étoit remplie de carnosités ; il introduisit une sonde dans le canal de l'urethre, & en fit sortir de l'urine, quoiqu'après de grandes douleurs ; mais quelque remede qu'il ait employé pour détruire les callosités, il n'en put jamais venir à bout. Ce peu de succès l'obligea à avoir recours à un autre moyen, qu'il dit lui avoir réussi à Livourne. Il introduisit une sonde dans l'urethre jusqu'à la vessie, & sur cet instrument il fendit ce canal, excepté le gland ; l'opération faite, il appliqua un caustique sur ces callosités qu'il consuma peu à peu. Ensuite il rapprocha les deux côtés de l'urethre, qu'il retint avec des petites épingles d'argent, dont se servent les Chirurgiens dans les becs de liévre. Solingius m'a assuré avoir si bien réussi, que quand le Malade avoit une difficulté d'uriner, la moindre petite bougie le délivroit de ses douleurs, sans qu'il lui soit resté aucun écoulement d'urine. Ces cicatrices honteuses faisoient dire assez mal à propos à cet Albert Horn, qu'il seroit bien reçu chez les Dames Italiennes à ces marques de services.

REMARQUES.

Parmi les différens maux & les douleurs infinies qui accablent les libertins par un juste jugement de Dieu, on ne

doit point oublier les excroiſſances charnues, les calloſités & les porreaux qui viennent dans l'urethre, tirant leur ſource de quelques ulcéres. D'abord la chair devient peu à peu ſpongieuſe, enſuite elle durcit, devient douloureuſe, & empêche la ſortie de l'urine; ce qui met le comble à la miſere & aux peines de ces malheureux.

Je n'ai rien trouvé de plus propre à détruire ces calloſités que l'uſage des topiques ſuivants, après les remédes généraux. On prend une bougie de cire qu'on trompe dans l'huile d'amandes douces, & qu'on introduit tout de ſuite dans l'urethre : on prend bien garde à l'endroit du canal où la bougie trouve de la réſiſtance ; & l'on remarque la longueur de la bougie introduite, afin de mettre à ſon extrêmité, quelque deſſicatif & quelque cauſtique qu'on introduit juſqu'à la partie affectée.

Schmedius aſſure dans le *Journal d'Allemagne, Dec.* 1. *an.* 8. *Obſ.* 92. *p.* 153. avoir employé avec ſuccès une maſſe compoſée de verd de gris & de ſublimé corroſif ; un moment après l'application ſur l'excroiſſance, il ſe fait un eſcare ſans beaucoup de douleur, lequel étant tombé, laiſſe un paſſage libre à l'urine.

Mais il faut prendre garde, dit *Moinichen*, *Obſ.* 17. d'employer des drogues âcres & corroſives, parce que

non-seulement il a vû détruire la substance de l'urethre, mais encore y mettre la gangrene; de sorte qu'excepté le périnée, les entre deux des cuisses en furent infectés; ce qui gagna bien-tôt après les autres côtés; c'est pourquoi comme l'urethre est très-sensible, il ne veut point qu'on se serve de médicamens composés avec de l'arsenic, l'huile de vitriol & le soufre; parce que non-seulement ils excitent de grandes douleurs, mais il causent encore l'inflammation, la fiévre, la dysurie, & même quelquefois la mort; cela se confirme par un exemple que rapporte *Hildanus*, *Cent.* 4. *Obs.* 55. *p.* 322. c'est pourquoi je préfére les topiques dont j'ai parlé cidessus.

Fuchsius dit avoir guéri à plusieurs ces carnosités avec l'huile de succin & un jaune d'œuf qu'il introduisoit dans l'urethre comme nous avons dit.

Lazare Riviere, *Cent.* 2. *Obs.* 14. se sert d'une bougie de cire couverte d'un linge fin, dont l'extrémité est garnie de l'onguent suivant.

℞. *Huile rosat.* ℔j. *Ceruse de Venise* ℥iv. *camphre, tut. préparée dans l'eau rose, ana.* ʒß. *litharge d'or prépar.* ʒiij. *antimoine pulverisé* ʒß. *opium, encens mâle, mastich, aloë hépatique, ana.* ʒij. *mêlez le tout, & conservez dans une boëte de plomb.*

Jai guéri en peu de jours quatre hommes, dont l'urethre étoit presque toute bouchée, de sorte que l'urine ne pouvoit passer que par un petit trou. Il y en avoit deux qui avoient une gonorrhée. Le troisieme avoit la peau de l'urethre rongée par une humeur âcre. Le quatrieme avoit aussi cette peau détruite & déchirée par une pierre raboteuse & angulaire. Voici la composition du remède dont je me suis servi.

℞. *Os de seche, tuthie prépar. ana.* ʒij. *corne de cerf brûlée, aloé lavé, aristoloche ronde, ana.* ʒj. *alun calciné* ʒß. *mettez le tout en poudre subtile; ensuite prenez huile rosat.* ʒij. *litharge d'or* ʒj. *faites cuire jusqu'à consistence d'emplâtre; ôtez du feu, ajoutez-y la poudre susdite, remettez-les sur un feu doux pour en faire le mêlange, en remuant jusqu'à ce que le tout soit un peu dur.*

Ce remède prend la consistence d'emplâtre, & s'applique fort bien à l'extrémité de la bougie, sur-tout si elle est mince.

On trouve un semblable remède, quoiqu'un peu plus corrosif, dans *Amat. Lusitanus, Cent. 4. curat. 19. pag. 384.* l'Auteur en fait grand éloge. *Fabrice d'Aquapendente, Operat. chir.* vante beaucoup la poudre de Sabine. *Velschius, Cent. 2. Obs. 26.* recommande la poudre de la racine de Petasites. Toutes ces

plantes ont non-seulement la vertu d'échauffer & de dessécher; mais encore de dissoudre & de consumer les chairs. Mais lorsque ces excroissances ne sont pas trop anciennes, & qu'elles ne sont point devenues calleuses, les remédes dont nous parlons, ont leur effet.

Je ne sçaurois passer sous silence un médicament vulgaire, dont les pauvres pourroient se servir avantageusement, & qui a guéri une excroissance charnue, située au col de la vessie. Le Malade souffroit de grandes douleurs en urinant, sans être soulagé par les remédes dont on lui avoit fait faire usage pendant cinq ans. Il eut recours à *Riviere*, comme il le témoigne dans la IVe Cent. pag. 67. Il lui conseilla de porter toujours dans l'urethre une bougie de plomb, & de l'introduire peu à peu jusques dans la vessie. Il se servit d'abord d'une bougie mince, & ensuite d'une plus grosse, jusqu'à ce qu'elle parvint dans la vessie, de sorte qu'au bout de quinze jours il urina sans douleur.

Lamzweerde, *Append à l'Observ.* 45. *p.* 260. parle d'une semblable maladie, qui fut guérie avec un instrument d'argent.

Les porreaux qui viennent quelquefois au gland, deviennent si gros, qu'ils empêchent le prépuce de se recouvrir. Il faut les couper, ou les faire tomber avec un fil de soye, avec lequel on le

ſerre peu à peu. Quand ils ſont tombés, on met deſſus l'endroit de la racine, de la poudre d'alun, & de tuthie lavé dans l'eau roſat, comme Fabrice d'Aquapendente & autres le conſeillent, ou il faut les brûler avec un inſtrument d'argent.

J'ai coupé des verrues, dit *Abheers*, *Obſ. pag.* 84. qui étoient ſitués ſur le bout du gland. Le plus gros porreau avoit 65 têtes, & ſurpaſſoit la groſſeur d'une noix; le Malade ne pouvoit voir de femme; mais auſſitôt qu'il en fut débarraſſé, il ſe maria trois fois, & eut des enfans des trois femmes.

OBSERVATION XLI.

Impuiſſance ſubite.

LE même homme dont j'ai parlé dans l'Obſ. 42. de la 1re Centurie, m'a avoué qu'ayant pris un demi gros d'opium, il étoit devenu tout d'un coup impuiſſant, quoiqu'il n'eut point manqué de vigueur les nuits précédentes. Il paſſoit dans la ſuite une partie de la nuit en dormant & dans l'érection, mais tout diſparoiſſoit en s'éveillant, il m'en demandoit la raiſon.

REMARQUES.

Il y a différentes causes qui empêchent la génération dans l'homme, quoique bien conformé.

On a plusieurs exemples de ceux qui sont devenus impuissans par des plaies de tête: on peut consulter là-dessus *Nicolus*, *Serm. 6. c. 65. Avicen. Fen. 20. Trat. 1. c. 6. Rhasis.* 24. C'est pourquoi *Hippocrates dit*, *lib. de loc. affect. n.* 20. que la foiblesse dans l'acte venerien vient de la saignée faite auprès des oreilles; il se fonde sur l'exemple des Scythes, qui sont devenus impuissans pour s'être fait saigner à cette partie, à cause des douleurs qu'ils souffroient aux lombes pour avoir trop monté à cheval.

Pour moi j'avoue franchement que je ne connois pas le sujet d'une telle foiblesse, à moins qu'on ne veuille dire que les esprits dissipés par la saignée, causent ces désordres, sur-tout parmi cette nation qu'on dit avoir le cerveau froid & humide; en ce cas cela arriveroit toujours dans toute sorte de saignée.

Des personnes sont devenues impuissantes, en appliquant au-dehors, ou en prenant intérieurement des choses froides. *Aristote*, *6. de Generat animal. c. 2.* dit que l'eau froide rend les hommes lâches. *Hippocrates*, *lib. de aëre, aquis & locis*,

locis, assure que les femmes des Pays septentrionaux sont souvent stériles à cause de la grande fraîcheur des eaux ; cela est aussi arrivé pour s'être plongé subitement dans l'eau froide, & en avoir bû une grande quantité.

Schenckius, *lib. 6. pag.* 589. raconte une pareille aventure arrivée à un certain Œtheus, à qui on avoit fait des frictions mercurielles dans l'aine pour tuer des morpions. La foiblesse subite des parties génitales se dissipa par des onctions d'huile de lavande.

Les nerfs qui passent de l'os sacrum par le trou de l'os pubis, étant obstrués par quelque humeur, peuvent causer une paralysie dans les muscles de la verge ; cet accident peut encore arriver quand ces nerfs sont comprimés par une tumeur causée par un coup ou par une chûte, ou quand ils sont déchirés ou blessés.

Pour ce qui regarde l'opium, il y a long-tems que *Garcias*, *Hist. Aromat. lib.* 1. *c.* 4. *p.* 30. a dit que cette drogue diminuoit ou détruisoit les désirs effrenés ; & qu'il avoit connu des Portugais qui étoient devenus impuissans par l'usage de l'opium.

Renodæus, *lib.* 1. *de Mater. med sect.* 13. *c.* 2. dit qu'il sçavoit par expérience que l'opium détruisoit l'appétit charnel.

Rod. à Castro, *de mulier. morb. lib.* 3. *c.* 3. *p.* 371. assure que l'opium, la ciguë,

la mandragore & semblables narcotiques appliqués quelque tems sur les testicules des hommes, ou introduits en forme de pessaire dans le vagin, produisent la stérilité.

On prétend que la ciguë peut empêcher les pollutions nocturnes qui arrivent par l'abondance ou l'acrimonie de la semence. *S. Hierome, lib. 1. adverſ. Jovinca.* regarde comme eunuques des Ecclésiastiques qui s'en étoient servi. *Rhodius, annot. in Scrib. largum compoſ.* 179. ne trouve point cela surprenant, puisque *Galien, lib. 5. de ſimpl. Med. Facult.* assure qu'un peu d'opium peut produire cet effet. C'est pourquoi *Tragus* conseille aux Théologiens l'usage de la ciguë pour remplir plus facilement leurs vœux de chasteté. *Dioscorides* assure que la ciguë pilée & appliquée sur les testicules, est propre pour arrêter les écoulemens nocturnes de la semence & les désirs lascifs pendant le sommeil, parce que cette plante ramollit les parties génitales & affoiblit les testicules des enfans.

Franc. Hildesheym Spicileg. 2. de mania p. 151. dit qu'il faut fomenter & mouiller les parties de la génération, les reins & l'épigastre avec de l'eau où l'on aura dissout de l'opium, pour éteindre les feux de l'amour. C'est aussi dans cette vûe qu'*Hartman, Prax chemiatr. c.* 275. mêle l'opium dans l'onguent po-

puleum & dans l'onguent réfrigerant de *Galien*.

Il y en a cependant qui veulent que l'opium excite les passions, parce qu'ils le croyent chaud. Mais *Garcias* soutient le contraire, & regarde comme insensés ceux qui se laissent aller à ces folles idées.

Amatus Lusitanus, *cent.* 2. *curat.* 18. *p.* 160. dit que l'opium dont les Turcs se servent pour exciter l'amour, n'est pas le suc du pavot, mais de quelqu'autre plante.

Oberndorffius, *Apol. chem. med.* assure la même chose, disant que ce n'étoit point de l'opium que les Turcs prennent qui les rendoit vigoureux dans les combats & qui les faisoit jetter yvres & sans défense à travers les ennemis.

Camerarius, *Oper. subcis. l.* 1. *c.* 3. *p.* 43. témoigne que les Turcs, outre l'opium, se servent d'une poudre qu'ils appellent *Maslach*. C'est aussi le sentiment d'*Erastus*, *disput. de narcot.* Quelques-uns prétendent que c'est une poudre de *morelle*, *de pomme épineuse* ou *datura*, selon *Hoffman*, *medicinal. officin. c.* 2. *p.* 169. §. 22.

L'Auteur du Livre des plantes des Indes *liv.* 3. *c.* 25. fait mention d'une plante appellée *Bangue*, assez semblable au chanvre, dont la semence est employée par les Indiens pour réveiller les passions; ils en prennent encore le suc

qu'ils appellent aussi *Bangue*, auquel plusieurs ajoutent la plante verte nommée *Fausel*, ou la noix muscate, ou le macer, ou le gerofle; d'autres y mettent le camphre, ou le musc, ou enfin l'opium, ou l'ambre, voyez la-dessus *Donatus*, *c.* 18. *lib.* 4. *p.* 402. *& Wedelius opiolog. lib.* 2. *sect.* 4. *c.* 1. *p.* 167.

Je ne prétens point cependant soutenir que l'opium n'est point chaud; on verroit le contraire par son huile qui prend feu, par son odeur fétide & désagréable & par sa saveur âcre qu'on sent à la langue, pour peu qu'on le garde dans la bouche.

Les Turcs prennent de l'opium, quand ils sont prets à combattre; parce qu'il les enyvre, les rend intrépides & alertes au combat, dit *Scaliger*, *exercit.* 154. *Bacon*, *Tr. de la vie & de la mort p.* 223. & *Bellonius*, *lib.* 3. *memorab. Observ. c.* 15. C'est pour cette raison que *Sachs eph. Germ.* 1. *Dec.* 1. *an.* 2. *Obs.* 69. *p.* 126. dit que dans une bataille gagnée sur les Turcs auprès de la Ville de *Levenz* en Hongrie, les Chrétiens en les dépouillant les avoient trouvé la plûpart dans l'érection; & que la même chose avoit été témoignée par nombre de personnes. *Garmannus*, *miracul. mort. lib.* 1. *tit.* 2. §. 6. *p.* 103. n'en disconvient point.

On peut rapporter ici ce que *Salmuth. Obs.* 92. *cent.* 3. raconte d'un Commandant de Chasse, qui dans un âge avancé

avoit épousé une jeune femme ; comme il vouloit se faire valoir, il avoit employé différens moyens pour parvenir à son but ; mais le lendemain de ses nôces il tomba par terre, après avoir fait quelques pas en s'habillant, & resta mort sur la place, ayant toujours la verge en érection.

Néanmoins, quoique l'opium donne au commencement de la vigueur aux nerfs, sur tout lorsqu'on en prend souvent, & à grande dose, je crois qu'il peut faire bien du mal & exciter la passion de l'amour aux uns & l'éteindre aux autres.

On a raison de dire que les effets de l'opium sont différens, comme ceux des autres remédes, selon le pays d'où on le tire, selon la quantité qu'on en prend, selon le tempérament des hommes, selon la maniere dont il est préparé, & selon la coutume qu'on a d'en prendre.

Macrobius, 7 *Saturnal. c. 6.* assure que le trop de vin affoiblit extrêmement les nerfs, & nuit à la génération. Ceux, dit-il, qui ont trop bû de vin, ne sont point propres au coït, ni à la génération, parce que trop de vin rend la semence trop fluide & foible. *Plutarque*, 3. *Sympos. quæst.* 5. est du même sentiment, aussi-bien qu'*Aristote* qui propose ce problême.

D'où vient donc a-t-on appellé le

pavot fécond ? Par quelle raison a-t-on voulu marquer la fécondité, en mettant un pavot dans les mains de Venus ? C'est assurément parce qu'il renferme beaucoup de semence, & non pas parce qu'il augmente la vertu d'engendrer

Comment enfin s'est-il pû faire que celui dont j'ai parlé ci-dessus, s'est trouvé, en dormant, rempli de suc, & plein d'ardeur, & qu'étant éveillé, il se soit trouvé hors de combat ?

Pendant le sommeil, les sens sont comme engourdis, & les esprits ne travaillent à aucune fonction, la plus grande partie se retire intérieurement, & se porte en plus grande quantité aux parties génitales, au lieu que pendant la veille ils se répandent par tout le corps, pour exécuter ses fonctions.

Il s'est trouvé des hommes, qui, sujets aux pollutions nocturnes, n'ont, malgré leur grande ardeur, pû rendre e coït complet. Aussi répand-on plus de semence pendant le sommeil & avec plus de plaisir que pendant la veille même en carressant sa femme.

Donatus, Hist. med. mirab. lib. 6.c. 18. *p.* 397. fait mention d'un jeune homme noble, qui ne pouvoit avoir d'éjaculation ; ce qui lui arrivoit aisément pendant qu'il dormoit. On voit un pareil fait rapporté par *Ætius, à la fin du II. Livre, & Tetrab.* 3. *Serm.* 3. *cap. ult.* & par *Forestus, lib.* 26. *Obs.* 18. *Schol.*

OBSERVATION XLII.

Enfant qui eut deux fois la petite verole l'espace de trois semaines.

PArmi les différentes maladies des enfans, dont plusieurs Auteurs ont traité en particulier, il n'y en a point de plus commune que la petite verole & la rougeole, qui ne différent guère que de quelques dégrés.

Au commencement de Décembre de l'année 1682, deux enfans avoient ici à la Haye, la petite verole, qui n'étoit point considérable. La fiévre n'étoit pas bien forte, & les symptômes n'étoient point de conséquence. Mais au bout de trois semaines, le plus jeune dont les pustules étoient séchées, retomba dans la même maladie; trois jours après, les pustules sortirent en bien plus grande quantité que la premiere fois, mais il en guérit heureusement.

REMARQUES.

Selon le sentiment des Anciens & des Modernes, peu de personnes sont exemptes de la petite verole & de la rougeole, quoique le foyer de ces maladies soit souvent long tems caché dans

le corps, de sorte que dans les uns, elles se déclarent dans l'adolescence ou dans la jeunesse, les autres en sont attaqués dans la vieillesse; les uns une fois, les autres plusieurs fois.

Thiermairius, lib. 1. Consult. 6. 7. p. 91. rapporte qu'une Religieuse eut la petite verole à soixante-dix ans, & qu'elle en guérit par les remédes ordinaires.

Je sçai par des gens dignes de foi, qu'une Dame appellée *Mœlaurt*, fut attaquée de la petite verole à sa maison de campagne, âgée de quatre-vingt-deux ans, & qu'elle en mourut. *Theod. Liebergius* m'a raconté qu'une femme âgée de quatre-vingt ans avoit eu la petite verole dans l'Hôpital de la Haye, & qu'elle en avoit été guérie, à l'admiration de tout le monde.

Borellus, Obs. 10. Cent 3. p. 202. dit avoir vû plusieurs personnes qui n'avoient jamais eu cette maladie; d'autres qui n'avoient eu que deux ou trois grains; d'autres enfin qui en avoient été attaqués deux ou trois fois, même dans la vieillesse. Mais ce qui m'a frappé davantage, ajoute-t-il, c'est une femme de Boulogne, qui eut la petite verole sept fois, & qui, à la derniere fois, en mourut à l'âge de 118 ans.

J'ai vû plusieurs fœtus venir au monde avec cette maladie. *Hildanus, Cent. 4. Obs. 55. & 56. p. 328.* assure la même

chose. On peut consulter là-dessus le *Journal d'Allemagne*, *Dec.* 1. *an.* 1. *Obs.* 13. *p.* 156. *& an.* 3. *Obs.* 347. *pag.* 554. *Fernel*, *lib.* 2. *de abdit. c.* 12. *pag.* 503 *Foreſtus*, *lib.* 6. *Obs.* 24 *p.* 196. *Barthol. Cent.* 4. *Hiſt.* 50. *pag.* 339. *& Cent.* 4. *Epiſt. p.* 488.

Rhodius, *Obs.* 83. *Cent.* 3. fait mention d'un enfant qui vint au monde avec la verole. Nous en avons rapporté pluſieurs exemples dans nos Remarques, ſur l'*Obs.* 100. *Cent.* 1.

Les anciens Médecins, & ſurtout les Arabes, ont crû que la petite verole venoit de la contagion du ſang menſtruel, dont ils croyoient que le fœtus ſe nourriſſoit. C'eſt pourquoi ils ont ſoutenu que tôt ou tard cette maladie arrivoit à celui qui auroit été nourri de ce ſang. Mais tout le monde connoît aujourd'hui la fauſſeté de ce ſentiment; car ce ſang n'eſt pas également mauvais dans toutes les femmes, puiſqu'il y a des femmes groſſes très-ſaines, ſans qu'on ait jamais apperçu de vice dans leur ſang. Nous avons traité cette matiere plus au long dans l'Obſerv. 16.

Quand on voudroit dire que ſelon l'ancien Teſtament, les femmes étoient immondes dans l'écoulement des menſtrues, cela ne tomberoit pas ſur la malignité des humeurs, puiſque dans ce tems-là pluſieurs alimens paſſoient pour

impurs, qui sont regardés parmi nous comme très-bons.

Par malignité, *dit Gaspar Bartholin, Exercit.* 1. *p.* 13. la Loi Divine n'entend autre chose que la gonorrhée. *Levitiq.* 15. *v.* 19. 25. *&* *c.* 29. & quand elle défend de toucher une femme dans le tems de ses mois, cette défense regarde moins l'impureté de son sang que la sainteté du tabernacle, que des mains immondes ne doivent point souiller. *Levitic.* 15. *vers.* 31. c'est peut-être aussi pour réprimer cette action de débauche, & exciter à une pureté honnête : il y a aussi une raison naturelle, qui est de se précautionner contre les maux qui peuvent arriver de ce désordre.

Mais quand même il y auroit quelque vice dans le sang de la mere, le fœtus n'en recevroit point de dommage, parce qu'il ne se nourrit point de sang, mais de chyle quand il est dans l'utérus. Mais quand une petite partie de ce sang fourniroit quelque nourriture, il se purifieroit sans doute dans le placenta.

Si le sang de la mere avoit quelque vice, le fœtus en seroit infecté, comme dans la peste, dans la fièvre pétéchiale, dans la petite verole, dans le virus vénérien, dans les mouvemens irréguliers du sang & autres maladies, dont les fœtus des femmes immondes sont bientôt infectés.

D'ailleurs si on doit attribuer la petite

verole au ſang menſtruel, on en verroit infectés les enfans des Italiens & des Eſpagnols, dont les Nourrices ont les menſtrues, comme les nôtres. Neanmoins ils en ſont moins attaqués que nous.

Les Sçavans de nos jours penſent qu'au tems de la conception, il y a dans le corps du fœtus quelque ſubſtance épaiſſe d'une qualité âcre, provenant du chyle; ce ſont les particules de ce chyle dont la nature eſt ſi différente, qui s'amaſſent dans les inteſtins du fœtus. Cette ſubſtance reſte long-tems cachée dans les différens conduits des parties ſolides, juſqu'à ce qu'un air nouveau les mette à quelque uſage & les mêle avec le ſang, ou que des particules étrangeres exhalées des hommes infectés de petite verole traverſent leurs pores, & faſſent paroître le mal caché par la fermentation.

Quoique la derniere raiſon paroiſſe l'emporter ſur la premiere, je ne ſuis cependant point ſatisfait ni de l'une ni de l'autre; car je ne vois point pourquoi les enfans retiennent ſi long-tems après leur naiſſance, cette matiere, ſemence de la petite verole, qu'ils ont priſe dans le ſein de leur mere, puiſque notre machine n'eſt que pores & vaiſſeaux; ni pourquoi elle ne s'échappe pas par les pores l'eſpace de 50. 60. 70. & 80. ans.

Je ne vois pas non plus pourquoi cette

matiere morbifique ne s'absorbe pas, & ne se consume pas avec les fiévres, la la galle, les d'artres &c. avant la vieillesse, ou ce qui peut empêcher que le mal ne se dissipe tout à la fois.

Il est également incertain pourquoi il arrive que cette matiere ne dégénére point par tant de divers alimens, par des changemens de saisons, de contrée & d'âge, à moins qu'on ne dise qu'elle est si épaisse & si massive qu'elle ne peut se digérer ou s'évaporer, ou sortir de ces lieux cachés, & se dissiper avec les autres matieres morbifiques, ou qu'elle est si tenace, qu'elle ne se meurit ni par aliment, ni pour changement d'air & d'âge. Cette doctrine, comme on voit, n'est pas trop évidente.

Il est certain qu'un air contagieux & malin y contribue beaucoup, soit que cette contagion arrive par l'influence des astres, ou par quelque corps infecté. Les différentes saisons de l'année influent ainsi beaucoup sur nos corps, selon la malignité de l'air, ou selon l'état des corps des enfans. L'expérience nous apprend que la petite verole est plus ou moins commune, plus ou moins fâcheuse, à proportion de la malignité répandue dans l'air. C'est pourquoi, les Espagnols appellent petite peste la rougeole ; car ils disent que c'est la maladie *il morbo*, quand il s'agit de la peste.

Il se rencontre quelquefois des petites veroles si malignes, qu'elles produisent des ulcéres opiniatres, des convulsions dans les membres, des épilepsies & autres fâcheux symptômes. On a vû des accidens de toute espèce sur les yeux, les joues, la langue, les articles, le gosier, les poumons, les intestins & autres parties. On peut s'en convaincre, Voyez *Tulpius, Obs. lib. 6. c. 51. p. 379. Meekren, Append. Obs. cap 10. p. 472. Borellus, Cent. 1. Obs. 34. p. 38. Zacut. Lusit. prax. admirab. lib. 3. Obs. 47. & Fernel, lib. 2. de Abdit. c. 12. p. 503.* Ce dernier assure que cette maladie a tant de malignité, qu'elle pourrit les yeux, qu'elle rend la peau écailleuse & pleine de grandes croutes, qu'elle amaigrit tout le corps, & le rend aussi noir, que s'il avoit été exposé quatre mois à un gibet.

On trouve des exemples de ces symptômes les plus fâcheux dans *Tulpius* & *Meekren*, & dans le *Journal d'Allemagne, Dec. 1. An. 3. Obs. 230. p. 419. & 562.*

On a trouvé quelquefois de petits vers sous les croutes de la petite verole, au rapport de *Joel, lib. 19. prax. Sect. 5. c. 2.* de *Rhodius, Obs. 64. Cent. 3. p. 181.* de *Sennert, Part. 2 de Infant morb. c. 2.* de *Zacut. Lusit. prax. admirab. lib. 3. Obs. 46. p. 355. Augenius, lib. 9. de Febr. c. 7. & Comm. lib. 1. art. cur. ad glauconem. Borell. Cent. 2. Obs. 72. p. 168. Item*

Obſervat. Microſcopica 31. *p.* 21. dit que ces vers ſont aſſez ſemblables à ceux qu'on trouve dans les vieilles fraiſes, *Schmidius dans le Journal d'Allemagne, an.* 1. *Obſ.* 85. *p.* 142. aſſure avoir trouvé ſur le col d'un enfant de trois ans plus de cinquante vers de la groſſeur des mites, qui ſortoient de ſa peau après une grande démangeaiſon, & qui étoient les avant coureurs de la petite vérole. *Paulinus dans le Journal d'Allemagne, an.* 6. *Obſ.* 3. *p.* 8. fait mention d'un enfant, qui fut attaqué de la petite vérole à douze ans. Comme il ſentoit une demangeaiſon inſupportable, il pria ſa mere de grater ; mais en gratant, elle ne faiſoit qu'augmenter ſa démangeaiſon ; c'eſt pourquoi examinant tout ſon corps, elle apperçut une infinité de petits vers blancs avec de petits points noirs ſur la tête, dont une partie étoit à moitié ſortis de la peau, l'autre étoit prête à ſortir.

Hagendornius, Eph. Germ. Decur. 1. *an.* 3. *Obſ.* 38. *p.* 44. dit qu'il étoit ſorti avec l'urine une quantité de petits vers après la petite vérole.

C'eſt pour cela que *Langius, Diſput. de morbill.* avance que la petite vérole & la rougeole ne différent que par les dégrés & que ces deux maladies ne ſont que des productions de vers qui viennent de la même ſource. C'eſt ce que les expériences faites avec le microſcope ont dé-

montré. Car on a apperçu une quantité prodigieuſe de vers dans le ſang qui ſortoit du nez de ceux qui avoient la petite vérole, dans le pus des puſtules & dans leurs excrémens.

Kircherus Scrutin. peſtis, dit avoir apperçu des petits vers dans le ſang qu'on avoit tiré à ceux qui avoient des Fiévres malignes. *Pierre de Chartres, de Febr. malign. ſect.* 1. *aphor.* 13. *& ſect.* 4. *aphor.* 13. dit avoir vû la même choſe. On trouve un ſemblable témoignage dans *Bartholin tract. de morb. Biblicis, p.* 103. *dans Borellus Cent.* 3. *Obſ.* 4. *p.* 189. *dans Blegny Zodiac. an.* 2. *p.* 76. *Eph. Germ. an.* 2. *Obſ.* 154. *p.* 243.

OBSERVATION LXIII.

Peau entiere d'un corps dépourvue de ſentiment & de chaleur.

ON met avec raiſon l'inſenſibilité au nombre des vices de la peau, & l'on trouve peu d'Auteurs qui en ayent parlé, parce que ſans doute cette maladie eſt fort rare. Frederic Helvetius Médecin m'en a rapporté un exemple aſſez remarquable arrivé en 1678. Une pauvre femme veuve âgée de 36 ans demeurant à Amſterdam, avoit la peau froide

comme le marbre, sans que ses membres fussent privés du mouvement. Elle étoit rude par tout & comme celle d'un tambour, sans avoir de sentiment. Ce Médecin la guerit en trois semaines par le moyen des diaphoretiques & des anti-scorbutiques.

REMARQUES.

Je me souviens d'avoir lû quelque chose de semblable arrivé à une femme. Je me rappelle l'histoire d'un Scorbutique, qui étoit venu exprès des Indes pour se faire guérir de cette fâcheuse maladie. Quoiqu'il n'eût point de difficulté à remuer ses membres, sa peau étoit si insensible, que des charbons allumés ne lui faisoient point impression. Mais les parties au-dessous de la peau sentirent de la douleur en pinçant.

On dit que dans la lépre des Arabes la peau n'étoit point sensible, quoique les muscles sentissent de la douleur, quand ils étoient blessés; on appelloit cette maladie élephantiasis, parce que la peau de ces malades ressembloit à celle d'un élephant, car elle étoit pleine de taches noires, elle étoit raboteuse, épaisse & écailleuse. Il faut donc faire attention que quoique la peau soit insensible, pendant que les muscles ont du mouvement, les parties mouvantes ont des

ſenſations. De ſorte que ces parties ne ſont point inſenſibles, lorſque les parties extérieures qui recouvrent les muſcles, ne ſentent plus. Ainſi il eſt conſtant que la ſenſation des parties extérieures d'un membre ne ſe perd point, tant qu'il y a mouvenment; mais qu'au contraire les muſcles peuvent perdre le mouvement, quoiqu'il y ait des ſenſations; car peu d'eſprits ſuffiſent pour faire ſentir, mais il en faut bien davantage pour faire mouvoir; s'il n'en coule point aſſez dans les muſcles, le mouvement périt, ſans que les ſenſations périſſent entierement. Cette doctrine n'eſt cependant point conforme au ſentiment de pluſieurs anciens Médecins qui ont mainte fois aſſuré qu'un ſeul & même membre ſouvent ne ſentoit plus, quoique le mouvement ne fût point aboli.

Mais ils n'ont point remarqué que cette inſenſibilité n'avoit point ſon ſiege dans les muſcles, mais dans la peau ſeulement, ou peut-être auſſi dans le pannicule charnu. Ils ont crû auſſi que ce vice attaquoit les parties externes.

Si on demande d'où vient cette inſenſibilité, on doit ſçavoir qu'il arrive quelquefois qu'un froid externe & rigoureux, & même quelques humeurs obſtruant les pores de la peau & bouchant le paſſage aux eſprits, produiſent cette inſenſibilité; car c'eſt à la peau, qui eſt d'un ſentiment exquis, que ſe

rendent ces esprits par le moyen des nerfs & d'une infinité de petites fibrilles qui s'y terminent.

OBSERVATION XLIV.

Exostose, ou Excroissance de l'os.

L'Observation que nous allons rapporter, est un exemple de la punition de Dieu, qui suit de près le crime des libertins. On connoîtra que la maladie venerienne attaque non-seulement les chairs, mais aussi les os qu'elle ronge & qu'elle corrompt entierement, quelquefois même lorsque la membrane qui les recouvre, est entiere.

Cet accident arriva à .... en 1653. le corps du tibia s'étoit gonflé, comme si c'étoit des chairs attaquées d'ulceres malins. Cette excroissance d'os avoit plus de onze pouces de longueur. La partie supérieure avoit l'épaisseur d'un pouce, & alloit toujours en diminuant, formant à l'extrémité une pointe entierement séparée du tibia. Le malade en mourut, & voici la figure de l'os que le Chirurgien lui ôta après la mort.

A. A. Représente l'os du femur.

B. B. L'Apophyse de l'os dans son état naturel.

C. C. L'Epiphyſe.

D. D. L'Exoſtoſe.

E. E. Ligament du fémur attaché à la partie antérieure du coxis.

REMARQUES.

Galien, lib. de Tumorib. prater. nat. c. 15. *p.* 84. *& Meth. med.* 13. *c.* 17. *p.* 93. appelle exoſtoſe contre nature une tumeur de l'os produite par une humeur ſuperflue, terreſtre & maligne, qu'il dit qu'on trouve auſſi dans les lépreux; *Celſe* aſſure que leurs os ſont auſſi attaqués de cette malignité.

Quoique ces ſortes de tumeurs ſoient ſuſpectes, & qu'on les attribue ordinairement à une vérole invétérée, elles ont cependant quelquefois d'autres cauſes.

Blegny, Zodiac. Gall. part. 2. *p.* 209. fait mention d'un Serrurier qui avoit une tumeur au bras depuis un an & demi. Elle s'étoit augmentée peu à peu, & étoit devenue ſi groſſe, qu'il ne pouvoit plus en ſupporter la douleur. Il eſt vrai-ſemblable, dit-il, que lorſque le bras fut fracturé, car l'os avoit été entierement rompu dans l'endroit de la tumeur, le cal s'y étoit formé trop promptement, & avoit laiſſé de l'intervalle à une fiſtule, qui livroit paſſage au ſuc nourricier, dont l'os auroit dû ſe fortifier; de ſorte que cette humeur avoit fourni matiere à

la tubérosité qui paroissoit entierement osseuse.

Quelquefois ce vice se communique jusqu'à la moëlle par la fêlure du tibia, comme cela est arrivé par un coup de pied de cheval, dont nous avons parlé dans la premiere Centurie, *Obs.* 95. mais cette fracture est une fente par où s'échappe ordinairement la plus grande partie de la nourriture de l'os, & dans cet endroit l'os s'étend, jusqu'à ce qu'il se forme une exostose. On peut en voir la curation dans *Solingius part.* 4. *Manual. Oper. Chirurg. c.* 21. *p.* 320.

Les exostoses se forment partout le corps, mais principalement aux os couverts de peu de chair, par exemple, au synciput, au coude, au thorax, au tibia, aux mains & aux pieds. Les exostoses contagieuses dégénerent souvent en exulcérations fœtides & pleines de pus.

On voit quelquefois de ces espéces d'éminences dans les troupeaux; les Italiens, à qui on en confie le soin appelent ce mal *Soprosso*, ou exulceration des os.

Ceux qui voudront voir plus au long les cures des exostoses, pourront lire *Aquapendente, lib.* 3. *de ulcerib. p.* 141. *& Operat. Chirurg. p.* 167. *Aurel. Severin. efficac. Chirurg. c.* 29. *& Chirurg. c.* 12. *p.* 142. & notre Observ. 94. de la premiere Centurie.

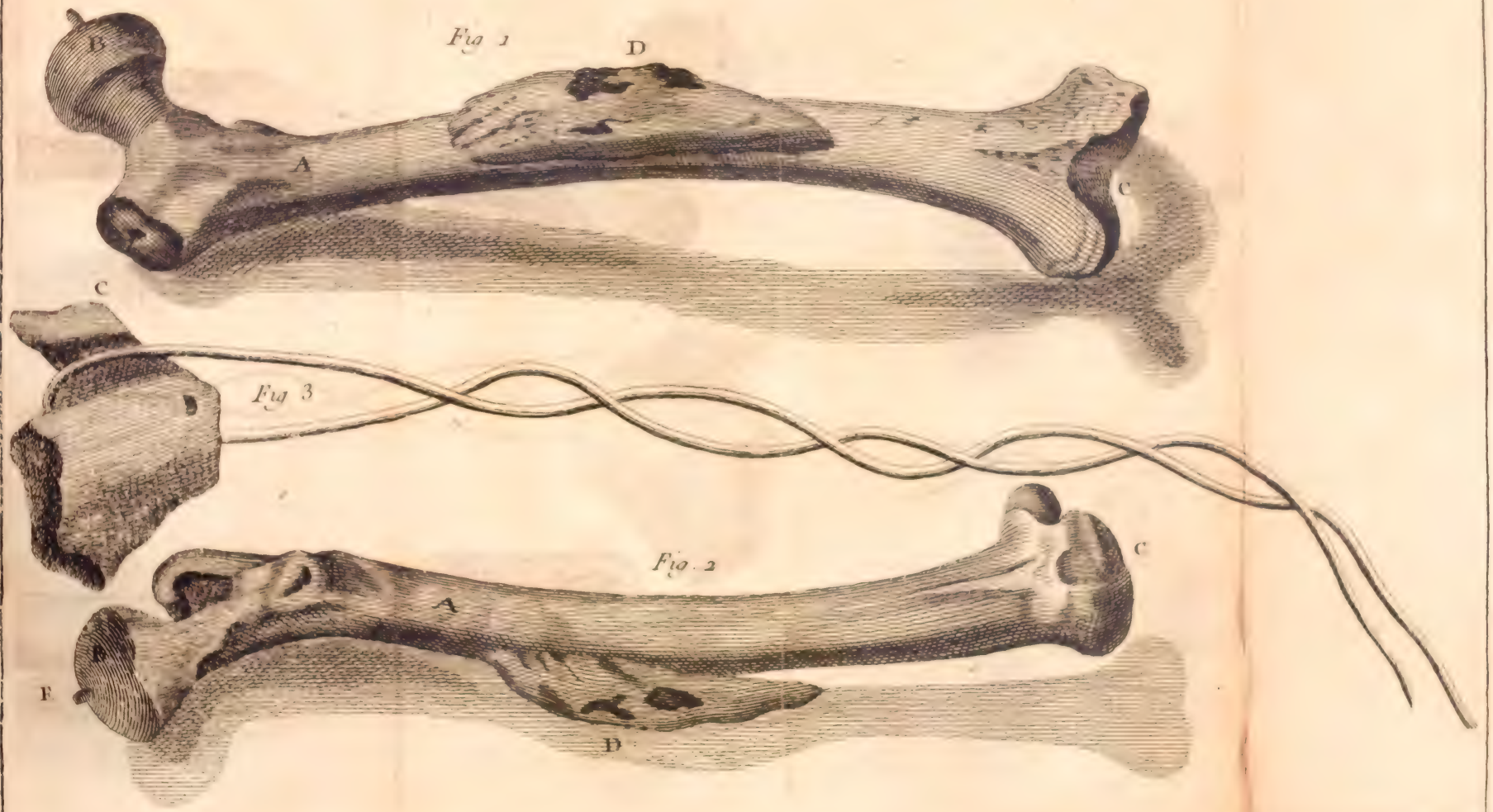


Fig 1
B
D
A
C
C
Fig 3
Fig 2
C
A
B
F
D

OBSERVATION XLV.

Tendon déchiré & guéri.

JOb Baſter autrefois Chirurgien célébre & aujourd'hui Médecin en Zelande, m'a raconté auſſi-bien qu'à Solingius, qu'il avoit eu entre les mains en 1677. un jeune Payſan de Ooſterlant, qui s'étoit coupé avec une hache le tendon du long ſupinateur, à l'endroit où il s'attache au radius; il en avoit coupé de la largeur de deux travers de doigts au-deſſus du ligament annulaire de la main gauche, la partie ſupérieure de ce tendon à la diſtance d'un pouce & demi dans ſa gaine ſous les tégumens communs; la partie inférieure qu'on appercevoit un peu au-deſſous de la bleſſure, n'étoit pas éloignée. Le Médecin commença par dilater la playe, & ayant fléchi le bras & la main en dedans, il prit avec de petites pinces les extrémités du tendon, & ayant paſſé un fil à travers à quelque ligne au-deſſous de la diviſion, il les remena avec un fil de ſoye un peu fort & aſſujettit ſolidement ces parties; enſuite ayant reuni les tegumens communs par quelque ſuture, il mit deſſus une tente platte garnie de baume vul-

neraire, puis un plumaceau & un emplâtre agglutinatif, le tout soutenu par un bandage convenable, recommandant bien au blessé de tenir toujours le bras plié, pour ne point faire de violence à la playe.

Par cette méthode le tendon fut guéri en quatorze jours sans symptômes fâcheux, & le payſan se servit de son bras à l'ordinaire.

Le même Médecin ajoute qu'il avoit vû à Paris pratiquer avec succès la même méthode par un Chirurgien.

Il nous assure avoir guéri de la même maniere un Bucheron qui s'étoit coupé le tendon extenseur du doigt du milieu de la main gauche, & une Dame qui en tombant dans son cellier, se coupa avec un vaisseau qu'elle tenoit, le tendon du muscle sublime qui fléchit le premier doigt; ces guérisons s'accomplirent en trois semaines. Il ne resta qu'une petite tumeur au tendon à l'endroit de la suture.

REMARQUES.

Non seulement les Anciens, mais encore les Sçavans de nos jours ne sont point d'accord entre eux sur les sutures des nerfs. Les uns approuvent cette méthode, les autres la rejettent.

Pour sçavoir à quoi s'en tenir; il faut

connoître quels ſont les nerfs, & de quelle nature ils ſont.

Quant au premier article, *Galien* 1. *Uſ. part. c.* 17. a remarqué que les Anciens donnoient aux nerfs le nom de tendon ; car, dit-il, *lib. de offib. ad tyron. proem.* Ils faiſoient trois eſpéces de nerfs arbitraires ; ſçavoir, les arbitraires qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine, les ligamens qui viennent des os, & les tendons qui viennent des muſcles. Liſez ſon livre intitulé : *De Decret. Hippocr. & Platon, c.* 9. Il appelle les tendons, non ſimplement des nerfs, mais ſeulement des corps nerveux, comme on peut le voir dans *le Comment.* 5e *Aphor.* 1. car *au liv.* 1. *de motu muſcul. c.* 1. *&* 2. il enſeigne que les tendons proviennent d'une nature compoſée de ligamens & des nerfs diſperſés dans les muſcles, leſquels viennent ſe réunir dans l'endroit où ils finiſſent, comme on le peut voir au *liv.* 1. *de Uſ. part.* 17. *& liv.* 12. *c.* 3. *& de placet. Hipp. & Platon. cap. ultim.*

La plûpart des Anatomiſtes ſont dans la même penſée, comme *du Laurens liv.* 4. *anat. c.* 13. *Picolominus lib.* 1. *ſect.* 7. *& Bauhin lib.* 1. *Theatr. anat. c.* 7. qui dit que le tendon eſt compoſé de filaments ſubtiles, tant des nerfs, que des ligamens ; de ſorte cependant qu'il y entre plus de fibriles ligamenteuſes, que de nerveuſes.

Les Ecrivains ne conviennent point entre eux, si le tendon peut être une partie similaire qui soit toujours la même par-tout le corps. Cependant on le met ordinairement au nombre des parties similaires.

Pour ce qui regarde la nature des nerfs ou des parties nerveuses, elles sont froides & sèches, selon *Galien, lib. de Temperam. cap. ult.* parce qu'elles n'ont point de sang. Elles sont plus molles que les ligamens, & plus dures que la peau, à ce qu'il assure, *lib. 3. de Temperam. c. 3. & 1. de Motu mucul. c. 2.* Mais le nerf, proprement dit, est une partie fibreuse composée de plusieurs filamens nerveux, unis entre eux par des membranes, elle est longue ronde & blanche & pleine de pores comme les roseaux d'Espagne, & destinée à transmettre les esprits animaux, & à mouvoir les membres du corps. Voyez *Bartholin Anat p. 452.*

Les nerfs sont doués aussi d'un sentiment délicat, selon le témoignage de *Galien, lib. 1. de Motu muscul.* Les tendons sentent moins, parce qu'ils sont composés de nerfs & de ligamens. Pour les ligamens, ils ne sentent point, parce qu'ils n'ont point de nerfs dans leur composition, comme dit *Galien, lib. 1. de Usu part. c. 17. & lib. 1. de Decret. c.* & cela par la divine sagesse du grand Artisan

tiſan de notre machine, de peur que les mouvemens de nos membres ne fuſſent cauſe de ſentimens douloureux.

La nature des tendons eſt telle que quand ils ſont rompus dans les adultes; un calus les réunit; mais cette réunion n'eſt pas ſi ſolide que dans les enfans; de ſorte qu'on doit admettre la future des nerfs à tout âge & dans les beſoins preſſans, ſur-tout dans les plaies faites par inſtrumens tranchans.

Or, on peut bleſſer les nerfs de trois façons, dit *Galien*, *lib. 6. Meth. med. c. 2. & 3.* en *piquant*, en *inciſant* & en *contondant*; les Modernes ajoutent, en tordant. La piquure, ſelon le même, eſt obſcure & occulte, ou viſible & palpable. Mais l'inciſion, *lib. 4. meth. med. c. 3* eſt ou oblongue, ou tranſverſale, avec ou ſans déperdition de ſubſtance.

S'il n'y a point de chair, le nerf paroît à nud; mais quand l'inciſion eſt tranſverſale, le nerf eſt bleſſé, ou en entier, ou en partie.

Toute playe de nerfs eſt dangereuſe pour deux raiſons que *Galien* rapporte; ſçavoir, parce qu'ils ſont d'un ſentiment exquis, ce qui leur cauſe des douleurs inſupportables, & parce qu'ils ont communication avec le cerveau qui leur donne origine.

Mais la plaie la plus dangereuſe des nerfs, eſt la piquure occulte, parce que

dans ce cas, on ne sçauroit tirer de pus de la plaie. C'est pourquoi, la blessure devient maligne par la pourriture qui s'y met, par la douleur & les convulsions & autres symptômes fâcheux. Ces sortes de plaies se font ordinairement avec des épines ou des aiguilles : mais si la piquure est à découvert, on a occasion d'appliquer quelques topiques convenables, & de faire sortir le pus.

L'incision transversale est moins dangereuse, quand les deux extrêmités sont séparées, parce que ce nerf n'est plus attaché à son principe ; c'est pourquoi, les deux extrêmités étant écartées, la partie affectée demeure mutilée. La plaie où le nerf n'est pas tout-à-fait coupé, est plus douloureuse ; dans ce cas, *dit Galien, 6. Meth. med.* tous les symptômes d'une piquure occulte sont à craindre.

L'incision oblongue des nerfs est moins dangereuse, selon l'opinion de *Galien* & d'*Avicenne*, puisque la réunion s'en fait plus promptement, parce que les fibrilles coupées s'écartent moins & sont en quelque sorte entieres.

La contusion & la contorsion ne se font point sans douleur, parce que les parties blessées sont très-sensibles, & par conséquent plus propres à attirer les humeurs. Elles ne sont cependant point si cruelles, que les piquures ou les déchirures, parce que les fibriles nerveuses restent jointes.

Ce que nous venons de dire des plaies des nerfs, doit s'entendre auſſi de celles des tendons. Or, les bleſſures des tendons ſont moins ſenſibles, & par conſéquent ne ſont point ſi dangereuſes.

Ce que je viens d'expliquer, eſt ſuffiſant pour entendre ce qui nous reſte à dire ſur les ſutures des tendons.

Il ſe trouve des perſonnes qui ne veulent point approuver les ſutures des tendons, & qui ſoutiennent qu'on ne ſçauroit les faire, 1°. Parce que dans cette opération, l'aiguille produit toujours une nouvelle piquure; 2°. Parce qu'il faut ôter néceſſairement d'une plaie tout ce qui en eſt ſorti au-dehors; ce qu'il faut obſerver, ſur-tout, dans les plaies des tendons & des nerfs, comme étant plus dangereuſes que les plaies des parties charnues; de ſorte qu'un filet de tendon laiſſé, eſt la cauſe des ſymptômes les plus fâcheux, 3°. Parce que la ſuture cauſe non-ſeulement de la douleur, mais encore d'autres accidens qu'il faut éviter. 4°. Parce que la partie léſée n'a plus ni ſentiment ni mouvement. 5°. Parce qu'ils diſent enfin que les tendons ſont des parties ſpermatiques qui ne ſçauroient ſe réunir.

Mais je ſoutiens, 1°. que comme l'aiguille paſſe directement à travers le tendon, & que la plaie eſt aſſez ouverte pour le paſſage du pus, & pour l'appli-

cation des médicamens, il n'y a point grand danger à craindre du côté de la piquure.

Elle n'eſt point à craindre, ſur-tout, ſi l'on y applique ſur le champ des remédes. La douleur que fait la piquure de l'aiguille, *dit Andreas à Cruce de Vuln. Tr. 2. lib. 2. c. 8. p. 92.* n'a rien de dangereux dans les ſutures qu'on eſt obligé de faire aux nerfs. Car l'aiguille ne reſte pas; on adoucit la douleur avec de l'huile roſat; on joint par les ſutures la tête des nerfs avec l'extrémité charnue du muſcle: cette opération eſt appuyée ſur la pratique, authoriſée par la raiſon, & confirmée par *Galien.* Car de même que le péritoine, qui eſt une membrane nerveuſe, s'unit par la ſuture aux ſubſtances muſculeuſes de l'abdomen, de même les autres parties nerveuſes qui ſont parmi les ſubſtances charnues, peuvent parfaitement ſe conſolider.

Le fil s'en ſéparera peu à peu par le mouvement des humeurs, à travers les petites fibres tendineuſes, en maniere de pourriture, qui doit précéder la guériſon.

On peut encore lier ce fil ſur un plumaceau, & le ſerrer, puis le couper après la guériſon.

La douleur que font les ſutures, n'eſt pas ſi grande qu'on ſe l'imagine; car le tendon n'eſt pas ſi ſenſible. La gaine

ou le tendon eſt en liberté, l'eſt un peu plus, mais bien moins que le nerf. Leurs extrêmités que la gaine abandonne, ſe terminent entre les muſcles des mains & des doigts : c'eſt pourquoi les ſymptômes ſe manifeſtent bien plus tard dans les plaies de la gaine, que dans celles du nerf.

Meekren, *Obſ. 62. p.* 388. dit avoir coupé peu à peu des tendons, pour voir s'ils étoient ſenſibles, comme celui de la rotule qu'il avoit emporté lentement & avec différens inſtrumens, ſans que le Malade ſe plaignît.

Or, la piquure d'un tendon diviſé tranſverſalement, ne fait pas beaucoup de mal, parce que les filets du tendon diviſé, ne ſçauroient ſe retirer ; car c'eſt à la contraction de ces filets, qu'on doit attribuer les grandes douleurs.

Mais la ſuture bien faite, n'ôte ni le ſentiment, ni le mouvement du membre : l'on en a la preuve dans notre Obſervation, & dans celles qui ſuivent: & quoique l'âge avancé ſemble diminuer le mouvement, néanmoins on ne le perdroit pas tout entier.

Plus on approche exactement les parties d'un tendon diviſé, moins il y croîtra une autre ſubſtance, & les eſprits y paſſeront avec plus de facilité, ſelon le témoignage de *Guy*, *c.* 4. *tr.* 3 *de Vuln. pag.* 180.

Severinus, *lib.* 2. *de effic. Chir. c.* 123. *pag.* 127. n'en disconvient pas. Ce n'est pas un mal de ne point laisser la partie trop lâche, parce que l'espace qu'on laisse dans une plaie, empêche la communication des esprits, & détruit le mouvement. Or, dans les enfans, les fonctions se conservent heureusement; mais quoique cela n'arrive pas également dans les adultes, cependant plus les parties du nerf sont rapprochées & se touchent, plus les esprits y affluent, & fournissent à leurs fonctions, outre que ces parties toutes composées qu'elles sont, restent plus étroitement contiguës.

Cette pratique est confirmée par *Ambroise Paré*, *liv.* 22. *c.* 10. Un Seigneur de la Maison de Montmorenci, avoit les tendons érecteurs du pouce entierement coupés. Il mit le pouce dans une boëte de fer blanc pour le maintenir droit, l'ayant assujetti avec deux petites bandes qui alloient s'attacher au-dessus du poignet. Il fut si bien guéri, qu'il pouvoit prendre & manier toute sorte d'armes, après avoir voulu maintes fois se faire abbatre le pouce, dont il n'avoit aucune espérance de se servir.

Avicen, *Fen.* 4. *Tr.* 4. *c.* 2. admet aussi les sutures des tendons. Si un nerf, dit-il, se rompt en largeur, il faut alors avoir recours aux sutures, quand même il ne se réuniroit point.

Guy de Chauliac, Tr. 3. de Vuln. nerv. c. 4. p. 179. rapporte trois raisons pour authoriser ces futures. 1°. Parce que par leur moyen, les côtés séparés, se réunissent. 2°. Parce que le tendon découvert, se trouve alors à l'abri de l'air extérieur. 3°. Parce que la future avance la guérison, quoiqu'il ne faille point se presser. D'ailleurs il vaut mieux faire quelques points de futures à un tendon que de le couper entierement, pour éviter les convulsions.

Paré, lib. 4 c. 36, parle de la hardiesse de quelques Chirurgiens, qui ont osé coudre les tendons coupés sous le genou, & les consolider. *Severinus, Chirurg. efficac. lib. 2. c. 123.* permet aussi cette opération.

Chalmet, Enchirrid. Chirur. lib 2. c. 11. p. 207. dit que quand un nerf est entiérement coupé en travers, ayant donné les remédes généraux, il faut le réunir avec les chairs, au moyen des futures, si cela se peut. Quoique plusieurs se recrient contre, il faut introduire une tente dans l'endroit le plus déchiré.

Bœvaart, au rapport de *Moinichen*, a assuré avec serment qu'il avoit vû chez un habile Chirurgien nommé *Mainard*, les tendons des doigts, qui avoient été coupés avec un couteau, réunis par le moyen d'une aiguille courbe & un fil, les doigts faisant leur mouvement ordinaire.

Wurtzius, lib. 14 de Vuln. curat. pag. 123. où il parle du tendon coupé du doigt majeur, dit que si le nerf est coupé par quelque instrument, il faut rapprocher autant qu'il est possible les deux bouts & les coudre : mais il ne faut point pratiquer cette méthode dans une plaie extérieure. Quant à la suture qui réunit les deux extrémités du nerf divisé, il n'y a point sujet de craindre de paralysie.

Vesslingius, Professeur d'Anatomie à Padoue, rapporte. *Obs. Anat.* 15. *p.* 90. quelques exemples de tendons coupés qu'on a recousus. Il dit avoir autrefois détesté la hardiesse des hommes, mais que le succès & le dommage imperceptible de cette méthode avoit dissipé la vanité de sa crainte.

Les Anciens & les Modernes ne sont pas d'accord, dit *Lamzwerde Append. ad Armament. Scult.* sur la maniere de coudre les nerfs. Pour me tirer de cet embarras, j'ai fait une expérience sur un chien ; je lui ai coupé le nerf & le tendon de la patte de derriere, & je l'ai recousu avec une aiguille commune & du fil que j'avois trempé dans l'huile de térébentine. J'ai couvert la playe avec une emplâte, la patte fut guérie en peu de jours, sans qu'il parût rien à la marche de cet animal. J'ai employé cette méthode dans le nerf & le tendon coupés à moitié. J'ai rejoint cette moitié coupée avec une aiguille, avant de cou-

per l'autre, & je me suis servi de la même huile & du même emplâtre dont je viens de parler. Je me suis imaginé que le nerf entiérement coupé se réuniſſoit mieux que celui à qui il restoit quelques filets entiers. Car quand il est entiérement coupé, il ne cause ni douleur, ni convulsion, ni fiévre, ce qui empêche l'agglutination, & accelere la mort.

M. *Nuck* coupa le fléchisseur externe du carpe de la patte de devant d'un chien, il le réunit par la suture, & le chien fut guéri, se servant de sa patte comme auparavant.

Pourquoi donc la réunion ne se feroit-elle pas dans la bleſſure des tendons, des tuniques, des inteſtins, des os même qui sont les parties les plus dures du corps ? Quoique *Galien* semble rejetter cette méthode de réunir les tendons divisés, à cause des symptômes facheux qu'il craignoit, cependant *lib. 6. Meth. Med. & de compos. Med. per genera, ch.* 12. *p.* 23. il a cousu les tendons des muscles dans les playes de l'abdomen dans une bleſſure qui traverſoit la partie inférieure de la cuiſſe, il en réunit les lévres par la suture ; ce qu'il n'a pu faire, dit *Veſlingius*, sans percer la membrane qui recouvre cette partie.

Quelqu'un dira, sans doute, que les esprits qui font les sensations, ne pourront parvenir dans ces parties séparées

& unies par un calus dont la substance est épaisse & dure.

Les os fracturés se rétablissent aisément, quoique leur réunion ne soit point parfaite. Si l'on examine, dit *Galien*, *Comment. Aphoris.* 19. *lib.* 6. *Hippocr.* les fractures des os des animaux vivans ou morts, & leur réunion, on verra que ces parties ne sont rejointes & retenues que par un calus qui sert de lien autour d'elles. Si vous les raclez, le fond de la fracture ne paroîtra pas agglutiné. De même les nerfs & les tendons peuvent se réunir, mais non pas intimément. Si un os, un cartilage, un nerf est divisé, dit *Hippocr. Aph.* 19. *Sect.* 6. il ne s'augmente point, ni ne se rejoint exactement.

Pourquoi les esprits ne circuleroient-ils pas dans les tendons & les nerfs, qui auront été coupés, comme le sang circule dans un membre mutilé ? Car dans ce cas nous appercevons par la circulation continuée du sang, les routes par où la partie se nourrit. C'est pour cela que *Descartes* attribue des valvules aux nerfs. *Regis* soutient que les esprits circulent comme fait le sang. Ce qui authorise cette pensée, c'est que quand l'épilepsie attaque quelque membre, comme le gros doigt du pied, elle survient souvent tout d'un coup, parce que cette vapeur maligne se répand subitement de ce membre par tout le corps qui est

agité par des mouvemens succeſſifs.

D'autres prétendent qu'un membre dont le tendon eſt diviſé & enſuite réuni, ne ſe remue pas par le moyen des eſprits, mais par les parties antagoniſtes.

OBSERVATION XLVI.

Vaiſſeau lymphatique bleſſé.

SI une artere ouverte cauſe bien de la peine au Chirurgien, un vaiſſeau lymphatique ſur-tout le ſalivaire ne préſente pas moins de difficulté pour ſa guériſon. Un Pilote avoit la fiévre, je le fis ſaigner du bras. La petite playe refermée, on apperçut le lendemain qu'il s'étoit écoulé beaucoup d'eau limpide; cet écoulement continua quelques jours ſans douleur & ſans inflammation. Nous remarquames avec étonnement que le malade s'affoibliſſoit, ce qui nous fit croire que le Chirurgien avoit coupé un vaiſſeau lymphatique voiſin de la veine; car il ne fut pas poſſible d'arrêter cet écoulement, qu'après qu'on eût introduit par l'ouverture, de l'huile de thérébentine chaude, comme on a coutume de faire au tendon bleſſé. Il fut cepen-

dant guéri, au moyen des ligatures, des plumaceaux & des astringens.

REMARQUES.

Il n'y a pas bien long-temps que la dissection des bêtes vivantes a fait connoître qu'il y a dans le corps humain différens vaisseaux lymphatiques ; mais comme ces vaisseaux sont fort petits dans l'homme, le sage Créateur de l'Univers a voulu qu'ils entourassent çà & là les grosses artères, afin qu'ils pussent se répandre par tout le corps, avec plus de sûreté, comme fait le lierre sur les murailles ; on les voit ainsi répandus sur les membranes & sur la veine porte. On donne à ces vaisseaux le nom de lymphatiques, parce qu'ils renferment une liqueur tenue, séreuse & lympide qui se mêle au chyle, afin qu'il puisse monter plus facilement par le canal thoracique & rendre plus fluide le sang veineux qui manque de sérosité, dans la veine axillaire. Cette lymphe est la même que le vulgaire appelle suc nerveux. Car quand ces vaisseaux sont blessés ou déchirés, ce suc sort en abondance de la cavité de l'ulcère ou de la playe ; & lorsqu'il s'aigrit, il inquiette beaucoup le Chirurgien.

Mais quoique nous ayons peu d'Ecrits sur les playes de ces vaisseaux & sur leur

guérison, cependant il y a deux cas tout-à-fait semblables dans *Solingius*, *Quæst. part. Manuel. Oper. Chirurg. ch.* 34. *p.* 325. Le premier regarde un homme qui avoit blessé l'aponévrose ou la tête du muscle solaire. Le bas de cette playe dont la cavité s'étoit remplie de chair en huit jours, parut très-pâle. La partie inférieure du vaisseau lymphatique qui avoit été blessé, & qui avoit formé une petite tumeur ronde, empêchoit qu'on n'apperçût l'écoulement de la liqueur. C'est pourquoi *Solingius* repoussa peu à peu avec le doigt la lymphe vers le bas, & par ce moyen, il apperçut une petite ouverture à la petite tumeur du vaisseau lymphatique. Il y introduisit un stilet jusqu'à une valvule qui faisoit un obstacle, il ne sortoit point d'humeur tant que le stilet bouchoit le valvule, mais quand il en eut été retiré, il en sortit une cuillerée d'humeur. Pour arrêter cet écoulement, il employa sans succès le vitriol de chypre en poudre, & le lendemain le cautere pour y faire un escharę; mais l'escharę tombé, l'humeur recommençoit à couler à son ordinaire. Enfin ayant bouché ce petit vaisseau comme on fait aux artères coupés, & ayant mis dessus un plumaceau, il employa une bande plus large qu'il ferra pour comprimer ce petit vaisseau.

Par cette méthode & au moyen d'un

léger astringent, il arrêta cet écoulement, laissant la bande qu'il desserroit peu à peu, jusqu'à ce que le calus fût formé.

Le second cas que rapporte *Solingius* dans le même endroit, est un vaisseau lymphatique rompu par une contorsion violente du corps. Il s'en échappoit une humeur salée qui s'étoit fait un chemin à travers la peau, ce qui affoiblissoit beaucoup le malade. On eut recours à *Solingius* qui arrêta l'écoulement avec un plumaceau & par la ligature. Il fit quelques scarifications autour du petit trou, y appliqua un cautere potentiel composé de sublimé corrosif, de sucre de Saturne, d'amidon & d'ichtyocole, après l'effet du cautère, il fit une incision cruciale sur l'escharre, & l'ayant séparé, il guérit la playe.

Quoique la lymphe n'ait pas tant de mouvement dans ses vaisseaux que le sang dans les artères & dans les veines, néanmoins les playes des vaisseaux lymphatiques se guérissent bien plus difficilement, parce que la lymphe n'est pas si épaisse ni si visqueuse que le sang, qui se coagule bien plus aisément. Mais les vaisseaux salivaires se guérissent encore avec bien plus de peine, au rapport de *Solingius*. Il raconte que ne pouvant un jour guérir par des astringens & des consolidans, une playe faite au

conduit salivaire supérieur, il fut obligé de se servir d'un instrument courbé de cuivre pour comprimer le vaisseau & arrêter l'humeur. Il dit encore que dans de pareilles occasions, il faut se laver la bouche avec des gargarismes composés de forts cicatrisans.

Roonhuisius, Part. 2. Obs. ch. 39. pag. 246. Fait mention d'une ouverture faite au canal salivaire; elle avoit été produite par un petit abscès à la joue, qui n'avoit pû se cicatriser, il s'écouloit continuellement une lymphe quand le malade remuoit la mâchoire pour boire ou pour manger. Comme il n'étoit pas possible d'arrêter cet écoulement par des cautères actuels, on eut recours à des cataplasmes fortifians & desficatifs, à une diete séche, à de fortes compressions & à cet emplâtre agglutinatif. Par ce moyen le malade recouvra sa santé.

℞. *Résine de pin*, ʒiij, *Huile de mastic* ʒi. Faites cuire en consistence d'emplâtre.

Fabrice, d'Aquapendente, Ap. lib. 2. de Vul. gen. dit que les playes des joues sont très-difficiles à guérir; parce qu'elles sont sujettes à une profusion de sang à cause d'une quantité de veines & d'arteres qui viennent s'y rendre, ce qui empêche les playes de se cicatriser. Il ajoute que le blessé ne doit point manger, ni parler, ni enfler la bouche, ni

pleurer, ni rire, ni baisser la tête, ni retenir son haleine. Il dit qu'auprès de l'oreille, il y a un petit trou qui est à peine visible, d'où, en mangeant, il coule beaucoup d'eau lympide, il assure que cet écoulement dure aussi long-tems que celui des larmes. Mais il avoue franchement qu'il ignore comment cela se fait.

Il est bon de remarquer, 1°. Que quand cet écoulement lymphatique s'augmente par le mouvement seul de la machoire inférieure, il faut prendre quelque aliment liquide par un tuyau. 2°. Que la compression ou l'interception des vaisseaux lymphatiques & des veines est bien différente de celle qui se fait sur les artères; car dans les artères, la compression se fait au-dessous de la playe, & dans les autres elle se fait au-dessus.

Plusieurs mettent sur la blessure des vaisseaux lymphatiques, la poudre de petite centaurée, d'autres employent l'huile de Sabine chaude pour la rendre plus penétrante. Autrefois *Galien* s'en servoit dans les playes des nerfs & des tendons, *Meth. Med. lib. 6. c. 2. p. 37. & lib. 4. c. 5. p. 88. lib. 6. c. 3. p. 38. lib. 3. de compos. Pharmac. c. 1. p. 140 & Sect. loc. lib. 1. p. 122.* Il dit que l'huile de Sabine est propre pour les parties minces; mais il préfére l'ancienne à toute autre.

OBSERVATION XLVII.

Coquillages renfermans de fauſſes oyes.

COmme les paſſions dans l'homme qui eſt le petit monde, excitent un mouvement rapide qui l'entraîne d'un état tranquille à faire du bien ou du mal; de même dans le grand monde les mers agitées par différentes tempêtes, & par des mouvemens impétueux, renverſent tout & jettent ſur leurs bords des poiſſons & autres animaux, mais encore différentes plantes; comme le ſuccin, l'ambre gris, le corail, &c.

Sur la fin de l'été de l'année 1682, après une tempête horrible ſur la mer Germanique, il fut jetté à bord un débris de mât de vaiſſeau où étoit attaché une quantité prodigieuſe de coquillages de différente grandeur; ils étoient triangulaires plats, ayant au-dehors des lignes blanches, bleues & luiſantes. Ils étoient attachés à une eſpéce de mouſſe par le moyen d'un petit tuyau brun, charnu & diſtingué par nœuds, c'étoit par-là qu'ils ſembloient prendre leur nourriture, comme le fœtus par le cordon ombilical. Dans ces coquillages étoit un petit corps rond & informe,

d'où il sembloit sortir différents bras & plusieurs pieds. Quand on les tournoit en dedans, ils jettoient plusieurs petits poils, courts & livides. Ceux de dessus étoient plus courts que les autres ; l'animal quel qu'il soit sçavoit les étendre & les retirer pour prendre sa nourriture. Plusieurs ont pris ces poils pour des plumes. Ce qui donnoit occasion à cette erreur, c'est qu'il y avoit effectivement des plumes qui venoient des deux côtés d'un péduncule.

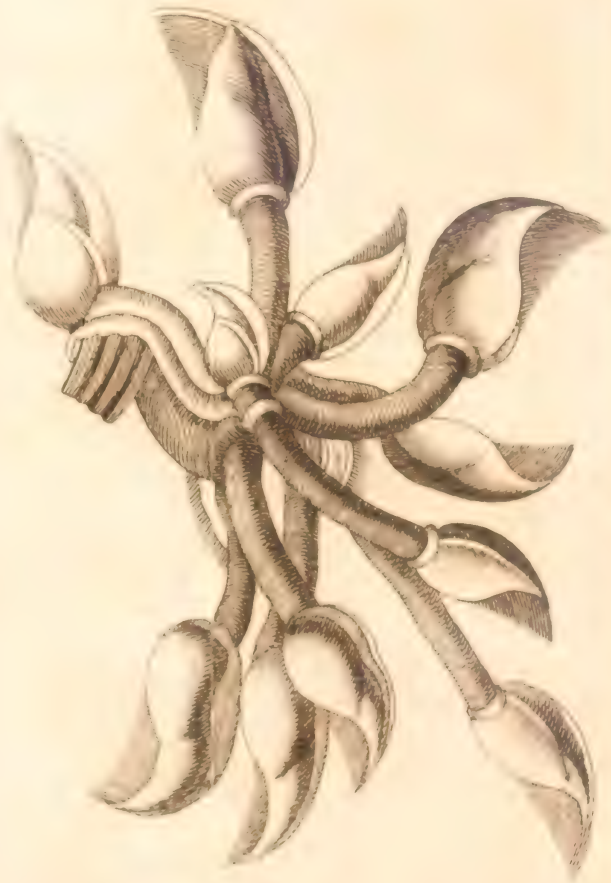
J'en ai fait graver la Figure pour mettre le Lecteur plus à portée de connoître ces animaux.

REMARQUES.

Les opinions sont fort partagées sur ces sortes de coquillages les uns croyant qu'ils renferment des poissons, d'autres de petites oyes. L'incertitude où je me trouvois me fit naître l'envie de faire quelques recherches.

J'ai lû d'abord *Lobelius*, à la fin de son Traité des Plantes; il est du même sentiment que *Pena* qui appelle ces coquillages *anatifers*, leur figure représente cette espéce d'oiseau que les François appellent *maguerolles* ou *macreuses*.

Plusieurs pensent que les oyes d'Ecosse ne proviennent point des œufs, mais de la mer; quoique tout le mon-



de ne s'accorde pas sur leur origine. *Munsterus*, *Cosmogr. lib.* 2. *c. de Scotia*, *p.* 49. rapporte qu'il y a en Ecosse des arbres qui produisent un fruit enveloppé de feuilles. Quand ce fruit tombe dans l'eau qui est dessous, & que le tems est convenable, il se tourne en oiseau vivant qu'on appelle oye d'arbre. Les anciens Cosmographes, dit cet Auteur, font mention de cet arbre & témoignent que ce que nous rapportons n'est point une fable. Voici ce qu'en dit *Œnéas Sylvius*:

Nous avons entendu dire autrefois qu'il venoit un arbre en Ecosse sur le bord d'un fleuve, dont le fruit avoit la figure d'oye. Quand ces fruits étoient presque murs, les uns tomboient par terre, les autres dans l'eau. Ceux qui tomboient sur la terre, pourrissoient; mais ceux qui tomboient dans l'eau, s'animoient, & y nageoient ou s'élevoient dans l'air avec leurs ailes. Ayant une envie extrême de nous éclaircir sur ce fait, pendant que nous étions en Ecosse, nous y apprimes que les miracles venoient toujours de loin, & que ces arbres miraculeux ne se trouvoient point en Ecosse, mais dans les isles d'*Orchades*. *Odoricus* a embrassé ce sentiment, au rapport de *Liceus*, *de sponte vivent. ortu. lib.* 3. *c.* 47.

D'autres croient qu'il sort quelque

chose de l'intérieur des mâts & des morceaux de bois qui flotent sur la mer, & que de la mousse attachée à la poix, il pend des coquillages ou une espéce de moules qui dans la suite ont des aîles, volent dans l'air ou nâgent dans la mer. C'est aussi le sentiment de *Turnerus* qui appelle *Bernicles* ces animaux, selon la remarque de *Licetus*; & assure que cela est confirmé par *Giraldus* & par tous ceux qui habitent les côtes de la mer en Angleterre en Irlande & en Ecosse.

Boetius & Scaliger exercit. 59. sect. 2. Meyer de volveri arborea, c. 31. Cardan. de variet. rerum Ortelius Descript Scot. & Hybern. Scribonius, Epitom. Histor. de gentib. septent. Alex. ab Alexandro ditr. geneal. lib. 4. cap. 9. Torquemadus Hexam. Porta-Phytogmon. Aldrovandus Ornitholog. lib. 3. c. 78. p. 166. sont aussi de ce sentiment, mais ils ne pensent pas de même sur la maniere dont ces espéces de canards naissent; car les uns disent qu'ils croissent sur les arbres, les autres dans la mer, les autres assurent qu'ils s'engendrent du bois.

Quelques-uns soûtiennent que ces oiseaux commencent par un ver qui se change insensiblement en oiseau. D'autres qu'il commence à devenir oiseau dans le coquillage; d'autres rapportent qu'ils proviennent de la mousse,

plusieurs disent qu'ils sont d'abord de petits vers de bois, auquel ils sont attachés.

Cette diversité d'opinions qui ne sont appuyées que sur des conjectures, prouve évidemment que l'origine de ces sortes d'oyes est fabuleuse, & que personne n'en a jamais été témoin oculaire. Ce qui a donné occasion à cette fable, c'est qu'il vient en Ecosse une infinité d'oyes qui n'y restent que l'automne & l'hyver. Et comme on ignoroit d'où ils pouvoient venir, on croioit qu'ils étoient engendrés de ces coquillages.

Les Modernes ont mieux fait de croire que ces oyes étoient engendrés dans des œufs, comme les autres oiseaux.

Marcgrave, Hist. rer. nat. Brasil. lib. 4. de piscibus, p. 188. *c.* 22. fait mention de certains animaux du Brésil à long col qui naissent en grande quantité de la poix & qui sont attachés dessous le vaisseau. Leur corps a un ou deux doigts de longueur, il est rond, égal, épais, & porte une petite coquille de figure ovale, plus ou moins grosse qu'une olive, & composée de cinq parties de couleur blanche, mais quand ces parties se sont unies, elles prennent la couleur de safran. Cette coquille est molle & a d'un côté une petite fente par où le petit animal passe sa petite tête, qui a des lignes comme tournées & courbées en

forme de croissant. Son corps est brun ou noirâtre, comme les filamens de sa tête. Il est attaché dans la poix, comme si le corps à demi coupé, y étoit collé. Ces animaux ne sçauroient s'en retirer, si l'on ne les arrache par force. Il y en a quelquefois plusieurs mille à un Navire, sur-tout au bas de la proue. On dit que le Vaisseau en va moins vîte. Mais l'Auteur ne dit pas un mot des oiseaux qui en naissent.

Le coquillage anatifer, *dit Vormius*, *Mus. hist. anim. liv.* 3. *c.* 7. *p.* 256. est triangulaire; le dehors est d'un blanc bleu; il est luisant, serré, d'un pouce de longueur & d'épaisseur. Quand il est parvenu à sa perfection, il a quatre côtés, & quelquefois plus. Les deux premiers sont trois fois plus grands que les postérieurs. Ils sont attachés comme des apendices. Ils sont très-minces, & ouverts du côté le plus épais, qui est adhérent à la mousse. Quand ils sont ouverts, ils laissent voir les rudimens d'un petit oiseau avec quelques plumes. Ces oiseaux qu'on croyoit autrefois être engendrés de ces coquillages, & que les François appellent *maguerolles* ou *macreuses*, s'apportent de Normandie à Paris, pendant le Caréme. On les mange au lieu de poissons, comme n'ayant point de chair, ni produits de la chair: & l'on m'a assuré que la Sorbonne les avoit mis dans

la classe des poissons. Le sentiment de Vormius est confirmé par *Sibbaldus, Scot. illust. part. 2. lib. 3. c. 6. p. 21.*

Mais *Lodonée, pag. 1495.* nie absolument que ces espèces de canards viennent de ces coquillages.

L'animal que les Ecossois appellent *claiks*; les Anglois, *bernacles*; les Irlandois, *rodgées*, *dit Clusius Aelian. exitu.* est un oiseau qu'on voit seulement en Automne ou en Hyver, & qui approche assez de la figure du canard. Comme on ignoroit son origine, le Vulgaire a crû qu'il étoit produit par des coquillages blanchâtres, attachés à des morceaux de bois abandonnés aux flots, & que la Mer jette sur le rivage; & que là, il prenoit la forme d'un petit oiseau. Mais personne, jusqu'à présent, n'a vû sortir cet oiseau formé de ce coquillage.

Les oiseaux, ajoute-t-il plus bas, qu'on croit naître sur les arbres des Orcades voisins de la Mer, & qu'on appelle *bernacles* ou *rodgans*, ne sont point petits; ils sont aussi grands que les canards: j'en ai vû, j'en ai mangé. Ce sont des fables que ce qu'on dit de leur génération. Les Hollandois, qui, depuis quelques années, ont passé le détroit de Weigats, ont vû ces oiseaux couver, & en ont apportés avec leurs œufs.

En retournant dans l'Isle, *dit Gerard*,

de Verâ Amstelod. histor. Navig. Nous trouvames beaucoup d'œufs de *bernicles*, que les Hollandois appellent *rodganſen*, & les oiſeaux dans leur nid. Le nom qu'ils portent, vient de ce cris : rot, rot, qu'ils font en s'envolant. Nous tuames un de ces oiſeaux avec une pierre. Nous le fimes cuire, & le mangeames avec ſoixante de leurs œufs, que nous avions apportés dans le Vaiſſeau. Ces oiſeaux étoient de véritables oyes, tels qu'on en prend tous les ans auprès de *Wieringam*, ſans ſçavoir où ſont les œufs & les petits. C'eſt pourquoi, il n'eſt pas étonnant qu'on ignore l'origine de ce poiſſon, puiſqu'on ne connoiſſoit pas encore dans ce tems-là la Groenlande.

On a crû que cette origine étoit une fable, parce que les Mariniers qui alloient du côté des Orcades, rencontroient une infinité d'oyes, & d'autres oiſeaux, & ne ſçachant d'où ils provenoient, ils s'imaginerent qu'ils s'étoient engendrés du bois & des coquillages, d'autant plus qu'ils obſervoient qu'il en naiſſoit une grande quantité de petits animaux à plumes.

Harvée, lib. de Gener. animal. exercit. II. *p.* 88. aſſure que cette relation n'eſt pas véritable. Je déclarerai de bonne foi, dit-il, ce que j'en ai vû de mes propres yeux. Il y a une petite Iſle que les Ecoſſois nomment *Baſſe*; elle eſt ſituée dans

dans la haute Mer, & n'eſt pas éloignée du bord. Elle eſt très-élevée, & ſur une eſpece de colline inégale ; on diroit que c'eſt un grand rocher : elle n'a pas plus de mille pas de circuit. Toute ſa ſuperficie eſt preſqu'entierement couverte de nids, d'œufs & de petits, pendant les mois de Mai & de Juin ; tellement qu'à peine pourroit-on trouver à placer le pied. La troupe des oiſeaux qui volent, eſt ſi nombreuſe, qu'elle couvre le Soleil & le Ciel. Les cris & le bruit qu'ils font, empêchent d'entendre ceux qui vous parlent à l'oreille. Si de-là, comme du haut d'une Tour, vous conſidérez la Mer, vous la verrez couverte d'une infinité d'oiſeaux de toute eſpece, qui nâgent, & qui cherchent quelque proye. Si étant ſur Mer, on peut apperçevoir une colline qui eſt au-deſſus, on voit dans tous les recoins de cet endroit eſcarpé remplis de ces oiſeaux, dont le nombre ſurpaſſe celui des Etoiles. Si vous conſidérez ceux qui vont & qui viennent, vous diriez que c'eſt un eſſain d'abeilles. On ne ſçauroit dire combien de revenu on tire tous les ans des plumes & des reſtes des nids qui ſont propres à brûler ; de ſorte que ce qu'il m'a raconté, me paroît incroyable.

Rondelet, de Balan. hiſt. piſc. lib. 1. *c.* 29. rapporte qu'on trouve en Normandie & en Bretagne ces coquillages,

qu'on appelle *anatifers*; mais il ne dit point qu'ils produisent des oiseaux, & il assure que ce coquillage est une espece de *pouce-pieds*.

Th. Bartholin, Hist. anat. med. cent. 6. c. 49. p. 273, assure que les coquillages n'ont jamais produit que leurs semblables, & non point des oiseaux. A peine leurs rudimens intérieurs approchent-ils de la figure des plumes d'oiseaux. Le coquillage est si fort rempli, qu'il reste peu de place pour la tête & le reste du corps. Ce qu'on prend pour tête, est une portion ronde, comme d'une grosse mouche. On apperçoit bien peu de plumes aux petits oiseaux, quand ils sont dans leurs œufs; mais elles croissent, quand ils sont sortis. En les examinant de près, & les yeux armés d'un microscope, on voit comme des pattes d'araignées garnies de duvet bien en ordre, & il est plus probable que ce sont d'espece de petites écrevisses, que des canards. Je conserve dans mon cabinet de ces coquillages attachés à de la mousse. Il y en a un qui en laisse sortir un autre de son espece.

Au reste, il est certain que ces coquillages se produisent dans le fond de la Mer, & que les tempêtes les soulevant & les dispersant de toutes parts, ils s'attachent aux débris des Vaisseaux.

Une personne qui avoit lû & entendu

dire tant de merveilles, fut curieuse de s'en instruire plus exactement : il envoya son valet sur le rivage après une tempête dans l'Automne, avec ordre de lui apporter ce que la Mer auroit jetté sur ses bords. Parmi ce qu'il rapporta, il y avoit de ces coquillages. Il trouva le dedans inégal, & dans un allongement de coquillage étoit caché une espece de queue courbée de coq, qu'on avoit toujours pris pour de véritables plumes; mais il paroissoit que c'étoit plutôt des pattes d'un animal caché dans ce coquillage, dont ils tiroient leur nourriture. Car à quoi leur serviroit d'avoir reçû la vie, s'ils ne pouvoient la conserver.

OBSERVATION XLVIII.

Tumeur extraordinaire au col d'un coq.

ON trouvera peut-être mauvais que j'aye rapporté ici des Observations qui regardent de vils animaux. Mais ce qui paroît mépriſable à quelques-uns, ne laisse pas d'avoir son utilité; car des réflexions sur de pareils sujets, ont servi à étendre les connoissances de plusieurs Grands Hommes. Nous en avons un exemple dans Democrite, qui passoit

pour fol, parce qu'il faisoit son occupation de disséquer des animaux, pendant qu'Hippocrate qu'on avoit fait venir pour le guérir de sa folie, jugea tout autrement. C'est à l'exemple de ce Philosophe que Samuel Cabeliavius, Docteur en Médecine, s'occupant à l'Anatomie des animaux, disséquoit en 1682. un coq qui avoit vécu un an. Nous nous y trouvames Solingius & moi. Cet animal avoit sous la gorge une tumeur qui l'empêchoit de chanter. Elle renfermoit plusieurs glandes conglobées & conglomerées, qui étoient séparées par des membranes, & de la grosseur d'un œuf de poule. On y voyoit quelques petits vaisseaux, qui alloient se rendre dans un conduit commun.

On lui trouva dans le ventricule un morceau de verre transparent, & fort épais, avec plusieurs morceaux de charbon. Ce morceau de verre avoit la figure d'une petite féve, n'ayant point d'angles qui avoient été sans doute usés. Le cœur étoit fort gros & fort épais. Dans ce cœur & dans le ventricule étoit beaucoup de sang coagulé, que nous crûmes la cause de sa mort.

REMARQUES.

Nous n'avons rien à ajouter ici sur la tumeur de ce coq.

Quant au morceau de verre qui étoit diminué & uni, j'en attribue la cause au ferment, & au suc dissolvant du coq & du paon, qui digérent non-seulement le verre & les cailloux, mais encore l'or, comme on l'a connu par les expériences qu'on en a faites.

C'est pour cela que les Médecins ont donné avec succès les membranes déséchées du ventricule des coqs, & mises en poudre dans les foiblesses d'estomac, comme le remarque *Galien*, *lib.* 2. *de simpl. med. facult. p.* 80.

Il est faux que l'Autruche digére le fer, comme plusieurs l'ont cru avec *Langius*, qui, *Epist.* 12. *lib.* 1. *pag.* 51. assure en avoir été témoin. Mais c'étoit un préjugé qui étoit dans ceux qui ont dépeint cet animal portant sur le bec un fer à cheval.

On se trompe de croire que cet oiseau peut digérer le fer par le moyen du suc de l'estomac, par ce qu'autrement il n'en mangeroit point. Car cette raison n'est pas juste, puisque plusieurs animaux avalent bien des choses, non pour se nourrir, mais par goût, ou par forme de médicament. Les poules & les paons avalent de petites pierres & autres corps durs. *Brouw pseudodox. epid. c.* 22. *p.* 296. dit avoir trouvé dans l'estomac d'un paon 700 petites pierres, qui, selon lui, sont plus propres à avancer la digestion, qu'à s'y di-

gérer. On en trouve aussi quelquefois dans les excrémens de ces animaux, quoiqu'elles n'y descendent qu'avec difficulté. Car cet Auteur a fait voir des pierres & des morceaux de fer qu'on avoit trouvés dans leur estomac, avalés depuis huit jours.

Pour moi, je crois que les pierres & lachaux endurcie, avalées par les poules leur servent de médicament, parce que le ferment de leur estomac trop acide ou trop âcre, s'adoucit par cette matiere; car ce ferment convertissant sa force, perd beaucoup de son âcreté, ce qui fait que les œufs viennent sans coquille; puisque si on en met dans du vinaigre pendant quelques jours, ces œufs perdent leurs coquilles.

Néanmoins, *Peyerus* veut que ce ne soit point tant le suc acide qui digére les substances dures dans les poules, mais le frottement des pierres & des parois de l'estomac.

Le chiendent est un remède pour les chiens, cependant ils ne le digérent point, les jeunes pigeons avalent aussi de petites pierres salées.

Africanus, qui a demeuré dans les Pays où les Autruches sont communs, rapporte que ces animaux avalent beaucoup de fer & de pierres, mais que ces substances passent toutes avec les excrémens.

J'ai vû à Trente, *dit Aldrovandus*, un Autruche avaler du fer, mais il le rejettoit par bas en gros morceaux.

Dapperus, *de Script. Afric. p.* 214. raconte que des Ambaſſadeurs avoient apporté entr'autres choſes un Autruche. Des Laquais enfans, ayant entendu dire que cet animal pouvoit digérer le fer, ils lui préſenterent des clous, qu'il avala effectivement; mais il en mourut peu de tems après, & on en trouva dans ſon eſtomac plus de quatre-vingt-dix. *Dapperus* ajoute que cet animal a ſouvent les inteſtins bleſſés, quand le fer & les petites pierres paſſent; c'eſt pour cela qu'on le voit malade & maigre, au témoignage de *Jonſton*, *p.* 55.

Nous ne prétendons pourtant point ſoutenir que le fer ou les pierres retenus quelque tems dans l'eſtomac de l'Autruche, ne reçoivent ni altération, ni changement; mais cela arrive moins par la digeſtion que la chaleur procure, que par l'action de quelque liqueur âcre qui eſt dans le ventricule. Ce qui peut auſſi arriver dans l'homme. C'eſt par ce moyen qu'a été diminuée la pierre de cuivre, qui, comme rapporte *Zac. Luſit. Cent.* 2. *curat* 59. étoit demeurée un an entier dans le corps d'un jeune homme.

Le Journal de Coppenhague, *Vol.* 5. *Obſ.* 107. fait mention d'un Habitant de Londres, qui, ayant avalé différens

morceaux de fer & quelques pierres rondes de la groſſeur d'une aveline, les avoit rejettés par bas deux ou trois jours après. Ils étoient diminués & rongés par le ferment acide & âcre du ventricule. Ce même homme avoit avalé un morceau de verre rond, & l'avoit rendu quatre jours après, ayant pris dans le corps une couleur bleue & comme s'il avoit été rongé par l'eau regale. Il en avoit fait autant d'une petite baguette de buis qui lui étoit reſtée dans le corps pendant ſix ſemaines ; il la rendit auſſi en petits morceaux. On dit qu'il s'étoit guéri de la cardialgie en avalant de petites pierres. L'expérience nous apprend que ceux, dont le ferment du ventricule eſt trop acide, digérent plus promptement les alimens groſſiers & durs, comme les viandes enfumées, les poiſſons deſſechés, les féves, &c.

Thomas Bartholin, Cent. 5. Hiſt. 29. parle d'une tumeur extraordinaire trouvée au col d'un coq : elle étoit rouge & ronde, il ſembloit qu'elle avoit des yeux, des paupieres & une bouche formée par un trou qu'il y avoit. L'œſophage étoit libre ; ceux qui la regardoient de près, croyoient voir la tête de la trachée-artére, qui étoit dilatée & tombée extérieurement, je ne ſçai par quel accident.

OBSERVATION XLIX.

Œuf trouvé dans un autre œuf.

NOn-seulement les femmes bien constituées, & quelquefois même celles dont la conformation n'est pas tout-à-fait reguliere, deviennent fécondes, mais encore les brutes, les végetaux & les poissons produisent des choses merveilleuses. Les fruits mêmes, comme les citrons, les pommes, les œufs renferment leurs semblables.

Il n'y a pas long-tems qu'un de mes parens me donna un œuf, dans lequel on en trouva un autre, en voulant le manger. Il étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon, ou d'une olive, & enveloppé d'une coquille dure. Il n'avoit point de jaune, mais il étoit situé dans le milieu de celui du gros œuf.

REMARQUES.

Th. Bartholin, *Act. med. part.* 5. *c.* 17. fait mention d'un œuf semblable. L'œuf extérieur avoit un blanc, & le jaune contenoit le petit œuf.

Le même Bartholin, *Epist. med.* 63. *Cent.* 3. *pag.* 387. parle d'un autre œuf

qu'on conservoit dans le cabinet du Roi de Dannemarc. *Harvée*, *Exercit.* 11. *de generat. animal.* dit avoir vû un petit œuf, avec sa coquille, renfermé dans un plus gros œuf. *Willichius* dans la lettre qu'il écrit à Bartholin, *Epist.* 4. *cent.* 3. *p.* 153. & *Epist.* 63. *cent.* 3. *p* 383. *Wormius*, *Mus. lib.* 2. *c.* 28. *p.* 206. & *Harvée*, *Exercit.* 11. *de generat. anim.* font mention d'un citron trouvé dans un autre plus gros.

Ferrarius a décrit & a fait graver un citron contenant un autre citron, qu'on trouve, *lib.* 3. *Hesperid. cap.* 19. il y fait les mêmes Remarques sur des oranges. *Doringius* a observé la même chose dans une pomme, comme il le marque dans une lettre adressée à *Sennert* en 1632.

Aristote & *Pline* ne trouvent pas de quoi appuyer leur sentiment dans les œufs trouvés dans d'autres œufs couverts tous de coquilles. Car ils croyoient que la coquille ne durcissoit qu'à l'air, de même que la pierre bleue, & les autres choses qui sont dans la terre, & le corail dans la mer, sont mols; & quand ils en sont retirés, ils prennent de la consistence & de la dureté à l'air.

Cagnatus, *lib.* 1. *varior. Obs. cap.* 9. dit contre Pline & Aristote, qu'on trouve dans le corps des poules qui vont périr, des œufs avec des coquilles dures. Si quelqu'un tue une poule qui va pon-

dre, il en sera convaincu, aussi-bien qu'en la touchant. Nous avons écrasé un œuf dans le corps d'une poule, & l'ayant ouverte, nous avons trouvé les fragmens de la coquille.

Harvée croit aussi qu'on peut trouver un œuf dans un autre œuf couvert d'une coquille dure. Cela est aussi prouvé par l'œuf double que *Bartholin*, *cent.* 5. *Hist.* 95. dit avoir trouvé avec chacun leur coquille, & par celui qu'on voyoit dans le cabinet du Roi de Dannemarc, & qui avoit pris la dureté d'une pierre dans le corps de la poule.

J'ai nouri chez moi une poule, *dit Aldrovandus*, *Histor. monstr. p.* 389. qui avoit dix doigts à chaque patte, & qui après plusieurs œufs médiocres, en avoit pondu un plus petit qu'un œuf de pigeon. Il étoit sans jaune, le blanc contenoit un serpent, & comme une espece de ver, dans lequel je soupçonne que le jaune étoit changé. Car *Fabrice ab Aquapendente* avoit trouvé un grand ver dans un œuf qu'il mangeoit; il en fut si dégoûté, qu'il fût long tems sans en pouvoir manger.

Ambroise Paré, *de Monst. lib.* 25. *c.* 2. *p.* 545. fait mention d'un monstre d'une figure affreuse, trouvé dans un œuf, chez un Avocat en Bourgogne.

Lyncæus, *Expos. in nard. Rech. p.* 773. parle de plusieurs scorpions qu'on a trou-

vés dans un œuf. *Voyez les Remarques sur l'Observation suivante.*

Quoiqu'il soit étonnant qu'un fruit porte un autre fruit, & qu'un œuf contienne un autre œuf, on trouve encore plus étonnant ce que rapporte *Barthol. de Insol. partûs viis, cap. 16. p. 133.* que des fœtus de souris faisent en naissant d'autres petites souris, & qu'une cavale ait engendré une mule qui étoit pleine.

On ne sçauroit entendre, sans un étonnement extrême, qu'un fœtus humain renferme un autre fœtus. *Th. Bartholin, ibid. c. 2. pag. 124. & cent. 6. hist. anat. Obs.* 100. parle d'une petite fille morte en naissant, dans laquelle on trouva une autre petite fille. Voyez *le Journal des Sçavans 1676, p. 182.*

Le Journal d'Allemagne, Dec. 2. an 3. Obs. 72. p. 164. rapporte l'histoire de la femme d'un Meunier, qui accoucha d'une petite fille, dont le ventre étoit fort gros. Cet enfant, huit jours après sa naissance, parut tout d'un coup être tourmentée par des tranchées, à en juger par ses cris, ses pleurs, & ses agitations; enfin après un écoulement de sang, il parut une autre petite fille. Cet accouchement fut accompagné de lochies & autres accidens, qui arrivent dans les accouchemens ordinaires. Cette derniere petite fille étoit de la longueur du doigt, la petite mere mourut avec

ſon enfant. On trouve cette hiſtoire dans la Republique des Lettres du mois d'Octobre 1685. *p.* 1092. on en trouve une pareille dans le *Journal d'Allemagne, an.* 4. *Dec.* 2. *Append. p.* 188.

Th. Bartholin cité ci-deſſus, dit que de pareils cas n'arrivent que par un jeu ou une erreur de la nature, & que l'une n'eſt parvenue dans l'autre que par une petite peau qui s'y eſt introduite; mais cet événement, ſi on y peut ajouter foi, s'explique mieux par les œufs que les Anatomiſtes ont découverts depuis quelques années, & que notre Obſervation autoriſe.

OBSERVATION L.

On prouve qu'il n'exiſte point de Baſilic ſi mal-faiſant qu'on le dit.

CE qu'on dit eſt bien vrai : Que le monde veut être trompé. On ſe laiſſe ſi fort entraîner aux préjugés, qu'ils l'emportent ſur le bons ſens & ſur la raiſon.

Un Etranger qui vint à la Haye en 1681, y laiſſa en mourant un baſilic, du moins, c'étoit le nom qu'il lui donnoit. Comme on en parloit par toute la Ville différemment, il me prit en-

vie d'aller voir ce monstre. Il étoit presque de la longueur d'un pied, ayant des aîles & trois cornes à la tête ; sa queue étoit recourbée & aigue en forme de croc. Il avoit les pieds d'un coq ; enfin, il étoit d'une figure à faire horreur & capable d'en imposer au peuple, & telle que l'ont décrit *Jonston & Vedelius* ; mais ce basilic n'a rien de si terrible que son nom le fait entendre.

REMARQUES.

Le nom de basilic vient du mot Grec Βασιλεὺς ; qui signifie Roi, parce que cet animal fait peur aux dragons & aux serpents ; ou peut-être parce qu'il porte trois cornes à la tête, que quelques-uns regardent comme trois couronnes ; c'est pour cette raison qu'on l'appelle le roi des dragons : ou enfin, parce qu'il marche droit sur la partie antérieure du corps.

Les Anciens rapportent différentes choses à ce sujet ; comme *Pline*, *Hist. nat. lib.* 8. *c.* 21. *Solinus*, *Polyhist. c.* 49. *Arrhelaus*, *lib.* 2. *c.* 9. *Ætius*, *Tetrabib. serm.* 1. *c.* 29 & 33. *Æhuuas lib.* 7. *Hist. animal. c.* 1. *Avicen fen.* 6. 5. *Isidor. lib.* 12. *Dioscorides*, *Ardoynus*, *Grecinus*, *&c.* Plusieurs Modernes ne méprisent pas leurs sentimens, mais ils n'ont pas trouvé de faveur chez les person-

nes de bon goût, quoiqu'on trouve encore de nos jours des inventeurs de pareilles fictions.

Il n'y a point d'animal dont l'origine soit plus obscure que celle du basilic & de la licorne. Celle-ci fournit un excellent remede contre le poison, l'autre, au contraire tue, non seulement, de son haleine, mais encore de son regard, si nous ajoutons fois aux Historiens.

On dit qu'il y a deux sortes de basilics, un qui est engendré par un serpent de son espéce; l'autre est aussi un serpent, mais dans l'espéce des volatils, qui vient de l'œuf d'un coq. Peu ajourent foi à ce dernier, & les meilleurs Ecrivains regardent cette opinion comme une fable; de ce nombre sont *Mathiol sur Dioscor. lib. 6. cap. ult. Barecollus, Hortul. Geneal. Mirald. memor. cent. 9. Aph. 53. Cardan. lib. 1. de venen. Albert. magn. de animal. 25. Aldrovand. Gesner. Grevinus, Charleton. Onomast. Zoc, cap. de serpent. terrest. p.* 32. Ce dernier assure que tout ce qu'on dit de l'aspect funeste & de l'origine du basilic qui vient de l'œuf d'un vieux coq, est une vraie fiction. Il est vrai que *Lemnius, lib. 4. de nat. miracul. c. 12. p.* 402. dit qu'un coq de dix ou douze ans avoit pondu un œuf rond de différentes couleurs; d'où étoit éclos un

basilic : après avoir été couvé par ce coq ou par un crapeau. On dit la même chose des œufs des autres oiseaux ou des serpents, s'ils viennent à être couvés par un crapeau.

Mais *Vedelius Eph. Germ. Dec.* 1. *an.* 3. *p.* 202. *Obs.* 127, & *Harvé de generat. animal. exercit.* 13. *p.* 51. regardent ces histoires comme des contes de bonnes vieilles.

Jonston, *Histor. nat. de avib.* assure qu'il n'est pas vrai que le basilic vienne d'un œuf d'un vieux coq, si un crapeau l'a couvé, car il est sûr qu'il n'est pas plus possible à un coq de faire un œuf avec sa coque, qu'à un homme d'accoucher d'un fœtus.

D'ailleurs qui a jamais trouvé un crapeau couvant un œuf de coq ? Bien des choses nous font découvrir des fictions qu'on veut nous faire croire. Le crapeau va sur la terre & dans l'eau, où il ne fait aucun œuf qu'il couve. Quelle chose pourroit engager cet animal à couver les œufs d'un coq, pendant qu'il ne le fait pas pour lui-même. Si les ovipares couvent leurs œufs, ou ceux d'un autre animal qu'ils ne peuvent distinguer des leurs, c'est parce qu'ils y sont portés par un instinct naturel ; mais les vivipares ne sentant rien qui les porte à de pareilles choses, ne mettront pas en usage ce que la nature leur a refusé.

D'un autre côté, le crapeau eſt d'un tempéramment froid, & n'a point la chaleur néceſſaire pour faire ſortir les petits hors des œufs. D'ailleurs il n'en ſortiroit point de baſilic, quand même il les couveroit, puiſque les petits ſont toujours de la même eſpece des meres qui les ont produit.

Sic canibus catulos ſimiles, ſic matribus hœdos noram.

Les enfans échauffent les œufs des vers à ſoye qui ſe conſervent toujours dans leur eſpece, & les animaux qui couvent les œufs des autres animaux, n'y apportent aucun changement, comme on le voit dans les œufs que des oiſeaux d'une autre eſpéce couvent. Quand les poules couvent des œufs d'oyes, il vient de petits oyes. Les œufs que le cocou pond dans le nid d'un autre oiſeau, ne produiſent que des coucous. Par la même raiſon, l'œuf d'un coq couvé par un crapeau ne produira pas un animal d'une autre eſpéce, & ſi ce changement venoit de ce côté-là; les petits reſſembleroient au coq ou au crapeau.

Th. Brown Pſeudo-doxiæ Epidem. p. 228. rapporte que les vieux coqs, incapables d'éjaculation, jettent quelque ſubſtance approchante de la ſemence, & que toute inféconde qu'elle eſt, elle prend la forme d'œuf qui n'eſt point

propre à la génération, puisqu'il n'y a pas de coït de la part des deux sexes. C'est ce qu'on voit dans les œufs des poules qui n'ont point été cochées; & c'est aussi l'expérience qu'il assure avoir faite sur les œufs de coq.

Mais il est encore difficile de croire que les coqs font des œufs, à moins qu'ils n'ayent été pondus par des poules que ces coqs ont rendus fécondes, comme l'expérience & la raison le démontrent. C'est aussi l'opinion d'*Harvée*, qui assure la même chose, *Exercit.* 28. *p.* 108. de sorte que sans l'approche des deux sexes, il ne se peut pas produire plus d'œuf, qu'il ne se produit de fruits sans arbres. Aussi le Créateur de l'Univers, a bien distingué les sexes dans chaque espece pour la génération; car ce ne sont point les males, mais les femelles qui ont des ovaires. C'est ce qu'a bien examiné *Th. Bartholin* en présence de Frederic III, Roi de Dannemarck, à ce qu'il rapporte, *cent.* 1. *hist.* 99. *p.* 48. *& Act. Hafn. an.* 1673. *Obs.* 10. *p.* 14. Il dit avoir disséqué à Copenhague, en présence de Frederic III, Roi du Dannemarck, un vieux coq qu'on assuroit avoir pondu un œuf, & qu'il ne lui avoit trouvé aucun vestige d'ovaire. Puis donc que le coq n'a point d'uterus (*Jonston*, *Hist. natur. de Serpent. lib.* 1. *p.* 39.) je ne vois pas sous quelle raison on peut

avancer qu'un basilic peut se former dans l'œuf d'un coq. Je ne nie point qu'un coq peut avoit couvé les œufs des poules ; mais des œufs qu'on feint venir des coqs, il n'en sortira jamais rien, & encore moins un basilic, soit qu'ils ayent été couvé par des poules ou par d'autres, ou qu'ils ayent été échauffés par une chaleur étrangere, comme on fait en Egypte & ailleurs ; de sorte que les œufs qu'on attribue aux coqs, sont prématurés, ou monstrueux, ou produits par des poules stériles ; & quoiqu'ils soient de différentes couleurs & de diverses figures, ce sont néanmoins des œufs de poules, quoiqu'on trouve un coq dans le nid.

Quoique les coqs n'aient point d'uterus, plusieurs Philosophes, du nombre desquels est Lemnius, assurent qu'il peut se former de la semence corrompue de ces animaux quelque chose de semblable à un œuf enveloppé d'une pellicule, qui tienne lieu de coque.

On trouve des Auteurs qui soutiennent que le basilic ne se produit point par une vraie génération, comme les serpens, mais par la putréfaction ; & que c'est pour cela que cet animal reste dans des lieux sales sous la superficie de la terre : pour moi je ne donne point dans ces sortes de fictions ; car quand même la semence putrefiée d'un vieux

coq produiroit des œufs, ce que je ne crois pas; ce qui en sortiroit après, n'auroit pas la même nature que le coq, mais seroit un monstre imparfait, telle est à peu près l'origine des vers d'une figure extraordinaire, qui s'engendrent dans le corps par la corruption, suivant l'opinion de certains auteurs. Car les œufs des poules renferment quelquefois des vers horribles & autres insectes surprenans, comme je l'ai dit dans les Remarques sur l'Observation précédente.

Galien 11. *simpl. & 3. de Temperam. c.* 22. *Pline, lib.* 10. *c.* 53. *& Ælianus, lib.* 10. *& plusieurs autres*, ont témoigné qu'il s'étoit quelquefois engendré différens animaux dans des œufs putrefiés & remplis dune humeur fœtide, pendant que beaucoup d'autres n'ont pas attribué cette production à la corruption, mais à une autre cause, dont nous allons parler ci-dessous.

Blancard Collect. med. phys. cent. 3. *Obs.* 90. fait mention d'un Marchand, qui avoit chez lui des œufs, qui renfermoient avec le jaune, quelque animal semblable à un serpent, & qu'ils avoient ainsi été préparés.

Th. Bartholin, Hist. cent. 6. Obs. 87. *p.* 348. raconte qu'en fouillant dans la terre de son jardin, on avoit trouvé un œuf où étoit un ver vivant.

Fabr. ab Aquapendente dit qu'en mangeant un œuf, il avoit trouvé un animal dans le jaune, comme nous l'avons dit dans les Remarques sur l'Observation précédente.

On écrivit dernierement de Florence à Stenon, qu'il étoit sorti un serpent d'un œuf, qu'on préparoit pour la table de la Princesse, au rapport de *Bartholin*, *Act. Haffn.* 1673. *part.* 2. *cap.* 10. *pag.* 16. On trouve encore dans le *Zodiac*, *an* 1. *Observat.* 7. *pag.* 147. l'histoire d'une chatte renfermée dans un œuf, & *an.* 3. *Obs.* 8. *pag.* 30. celle d'une figure semblable à une comète qui paroissoit à Rome en 1680. La poule, en pondant cet œuf, avoit fait des cris épouventables. On peut consulter là-dessus le *Journal des Sçavans de l'année* 1681. *p.* 86. Il n'est pas aisé d'expliquer ces évenemens singuliers, mais on ne sçauroit les attribuer à la putréfaction.

Il ne faut point douter, *dit Bartholin*, *Cent. 6. Hist.* 87. que la poule n'ait été fécondée par un serpent. *Licetus*, *lib. Art. cap. adscriptis. p.* 253. confirme cette explication. Il rapporte qu'une Servante avoit vû plus d'une fois un serpent presser une poule, & qu'ayant couvé ses œufs, il n'étoit point venu de poulets, mais de petits serpens. Elle avoit remarqué que cette poule sortoit

de bon matin en glouſſant, & appelloit cet animal, & que reſtant avec lui toute la journée, elle ſouffroit pluſieurs fois ſes approches, & ne retournoit au poulaillier que vers le ſoir.

Segerus, *Eph. Germ. Dec.* 1. *an.* 3. *Obſ.* 190. *pag.* 358. donne une autre explication. Il dit que les poules mangeant toutes ſortes de choſes, avalent non-ſeulement des grains, mais encore des animaux, comme ſerpens, ſcorpions & autres; mais ce raiſonnement ne me paroît pas recevable.

Je penſe que la force de l'imagination, qui a tant de pouvoir ſur la formation des fœtus humains, peut exercer le même empire ſur certains animaux. Ce n'eſt pas ſeulement ſur les hommes, *dit Fienus*, *de Virib. imag. quæſt.* 20. *p.* 332. mais encore ſur les autres animaux qu'agit l'imagination & les marques qu'elle imprime, ſont ſemblables aux idées des choſes qui ſont repréſentées dans le cerveau des parens au tems du coït.

Valleſius lib. de ſacr. Philoſoph. cap 11. eſt du même ſentiment auſſi-bien qu'*Ariſtote ſect.* 10. *probl.* 12. & *Pline*, *lib.* 7. *Hiſt. natur. c.* 12. Ils ajoutent que la raiſon pourquoi les hommes ne ſe reſſemblent pas tant que les bêtes, c'eſt que dans les hommes pendant le congrés, l'imagination eſt plus vague & plus prompte. *Ariſtote*, *lib.* 3. *de Animal.*

comm. 157. donne auſſi l'imagination aux bêtes, mais elle a moins de force dans les bêtes que dans les hommes pour l'impreſſion des ſignes.

Ceux qui diſent que les bêtes ne ſont point raiſonnables, leurs ôtent auſſi l'imagination : mais quoique les bêtes, *dit Diemerbroek, Anat. corp. hum. lib. 2. c. 2. p. 413.* paſſent pour n'avoir ni entendement, ni imagination, ni mémoire, on apperçoit néanmoins dans leurs actions quelque choſe qui en approche.

Mais aujourd'hui on donne au nom de mémoire celui de reminiſcence. Le bœuf, *dit le Prophete Iſaïe, c. 1. 2. 3.* reconnoît ſon Maître, & l'âne ſon Ecurie. La cicogne, *dit Jéremie, c. 8 v. 7.* apperçoit ſon tems au Ciel : la tourterelle, la gruë & l'hyrondelle ſçavent le tems de leur arrivée. Le chien reconnoît ſon Maître, diſtingue les Domeſtiques de la maiſon, & eſt attentif à ce qu'ils lui diſent. On remarque dans ces animaux une eſpéce de raiſonnement. C'eſt à ce ſujet que *Rorarius, lib 1. de ratione brutor.* rapporte une hiſtoire remarquable arrivée à la Cour du Cardinal Alexandre. Un de ſes amis étant allé à la chaſſe tout ſeul avec ſon chien, courut un cerf dans une vaſte forêt, & tomba dans un puits. Le chien retourna chez lui & rempliſſant de cris

toute cette Cour, couroit çà & là; comme voulant dire aux Domestiques de le suivre. Le Cardinal voyant le chien sans son Maître, & pénétrant sa pensée, le fit suivre par plusieurs Domestiques. En effet, il les conduisit au puits, où l'ayant trouvé, ils le retirerent. On trouve une infinité d'exemples de cette force. Qui a poussé le chien à quitter son Maître, pour aller implorer le secours des autres hommes ? Pour faire une telle action, n'est-il pas nécessaire d'avoir quelque espéce de raison ?

Plusieurs animaux sçavent distinguer leurs ennemis, & garantissent leurs petits de leur rage. *Le même Rorarius* assure que quand un aigle veut attaquer un cerf, elle se roule sur le sable, & se couvre les aîles de beaucoup de poussiere pour le jetter dans les yeux de cet animal, sur les bois duquel elle se perche, afin de l'aveugler, & de le faire précipiter du haut des rochers.

Tout le monde connoît les ruses du singe; l'éléphant fait des actions surprenantes & remplies de bons sens, au rapport de *Plutarque*, d'*Ælianus*, de *Pline*, de *Lypsius*, d'*Acosta*, de *Garcias*, de *Bontius* & autres personnes dignes de foi. Le rhinoceros aiguise sa corne sur quelque corps durs, pour percer le ventre de l'éléphant qu'il doit combattre.

Je ne dirai rien des fourmis, des abeilles

abeilles & des oiseaux dont nous admirons l'adresse à former leur nid, ni des araignées qui filent leurs toiles avec tant d'art. Jesus-Christ même attribue aux bêtes un entendement plus ou moins grand. Ayez la prudence des serpens, *dit-il*, *dans S. Math. ch.* 10. *v.* 16. & la sincerité des colombes.

Galien, *Exhort. ad Art. liberal. Stud.* assure que les bêtes ne sont point tout-à-fait sans raison. *Et lib. de Art. c.* 12. il dit que les unes en ont plus & les autres moins.

Aristote, *lib.* 8. *Histor. animal. c.* 3. avance que si les hommes ont de l'art, de la sagesse & de la prudence, les bêtes ont quelque chose qui approche de ces qualités : il avoit dit un peu auparavant qu'elles avoient de la modestie, de la férocité, de l'humilité, de la cruauté, de la force, de la paresse, de l'animosité, & une espéce de sagesse & de prudence.

L'Ecriture Sainte ne leur refuse pas une espéce d'imagination, comme on le peut voir dans les brebis *de Jacob*, *Genes.* 30. *v.* 37. Car comment seroient-elles nées de différentes couleurs, sans les verges colorées, qui étoient plantées dans l'endroit où elles alloient boire ? Si vous exceptez le pouvoir de la Providence.

Saint Augustin, *lib.* 3. *de Trinit. cap.*

12. & *lib. de Civit. Dei*, *c.* 25. dans le Commentaire qu'il fait sur cette histoire, attribue aussi cet effet au pouvoir qu'a l'imagination de la mere sur le fœtus. *& lib.* 18. *de Civit. Dei*, *c.* 5. en parlant du bœuf d'Egypte, appellé *Opim*, qui étoit le nom du Roi mort. Il chercha la raison pourquoi un pareil bœuf qui étoit de differente couleur, & que les Egyptiens regardoient comme un Dieu, ne leur manquoit jamais. Il attribue cet effet à l'artifice du Démon, à qui il n'étoit point difficile de représenter à l'imagination de la vache un taurau ainsi coloré. Car Saint Augustin croit que de fausses représentations font les mêmes effets sur l'imagination des animaux que les véritables objets.

Selon cette opinion, Saint Augustin pense que la figure des animaux peut se changer par la force de l'imagination dans l'utérus. *Pererius*, *Vallesius & Saint Jerôme* disent la même chose dans leurs Commentaires sur cet endroit de la Genese.

On a reconnu plusieurs fois cet effet de l'imagination dans les autres animaux. *Diemerbroek*, *Anat. lib.* 1. *c.* 17. *pag.* 279. dit avoir vû un dromadaire en 1626, qu'on faisoit voir par curiosité. La corne des pieds de ce grand animal étoit large, ronde, mais fendue; ses genoux étoient fort épais, gonflés, & plus gros

que la tête d'un homme. Une cavale qui se rencontra par hazard, & qui avoit été sautée trois ou quatre jours auparavant, en fut si épouventée, qu'en reculant subitement, elle jetta par terre le Payſan qui la montoit, elle eut un poulain qui avoit la cuisse antérieure tout-à-fait semblable à celle du dromadaire; ce poulain devint fort, & Diemerbroek le vit tirer la charue avec les autres chevaux.

Lycoſtenes, de Operib. Dei, p. 550. rapporte l'hiſtoire d'un cheval, dont la peau étoit tellement découpée, qu'elle repréſentoit un habillement que les hommes portoient dans ce tems-là. On en voit la figure dans *Scotte, lib.* 5. *de Mirabil. c.* 16. *p.* 603.

Avicenne & le Grand Albert, Gen. de Animal. aſſurent qu'il étoit ſorti d'un œuf un poulet, qui avoit le col d'un épervier, parce que la poule qui avoit pondu cet œuf, avoit apperçu cet oiſeau qui l'avoit épouventée.

Cleyer, dans le Journal d'Allemagne, Dec. 2. *an.* 5. *Obſ.* 16. *p.* 36. fait mention d'un œuf de poule, ſur la coque duquel, on trouva la figure d'un ſerpent; il en attribue auſſi la cauſe à la terreur ſubite. Cet effet eſt appuyé ſur un pareil événement que rapporte *Scheffer*, dans les Remarques de l'Obſervation précédente, *p.* 37.

Voulez-vous avoir des chevaux de diverſes couleurs, *dit Porta mag. nat. liv. 2. c. 19. p. 22.* garniſſez leur écurie où on les fait ſauter, de verges colorées. C'eſt auſſi le conſeil que donne *Oppianus, liv. de la Chaſſe.* Il enſeigne la maniere d'avoir des pigeons de différentes couleurs. *Aldrovandus Ornothol. lib. 14. c. 1. de Monſt. pag. 225. Iſidor, lib. 12. Origin. c. 1.* preſcrivent le même moïen. *Cœlius Rhodiginus liv. 20. c. 14.* & autres Auteurs diſent que les animaux qui ſont blancs, n'ont cette couleur, que par l'imagination de leur mere, comme on le dit des paons, c'eſt auſſi ce qu'on fait dans les haras en Eſpagne.

Vireſius, magn. Theat. Hiſtor. part. 2. p. 575. dit qu'il ſe produit tous les jours des animaux de différentes couleurs par les impreſſions que font les objets ſur l'imaginatoin des parens, pendant le coït, comme ſont les toiles tachées de noir, de blanc, de gris, de rouge, qui ſe trouvent dans ces endroits-là. *Porta* explique par la même raiſon, comment on peut avoir des chiens qui ont le poil heriſſé, des cochons blancs, & des troupeaux entiers de cette même couleur.

Ainſi puiſqu'il s'imprime différens ſignes & diverſes figures ſur le fœtus humain, pourquoi les mêmes effets ne s'exécuteroient-ils pas ſur les animaux, puiſqu'ils ont auſſi de l'imagination.

On dira peut-être que ce qui eſt arrivé aux brebis dont parle l'Ecriture Sainte, étoit un effet de la Providence.

Il eſt probable, *dit Jean de Mey, Phyſiolog. Sacr. c.* 28. *p.* 71. que c'étoit un effet naturel. On voit tous les jours que la vûe fixée ſur quelques objets, jointe à une imagination vive pendant le coït, & dans le tems de la conception, a beaucoup de force pour faire impreſſion ſur le fœtus, & pour produire l'image de l'objet qui a frappé l'imagination. Ainſi le moyen dont s'eſt ſervi Jacob, eſt tout naturel; Dieu y a répandu ſes bénédictions, & tout a réuſſi ſelon ſes ſouhaits. Il eſt certain que la Providence Divine y a opéré, puiſque cette cauſe naturelle n'eſt pas infaillible. On veut avoir des chiens, des oiſeaux de différentes couleurs, très-ſouvent on ne réuſſit pas, malgré les moyens qu'on employe pour en venir à bout. Il faut donc conclure, dit l'Auteur, que Dieu par un concours particulier, appliqua la fantaiſie de ces animaux aux différentes couleurs de ces baguettes pour faire réuſſir les intentions de Jacob.

Voilà ce que nous avions à dire ſur le baſilic produit dans l'œuf d'un vieux coq. Voyons maintenant ſi cet animal peut venir d'un ſerpent.

On doute non-ſeulement ſi un tel ſerpent exiſte, mais même, s'il a jamais exiſté.

Galien, *lib.* 10. *de simpl. Medicam. facult. pag.* 72. assure n'avoir jamais vû cette bête royale qu'on appe le *basilic*; & s'il est permis d'ajouter foi à ce qu'on en rapporte, ajoute-t-il, il est dangereux d'en approcher de si près. C'est le sentiment de *Cardan*, *de venen. lib.* 1. *c.* 16. & de *Mathiol*, *Comment. ad Dioscorid. lib.* 6. *cap. ult.*

Rhases, qui étoit si curieux des nouveautés, & plusieurs autres qui étoient restés en Afrique, où naît le basilic, à ce que disent *Avicen. lib.* 4. *fen.* 7. *Tr.* 4. *c.* 22. *Solinus*, *c.* 40. & *Ælianus*, 3. *animal.* n'en font aucune mention. Quoique quelques-uns en aient parlé, *Barbarus lib.* 2. *Comm. in Dioscor. c.* 219. a eu raison de dire que les Arabes, & surtout Avicenne, avoient commis bien des erreurs en parlant des serpens, & avoient avancé bien des fausletés.

Bellonius, qui resta long tems dans les Pays Orientaux, nous a laissé beaucoup d'Observations sur les animaux venimeux, sans parler du basilic. Il est vrai que cet Auteur, dans les Observations singulieres & remarquables, *liv.* 2. *c.* 75. *pag.* 132. assure, en parlant des serpens, qu'il y a des dragons avec des aîles; mais on ne sçauroit les prendre pour des basilics.

Bochartus, *de Anim. S. Script. part.* 2. *c.* 10. *p.* 404 parle d'un vrai basilic, qui

eſt un ſerpent très-pernicieux. Nous croyons avec les meilleurs Auteurs, qu'il exiſte à la forme & à la malignité près : nous n'avons donc garde, *dit Bochartus*, de donner des aîles à un tel monſtre, qui ne doit la terreur qu'il inſpire qu'à ſa réputation ; car perſonne de nos jours ne ſe flatte de l'avoir vû ; & il n'y a pas de Pays où il ſe rencontre tel que les Anciens l'ont décrit : cependant pluſieurs Modernes ont répandu quelques hiſtoires ſur le baſilic.

Platina, dans la Vie des Papes, rapporte l'hiſtoire d'un baſilic, qui infecta de ſon venin toute la Ville de Rome. Il étoit caché ſous une voute, proche l'Egliſe de Sainte Lucie. On en fut délivré par les prieres du Pape Leon IV, au rapport de *Scaliger*, *Exercit.* 546. §. 4. Mais comme *Platina*, ni *Scaliger*, n'ont pas parlé de la figure du monſtre, on ne ſçauroit dire ſi c'étoit véritablement un ſerpent, ou quelque autre monſtre ; car les témoignages que nous en avons, ne prouvent pas que c'eſt un baſilic capable de donner la mort, mais quelque autre animal qu'on a pris pour un baſilic. On doit penſer de même du ſerpent, dont *Mercurial*, *lib.* 1. *de Venenis*, *c.* 21. aſſure avoir vû le cadavre dans le cabinet de l'Empereur Maximilien : comme on dit du baſilic ſauvage, que *Chriſtophe Encelius*, *lib.* 3. *de re me-*

talli c. 54. assure avoir vû, & qu'un Berger avoit tué à coups de hâche. Car ni Encelius, ni le Berger n'ont jamais vû de basilic, n'ayant fait ni l'un ni l'autre mention de certaines éminences de sa tête, qu'ils n'auroient pas oublié de rapporter, si ç'avoit été un véritable basilic. Si le Berger avoit vû ce serpent manger des grenouilles & des vers, comme l'assure *Encelius*, il faut qu'il n'ait pas été si pernicieux qu'on le dit, puisqu'il ne tue point de son regard; c'est pourquoi *Nierembergius* doute que ç'ait été un basilic d'Afrique.

Pincierus, *lib.* 3. *Ænigm.* 22. rapporte un exemple fort rare qu'il dit avoir appris d'un Archevêque, nommé Mosanus. Il dit qu'il y avoit un basilic à Varsovie en 1587, de la grosseur d'une poule, portant la tête élevée, ornée d'une couronne de couleur jaune & bleue, avec une crête comme celle d'un coq d'Inde. Il avoit les yeux d'un crapaud, & des aîles de diverses couleurs: elles paroissoient surtout jaunes, bleues, rouges & vertes. Il marchoit avec la majesté du coq, ayant les pattes longues & jaunes, avec deux autres par derriere, comme on voit aux crapaux. Il avoit une queue recourbée qu'il tenoit élevée, la partie supérieure étoit ornée par différentes figures, & l'inférieure étoit jaune, & le bas avoit la

couleur de crapaud. On dit qu'un homme nommé Saurerus qui étoit de Silesie, prit le dessein de faire sortir ce monstre de la caverne où il étoit, dans l'espérance de recouvrer sa liberté, s'il en venoit à bout, & que s'étant garni de pointes par-tout le corps, il s'étoit présenté dans cette figure devant le basilic, qui en mourut de peur. C'est-là ce qu'en dit l'histoire; mais elle seroit plus croyable, si Mosanus en avoit été témoin oculaire. D'ailleurs ceux qui ont écrit l'histoire de ce tems-là, n'en ont fait aucune mention.

On ne peut point dire que les personnes qui ont été suffoquées dans des souterrains, soient péris par la présence d'un basilic. Les vapeurs malignes qui remplissent ces cavernes, sont seules capables d'ôter la vie aux hommes. On a une infinité d'exemples de pareils malheurs. On peut lire *Lycostenes*, sur cette matiere, *Tr. de Operib. Dei*, & *Licetus*, qui rapporte que l'ouverture des sepulchres qui avoient été long tems fermés, avoit coûté la vie à bien des personnes, qui en avoient été suffoquées. *Simon Niresius p.* 202. parle d'un puits qui est dans une petite Ville de Normandie, appellée *Tilliers*, & dont l'eau est empoisonnée.

Senec. Quæst. natural. dit qu'en Italie il y a des antres qui exhalent des va-

peurs pernicieuses, qui tuent les hommes & les bêtes, & que les oiseaux qui en respirent en volant, tombent morts. On trouve de pareils exemples dans *Fontanus*, *Analect. Obs.* 22. & dans *Donat. lib.* 2. *Hist. med. mirab. c.* 6. Nous voyons tous les jours des hommes suffoqués par la vapeur du charbon.

Mais quoique *Mosanus* rapporte que plus de mille personne avoient vû ce basilic; on ne rapporte cependant que le témoignage de *Theserarius*, qui étoit plus exact dans les expéditions de guerre, que dans les formes de la nature. Il y a quelque mystère caché là-dessous. Il n'y avoit qu'un basilic dans cette caverne. Où étoit donc le coq qui l'avoit engendré? ou bien étoit-il venu seul de l'Afrique dans l'Europe?

Les Modernes veulent que tous les animaux viennent des œufs, même les serpens, comme l'ont crû les Anciens. L'Ecriture Sainte (*Isaie*, 59. *v.* 5.) dit que les serpens & les lézards s'engendrent des œufs. Mais dans ce cas, comment cet œuf auroit-il été transporté de l'Afrique? Comment auroit-il été couvé dans ces cavernes? Pourquoi dans la suite n'y auroit-on point trouvé d'autres basilics? Où cet animal a-t-il trouvé de la nourriture pour croître?

Le partage des sentimens sur ce basilic ailé & terrible, est un grand sujet de doute de son existence. Car les uns,

en ont fait différentes espéces sous un même nom ; d'autres une chimére ou une fiction poëtique. Car ni la description qu'on a fait de ces animaux, ni leurs attributs n'ont aucun rapport.

Ætius, Tetrab. 4. Serm. 1. c. 33. p. 699. attribue trois éminences à la tête du basilic, sans faire mention d'aucune tache blanche. *Galien* n'en parle point non plus dans *son Livre de la Thériaque à Pison*, lui qui dit que le basilic est jaune, & qu'il a la tête ornée de trois éminences.

Pline, lib. 8. c. 21. dit qu'il n'est pas plus grand que douze travers de doigts, ayant une tache blanche en forme de couronne, & qu'il vient de l'Afrique. *Ælianus de Animal. Hist. 2. c. 5. p. 28.* dit la même chose. Le basilic est un serpent, *dit Solinus*, *Polyhist. c. 40.* long d'un demi pied, dont la tête a des lignes blanches, qui forment une espéce de mître.

Avicenne, lib. 4. Fen. 7. Tr. 4. c. 22. dit que cet animal est long de deux fois la paulme de la main, ayant la tête aiguë & couronnée, les yeux rouges & tout le corps d'un jaune obscur. *Aristote, liv. 8. Hist. animal.* lui donne un demi pied de longueur, aussi-bien que *Lemnius, lib. 4. de occult. nat. in irac. c. 12.* Mais *Grevinus, lib. 1. de venen. c. 10 p. 86.* rapporte qu'il a en longueur trois

fois la paulme de la main. *Encelius* dit qu'il est encore plus grand & beaucoup plus épais. Ceux qui ont parlé de sa figure, ne s'accordent pas plus. Tels sont *Gesner*, *Grevinus*, *Parée*, *Aldrovandus*, *&c.*

Les Anciens ont aussi parlé diversement de ses qualités. *Galien* dans les endroits cités ci-dessus écrit que le Basilic tue les hommes de son regard & de son haleine, & les autres animaux en les touchant. *Héliodore*, *Æthiop. lib.* 3. dit qu'il infecte de son regard & de son haleine, tous les lieux voisins. *Erasistrate*, *selon Dioscoride & Actuarius*, *lib. 6. Meth. Medend. c.* 11. disent qu'il mord. Mais *Jonston* ne croit pas que son regard fasse mourir; car qui est-ce qui l'auroit apperçû le premier. Enfin ce qu'on en dit est si fabuleux, qu'on ne sçauroit s'empêcher d'en rire. On peut lire une grande partie de ces contes dans le *Grand Albert*, *lib. de animal. Fracastorius*, *lib.* 2. *de Antipath. rer. c.* 1. *&* 9. ose avancer que tous ceux qui le regardent, périssent, fussent-ils éloignés de mille pas. Les Arabes vont jusqu'à dire que cela arrive aussi à ceux qui entendent son sifflement.

Bochart, que nous avons cité, *p.* 407. dit que tout serpent qui a atteint 70 ans, devient basilic, & se bouche les oreilles pour ne point se laisser enchanter. Si

tous ceux qui ont vu ou entendu le basilic dit *Cardan*, étoient morts; ils n'auroient jamais pû rapporter qu'ils ont vû cet animal.

Pline, *lib.* 8. *c.* 21. fait mention d'un Cavalier, qui, étant à cheval, avoit tué un basilic de sa lance, & que le venin qui avoit infecté cette arme, avoit tué non-seulement le Cavalier, mais encore le cheval. *Avicenne* rapporte de pareilles histoires, & *Ælianus* dit que des hommes avoient eu le même sort, en tenant un bâton qu'un basilic avoit mordu.

Le basilic, *dit Solinus*, est non-seulement funeste aux hommes & aux autres animaux, mais il infecte & brûle les terres qu'il touche & où il se retire. Il fane les herbes, fait mourir les arbres, corrompt l'air, de sorte que les oiseaux même n'échappent point la mort, en traversant cet air infecté. Quand cet animal marche, une partie de son corps se traîne, pendant que l'autre est élevée. On assure de plus qu'après sa mort, il tue ceux qui le touchent.

Si tout cela étoit vrai, comment tant d'Hommes illustres ont-ils pû faire une description si exacte du basilic mort & vivant, d'autant plus que cet animal étant petit, veut être approché de près pour le bien décrire?

Comment celui qui étoit hérissé de

piquans, a-t-il pû venir au basilic sans danger de la mort ? A-t-il pû rester assez long-tems sans respirer pour se garantir de l'infection de l'air ; car selon plusieurs Auteurs, les basilics ont infecté non-seulement les environs, mais encore tout le pays où ils se trouvoient.

Mais pourquoi ce monstre périt-il de son propre venin ? Si cela étoit, ceux qui ont tué les autres par leur haleine, telle que la fille dont on avoit fait présent à Alexandre le Grand, & cet Italien dont nous avons fait mention dans les Remarques sur l'Observation 22, en parlant des araignées, seroient aussi morts de leur propre poison. Comment *Avicenne* a-t-il sçu que le basilic avoit les yeux rouges, que d'autres ont dit jaunes & de flamme ? Pourquoi prescrit-on des remédes contre la morsure mortelle de cet animal, puisque la plaie est incurable ? Comment peut-on en être blessé, puisqu'on ne peut approcher de ce monstre ? Cependant on ne se contente point de dire que son seul regard tue, on ajoute qu'il mord comme un serpent. On en trouve les remédes dans *Gasp. Bartholin, Exercit. misc. p.* 50. *Fracastorate & Dioscoride, lib. 6. cap. ult.* assurent que le castoreum est très-utile dans cette occasion.

Mais *Ætius, Tetrab. 4. Serm. 1. c.* 33. assure qu'on employeroit inutilement des

topiques, puiſque la morſure du Baſilic n'admet point des remédes qu'une mort ſubite prévient.

Il faut donc conclure que tout ce qu'on dit du baſilic, ſont de pures chyméres, & que tous les monſtres qu'on fait voir, ſont l'ouvrage de quelque homme induſtrieux; tels que ſont ceux qu'on voit dans *Aldrovandus & Jonſton*, qui ſont des repréſentations artificielles. C'eſt pourquoi *Scaliger*, *Comment. in Hiſt. animal. lib. 2. c. 8.* aſſure que pluſieurs avoient repréſenté le baſilic ſous la forme d'un coq. Nous en avons vû les dépouilles, *dit Jœniſch. Schol. ad Obſerv. Vedel. Eph. Germ. Dec 1. an. 3. p. 204.* Elles repréſentoient un baſilic comme on a coutume de le décrire: mais on ne tarda pas à en découvrir la fourberie; & le Maître qui le faiſoit voir, avoua qu'il avoit été fait avec une eſpéce de Raye, qu'on lui avoit mis des pattes de coq, & qu'on lui avoit hanté ſur la tête des cornes, à peu près comme font les Payſans aux coqs qu'ils chaponnent en leur coupant les ergots, qu'ils plantent ſur leur tête en place de la crête. Il fit le même aveu à Hambourg & dans pluſieurs autres endroits. *Vedelius* l'ayant appris dans ſon voyage, en avertit Reiſelius.

Blancard, Collect. med. phyſ. Cent. 6. p. 82. donne une ſemblable figure de coq cornu, & à la pag. 209 il rapporte que Dykius avoit vû ſouvent des perſonnes

qui ayant coupé la crête d'un jeune coq, y hantoient l'ergot qu'ils arrachoient, & qui y croissoit ensuite.

Tout ceci se confirme par *Gesner Nomenclat. aquatil. p.* 139. Les Apotiquaires, dit-il, & quelques autres font dessécher des rayes, & forment du squelette différentes figures qui représentent un ou deux serpens, ou un dragon ; ce qu'ils font en recourbant le corps, en tournant la tête & en renversant la bouche, en retranchant certaines parties, en diminuant les autres, en détruisant la partie antérieure des côtés, en relevant le reste de cette partie pour en former des ailes : enfin ils forment différentes autres figures selon leurs idées.

Bartholin, dans une lettre qu'il écrit à son fils Gaspar, qui demeuroit alors à Leyde, lui marque qu'on avoit montré à Copenhague une semblable figure, qu'on faisoit passer pour le corps d'un basilic.

Plusieurs montrent dans leurs cabinets, *dit Borellus*, *Obs.* 74. *Cent.* 2. *pag.* 169. des basilics, des dragons ailés, des mandragores à figure humaine, qui ont fait croire la verité de leur existence, quoique je sois sûr du contraire. J'ai vû un basilic fait avec un rat écorché & desséché : j'en ai vû un autre fait d'une raye, à qui on avoit formé par des incisions une tête couronnée, & un col allongé, de sorte qu'il paroit pour un

dragon volant. J'ai vû plusieurs semblables figures chez un Italien, qui les vendoit pour vivre. Il m'a montré la façon de les faire.

Enfin si le Basilic existoit, il auroit été dans l'Arche de Noë. Car Dieu, dans la *Genese*, *c. 6. v.* 7. dit qu'il transporteroit tous les reptiles de dessus la terre. Et *v.* 19. 20. il ordonna à Noë de mettre dans l'Arche deux de chaque espéce d'animaux, un mâle & une fémelle. Et au *ch. 6. v.* 8. *&* 9. nous lisons qu'il étoit entré dans l'Arche deux de chaque espéce d'animaux. Mais dans le *ch.* 8. *v.* 19. il est écrit que toutes les bêtes, reptiles, volatiles & quadrupedes, étoient sorties de l'Arche. Il faut que le basilic ait été de ce nombre, puisqu'il n'en est pas aucun, & que depuis la Création, il ne s'en est point formé de nouveau. Or, il n'est pas vraisemblable quele basilic ait été dans l'Arche, puisqu'il auroit tué les autres animaux de son venin; ou s'il y a été, il ne tue donc point de son regard; Noë même n'auroit pas échappé à sa malignité. Si l'on replique qu'il auroit pû ne point faire de mal par miracle, on fera attention à l'histoire du Déluge, qui rapporte que tous les animaux exerçoient dans l'Arche leurs fonctions naturelles, & vivoient d'alimens convevenables à leur nature.

Il paroîtra étonnant sans doute, que les Anciens aient écrit si diversement

d'un animal dont on n'a rien de certain.

Mais on ne leur en doit pas attribuer tout-à-fait la faute ; car comme ils cachoient la vérité sous des figures hieroglifiques, ils exprimoient par ce moyen l'ingratitude & la malignité de l'homme, & le basilic leur a beaucoup servi. Quoique cet animal soit l'image du Diable, *dit Franzius, de Hist. animal sacr. part.* 5. *c.* 5. *p.* 529. dont la méchanceté est si grande, qu'il séduit les hommes ; cependant on peut rapportet le basilic aux méchans, car comme cet animal infecte tout par son haleine, de même aussi l'homme méchant infecte de ses calomnies ceux dont il parle.

Quelques-uns pour soutenir l'existence de ce monstre, dérivent son nom, de la Ville de Lima, appellée en Latin *Basilea*, parce qu'on y trouva, disent-ils un basilic sous un Pont. Mais cette idée n'a point été reçûe, n'ayant aucun fondement solide, dit *Munstérus*, *lib.* 3. *Cosmogr.*

On trouve encore différens sentimens sur l'origine de ce nom. Les uns le dérivent du passage du Rhin ; c'est pourquoi on appelle cette Ville en langue du Païs *Passil. Marcellinus*, *lib. Histor.* 30. en fait aussi mention, & l'appelle *Basilia*, d'autres *Basilea*, comme pour signifier que c'étoit la Ville Royale. D'autres soutiennent que c'est Basilina, mere de l'Empereur Julianus, qui lui a donné

son nom ; d'autres un certain Romain, appellé Basilius ; d'autres croyent que cette Ville avoit été nommée *Basilia*, à cause du Temple qu'on appelloit *Basilica*. *Cluverius, German. antiq. lib. 2. c. 5. p. 22.* le fait venir d'un grand Chêne consacré à un Dieu nommé *Basil*, du Regne de Valentinianus, qu'on dit l'avoir bâtie l'an de J. C. 374.

Mais que dire des passages de l'Ecriture, qui font mention du basilic. Dans tous les endroits où il en est parlé, l'Ecriture dépeint une espéce de serpent plein de malignité & de corruption, dénotant par cette peinture hideuse les vices des hommes, & la méchancété de leurs caractères, &c.

Appuyé sur le témoignage de l'Ecriture, & sur celui de tant de Grands Hommes, je suis porté à croire qu'il existe un serpent qu'on appelle basilic, & qui est fort méchant.

Mais je n'approuve pas toutes les fictions qu'on en raconte. Ainsi je regarde comme des contes de vieilles, ce qu'on dit de son sifflement & de son regard ; j'en excepte les exhalaisons de son haleine. Quant au cadavre de cet animal, qu'on fait voir dans tous les Pays, ce sont des assemblages des parties de plusieurs autres animaux que l'adresse des hommes a formé.

Fin du Second Tome.

ERRATA.

*P*age 18. lig 6. d'élévation, *lisez* d'élevatoire.
P. 21. lig. 15. avoir appris, *lisez* auſſi l'avoir appris ; lign. 27. de quelque, *lisez* quelque.
P. 73. lig. 5. munichen, *lis.* moinichen.
P. 248. lig. 31. antechriſt, *lis.* antichriſt.
P. 158. lig. 20. ana purg. *lis.* ana pug.
P. 250. lign. 24. memeratif, *lis.* minoratif.
P. 339. lig. 15. la prendroit, *lis.* la prendroit pour nourriture.
P. 1745. lig. 26. tombe, *lis.* tombé.
P. 457. lig. 21. dans tous les recoins, *lis.* tous les recoins.

TABLE DES MATIERES.

A.

Abscès du foye par metastase, *page* 22.
Du foye annoncé par une douleur à la region de ce viscere & de l'estomac, *p.* 22. 23.
Dans le cerveau, *p.* 120.
Survenu au foye à l'occasion des playes de tête, *p.* 21.
Comment, *p.* 22.
Dans lequel étoit la mâchoire d'un quarrelet, *p.* 234.
Abstinence de boire & de manger, *p.* 130.
De plusieurs animaux, *p.* 159. 160. 161.
De plusieurs jours, *p.* 140.
De quarante jours, *p.* 141. 175.
De trois ans, *p.* 145. 146.
De treize ans, *p.* 144.
Feinte, *p.* 146, 148. 149.
D'une poule, *p.* 154.
Cause, *p.* 157. 166.
Acide de l'estomac. Remede efficace, *p.* 268.

Aiguille trouvée dans l'uretere droit, *p.* 198.
Avalée en dormant, & sortie par les urines, *p.* 203. 204.
Trouvée dans la veine cave, *p.* 207.
Air dans l'eau, *p.* 349.
Amour, son excès excite quelquefois l'épilepsie, l'apoplexie, la mort, *p.* 55.
Détruit par l'opium, *p.* 409.
Anatifer, coquillage, ce que c'est, *p.* 458.
Anus qui manquoit, *p.* 355.
Apoplexie n'est pas produite par l'eau des ventricules du cerveau, *p.* 109.
Appétit perdu, *p.* 151.
Comment, *p.* 152. 174.
Araignée ne fait pas tant d'effet dans un estomac enduit d'huile, *p.* 153.
Araignée dans l'oreille, *p.* 86.
Autruche ne digere pas le fer, *p.* 461. 463.

B.

Balle de plomb avalée & rendue par les urines; *p.* 193, 194, 201, 203.
Quelle route elle a prise, *p.* 195.
Avalée pour la colique, *p.* 208.
Barbette cité, *p.* 24, 25.
Bartholin cité, *p.* 60, 65, 68, 71, 72, 110. 170, 179, 189, 204, 458, 463, 464, 465,
Basilic, s'il existe, *p.* 469, 486, 490, 494.
Différentes sortes, *p.* 471.
Benivenius cité, *p.* 246.
Bêtes ont une espece de raison, *p.* 481.
Blasius cité, *p.* 267.
Blancard cité, *p.* 107, 126, 240, 361.
Blegny cité, *p.* 260, 427.

Bleſſure du tendon, p. 433.
D'un vaiſſeau lymphatique, p. 443.
Bonet cité, p. 41, 53.
Bootius cité, p. 102.
Borellus cité, p. 113, 177, 217, 240, 267.
Bouche ſpaſme qu'on appelle cynique, p. 96.
Contorſion de la, p. 97.

C.

Cabrole cité, p. 257.
Calcul dans le rein, p. 382.
Cancer faux à la levre, p. 100.
A quoi on reconnoît le vrai, p. 102.
Cardialgie guerie par de petits morceaux de pierres avalées, p. 464.
Carnoſités de l'urethre, p. 401.
Leur cure, p. 403.
Caroncules rendues par les ſelles, p. 252.
Cavité du front, p. 29.
Qui manque, *ibid.*
Sa ſituation, p. 30.
Son uſage, p. 31, 33.
Cerveau, s'il y a des vaiſſeaux lymphatiques, p. 121.
Chatte qui têtoit une chienne, p. 228.
Cheilocace, ce que c'eſt, p. 102.
Chelidoine, ſa vertu pour guérir les maladies des yeux, ſurtout la cataracte, p. 65.
Cheveux revenus, p. 176.
Chien, action extraordinaire d'un chien, p. 479.
Chiendent, remede pour les chiens, p. 462.
Chute à la renverſe ſur la glace ſuivie de fâcheux ſymptomes, p 19.

Chyle prenant sa route par le thorax, p. 244.
Citron dans un citron, p. 466.
Claudinus cité, p. 196.
Cœur dans le ventricule duquel étoit une tumeur dure, p. 246.
Ses plaies ne sont pas toujours mortelles, p. 248.
Coït qui étoit précédé d'éternuement, p. 41.
Colere, effet de cette passion, p. 77.
Colique de miserere, p. 207.
Commotion au cerveau, p. 14.
Conduit salivaire blessé, p. 447.
Contusion au pericrane, p. 1, 2.
Peut devenir mortelle, p. 6, 7.
A la tête mortelle au bout de 129 jours, p. 9.
Accompagnée de symptomes facheux sans mauvaises suites, p. 12.
Coq, son estomac pulverisé est bon dans la foiblesse de cette partie, p. 161.
Coquillage renfermant des oyes, p. 449.
Cordon ombilical séparé sans hémorrhagie, p. 353.
Corps étranger rendu par les urines, p. 193, 200, 204, 205.
Araignée avalée, p. 238.
Araignée dans l'oreille, p. 86, 88.
Mâchoire de quarrelet avalé, p. 234.
Aiguille rendue par les selles, p. 235.
Dans le testicule d'une fille, p. 381.
Crâne contu avec des accidens facheux sans mauvaises suites, p. 12.
Enfoncé, p. 29.
Cynique, spasme, p. 96.
Ce que c'est, p. 68.

D.

Dejections noires, p. 177.
Dangereuses, p. 178.
Produit l'acite, *ibid.*
Avantageuses, p. 179.
Démon, son pouvoir sur les hommes, p. 172.
Diemerbroek cité, p. 57.
Difformité d'un fœtus, p. 362
Digestion aidée en prenant les membranes déssséchées d'un coq. p. 461.
Du fer dans l'estomac d'un Autruche est fausse, *ibid.*
De morceaux de verre, de pierre, de fer, p. 460, 461, 464.
Dodonnée cité, p. 246, 247, 266.
Donatus cité, p. 92.
Douleur de bas-ventre, p. 194.
Dromadaire monstrueux, p. 482.

E.

Eau-de-vie bue tous les jours par un blessé, sans faire tort a sa playe, p. 256.
Eléphantiasis, ce que c'est, p. 434.
Enfoncement du crane, p. 29.
Epanchment de sang dans la tête, p. 12.
Dans les commotions du cerveau, p. 4.
Ephémerides d'Allemagne citées, p. 22, 38, 39, 83, 88, 89, 119, 170, 184. 201, 203, 233, 239, 258, 261. 265, 283, 305, 363, 68.
Epilepsie, pourquoi appellée sacrée, p. 48, 170.

Epilepſie. Dépendante de la lune, *p.* 568, 570.
Epingle avalée & rendue par les urines, *p.* 196, 197.
Epine du dos ſans moëlle, *p.* 363.
Eſquille ſortie d'une playe de tête, *p.* 2.
Eſtomac percé, *p.* 265.
Ulceré, *p.* 266.
D'un coq dans lequel on trouva un morceau de verre dont les angles étoient uſés, *p.* 460.
De coq pulvériſé bon dans la foibleſſe de cette partie, *p.* 161.
Eternuement avant le coït, *p.* 42.
Ses cauſes, *p.* 43, 52.
Exécuté par les rayons du Soleil, *p.* 44.
Cauſes externes, *p.* 45.
Quelquefois nuiſible, *p.* 46.
Peſtilentielle, *p.* 47.
D'où vient la coutume de dire: *Dieu vous beniſſe*, *p.* 49.
Fréquent, *p.* 57.
Excrémens noirs, *p.* 177.
Rendus par les urines, *p.* 198, 211.
Rendus avec une glande, *p.* 250.
Sortant par un ulcere du dos, *p.* 255.
Sortant par une playe à l'hypogaſtre, *p.* 258.
Par la bouche, *p.* 356.
Exomphale de naiſſance, *p.* 358.
Exophtalmie, ce que c'eſt, *p.* 74.
Sa cauſe, *p.* 76, 78.
Exoſtoſe au tibia, *p.* 426.
Ce que c'eſt, *p.* 427.

F.

Faim, moyen de s'en garantir, p. 152, 143.
Son effet sur un chien, p. 153.
Supportée long tems par des personnes grasses, p. 154.
Appaisée par l'usage du tabac, p. 156.
Fallope cité, p. 33, 63.
Fievre à la suite d'une playe legere de tête, p. 21.
Fistule d'intestin, p. 257, 258.
Fœtus se nourrit du chyle dans le sein de sa mere, p 226.
Hors de la matrice, p. 306.
Né sans ombilic, p 320.
Comment il se nourrit & respire, p. 323.
Ses pleurs & ses cris dans l'uterus, p. 223.
p. 351.
Couvert d'écailles, p. 367.
Dans un autre fœtus, p 468.
Foye. Abscès de ce viscere, p. 21.
S'il est nerveux, p. 24.
Pourquoi il ne s'y fait pas sentir de douleurs aiguës, *ibid.*
Grosseur extraordinaire, p. 386, 393.
Fracture au crâne, p. 17.
Front, ses os & sa cavité, p. 29.

G.

Génération, si elle est possible quand la verge est percée vers le scrotum, p. 397.
Ce qui peut l'empêcher, p. 408.
Empêchée dans une chienne, p. 128.
Glande rendue avec les excrémens, p. 250.

Glande des intestins, p. 251, 252.
Goutte sereine guerie par une fievre violente, p. 41.
Guerie par épuisement, p. 42.
Graisse empêchant les mauvais effets des remédes corrosifs, p. 152.
Peut empêcher la faim, p. 152, 154.
Grossesse d'une femme qui n'avoit jamais eu ses menstrues, p. 315.

H.

Heer cité; p. 8, 216.
Emophrisie, p. 188.
Periodique, p. 189, 191.
Hemorrhagie causée par la suppression des mois, p. 77.
A la suite d'un philtre, p. 213, 216.
Hernie ombilicale, p. 358.
Hildanus cité, p. 73, 92, 127, 206, 310.
Hippomane, ce que c'est, p. 215, 224.
Appelé Rate, p. 341.
Hippos, ce que c'est, p. 81, 82.
Hydatides dans l'estomac, p. 280.
Dans l'épiploon, *ibid.*
Dans un abcès de l'abdomen, p. 281. 283 286.
Dans le foye, p. 285.
Hydrocephale, p. 103, 105, 108, 109, 113, 119, 125, 127.
Comment il se forme, p. 106, 116, 117, 118, 119.
Pourquoi il arrive plutôt aux enfans, p. 114.
Ses especes, p. 104.
S'il peut se guerir, & comment, p. 124, 126.

Hydrocephale dans les Brutes, p. 114.
Hydropisie, quelle partie elle attaque, p. 103.
Qui n'occupoit que la moitié de la tête, p. 111.
Du Peritoine, p. 274.
De matrice, p. 283, 284.
Des ovaires, p. 284.
Enkystée, p. 290.
Dans les bêtes, p. 300.

I.

Imagination, ses effets, p. 361, 362.
Sa force, p. 364.
Comment elle agit, p. 365, 366.
Dans les bêtes, p. 478, 481.
Imprégnation malgré le vagin fermé, p. 398, 399.
Impuissance subite, p. 407.
Incisions ne sont pas toûjours nécessaires dans les playes de tête, p. 12.
Quand elles sont inutiles, p. 16.
Influence de la lune, p. 170, 189, 190, 223.
Insensibilité dans un corps vivant & agissant, p. 424.
Sa cause, p. 425.
Instinct des bêtes, p. 481.
Instrument pour ôter les corps étrangers hors de l'oreille, p. 95.
Dans la paralysie de l'œsophage, p. 273.
Intestin dont une portion passoit dans le thorax, p. 244.
Blessé, p. 255, 259.
Fistuleux, p. 257, 258.
Coupé transversalement & guéri, p. 260, 261.

K.

Kerckring cité, p. 71, 230.

L.

Lait sorti avec l'urine, p. 384.
Lamiverde cité, p. 79, 129.
Langius cité, p. 61, 62.
Lune, sa puissance sur les corps sublunaires. p. 170, 189, 190, 223.
Lunatique, ce que c'est, p. 168.
Lymphe, ce que c'est, p. 444.

M.

Maigreur, pourquoi elle arrive aux parties inférieures dans l'hydrocéphale, p. 122, 124.
Manardus cité, p. 5.
Marcherti cité, p. 27.
Marques de naissance, p. 372.
Imprimées sur le corps des enfans, p. 362, 368.
Comment cet effet se produit, p. 374. 375.
Moyen de les enlever, p. 376.
Matiere noire rendue par les selles, p. 177.
Matrice contenant des vers, p. 302.
Déchirée, p. 307, 310.
Son épaisseur pendant la grossesse, p. 308.
Meconium, ce qui le forme, p. 333.
D'où vient sa noirceur, p. 334.
Meekren cité, p. 21, 27.

Mélancholie, p. 178.
Membrane pituitaire à différentes fibres des meninges p. 57.
Menstrues rendues par le vomissement, p. 188.
Supprimées pendant un an, p. 189.
Effet du sang menstruel, p. 213,
Ses qualités, p. 220.
Dans une femme grosse, p. 315, 317.
Supprimées sans incommodité, p. 316, 317.
Empêchées par des plaies, p. 316.
Paroissant seulement pendant la grossesse, p. 318.
Si leur presence peut faire avorter, p. 319.
Supprimées cause d'hémorrhagie, p. 77.
Mercure crud avalé dans la colique, p. 210.
Son usage, p. 211.
Métastase du cerveau au foye, p. 22.
Comment elle se fait, p. 24, 25, 27.
Moinichen cité, p. 91.
Monstre, p. 482, 483.
Enfant couvert d'écailles, p. 367.
Trouvé dans des œufs, p. 467.
Mouvement sans sentiment dans un corps vivant, p. 424.
Muet pendant 14 ans, p. 33,
Guéri subitement, p. 38, 39.
Muscles paralytiques de l'œil, p. 81.
Mays cité, p 103.

N.

Nerfs, ils sont capables d'extension, p. 79.
Leurs blessures, p. 433.

Nerfs, leur contuſion ou contorſion, *p.* 434.
De l'oreille, *p.* 94.
Nourriture, ſi l'on peut vivre longtems ſans, *p.* 150.
Du fœtus, *p.* 323.

O.

Oeil bleſſé, *p.* 58.
Coupé en deux, *p.* 61.
Si l'humeur peut ſe regénerer, *p.* 61. 63, 69.
Qui appercevoit les objets doubles, *p.* 62.
Quand l'un eſt bleſſé, pourquoi eſt-on porté à fermer l'autre ? *p.* 64.
Eau propre à regenerer les humeurs, *p.* 64.
Crevé & rétabli, *p.* 66.
Flaſque dans ceux qui ſont attaqués de fievre ardente, *p.* 69.
L'humeur du criſtallin reçoit ſa nourriture de la vitrée qui vient du cerveau, *p.* 71.
Sorti de l'orbite, *p.* 74, 76, 77, 78.
Paralyſie de ſes muſcles, *p.* 81, 82, 83.
Toujours en mouvement, *p.* 81, 82, 85.
Œſophage paralytique, *p.* 269, 271.
Inſtrument pour cette maladie, *p.* 273.
Œuf dans un œuf, *p.* 465.
Pourquoi ſans coquille, *p.* 462.

Oeuf contenant des monstres, p. 467.
Si les coqs peuvent en faire, p 475.
Renfermant une chatte, un serpent, p. 477.
Oiseaux nés dans un coquillage, p. 449, 454, 455.
Leur nombre incroyable, p. 457.
Ombilic manquant à un enfant nouveau né, p. 320.
Fermé dans les veaux, p. 335.
Opium détruit la passion de l'amour, p. 409.
Sa vertu, p. 412.
Oreille où étoient divers animaux & corps étrangers, p. 86, 88, 89, 92, 93.
Os rendus par les urines, p. 202, 203.
Fracture réunie, p. 442.
Ouie, recouvrement subit, p. 34.

P.

Panarole cité p. 141, 191.
Paralysie guérie, p. 37.
Des muscles de l'œil, p. 81, 83, 84.
Des muscles de la face, p. 98.
De l'œsophage, p. 269, 273.
Passerus cité, p. 4, 5.
Peau d'un corps vivant dépourvûe de sentiment & de chaleur, p. 423.
Pelotton de fil formé dans le ventricule, p. 228.
De poil dans la panse d'une vache, p. 229.
Pericarde uni au cœur par un calus, p. 244.
Pericrane contus, p. 1. 2.
Blessé, peut causer la mort, p. 7, 8, 9.
Peritoine, hydropisie de cette partie, p. 274,
Petite verole venue deux fois en trois semaines, p. 415.

Petite verole, symptomes facheux, p. 421.
Dont une femme mourut à la huitieme fois, à l'âge de 118 ans, p. 416.
Dans un enfant venant au monde, p. 416.
Cause, p. 417.
Qui fit sortir l'œil de l'orbite, p. 74, 76.
Playe d'intestin, p. 256.
Du colon par où sortoient les excrémens, p. 257.
D'où vient sa sécheresse, p. 26.
De tête, différence, p. 28.
Extraordinaire de l'œil, p. 58.
Du cœur guérie, p. 244.
Du cœur non mortelle, p. 449.
De tête, contusion au pericrane, p. 1.
Simple de tête qui devient considérable, p. 4, 5, 7.
Si l'on n'a plus à craindre le quarantieme jour, p. 9.
De tête mortelle au bout de trois mois, p. 9.
De tête considérable, quoique la peau n'eût pas été endommagée, p. 17.
De tête, suivie d'un abscès au foye, p. 21.
Des vaisseaux lymphatiques, p. 445.
Du conduit salivaire, p. 446, 447.
Plethore ne produit point les menstrues, p. 225.
Poil arraché des narines, cause de la mort, p. 56.

Poiſon pris intérieurement ſans nuire, *p.* 240, 241.
Pouce-pied, ce que c'eſt, *p.* 458.
Poule fécondée par un ſerpent, *p.* 477.
Priapiſme mortel, *p.* 413.
Prognoſtic mortel dans les plaies de tête, même legeres, ſi la fievre ſurvient le troiſieme jour, *p.* 21.
D'une mort prochaine, la playe aride & ſéche, *p.* 22.
Pus qui tombe dans la capacité de la poitrine ou du bas-ventre, *p.* 21.
Comment il paſſe du cerveau au foye, *p.* 24, 25, 26.

R.

Rajeuniſſement, *p.* 176.
Raiſonnement, eſpece de raiſonnement dans les bêtes, *p.* 179.
Rate, ſi elle communique avec le ventricule, *p.* 181, 182, 184.
Raves mangées avec excès, *p.* 243.
Regles rendues par le vomiſſement, *p.* 188.
Supprimées pendant un an, *p.* 189.
Pourquoi toutes les femmes ne les ont pas en même-tems, *p.* 226.
Pourquoi les femmes enceintes en ſont exemptes, *p.* 226.
Reſpiration du fœtus, *p.* 321, 348.
Il y en a de deux ſortes, *p.* 347.
Riviere cité, *p.* 41.

S.

Salive, ſa vertu, *p.* 378.
Salmuth cité, *p.* 47, 265, 310.
Salut, ſalutation, ſujet de cet uſage, *p.* 52.

Sang passé par les selles dans une plaie de tête, p. 18, 19.
S'il a pu passer de la tête dans l'estomac pour s'évacuer par les selles, p 20.
Clair & liquide, p. 118.
Menstruel bû, p. 214.
Scultete cité, p. 9, 266.
Sommeil de 15 jours, p. 144.
Long des rats de montagne, p 160.
Sourd pendant deux ans, p. 33.
Guéri subitement, p. 39.
Souris portant d'autres souris en naissant, p. 468.
Spasme cynique, p. 96, 97.
Ce que c'est, p. 98.
Suppression des regles pendant un an, p 189.
Suture du tendon, p 433.
Sympathie du Cerveau avec le foye, p. 24.
Des meninges avec le thorax & l'abdomen, p. 28.
Des testicules avec plusieurs parties du corps, p. 54.

T.

Tabac empêche la faim, p. 154, 155.
Tendon blessé, p. 433, 435.
Suture du tendon, p. 437, 429.
Déchiré & guéri, p 429.
Terebentine, usage de son huile, p. 443.
Terre sigillée, bonne contre les acides de l'estomac pour adoucir & détruire l'ardeur du ventricule, p. 268.
Testicules, leur sympathie avec plusieurs parties du corps, p. 54.

Testicules d'une fille contenant des poils & des os, p. 381.
Timeus cité, p. 125, 289.
Transactions philosophiques citées, p. 194, 290.
Trépan n'est pas toujours nécessaire dans les playes de tête, p. 12.
Ce qui peut le déterminer, p. 14.
Ce qui le rend inutile, p. 15, 16.
Pratiqué avec succès dans une plaie de tête, p. 18.
Tulpius cité, p. 63, 77, 110, 111, 127, 256, p. 271, 290, 293.
Tumeur au col d'un coq, p. 459, 464.
Tympanite mortelle, p. 246, 247.
Dans laquelle l'ombilic se perça, p. 247.

V.

Vaisseau lymphatique blessé, p. 443.
Découvertes de ces vaisseaux, p. 444.
Valleriola cité, p. 3, 37, 256.
Veines sans valvules, p. 183.
Des visceres du bas-ventre qui vont se décharger dans la veine porte, p. 185.
Vents, effet funeste, p. 246.
Cause de mort, p. 246.
Qui crevent l'ombilic, p. 247.
Cause d'une constipation mortelle, p. 246.
Ventouses derriere la tête ont rétabli la vuë perdue, p. 80.
Ventricule, s'il communique avec la rate, p. 181, 184.

Ses veines différentes des autres p. 183.
Dans lequel s'étoit formé un peloton de fil, p. 228, 229.
Rongé, p. 263.
Vers sortis de la peau après la petite verole, p. 422.
Dans le sang sortant par le nez des personnes attaquées de la petite verole, p. 423.
Dans la matrice, p 302.
Dans le vagin, p. 305.
Dans un œuf, p. 467.
Verge qui manquoit à un Italien, p 357.
Vessie tout-à-fait platte, p. 354.
Du fœtus, p. 336.
Ses pores ouverts extérieurement, p. 199.
Petites vessies rendues par les selles, p. 254.
Vin, sa vertu, p. 413.
Vinaigre détruit les coquilles d'œufs, p. 462.
Ulcere a la verge, p. 394, 396.
Aux levres des enfans, p. 102.
Vomissement de matiere noire, p. 177, 185.
Dans un homme de 60 ans, p. 180.
De sang, de 30 ans sans danger, p. 180, 186.
Pendant l'écoulement des mois, p. 190.
Menstruel, p. 188, 191.
Dénote une affection au foye, à la rate, au mesentere, p. 180.
Urethre, difformité, p. 355.
Remplie de carnosités, p. 401.

Urines rendues avec une balle de plomb, *p.* 193. 195, 200, 202.
Rendue avec du lait, *p.* 384, 392.
Signe d'une mort prochaine, *p.* 386, 388.
Vue flotante, *p.* 72.

V.

Yvresse, cause de la mort, p. 178.

Fin du Second Tome.